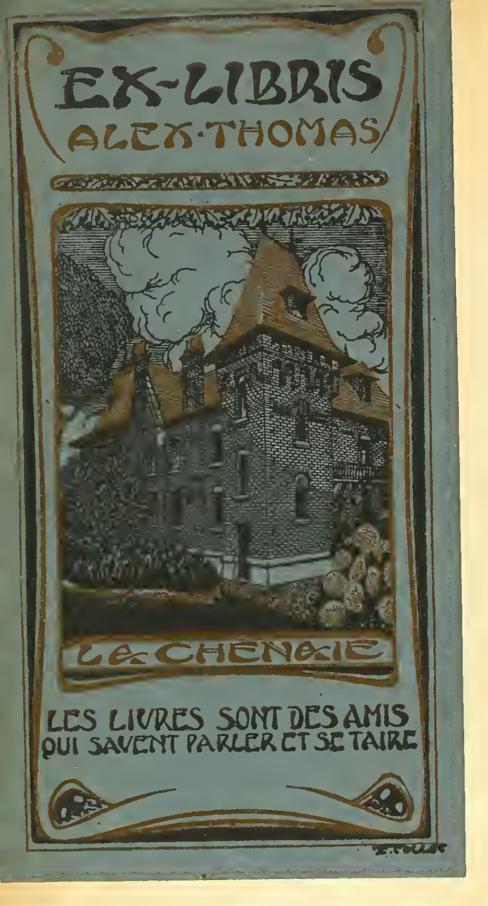
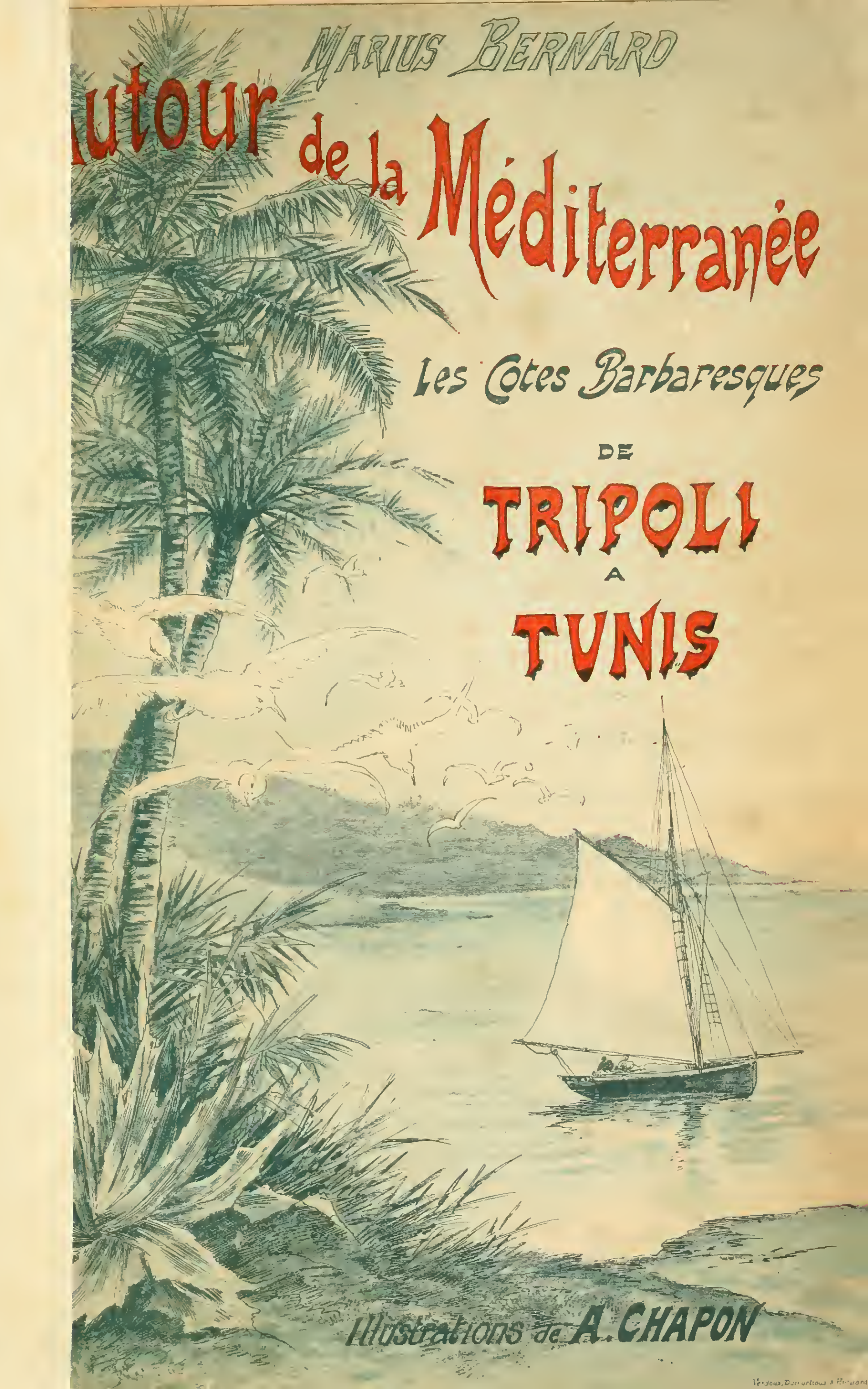

3 1761 08160434 0


EX-LIBRIS
ALEX·THOMAS
LA CHENAIE
LES LIVRES SONT DES AMIS
QUI SAVENT PARLER ET SE TAIRE



Marius Bernard
Autour de la Méditerranée
Les Côtes Barbaresques
DE
TRIPOLI
A
TUNIS
Illustrations de A. CHAPON

Autour de la Méditerranée

LES CÔTES BARBARESQUES

De Tripoli à Tunis

Autour de la Méditerranée

comprendra 3 Séries :

1re Série : **LES CÔTES BARBARESQUES**

De Tripoli a Tunis (Tripolitaine et Tunisie), 1 volume.
De Tunis a Alger (Tunisie et Algérie), 1 volume.
D'Alger a Tanger (Algérie et Maroc), 1 volume.

2e Série : **LES CÔTES LATINES**

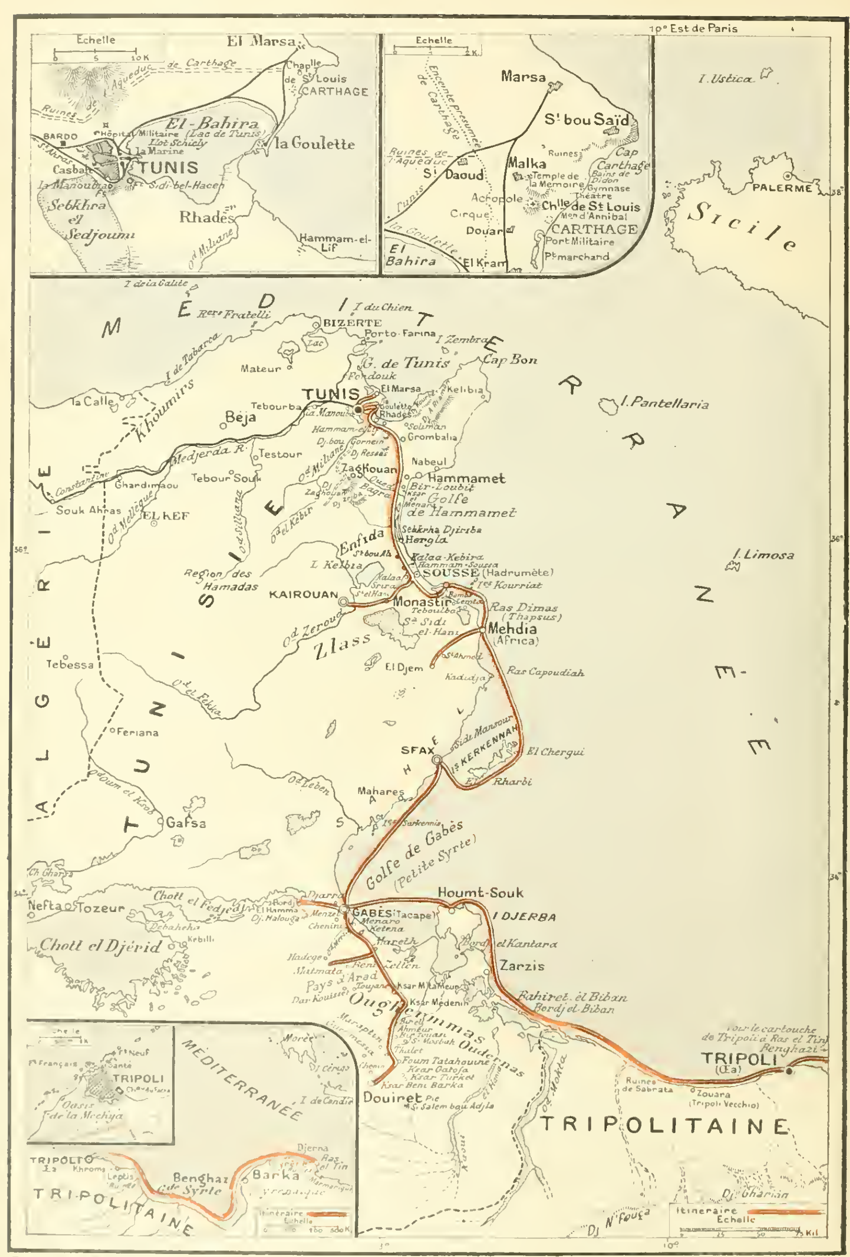
De Tanger a Port-Vendres (Espagne), 1 volume.
De Port-Vendres a Vintimille (France), 1 volume.
De Vintimille a Venise (Italie), 1 volume.

3e Série : **LES CÔTES ORIENTALES**

De Venise a Salonique (Autriche et Grèce), 1 volume.
De Salonique a Jérusalem (Turquie d'Europe et d'Asie), 1 volume.
De Jérusalem a Tripoli (Égypte), 1 volume.

Chaque volume, avec 120 dessins inédits. Broché, **10** fr.
Toile, **13** fr — Amateur, **17** fr.

1981-92. — Corbeil. Imprimerie Crété.



Echelle
El Marsa
de Carthage
Aqueduc
Chaplle de St Louis
CARTHAGE
Ruines
El-Bahira (Lac de Tunis)
BARDO
Hôpital Militaire
Ilot Schicly
La Marine
la Goulette
Casbah
TUNIS
La Manouba
Sidi-bel-Hacen
Sebkhra el Sedjoumi
Rhadès
Od Miliane
Hammam-el-Lif
Marsa
Enceinte présumée de Carthage
St bou Saïd
Ruines
Cap Carthage
Ruines de l'Aqueduc
St Daoud
Malka
Temple de la Mémoire
Bains de Didon
Gymnase
Théâtre
Acropole
Chlle de St Louis
Mt d'Annibal
Cirque
Douar
CARTHAGE
Port Militaire
Pt marchand
El Bahira
El Kram
10° Est de Paris
I. Ustica
PALERME
Sicile
I. Pantellaria
I. Limosa
MÉDITERRANÉE
BIZERTE
Porto Farina
I. Zembra
G. de Tunis
Cap Bon
Mateur
Fondouk
TUNIS
Kelibia
la Calle
Khoumirs
Tebourba
Béja
Grombalia
Medjerda R.
Testour
Nabeul
Zaghouan
Hammamet
Golfe de Hammamet
Ghardimaou
Tebour Souk
Souk Ahras
EL KEF
Enfida
Hergla
Kalaa-Kebira
SOUSSE (Hadrumète)
KAIROUAN
Monastir
Ras Dimas (Thapsus)
Mehdia (Africa)
Zlass
El Djem
Ras Capoudiah
Tebessa
Feriana
SFAX
Is KERKENNAH
El Chergui
El Rharbi
Mahares
Gafsa
Golfe de Gabès (Petite Syrte)
ALGÉRIE
TUNISIE
Nefta
Tozeur
Chott el Fedjedj
Chott el Djérid
Kebili
GABÈS (Tacape)
Houmt-Souk
I. DJERBA
Bordj el Kantara
Zarzis
Matmata
Pays d'Arad
Ksar Medenin
Bahiret el Biban
Bordj el Biban
Ouderna
Douiret
Foum Tatahouine
Ksar Beni Barka
TRIPOLI (Œa)
Ruines de Sabrata
Zouara (Tripoli Vecchio)
TRIPOLITAINE
Dj. Gharian
Dj. N'Fouça
Itinéraire
Echelle
Voir le cartouche de Tripoli à Ras el Tin
Benghazi
Oasis de la Mechiya
TRIPOLI
MÉDITERRANÉE
I. de Candie
Derna
Ras el Tin
Benghazi
Barka
G. de Syrte
TRIPOLITAINE
Khroms
Leptis

P. Bineteau

Autour de la Méditerranée

LES CÔTES BARBARESQUES

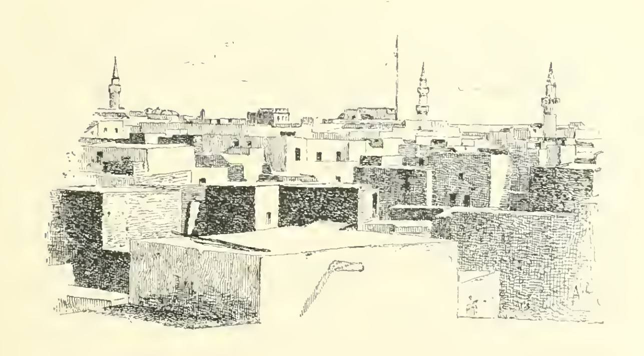
De Tripoli à Tunis

PAR

MARIUS BERNARD

120 ILLUSTRATIONS PAR A. CHAPON

ET UNE CARTE ITINÉRAIRE DU VOYAGE

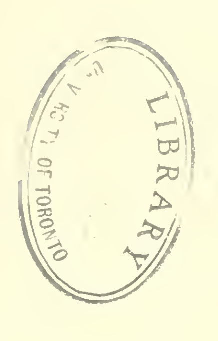


PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6


LIBRARY
OF TORONTO

AVIS AU LECTEUR

Nous avons parcouru la France en prenant comme guides les fleuves qui l'arrosent[1]. *Le succès que nous avons ainsi obtenu nous engage à étendre nos explorations, à etudier la Méditerranée en en suivant les côtes. Nous allons accomplir sur les rives poétiques de cette mer d'azur un long voyage qui, — tout en nous faisant faire avec nos voisins plus ample connaissance, — sera comme la visite d'un immense musée où l'histoire est écrite avec les débris des âges, comme une pérégrination à travers un passé dont les grands souvenirs flotteront partout dans la poussière qui s'élèvera sous nos pas.*

Géographes, historiens, voyageurs ou poètes, d'autres, en grand nombre, ont déjà parlé des pays que nous allons voir, mais ils n'en ont tracé que des peintures éparses. Personne ne les a encore décrits dans un tableau d'ensemble. Une série d'ouvrages qui, formant un tout, les compare entre eux, qui les rapproche les uns des autres comme les ont rapprochés la nature et les événements, nous semble cependant devoir conquérir les suffrages des lecteurs. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à en entreprendre la publication.

Autour de la Méditerranée! *Tel est le titre général de la collection que commence ce volume...*

Et ce titre n'est-il pas, à lui seul, comme un kaléidoscope dans lequel l'imagination séduite voit passer tour à tour la Tripolitaine

1. *Les Fleuves de France*, par Louis Barron, 4 vol. in-8°.

et la Tunisie avec leurs palmiers et leurs caravanes; l'Algérie avec ses oasis et ses déserts de sable; le Maroc avec ses mosquées farouches; l'Espagne avec ses antiques cités mauresques, ses taureaux et ses mules empanachées; le midi rayonnant de notre chère France; l'Italie avec ses ruines, ses palais et ses églises, ses golfes et ses volcans, ses musiciens et ses gondoles; la Dalmatie, le Monténégro et les îles Ioniennes; la Grèce avec son Parthénon et les grands faits de sa chronique; la Turquie avec ses minarets, ses sultans et ses mystères; la Syrie avec son archipel, avec ses vieilles gloires; la Palestine avec ses couvents et son Calvaire, son Jourdain et sa mer Morte; l'Égypte, enfin, avec ses fellah et ses pyramides, ses Khédives et ses Pharaons?

Notre ouvrage comprendra neuf volumes qui paraîtront successivement, d'hiver en hiver. Chacun d'eux aura toutefois son individualité distincte. Les trois premiers peindront les CÔTES BARBARESQUES *de* Tripoli à Tunis, *de* Tunis à Alger *et d'*Alger à Tanger; *les trois suivants décriront les* CÔTES LATINES *de* Tanger à Port-Vendres, *de* Port-Vendres à Vintimille, *et de* Vintimille à Venise; *les trois derniers, enfin, parcourront les* CÔTES ORIENTALES *de* Venise à Salonique, *de* Salonique à Jérusalem *et de* Jérusalem à Tripoli *où aura commencé et finira notre périple.*

Nous suivrons les côtes, avons-nous dit, mais nous ferons souvent l'école buissonnière. Toutes les fois qu'un chef-d'œuvre de l'art ou de la nature nous y appellera, nous nous enfoncerons dans les terres ou nous gagnerons les îles; nous nous livrerons beaucoup à la fantaisie et au hasard de nos courses et pourtant nous nous efforcerons d'être aussi complet que possible. Productions du sol, industrie, beaux-arts, monuments, histoire, religion, lois, usages, costumes, nous toucherons à tout. Ce qui le plus intéresse l'homme, c'est l'étude de l'homme lui-même; ce que le spectateur va chercher au théâtre c'est l'acteur plus que les décors dans lesquels il se meut, et c'est l'homme, c'est l'acteur de la grande comédie humaine que nous tâcherons surtout de faire vivre aux yeux de nos lecteurs.

Notre publication ne sera pas une suite de guides. Elle répondra néanmoins à ce besoin de déplacements qui est entré dans nos mœurs

et qui, lorsque revient l'été, entraine tout le monde par les chemins faciles mais trop battus de nos montagnes, de nos plages et de nos villes d'eaux. Chaque année nous prendrons nos amis par la main, et, avec eux, nous accomplirons une partie de l'instructive, de l'attrayante promenade que nous entreprenons aujourd'hui. Chacun de nos volumes leur fournira comme le plan d'un voyage qu'ils pourront refaire en réalité après l'avoir fait avec nous en imagination, il leur donnera comme l'esquisse d'une excursion qu'ils pourront aisément effectuer pendant le temps heureux consacré aux vacances... Puissent ces compagnons de route nous venir très nombreux! Puissent-ils ne pas regretter de nous avoir suivi !

DE

TRIPOLI A TUNIS

I

TRIPOLI

ARRIVÉE. — HISTOIRE. — DOUANE. — ARC DE TRIOMPHE. — CONSULAT. — RUES. — FOURS. — MAISONS. — COMMERCE. — SOUK-EL-TURKI. — HABITANTS. — ESCLAVES. — TOUAREG. — MONNAIES. — CHATEAU. — FONCTIONNAIRES.

Neuf heures du matin... La mer brasille. Aucune terre à l'horizon mais, vers le sud, dans l'éblouissement du soleil, flamboient des remparts crénelés qui semblent émerger des flots. Sur leur crête s'affleurent des maisons plates qui, blanches ou badigeonnées de bleu et mouchetées de vert par quelques treillis de fenêtres, se haussent pour regarder le large... Et, vigoureusement, les murailles étincelantes se détachent sur des palmiers dont la bande sombre forme le dernier plan du tableau.

C'est peu. Une harmonie puissante résulte cependant de la large simplicité des angles et des lignes, de l'éclat profond et radieux des masses dont l'ensemble compose ce paysage moghrabin.

Pas de montagne, pas de colline au delà des dattiers. Derrière la ville, derrière ces arbres, comme derrière une île étroite perdue dans l'Océan, on sent l'immensité vide.

C'est Tarabolos-el-Ghrarb, — Tripoli du couchant, — l'une des principales cités de ce Maghreb qui, d'après les géographes arabes, comprend la Tripolitaine et la Tunisie, *Afrikiah* ; l'Algérie, *Maghreb Aousath*; enfin le Maroc, *Maghreb Akssaï.*

Nous marchons toujours... Notre navire serpente entre des bouées qui indiquent des passes. La terre se montre ; les détails se dessinent.

Des groupes de petites coupoles se serrent en troupeaux blanchissants. Dans une enceinte carrée s'arrondissent, contigus comme des œufs dans une boîte, les douze dômes de la mosquée de Si-Hamouda où, — avec ce qui fut leur famille, — les derniers pachas dorment leur dernier sommeil. Comme des chandeliers géants, des minarets cylindriques se coiffent d'un éteignoir de faïence verte, se ceignent, en bobèche, d'un balcon grossièrement découpé et dardent vers le ciel les cornes du croissant. Des drapeaux palpitent sur les terrasses. Nos trois couleurs flottent sur les murs azurés du consulat de France.

Masse compacte de tourelles mystérieuses, de tours renfrognées, de prisons menaçantes, de minarets pointus, de demeures blanches comme des tombes et à peine percées, çà et là, de quelques lucarnes jalouses, une forteresse s'élève sur les roches marines, en avant des remparts qu'elle domine, rogue et fière. Sur sa plate-forme bat le pavillon de Stamboul... Là demeure le pacha.

A l'est, — sur le tuf friable d'une sorte de falaise jaunâtre, creusée, rongée, fouillée par la mer, — s'étend un vaste caravansérail. Autour de ses arcades, à travers un fourmillement gris et fauve de bêtes et de gens, passent de gros points bruns qui sont des dromadaires, courent des choses rouges qui sont des voitures, voltigent, comme des frelons autour d'une ruche, de grands insectes blancs qui sont des cavaliers.

Plus loin, toujours vers l'orient, continue la ligne des palmiers. Et, aériens, doucement échevelés par les caresses de la brise, ils se dessinent finement sur le fond diamanté du ciel. Entre leur file verte et l'écume des vagues, des marabouts mettent leurs cubes et leurs hémisphères de neige... Puis c'est le tombeau des sultans Karamanli.

Propriété de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem — auquel, en 1510, l'avait donnée Charles-Quint, — Tripoli tomba, en 1551, au pouvoir des troupes de Soliman II et, pendant plus d'un siècle et demi, appartint à la Porte.

En 1714, Ahmed Karamanli, qu'on y avait envoyé comme gouverneur, pensa qu'il lui serait plus agréable d'y commander pour son propre compte et résolut de faire de la Tripolitaine un État indépendant, c'est-à-dire qui ne dépendrait plus... que de lui-même. Comment y arriver?... C'était bien simple! La vie humaine pèse si peu dans la balance que, d'une main criminelle, tiennent les faiseurs de coup d'État!

Il convia ses officiers à des réjouissances attrayantes, là-bas, dans le palais suspect qui sourcille sur la plage... Les almées danseraient!

Et, toujours friands de leurs chorégraphies, — comme un seul Turc, — les Osmanlis répondirent à son invitation...

Des gardes leur tenaient l'étrier, les débarrassaient de leur manteau, les désarmaient obséquieusement, au moment où ils descendaient de cheval, et, un à un, les faisaient entrer. Voûté, bordé de cellules noires, un boyau long et sombre était censé les conduire jusqu'à l'appartement du maître... Il les conduisait à l'autre monde.

A mesure qu'ils passaient, des sicaires bondissaient hors des antres où ils étaient cachés, les serraient au cou pour étouffer leurs protestations, les égorgeaient en un tour de main et escamotaient leur cadavre.

A l'heure où devait s'ouvrir la réception, les invités arrivèrent si nombreux qu'on ne put les isoler les uns des autres. Ils traversèrent en masse le corridor sanglant. On leur dit que leurs camarades étaient ailleurs... Et les tambours, — *les darboukas*, — ronflèrent.

Les femmes déployaient leurs foulards et leurs grâces... Amenés sans bruit à la porte de la salle, les assassins s'abattirent tout à coup sur les officiers anéantis dans la contemplation d'un spectacle enivrant, — avant-goût des joies que promettaient à leur piété musulmane les houris paradisiaques. Une minute

après, il n'y avait plus que des morts!... Et les almées dansaient toujours.

Le lendemain, ce fut la Saint-Barthélemy des soldats. La garnison turque s'évanouit comme s'étaient évanouis ses chefs et, à l'unanimité des suffrages, Ahmed Karamanli se nomma pacha souverain de la Tripolitaine.

Le peuple épouvanté lui décerna le titre que l'humanité imbécile réserve aux plus sanguinaires de ses destructeurs : il l'appela Ahmed-el-Kebir, — Ahmed le Grand.

Jusqu'en 1835 régna sa dynastie. En ces temps reculés, la piraterie était l'occupation majeure des Tripolitains, comme des autres Barbaresques. La France venait de punir Alger de ses brigandages maritimes et ses conquêtes s'étendaient dans le nord de l'Afrique. Tous les croyants du Maghreb allaient-ils passer sous son joug?... Et, soi-disant fatigué de l'inconduite navale de ses sujets d'autrefois, le sultan envoya à Tarabolos une escadre qui devait la préserver de l'invasion des infidèles.

Comme Ahmed avait fait à ses officiers, le *capitan-pacha* fit au dernier Karamanli. Il l'invita, avec ses ministres et sa garde, à une fête que, en son honneur, il donnerait à bord de la frégate amirale... On ne tua personne mais on prit tout ce monde, ainsi que dans une souricière. Et on débarqua un corps d'armée qui était caché dans les flancs des navires, comme les Grecs l'étaient dans ceux du cheval de Troie... Au nom du Divan, Mustapha-pacha reprit la Tripolitaine redevenue province ottomane.

Après le tombeau des sultans, des tentes militaires éparpillent leurs cônes sur un large espace ensoleillé. Puis se développe, nue et sablonneuse, la côte de la Grande Syrte, — du golfe de la Sidre.

A l'ouest de la ville, sur un rudiment de quai délabré, se dressent les très modestes bâtiments de la Santé, ceux de la Douane et un fort aquatique que, à demi-démantelé, un rempart réunit à la terre ferme. De cette forteresse part, — pour se diriger vers le large, comme une jetée créée par la nature, — un alignement de pierres blanches et rousses, de roches effritées.



TRIPOLI : MOSQUÉE DE SI-HAMOUDA.

— C'est l'écueil des Français, disent Italiens et Turcs, avec une outrecuidance puérile. S'ils ont l'audace de s'approcher... Sur ces cailloux protecteurs, leurs cuirassés briseront leurs éperons !

Vers l'occident s'étend la plage où vécut l'une des trois cités auxquelles fait allusion le nom de Tripoli : Sabrata que les Arabes appellent Zouara et que les marins connaissent sous la dénomination italienne de Tripoli Vecchio. Les deux autres étaient Leptis, qui loge encore des Bédouins dans ses ruines et Œa dont la place est occupée par la ville actuelle.

Les eaux de la rade brillent, unies comme une glace. Armées pour la pêche des éponges, des *sakolèves* grecques y font luire au soleil leurs hanches d'acajou ; des *karebs* arabes s'y endorment lourdement; des *chébèques* aux trois voiles latines y inclinent leur mât de misaine et, comme les vieilles galères, y élèvent leur poupe; des clairons sonnent derrière les sabords d'une corvette pavoisée de l'étendard écarlate et des *fez* d'officiers se promènent au revers de ses bastingages.

Autour de nous, pleines de gesticulations et de clameurs, se bousculent des embarcations montées par de grands nègres aux vestes rouges lacées dans le dos, toutes soutachées d'or...

Un canot nous emporte. Son pavillon traîne dans une mer d'une transparence si limpide qu'on voit, au fond, les coquillages et les crabes se traîner lentement par les algues vertes où le soleil se joue en reflets irisés. Des Arabes nous attendent sur le sable.

Encore quelques coups d'aviron et, — le cœur gonflé de cette joie qu'on éprouve en abordant une terre inconnue, l'esprit éveillé par cette curiosité qui s'allume à l'aspect d'un pays nouveau, les yeux pleins de l'enchantement d'un spectacle sur lequel, enfin, se lève la toile, — nous mettons le pied sur les dalles branlantes du quai tripolitain.

Halte-là! On ne débarque pas ainsi!... Le *raïs-el-marsa*, — le capitaine de port, — nous barre la route. De jolis employés en redingote noire mais en bonnet garance nous font entrer dans

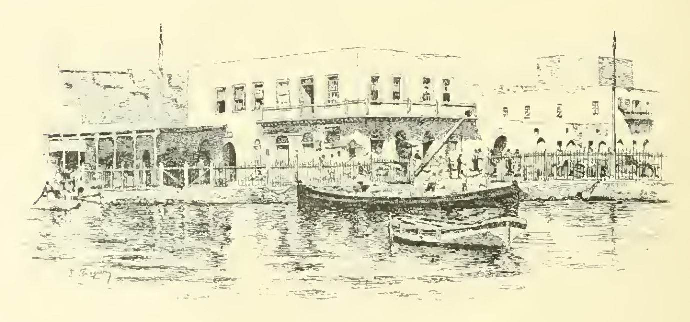
une maisonnette vide... Et, longtemps, gravement, comme si nous arrivions de la Mecque sainte, ils tournent, ils retournent, ils étudient, ils flairent notre patente de santé.

— Vraiment? Ni peste, ni choléra à bord, ni en France?... Vous venez pourtant de Marseille!... Enfin, passez!

A côté de la *Santé*, s'ouvre, — toute petite et, en partie, grillée, de bois, — la place de la Douane. Au milieu des ballots défaits et des caisses ouvertes qui s'y amoncellent en désordre, s'agitent, à grand tapage, des *hammals* très foncés. Demi-nus, des boucles d'argent aux oreilles, ils se mettent six pour rouler un baril, douze pour trimbaler une malle supendue à trois barres parallèles... Et ils suent, ils soufflent, ils geignent comme s'ils soulevaient le rocher de Sisyphe. Vêtus d'un sac percé de trois trous, un pour la tête et un pour chaque bras, d'autres les regardent, prêts à les relayer quand faibliront leurs forces combinées. Un beau Turc en burnous caresse sa longue moustache et, de temps à autre, fait, d'un grand coup de fouet, bondir ces portefaix qu'il traite comme des parias. Sordide et chassieux, un vieux Juif rampe dans la poussière et, tremblotant, y ramasse des éclats de bois et de débris d'emballage. Un éléphantiasis ulcéré déforme ses jambes bouffies; ses pieds sont horriblement bossués de bourgeons charnus, sanguinolents et dans lesquels, mince comme un fil mais long comme un câble, se loge, en peloton, un *dragonneau*, un filaire de Médine, parasite hideux qu'il n'est pas facile de chasser de sa demeure vivante! Il faut, lorsqu'il met le nez à la fenêtre, le saisir habilement entre les mors d'une allumette fendue comme une pince et, sans brusquer les choses, patiemment, enrouler chaque jour sur cette bûchette, comme sur une bobine, son corps qui se dévide et qui sort peu à peu. Nous avons vu des marins mettre quatre ou cinq semaines à expulser ainsi un de ces locataires incommodes...

Sous les regards soupçonneux d'un jeune et riche commerçant sémitique qui, — une blouse blanche flottant sur son large pantalon de calicot, — surveille le moindre de leurs mouvements, le plus insignifiant de leurs gestes, des Arabes venus de très loin,

à travers les déserts immenses, discutent avec les douaniers du pacha. Impassibles comme les soldats de toutes les gabelles, blindés contre les récriminations de leurs victimes, ceux-ci lardent les ballots, bouleversent les caisses, éventrent les paquets d'étoffes. Et la toile, les cotonnades imprimées se déploient et déferlent autour d'eux en flots bleus, rouges et blancs. Des caractères koufiques sont, en fils d'or, brodés dans la lisière de ces tissus qui arrivent d'Angleterre ou d'Allemagne... La France n'introduit guère annuellement en Tripolitaine que pour deux millions de francs de produits... En maugréant, les chameliers

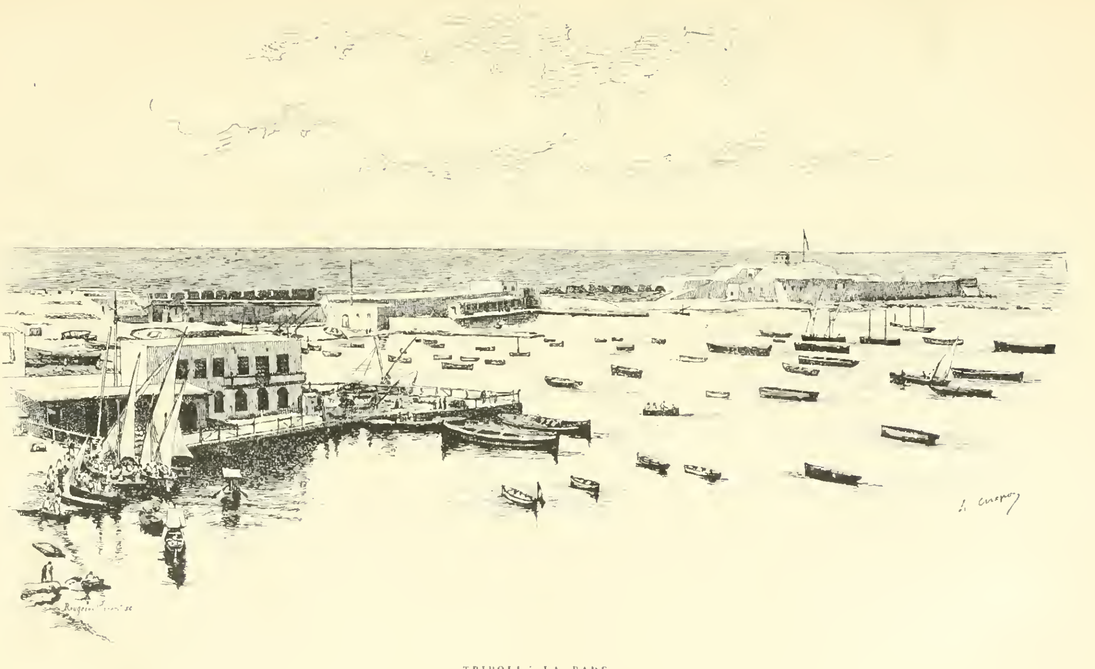


TRIPOLI : LA DOUANE.

replient leurs toiles et, sur leurs bêtes au pas lourd, elles prennent le chemin du Soudan, du Grand-Sud, où elles seront échangées contre on ne sait quelles denrées sauvages mais précieuses sorties du centre de l'Afrique.

Au fond de l'étroite place dont il occupe tout un côté, un petit dock contient une curieuse macédoine d'objets hétéroclites que vendent aux enchères des employés du fisc. Ce sont les dîmes prélevées en nature sur les marchandises pour lesquelles on a refusé de payer en espèces le huit pour cent de leur valeur, — taux auquel la loi turque a fixé les droits d'entrée, — ou le un pour cent qu'elle demande comme droits de sortie.

Chacun est libre de satisfaire ainsi aux exigences du Trésor... Il y a quelque temps, un employé de consulat arrive d'Europe



TRIPOLI : LA RADE.

avec trois cents cartes de visite. Il trouve exorbitant et vexatoire l'impôt dont on veut frapper ces produits d'une civilisation avancée, il refuse de s'y soumettre et, sans rire, un grand chef appelé pour trancher le débat, lui en confisque vingt-quatre, le huit pour cent.

— Gardez-les, lui dit le jeune homme, cela me dispensera, pendant vingt-quatre ans, d'aller vous faire les *salamalecs* — les salutations — du Beïram.

Après le parvis officiel de la douane, sur le bord de la mer, une place bruyante et poudreuse grouille de Turcs, de Nègres et d'Arabes. Quelques maisons de bois y vacillent au soleil. Le rez-de-chaussée de ces baraques abrite des bureaux officiels meublés de divans larges et bas ou des cafés maures qui alignent au dehors leurs bancs éclopés et leurs tables boiteuses. Les fenêtres de leur étage unique s'ouvrent largement aux brises de la mer et laissent entrevoir des sortes de cercles où des officiers et des Turcs considérables fument en silence de grands narghilés communs, où ils se livrent à de somnolentes parties de dames ou de tarots, où ils sirotent lentement l'opale de leur eau aiguisée de *raki*... Liqueur essentiellement orientale que ce mastic de Chio, — ce *raki kiou*, — préparé avec de la résine de lentisque, délices des buveurs levantins!

A côté de ces masures pittoresques, — de ce coin de Syrie qui a dégringolé les Échelles pour tomber sur la côte d'Afrique, — est installé un corps de garde. Armés d'un sabre-baïonnette et d'un chassepot dont la batterie est soigneusement enfermée dans une gaine de cuir, des factionnaires hautains stationnent devant son entrée. Coiffés du tarbouch national, vêtus de toile d'emballage, parés de galons et de chevrons postiches, décorés de grosses aiguillettes de laine jaune, d'autres soldats de Sa Hautesse s'étendent nonchalamment sur des nattes d'alfa.

Entre ces cafés et ce poste, s'enfonce Bab-el-Bahar, la vieille porte qui, précédée d'une sorte de corridor montant, passe sous un double rempart et nous conduit dans la ville... Où aller? Par où commencer?

— C'est moi, *sidi!* nous crie un grand diable dont la figure, ravagée par la petite vérole, grimace un sourire qu'il s'efforce de rendre avenant, un sourire farouche quoiqu'il fasse. C'est moi, Harbib le Tonkinois! Tu peux venir... Je suis Français!

Et comme, à cette déclaration imprévue, nous regardons, étonné, ce singulier compatriote :

— Oui, Français d'Algérie! ajoute-t-il. Ma mère était des Ouled-Naïl mais mon père fut un soldat de France. D'ailleurs, — comme turco, — j'étais à Lang-Son et à Son-Thaï.

— Bah! Et pourquoi n'es-tu plus militaire?

— Ah, voilà!... *Aji ma'ia!* — Viens avec moi! — fait-il brusquement, comme pour couper court à des questions par trop indiscrètes.

Quelque vaurien comme il en roule sur toutes ces côtes, ce tirailleur en rupture de ban! N'importe! Suivons-le. Il nous servira toujours de *tordjeman*, — d'interprète, — et, à la fin de la journée, nous serons à ses yeux le plus généreux des voyageurs si nous lui donnons de quoi acheter une mesure de blé à... sa famille. Ne disons pas à sa femme; ne prononçons pas ce mot devant lui! Si dénué de préjugés qu'il puisse être, nous l'indisposerions étrangement contre nous.

Après la porte, commence, bordée d'échoppes en désordre, la rue Erba R'set, la principale de Tripoli.

Quel est cet arc de triomphe dont les vieilles murailles s'élèvent, encore arrogantes, au milieu des boutiques qui les déshonorent? Quel est ce monument dont la noble silhouette se profile, — muette et sombre comme un fantôme d'autrefois, — sur les minarets verts et sur les maisons blanches?... Aucune inscription ne répond. La reconnaissance d'un fonctionnaire romain, qui s'enrichit, en occupant en Libye un poste analogue a celui de nos directeurs des douanes, le dédia à Trajan, disent les uns, à Marc-Aurèle et à son collègue Ælius, pensent les autres.

Il n'a déjà plus que la moitié de sa hauteur primitive. Autour de lui, le temps a exhaussé le sol et, comme un vaisseau qui sombre, il disparait peu à peu dans le néant.

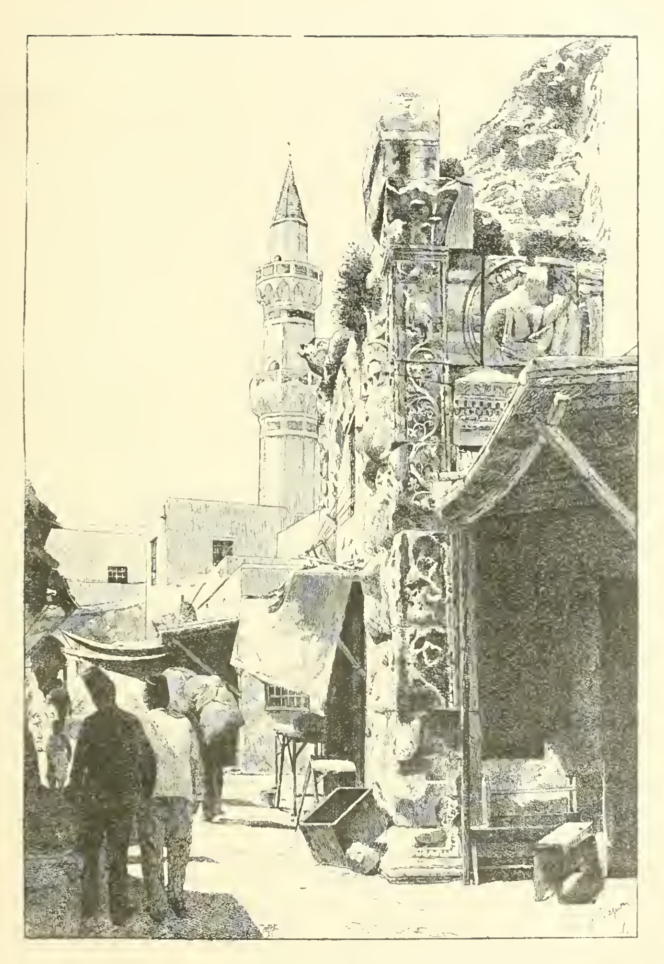
Quatre piliers disposés en carré, réunis deux à deux par un arc en plein-cintre et supportant la coupole dont les Arabes les ont affublés, telles sont ces ruines, belles encore dans la misère de leur décadence. Aucun ciment n'en lie les grosses pierres; leur poids seul les unit. Mutilés par des marteaux vandales, ou, peut-être, laissés inachevés par les ouvriers de Rome, des bas-reliefs



BARBIER.

y représentent des fleurs et des guirlandes, des trophées et des figures. Les arcades sont aujourd'hui murées et on a fini par faire de cette orgueilleuse bâtisse un immonde entrepôt de tonneaux et de caisses vides. *Vanitas vanitatum...*

Quittons Erba R'set et suivons, à gauche, cette rue longue et étroite. Les murailles sans fenêtres en sont bizarrement peintes



TRIPOLI : L'ARC DE TRIOMPHE.

d'un bleu céleste sur lequel se reposent, avec plaisir, les yeux fatigués de l'éclat du soleil. Jetés des maisons d'un côté aux maisons d'en face, — comme des arcs-boutants destinés à les empêcher de tomber dans les bras les unes des autres, — de nombreux arceaux aux courbures déliées l'enjambent et la transforment en une sorte de tunnel à claire-voie.

Il y a là quelques constructions à la mode européenne; il y a une auberge maltaise qui, à peu près habitable, se pare du nom pompeux d'*Hôtel transatlantique*; il y a enfin, le *consulat.*

Le *consulat* c'est le consulat par excellence, le protecteur chevaleresque de tous les chrétiens qui vivent ou qui passent à Tripoli, c'est le consulat de France.

Habillés en zouaves, des *cawas* — des gardes — s'agitent pour calmer l'impatience des gens qui, avides de nouvelles, se pressent dans sa cour mauresque. Européens et indigènes viennent, en effet, se disputer les journaux et les lettres qu'on y distribue lorsque arrive le paquebot.

Tortues, anguleuses, étranglées, les autres rues s'embrouillent à plaisir et forment un de ces labyrinthes ombreux, chers à tous les peuples de l'Islam africain. Les maisons en ont rarement plus d'un étage. Pauvres en *tchaknisirs*, — en moucharabys, — elles sont en revanche, riches en grilles qui, solidement, en ferment les moindres ouvertures. Des colonnes torses s'accolent souvent à leurs angles. Quelques-unes sont à ciel ouvert; d'autres se surmontent d'arches, comme celle du consulat; d'autres, enfin, sont couvertes de tentes en loques, de planchers de bois vermoulus, de longues voûtes sombres.

Ce quartier nauséabond, — à l'ouest, près de Bab-el-Djedid, — c'est le *hara*, le *ghetto* tripolitain. Des ruisseaux de vase corrompue y circulent dans des ruelles qui, pour la plupart, se terminent en impasses, en culs-de-sac ressemblant à des corridors de maisons malpropres, à des cours familières... Et on en ressort bien vite, comme si, involontairement mais indiscrètement, on s'était fourvoyé dans des demeures privées.

Des gamins débraillés se roulaient par là comme chez eux ; vautrées à plat ventre ou largement assises sur les dalles, des

Juives en pantalon blanc y caquetaient avec entrain et, sur des fourneaux d'alchimistes, y faisaient mijoter des choses puantes et indéfinissables.

A chaque pas, s'offrent de petits tableaux, charmants de couleur locale mais devant lesquels il ne faut pas bayer trop longtemps : boutiques sourdes où des marabouts sommeillent dans l'ombre ; intérieurs furtivement aperçus ; cours que rafraîchit un bassin, — un *impluvium*, — dans le goût pompéien, et que transforment en salons de petites tables basses et des coussins de soie épars sous les galeries ; mosquées hermétiques ; masures qu'Harbib nous montre d'un coup d'œil et en doublant le pas.

Les yeux fixes sous les pendeloques de nacre de leur calotte étoilée de sequins, le front largement pailleté d'or et les joues carminées, des femmes trônent là dedans, immobiles comme des idoles, et leur menton bleui de tatouages s'appuie sur leurs mains aux ongles rouges. Des colliers de piécettes, de coquillages, de corail, de grains aromatiques s'étagent sur leur chemisette en tulle illusion. Drapées dans une sorte de large manteau rose, lamé d'or et frangé d'argent, d'autres se promènent dans la rue que brûle le soleil. Sur leurs bras nus, sur leurs chevilles brunes, sur leurs épaules basanées et sur leurs larges hanches sonne le cliquetis métallique des anneaux, des amulettes, des boites à parfums...

De distance en distance, s'ouvrent des antres enfumés d'où, manœuvrés par des nègres plus noirs que nature, sortent de longs manches de pelles qui nous barrent le chemin. Des fours publics y clignotent dans les ténèbres. A deux pas de l'entrée dont il est séparé par un fossé où se tiennent des chauffeurs diaboliques, s'élève, dans ces taudis, un petit monument qui rappelle les fourneaux à boulets rouges de nos anciennes batteries et que coiffe une cheminée en hotte renversée : c'est le four lui-même. Et, de sa gueule embrasée, sortent les pains lavés à l'eau de safran, les graines torréfiées, les gâteaux baroques que, obstruant la rue de leur masse difforme, attendent des négresses affaissées sur le pavé enfariné ou, comme des cariatides de basalte, appuyées aux montants de la porte.

Reposons-nous un instant dans cette maison hospitalière, l'une des plus belles de Tripoli. Hantée par des *djenoun*, — des génies malfaisants, — les mahométans qui n'avaient plus le courage d'y loger leurs pénates l'ont louée à des Européens sans préjugés. Bâtie sur le plan à peu près commun à toutes les maisons barbaresques, elle ressemble aux plus typiques d'Alger ou de Constantine.

Abandonnés pour quelques mois, des nids d'hirondelles s'accrochent à ses arcades... Elles venaient du centre de l'Afrique quand, remontant vers le nord, elles sont arrivées ici, en février, les grandes voyageuses. C'était la première étape de leur migration annuelle et, longtemps, elles s'y sont reposées. Puis, lorsque avril a reverdi nos plaines, lorsque les giroflées ont redoré nos vieilles murailles, lorsque le soleil de la Tripolitaine les a importunées de ses rayons déjà trop chauds, elles ont rapporté à notre ciel la joie ailée de leur poésie printanière.

Au milieu de la cour s'élève un grand vieil arbre dont le feuillage abrite, par milliers, des oiseaux si remuants qu'il semble vivre et s'agiter lui-même, si babillards qu'à peine peut-on s'entendre parler dans l'étourdissement de leur ramage. Ceux-là sont des philosophes, de bons petits moineaux sédentaires qui prennent le temps comme il est, les saisons comme elles viennent. Et, bravement, toujours insouciants et joyeux, ils supportent ici les fureurs de la canicule comme, sans penser à nous quitter, leurs frères du Nord endurent les rigueurs de nos hivers dans les allées neigeuses des Tuileries et du Luxembourg.

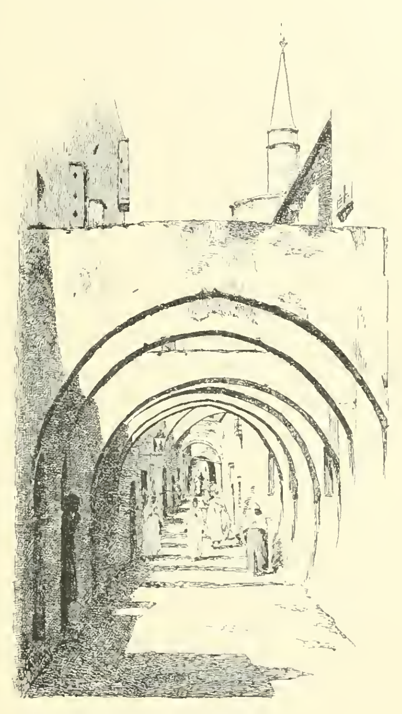
Juifs et Maures, une centaine d'hommes sont assis à l'ombre de cet arbre. Ils trient des plumes d'autruche entassées autour d'eux, ils les battent avec des palmes pour en secouer la poudre du désert, ils les classent en petits paquets, selon leur couleur et leur taille. Les plus grandes iront empanacher des chapeaux d'Anglaises ou de Parisiennes ; les plus petites feront des bordures à leurs vêtements de décembre ou des boas flexibles dans lesquels s'emmitoufleront leur cou et leur menton frileux. D'autres les lavent dans les bassins qui clapotent sous les arcades.

Inutile de dire que l'eau employée ici provient d'une citerne.

C'est de l'*eau mauresque*, comme, entre autres souvenirs de leur passage, les Sarrasins ont laissé à la Provence l'habitude d'appeler l'eau de pluie, recueillie sur les toitures.

A la hauteur du premier étage, règne, comme autour de la cour, une galerie agrémentée de suspensions qui y mettent leur fraîcheur et leur verdure. On est allé, avec leur racine, arracher des capillaires aux puits de l'oasis; on les a attachées aux flancs d'alcarazas toujours suintants d'une humidité qui entretient leur vie et on les a ainsi suspendues aux arcades.

Sur cette galerie donnent les chambres, longues pièces étroites qui ne prennent du jour que par la porte et que plafonnent des poutrelles peintes.



TRIPOLI : UNE RUE.

Plus haut, s'étendent les terrasses où les indigènes montent pour la prière du soir... Blancs, serrés, mamelonnés de coupoles, hérissés de minarets et de mâts de pavillons les toits plats de la ville rayonnent autour de nous. Sans volets, des trous carrés percent irrégulièrement les murailles, en guise de fenêtres; découpés dans des plaques de tôle, des bras surmontent toutes les cheminées et lèvent vers le ciel des mains aux doigts étendus. Au nord, le regard se perd dans l'horizon ma-

rin; au sud, il s'égare dans la muraille verte et mouvante des palmes.

Des Arabes font sécher ici les plumes qu'il ne restera plus qu'à friser en Europe.

Nous sommes chez des Anglais, chez de jeunes fils de cette Albion cosmopolite si essentiellement colonisatrice et commerçante... Ils ont maison à Tripoli et à Benghazi, — les deux ports principaux du Bournou, du Soudan, du continent mystérieux. Dans quelques années, ils rentreront *at home*, après fortune faite. Ils achètent les peaux de chèvres, les peaux de bœufs de Fillali déjà teintes en rouge, la gomme, le séné, la cire, l'ivoire que des chameaux leur apportent d'Ouns, après un voyage de trois mois, la poudre d'or qui leur vient du Fezzan, enfin et surtout les plumes dont, plusieurs fois par an, ils expédient jusqu'à quatre ou cinq tonneaux, — quatre ou cinq mille kilos, — à la fois.

Le commerce qu'ils font ainsi avec les caravanes est un commerce d'échanges, un trafic qui leur procure un double bénéfice. Ils achètent, par exemple, une grande plume blanche pour cinq francs, prix maximum des plumes les plus rares et les plus belles. Mais ce n'est pas en espèces qu'ils paient les caravaniers; ils leur donnent un objet de quincaillerie qui est censé valoir cette somme et qui, en réalité, ne leur coûte que trois francs. Ils revendront neuf francs la plume ainsi acquise... et, au total, ils auront gagné le deux cents pour cent.

Non loin de cette demeure si habilement négociante, passe Souk-el-Turki, la rue la plus vivante, la plus gaie de Tarabolos. Insoucieux de leurs affaires, des marchands s'accroupissent dans les boutiques exhaussées qui la bordent de leurs alcôves contiguës et causent de l'une à l'autre. Sur les larges auvents de planches crevassées qui protègent contre le soleil leurs épices, leurs fruits et leur mercerie originale sont posées des traverses qui vont d'un côté de la rue à l'autre. Et des vignes qui s'accrochent à ces barres font sur notre tête un riant plafond de verdure dans lequel, tranquillement, les araignées tendent leurs embûches aux moucherons.

L'araignée est partout, ici, comme chez elle; elle est sacrée

pour le musulman; ses travaux sont inviolables... Lors de son hégire, Mahomet se cacha, un jour, dans une grotte. Sans doute envoyée de Dieu, une araignée vint, de ses fils de soie, fermer cette retraite.

— Il ne peut être ici, se dirent les ennemis qui poursuivaient l'époux de Khadidja. Personne n'est, depuis bien longtemps, entré dans cette caverne... Voyez cette toile.

Et ils passèrent. Le prophète était sauvé!

De fréquents arrosages rafraîchissent le sol de terre de Souk-el-Turki. Dans son ombre verte s'ouvrent des cafés décorés de tableaux en clinquant, meublés de fourneaux et de bancs couverts de nattes, éclairés par le soleil qui leur arrive d'une cour postérieure et qui y allume de pittoresques effets de lumière, de bizarres éclairages à la Rembrandt. Vêtus à l'européenne mais coiffés à la turque, des officiers à la moustache tombante y sont assis, le chapelet aux doigts, le sabre à fourreau d'acier entre les jambes. Ils boivent, goutte à goutte, le café parfumé de girofle, de cannelle et de muscade; ils contemplent, méditatifs, les gens et les bêtes qui passent.

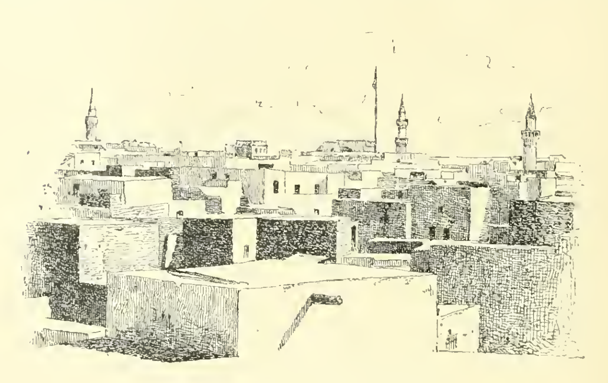
Ce sont des chiens sauvages et des gazelles civilisées; de gros employés sanglés dans leur redingote sans revers; des bourricots minables; des Maures en larges *gandouras* rayées de bleu; d'autres qui laissent leur chemise flotter sur le pantalon, ce qui, ici, est une manière très commune et très reçue de porter ce vêtement intime. Ce sont des Négresses dont les oreilles s'allongent sous le poids d'une demi-douzaine d'anneaux alourdis de corail; des Nègres négligemment couverts d'une longue blouse qui, fendue comme une chasuble, laisse voir tout le profil de leur corps barbouillé de suie, ce qui ne les empêche pas de se mouvoir avec l'aisance insouciante d'hommes vêtus comme l'exigent les lois de la plus scrupuleuse décence.

Le tambour sur le ventre, des sacs de cuir leur battant les côtes, quelques mendiants éthiopiens, que les *zaptiès* — les agents de police — regardent de travers, promènent dans la foule le masque de coquillages et de peau brute dont les poils leur font comme un hideux faux visage de guerriers japonais.

Des chameaux arrivent d'une allure fatiguée. Sur la selle circulaire qui, en couronne, ceint leur bosse pelée, se juchent, très haut, des Arabes plus fiers dans leurs haillons que des rajahs de l'Inde sous le baldaquin de leur éléphant de parade.

Ces hommes, repoussants d'ophtalmies dont, effrontément, ils accusent le sable et la lumière, ce sont des Juifs, les plus malpropres des indigènes barbaresques.

Et, toujours, presque totale, cette absence de femmes qui donne leur cachet particulier aux villes musulmanes. A peine,



TRIPOLI : MINARETS ET TERRASSES.

de loin en loin, en apparaît-il une, roulée, comme quelques hommes du pays, dans le *barracan* noir et brun, — dans une couverture à carreaux, — qu'elle jette sur sa tête et que, sévèrement, elle serre sur son visage... Une bourgeoise de Tripoli qui s'oublierait jusqu'à montrer un œil serait déshonorée pour le reste de ses jours.

La population du vilayet de Tripolitaine compte environ un million d'habitants. Ceux qui, placés sous l'autorité du *raïs-el-baladia*, — du capitaine du pays, — vivent dans la capitale, sont au nombre de vingt-cinq mille, de cinquante mille, de cent mille, peut-être. Le recensement, la statistique, l'état civil et autres préoccupations tracassières de nos gouvernements méthodiques ont toujours été les moindres soucis des adminis-

trations musulmanes. Cette population se compose d'Arabes, de Turcs, de Juifs, de Nègres et de Maltais. Trait d'union ethno-



TRIPOLI : UN MENDIANT NÈGRE.

graphique entre les premiers et les Européens, ces derniers pullulent ici, comme sur toutes les côtes septentrionales de l'Afrique. Que feraient-ils ? De quoi vivraient-ils sur les roches stériles où ils éclosent par milliers ?

A travers le monde bariolé qui remplit Souk-el-Turki, passent des montagnards qui viennent vendre le gibier du Djebel-Ghàrian et courent des brocanteurs qui, un burnous dans une main, une paire de babouches ou un fusil dans l'autre, hurlent comme si on leur avait pris quelque chose... Marchands aux enchères, ceux-ci sautent, en criant, de rue en rue, de boutique en boutique. Et, fidèlement, leur mémoire cueille au passage les offres qu'on leur jette. Le soir venu, ils savent retrouver leur plus fort enchérisseur. Malheur au mauvais plaisant qui refuserait alors de tenir son marché !

Jamais les autorités mahométanes de Tripoli n'ont songé à fulminer le moindre anathème d'expulsion contre les congrégations chrétiennes... Et, note curieuse dans la multitude mécréante, des marianistes mettent parmi le blanc des turbans et des burnous la tache sombre de leurs chapeaux de paille noire et de leurs longues redingotes. Les braves gens ont un établissement ici comme, depuis longtemps déjà, ils en ont un à Sfax, un à Sousse et un à Tunis. Ils rendent, dans leurs écoles gratuites, les précieux services que, chez nous, rendent les frères de la doctrine chrétienne. Ils représentent la France en Tripolitaine ; ils y portent un peu de nos idées et de nos mœurs ; ils y sont, dans l'élément européen, nos meilleurs agents de propagande. Moins entreprenants, d'ailleurs, que les missionnaires dont le zèle menace quelquefois de nous créer des difficultés diplomatiques au Japon ou en Chine, ils ne cherchent pas à convertir les indigènes. A quoi leur servirait de le tenter ? Notre religion n'a jamais fait et ne fera jamais un prosélyte sérieux dans le peuple de Mahomet.

— C'est par les femmes, nous disait un prêtre d'Afrique, que, ailleurs, nous arrivons jusqu'aux hommes. Or la femme est invisible, inaccessible chez le musulman. Le levier indispensable de son influence occulte nous fait ici complètement défaut.

Vers l'est de la ville, sous des voûtes qui se coupent en croix, s'enfoncent les *souks*, — les marchés couverts. Là, dans des niches carrées où règne un beau désordre, s'entassent les habits

plus ou moins brodés, les tapis d'Ouargla ou du Soudan, les verroteries de Venise, les œufs d'autruche, les sparteries à dessins rouges et jaunes. Sous les arcades voisines travaillent des armuriers et des selliers. Dans des échoppes liardeuses, des joailliers judaïques pèsent, avec des graines de caroubes, les pierreries et les perles d'Orient qu'ont apportées les caravanes.

On trouve de tout ici. On y trouve jusqu'à des nègres, heureux d'avoir été vendus par leurs rois cannibales à des trafiquants arabes qui les ont amenés. — Un homme? Trois cents francs. — Une femme? Cent cinquante. — Un négrillon? Soixante et quinze... C'est le prix courant, au comptant et sans escompte.

Ce commerce ne s'affiche cependant plus aussi ouvertement qu'autrefois; le *bois d'ébène* n'est plus mis en vente dans un bazar public. C'est ordinairement dans quelque jardin de l'oasis voisine que les traitants entreposent leur pacotille; c'est là qu'on va la chercher.

Les Européens ne peuvent guère se permettre la fantaisie orientale de ces sortes d'emplettes; leurs consuls s'y opposent. Et, le cas échéant, les autorités locales doivent prêter main-forte à ces fonctionnaires de qui, en vertu des capitations, leurs nationaux sont seuls justiciables. Le consulat de France est même regardé comme un lieu d'asile pour les esclaves. Ceux d'entre eux qui viennent y chercher un refuge sont libres, même s'ils appartiennent à des musulmans... Il est bien rare qu'il ait à user de cette prérogative.

Que ferait un noir de l'émancipation ainsi conquise? Qui le reconduirait dans son pays accessible seulement aux longues files de chameaux? N'y retrouverait-il pas, d'ailleurs, ce sacrifice au diable, cette mort à laquelle le condamnaient les coutumes des guerres sauvages, à laquelle l'avait arraché une vente après tout bienfaisante?...

Les esclaves ne sont pas malheureux chez les musulmans. On les a vus souvent, pour être gardés encore, pleurer et supplier des maîtres qui les voulaient affranchir comme on a même vu, jadis, des captifs chrétiens rachetés par la Merci revenir en Afrique et, volontairement, y reprendre leur servage... Ils tra-

vaillent à peu près quand et comme ils veulent; ils font partie de la famille à laquelle ils appartiennent; bien traités, parfois aimés de leurs propriétaires, ils ont toujours, au moins, le toit et le couvert et, pour des êtres d'une race inférieure, cette douce servitude vaut mieux qu'une liberté précaire... Ce n'est pas tout. Les Arabes font oublier aux Nègres la grossièreté de leur fétichisme; ils les convertissent à l'Islam en faisant miroiter à leurs yeux l'espérance d'une vie future dont les délices sensuelles séduisent leur esprit inculte mieux que les joies mystiques de notre paradis; ils les élèvent presque jusqu'à eux; ils se les assimilent, enfin, et ils les rapprochent de la civilisation... Si paradoxale que cette assertion puisse paraître, l'esclavage en Afrique perfectionne et moralise des infortunés qui, sans lui, grouilleraient toujours dans une barbarie ténébreuse.

Si leur intelligence paresseuse pouvait les comprendre, les Nègres seraient peut-être les premiers adversaires des nobles utopies que caresse le cardinal de Tunis. La lutte prématurée entreprise par ce prélat trop généreux contre cet esclavage — que, d'ailleurs, admet l'Évangile — n'est-elle pas, de plus, la lutte contre l'islamisme lui-même qui autorise la vente et l'achat des idolâtres? Vouloir abolir la traite au Soudan n'est-ce pas, pour une idée juste et féconde en théorie, fausse et inutile en réalité, chercher une vaine querelle à ces mahométans dont, puissance africaine, la France a tout intérêt à ménager les susceptibilités? Envoyer au delà du Sahara ces moines guerriers qu'on rassemble en Algérie ne serait-ce pas faire croire aux Arabes que nous voulons, à main armée, leur imposer notre foi ou, au moins, l'imposer aux peuplades qu'ils convertissent eux-mêmes? Ne serait-ce pas, enfin, pour un résultat douteux, nous préparer bien des embarras, bien des mécomptes?... Interrogeons tous ceux qui ont vécu en Afrique ou en Amérique, tous ceux qui, voyageurs ou marins, planteurs ou militaires, ont vu les nègres de près et ont pu les apprécier à leur juste valeur. Tous nous diront que les temps ne sont pas encore venus. Laissons, en attendant, Turcs et Arabes traiter comme bon leur

semble, leurs serviteurs à la chevelure crépue... Victimes du vice, de la misère, de l'ignorance, nous avons chez nous assez d'esclaves à affranchir, avant de nous occuper de ceux qui sortent du continent noir !

Dans la pénombre des *souks* se serre, en un perpétuel remous, un troupeau humain sur lequel, caractéristique, flotte l'odeur musquée de l'Arabe.

Voilà des enfants du désert, armés jusqu'aux dents, respirant toute la fierté d'une grande race libre. Voici des citadins plus humbles et pauvrement vêtus... Ne vous y trompez pas.



TRIPOLI : UN COIN DU MARCHÉ.

Sous les apparences d'un dénûment calculé, ils dissimulent souvent une fortune que, — comme les Juifs, comme les Tunisiens de naguère, — ils doivent celer aux regards avides de leurs gouvernants.

Ces hommes chaussés d'escarpins et couverts de deux burnous de fine laine, — un capuchon levé, l'autre rabattu, — viennent de Ghradamès... Musulmans intraitables, ils passent lentement, le dos légèrement arrondi ; ils égrènent un chapelet sans fin et, avec componction, ils baissent leur figure d'ascète. Et, sournois, ils coulent vers nous de longs regards qui semblent chargés de haine, des regards très sombres dans lesquels couve comme le feu d'un ardent fanatisme... Moins terribles qu'ils n'en ont l'air, ce ne sont guère, pourtant, que des marchands pacifiques. Leur ville a disent-ils, été fondée par des israélites, au temps lointain des

patriarches, et on serait tenté de croire à cette origine biblique. Comme les Juifs ils ont la bosse du négoce. Nul ne sait, mieux qu'eux, organiser des caravanes qui, autrefois rivales de celles de Tripoli, vont porter au Soudan les produits de l'Europe; nul ne sait vivre en de meilleurs termes avec les bandits du désert; nul n'a, avec une diplomatie plus heureuse, installé et maintenu des comptoirs au centre de l'Afrique ; nul n'a su, plus habilement, conserver une indépendance relative et, — moyennant un simple tribut payé au pacha de Tripoli, — constituer une sorte de république religieuse et commerçante.

Ces guerriers dont, à demi, un voile noir cache le noir visage et que, avec un vague sentiment de crainte, on regarde comme des énigmes vivantes, ce sont des Touareg, de mystérieux Imohags... Ils portent un pantalon et une blouse d'étoffe bleue et blanche ; un flot s'ébouriffe sur leur haute *chachia* écarlate. A leur flanc est suspendue une large épée à deux tranchants et dont la garde a la forme d'une croix; un anneau de cuir attache un poignard sur leur bras gauche. En guerre, un petit bouclier blanc, taillé dans une peau d'antilope les protège contre les balles; sur leurs épaules sont alors jetés en faisceaux de longs javelots au fer barbelé ; leur avant-bras est cerclé d'un lourd bracelet de pierre sur lequel sont gravés un nom de femme et une devise d'amour, bijou meurtrier dont la pression brise les côtes et luxe les vertèbres des ennemis qu'ils serrent dans leurs bras secs et nerveux... Écoutez-les. Ils parlent le *tamaoq*, ce dialecte barbare qui n'a rien de commun avec la langue arabe et dont l'origine se perd dans la nuit des âges... Tout en eux est singulier. Voyez-les écrire. L'un d'eux pose la pointe de son roseau au milieu de la feuille étalée sur la paume de sa main gauche et, partant de là, il trace, sur son papier qu'il fait tourner à mesure, une longue ligne qui s'enroule sur elle-même comme les spirales d'un colimaçon. L'autre commence comme nous mais, arrivé au bout de sa ligne, il retourne sa page, la tête en bas, et, sans interrompre la série de ses lettres, il fait sa seconde ligne parallèlement à la première, mais renversée; il retourne encore une fois sa feuille, passe à la troisième ligne comme il

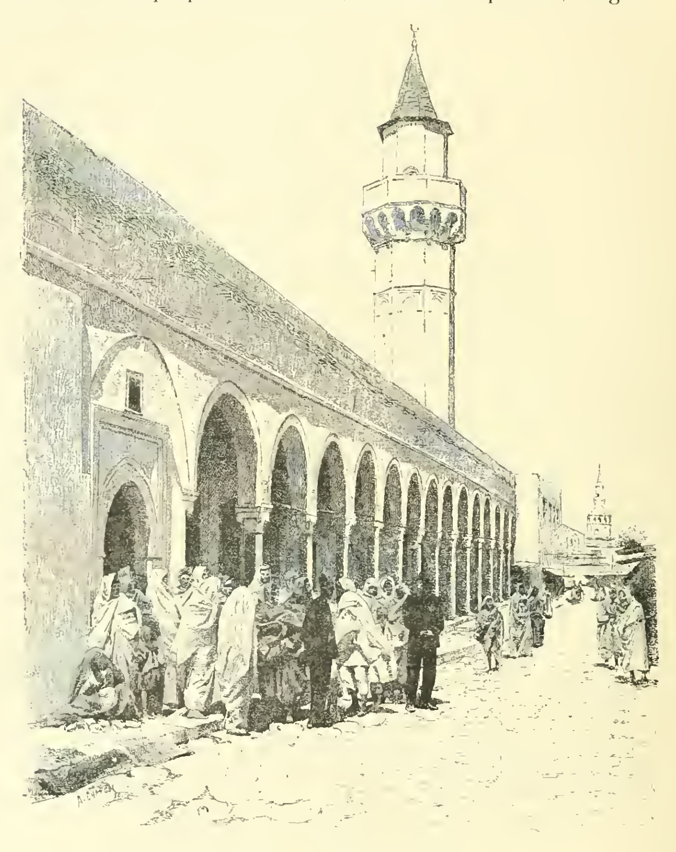
a passé à la seconde et ainsi de suite. Son écrit n'est pas en hélice, comme celui de son camarade; il est en zigzag, comme le ruban d'étain du carreau étincelant d'une machine électrique. Les caractères dont ils se sont servis sont aussi curieux que la manière dont ils les ont juxtaposés. Mélange de points, de traits verticaux, de croix, de triangles, de ronds, de signes pareils à des lettres grecques, ils proviennent, dit-on, de l'alphabet phénicien et ils rappellent l'écriture idéologique du Céleste-Empire.

Bien des fois la France a tenté de s'attacher les tribus vagabondes de ces Sahariens indomptables. Le maréchal Pélissier l'a essayé en 1856; il a, en 1863, conclu avec eux un traité demeuré lettre morte; le général Chanzy leur a fait des avances en 1876; on leur a montré nos expositions et le luxe de notre capitale; on a voulu les prendre tantôt par la persuasion, tantôt par les menaces... Efforts stériles! Ils ne veulent pas de nous dans leurs déserts bien-aimés; ils n'y veulent de personne, pas même des Osmanlis dont, il y a quelques années, ils ont égorgé à Rhat la garnison entière!...

Mais nous ne sommes que des intrus dans ces *souks!* Chacun nous dédaigne; sourdement, chacun nous est hostile. Trompés par leur costume, par leur physionomie européenne, ne cherchons même pas un regard sympathique chez les officiers turcs!... La religion creuse, entre tous ces hommes et nous, un abîme qu'il sera bien difficile de combler.

Près des marchés se tord, ensoleillée et poudreuse, une rue dont chaque boutique est un atelier de bijouterie grossière; c'est la rue des Juifs... Au milieu de ces magasins bas et sombres, quatre planches forment, — pleines de charbon et de cendres, — une sorte de caisse sans fond; c'est la forge. Une outre couchée sur le sol s'ouvre à la manière d'un porte-monnaie; un homme écarte les lèvres de bois de sa large fente et les soulève, l'outre se gonfle; il les referme et les refoule vers le sol, l'outre se vide et par un bec de fer, elle active le feu qui pétille entre les pierres; c'est le soufflet... Accroupis autour de ce foyer primitif, le menton sur les genoux, les argentiers d'Israël chauffent, découpent,

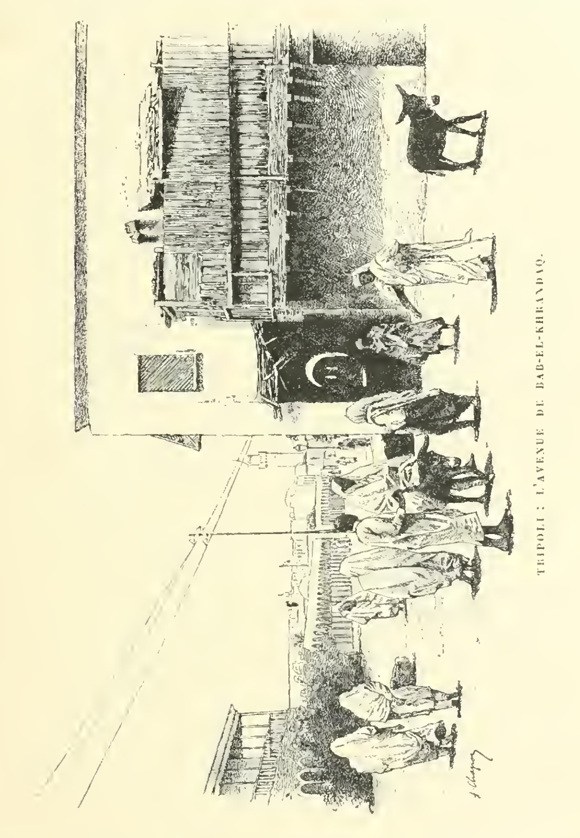
repoussent les métaux fallacieux dont ils font les larges boucles d'oreilles, les plaques de colliers, les bracelets pesants, les gros



TRIPOLI : LA GRANDE MOSQUÉE.

anneaux de jambe, plats comme des coulants de serviettes... Et, pour en parer les femmes des tribus, des Arabes mettent dans leur capuchon ces joyaux informes, encore poudreux de la résine odorante des soudures.

Des monnaies de tout pays sortent alors de leur escarcelle brodée, des sequins de Turquie, des *bou-kouffa* de Tunis, des *douros* d'Espagne, des écus de France, de vieux petits *sultanis*



TRIPOLI : L'AVENUE DE BAB-EL-KHRANDAQ.

minces comme du papier et tranchants comme des couteaux, enfin et surtout des *thalers* à l'effigie de Marie Thérèse. Curiosités numismatiques, ceux-ci ont envahi le nord-est de l'Afrique en 1749, époque où des traités de commerce furent conclus entre l'Autriche et la Régence de Tripoli. Ils sont, depuis lors,

demeurés les espèces les plus estimées des indigènes et, à leur usage, Vienne en frappe encore, de nos jours, au même coin et au même millésime.

Entre de hautes murailles austères, un jardin, que dessèchent la poussière et le soleil, enferme, près d'ici, ses cactus, ses palmiers et ses nicotianes jaunes, tristes arbustes des ruines. Sculptées en turbans ou en feuilles de lataniers peintes de rouge ou de vert, des stèles funéraires y languissent sur des tombes émaillées... Les turbans marquent la place où dort un homme; les feuilles indiquent celle où gît une femme, une épouse de pacha. Sous une tonnelle treillagée, des soldats gardent la porte de cet enclos funèbre... C'est que, au milieu de ses sépulcres, s'élèvent — minarets et hautes murailles sans fenêtres, — les bâtiments enchevêtrés d'une sorte de bastille blanche. Il y a là des mosquées, de petites casernes, des logements inquiétants comme des *in-pace*, des cachots où, entre autres prévenus, on serre les parents des criminels et des débiteurs en fuite. Et les malheureux y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient révélé la retraite des uns ou payé pour les autres... C'est le château que nous avons vu du large.

Là-haut, derrière les ouvertures grillées qui ajourent sans ordre le front d'une grande bâtisse plate, meurent d'ennui les *hanoums* et les *lellas*, — colis vivants apportés, un jour, de Constantinople, avec des armes, des eunuques noirs et des bagages. C'est le harem du pacha... Et, au-dessus de cette prison, les pigeons qui passent au ciel semblent voler plus vite et, sur la blancheur des murailles courent leurs ombres fugitives et bleuâtres.

Là réside le *mouchir*, le *vali*, le gouverneur qui, envoyé par le padischah, le représente dans le pachalick de la Tripolitaine.

A trois queues, ce haut dignitaire est secondé dans l'exercice de ses fonctions par un *farik* et par un *liva* qui commandent les troupes, par un *capitan* qui est à la tête de la marine, par un *defterdar* qui administre les finances, par un *mollah* qui préside les grands tribunaux, par un *mouavin* qui s'occupe des affaires étrangères, par un *nazir* qui centralise le service des contributions, enfin par une nuée d'*effendis*.

Nayés, *kazas* et villes, les divisions administratives du pays sont, placées sous l'autorité des *mutasserifs*, des *caïmacans* et des *moudirs* qui correspondent à nos préfets, à nos sous-préfets et à nos maires.

Aux pieds du château passe une muraille crénelée... Au delà, glapissent, aigres, discordants comme le bruit confus d'une ménagerie immense, les plaintes de plusieurs centaines de chameaux qui grognent tous ensemble.

Ouverte aujourd'hui mais fermée le vendredi, à l'heure des prières, — de peur que, pour envahir la ville, les chrétiens ne sortent tout à coup de terre et ne profitent de l'absence des soldats qui sont alors à la mosquée, — une porte, — Bab-el-Khrandaq, — traverse ce rempart.

II

AUTOUR DE TRIPOLI

MARCHÉ. — ARABES. — CARAVANES. — ARABAS. — CAMP TURC. — BENGHAZI. — CIMETIÈRE. — OASIS. — TRIPOLITAINE. — JARDINS. — NÈGRES. — CŒURS DE PALMIERS. — AUTRUCHES. — CAMPEMENT ARABE. — DÉSERT. — TUNISIE. — DJERBAH.

Bab-el-Khrandaq, — la porte de l'égout, — donne sur une grande place poudreuse, largement ouverte du côté de la mer. Sur ses trois autres côtés s'alignent à peu près des tentes jaunes que raient des bandes rouges et sur lesquelles s'appliquent des mains et des croissants découpés dans des étoffes de couleur; des *fondouks* où se remisent les bêtes de somme; des galeries où glapissent de perpétuelles *baroufes*, — des disputes criardes... Et un mélomane qui semble accompagner les discussions, comme les musiciens du *forum* nourrissaient de leur bourdonnement le débit des orateurs, tire des sons plaintifs de sa double flûte de canne.

Gens trop remuants et exilés, — mis à la sublime porte de la Turquie, — des Circassiens sanglés de leur cartouchière de cuir, des Stamboulis en cafetan sombre, des Albanais qui portent un arsenal à la ceinture, des Kurdes que coiffe un haut turban en pointe promènent leur ennui par ici et, sous leur longue moustache, abaissent avec morgue les coins de leur bouche dédaigneuse.

Là, le chapelet garni d'une patte de porc-épic qui, — noire et

desséchée comme la main d'une momie d'enfant, — doit, loin d'eux, écarter le mauvais œil, se rassemblent les Arabes du dehors. Ils sont maigres, ils sont de taille moyenne, mais ils sont beaux, sains et vigoureux. Aucune maladie ne semble les abâtardir, aucune infirmité ne les déforme. Passez un mois chez eux et vous n'y verrez peut-être pas un boiteux, pas un bancal, pas un bossu!... La liberté de leur costume, la simplicité de leur vie, les ablutions, l'abstention de certains aliments, la proscrip-



TRIPOLI : UN NÈGRE DU SOUDAN.

tion du vin et autres règles de ce code d'hygiène qu'on nomme le Koran leur valent peut-être ces immunités enviables... A moins, — ce qui est plus probable, — que la dureté de leur existence ne fasse chez eux une véritable sélection et, dès leur enfance, ne supprime les êtres souffreteux et malingres, les avortons scrofuleux et rachitiques dont notre philanthropie encombre les hospices et la société.

Ces belles têtes de Nègres aux joues tailladées, à la barbe laineuse, aux petits yeux et aux grosses lèvres arrivent du Soudan. Ces noirs qui, vêtus de leur *boubou*, — de leur longue chemise blanche, — portent un sabre au col et, sur l'épaule, un fusil

précieusement emmaillotté de chiffons viennent du Bournou.

Nous sommes sur la place du marché, — la place du grand *souk*, — toute jaune de balles d'alfa, toute jonchée de provisions éparses, toute moutonnée de dromadaires accroupis sous leur bât, en petits tas bruns et noirâtres... Et, du haut de leur tête de tortue qui, seule, semble vivre dans leur masse immobile, les pauvres bêtes promènent autour d'elles le regard perdu de leurs gros yeux de verre embroussaillés de longs cils, de ces yeux dans lesquels se reflètent la profondeur lointaine des déserts parcourus, le vague et la mélancolie des larges horizons. Leurs lèvres tremblent à peine et, cependant, de leur foule s'élève un vacarme pareil à celui d'un marécage fantastique où coasseraient encore de monstrueux batraciens oubliés par l'époque tertiaire... Ils viennent de là-bas, ils viennent du Sud. Pendant des jours et des jours, ils ont vécu de cette autophagie dont la nature prévoyante leur a ménagé les ressources et ils sont arrivés, la bosse à demi-fondue par les jeûnes longtemps endurés. D'autres errent, égarés, et gauchement, boitent sur trois pattes... Pour prévenir tout vagabondage, on leur a replié et attaché la quatrième sous le ventre.

Cinq ou six cents de ces quadrupèdes solennels se rangent sur un côté du marché. Les uns sont chargés de leurs *tellis*, — de leurs grands sacs carrés, — bourrés de marchandises : tissus, poudre, colliers de verre, quincaillerie, objets de troc et d'échange. Les autres ne portent rien ; ils remplaceront, au besoin, ceux des premiers qui succomberont en route.

Des marchands les montent, le fusil sur le dos, le cou enguirlandé du collier de ces dattes dont la pulpe doit les nourrir, dont les noyaux doivent tromper la faim de leurs bêtes. A leur selle est suspendu l'alcarazas qui demain sera vide.

Autour d'eux circulent, grandis de toute l'importance de la mission qui leur est confiée, des Arabes chaussés de hautes bottines jaunes et coiffés de larges turbans. Ils ont des poudrières et des sacs de balles au côté, ils ont des pistolets à la ceinture et un tromblon à petite crosse sur la nuque... Ils défendront les autres

dans les dangers qu'ils vont affronter ensemble. C'est une caravane.

Tripoli a presque aujourd'hui, le monopole du commerce avec l'intérieur de l'Afrique. Six ou huit convois de mille à trois mille chameaux en partent chaque année pour le Soudan. Chacun d'eux est formé par des négociants arabes ou juifs qui s'associent pour confier leurs marchandises à un chef avec lequel, au retour, ils partagent les bénéfices mais qui a à sa charge tous les frais de transport.

Et, sous le commandement de ce capitaine, — le *kebir*, — pilote du désert, la bande commerçante va partir pour les pays lointains.

Chargé de deux cents kilogrammes, — poids moyen des fardeaux qu'on suspend à sa bosse, — un chameau fait, en général, un kilomètre en vingt minutes et marche dix heures par jour. Les caravanes mettent ainsi deux ou trois mois à atteindre le but de leur voyage.

Elles partent de Tripoli vers la fin de l'été. Elles tournent les monts Ghârian que des dunes réunissent à l'Atlas et qu'habitent des Troglodytes comme nous en verrons dans le sud tunisien. Elles passent à Djer-Boub, là-bas où, sous la figure d'un bélier, les anciens adoraient Jupiter Ammon, là-bas où demeure le *cheik* redoutable des *S'noussya*... Et, par les pierres, par les collines nues dans les espaces nus, par les sables brûlants de l'antique Lybie, par les déserts où vivaient les Garamantes et où, de loin en loin, blanchissent des ruines qu'y ont laissées les colons de Rome et de Carthage, elles suivent à peu près toutes la même direction jusqu'aux oasis du Fezzan.

Arrivées à Mourzouk, elles bifurquent, les unes à l'occident, les autres à l'orient, et elles se lancent vers des régions dont le nom figure à peine sur nos cartes; vers des pays où, despotes ensanglantés, règnent des sultans bizarres; vers des contrées de rêves, aussi vagues, aussi confuses pour nous que celles où se passent les contes dont se berçait notre enfance : « Il y avait, une fois, dans un lointain royaume, un roi et une reine... »

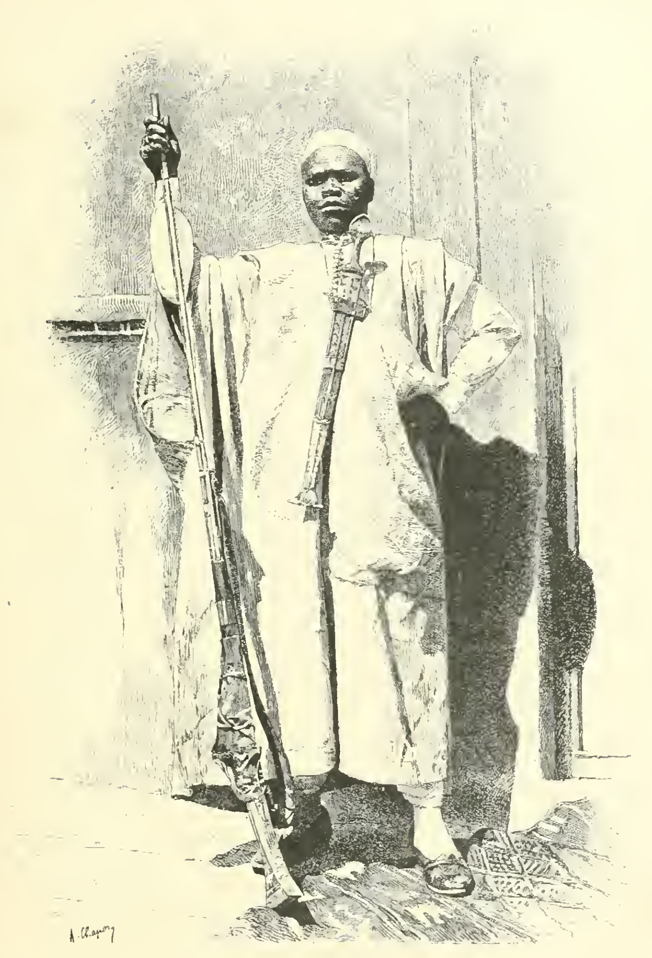
Longtemps, dans l'immensité de la mer sans eau, elles vont par les oasis inhabitées, par les étapes où, dans les puits qui les devaient désaltérer, elles ne trouvent qu'un breuvage mortel,

tantôt rouge comme le sang, tantôt blanc et épais comme le suc d'une plante vénéneuse. Elles vont par les dunes mouvantes, par les rocs calcinés et par les monts arides. Elles vont, brûlées par les feux du jour, roidies par les froids de la nuit, en proie aux ennuis d'un interminable voyage, troublées par les rivalités des marchands et par les mutineries des chameliers, en butte à des dangers de toute espèce, aux privations, à la faim, à la soif, à l'apparition des Touareg qui égorgent les hommes et qui, pour les vendre, emmènent ailleurs les bêtes et les choses.

Le soleil se couche quelques fois pour elles dans une pourpre plus pompeuse que celle des autres soirs... Le lendemain, large et pâle, il monte, comme un soleil-fantôme, dans le ciel que des vapeurs jaunâtres et sinistres obscurcissent de leur ombre livide. Les serpents et les ouranes sortent de leurs tanières. Chargé d'une poussière impalpable, saturé de redoutables effluves un vent brûlant arrive par bouffées et fait courir dans le désert comme des plaintes, comme de longs soupirs d'agonie. C'est le *guebli*, le *khramsyn*, le vent terrible qui, sur le Sahara, va, pendant cinquante heures, exercer son empire de mort!... Et bientôt, continu, sans trêve, il souffle avec une telle violence qu'il renverse les cavaliers, qu'il fait, comme des fétus, voler les palmes et les os de chameaux, qu'il soulève le sable en hautes et lourdes vagues sous lesquelles il ensevelit parfois les dattiers des oasis.

Les caravanes occidentales gagnent, en quinze ou vingt jours, Ghradamès, situé à cinq cent vingt kilomètres de Tripoli, puis Rhat, puis l'oasis algérienne d'In-Çalah. Du nord au sud, elles traversent alors le Sahara et, selon leur but, elles prennent l'une des trois routes qui s'ouvrent devant elles. Les unes vont à Agadès, vers le sud-est; tout droit dans le sud, les autres se dirigent sur l'Haoussa, le pays des Nègres, et aboutissent à Soko et à Kano; les troisièmes, enfin, franchissent le Touat et gagnent Tombouctou et le Haut-Sénégal.

Les caravanes orientales choisissent, dès Mourzouk, le chemin qui doit les mener au centre de l'Afrique. Par la région des Tebbous où tant d'ennemis les entourent que, sans lui demander ce qu'il est ni ce qu'il veut, elles tirent sur tout homme qui se



TRIPOLI : UN NÈGRE DU BOURNOU.

présente, les unes vont au Bournou et au lac Tchad; les autres s'orientent vers le sud-est et, à travers les monts rocheux et boisés où rugissent les lions, elles arrivent au Soudan où elles se dispersent dans les villages noirs de l'Ouadaï, du Darfour et du Khordofan.

Elles passent un an ou dix-huit mois chez les peuplades barbares qui vivent en ces lieux et elles repartent, chargées, — comme les caravanes qu'on voit passer au fond des légendes orientales, — de safran, de civette odorante, de pierres précieuses, de cornes de gazelles, de dents d'hippopotames pareilles à des pavés d'ivoire, de défenses d'éléphants grandes comme des hommes, de natron recueilli sur les lacs qui fument, de pépites de Tombouctou, d'encens, de myrrhe, de paillettes étincelantes de cet or que les Romains allaient déjà chercher aux sources du Sénégal, ainsi que sur les bords enchantés d'un Pactole africain.

Et, un jour, un *mehari*, — un chameau coureur, — arrive à Tripoli, comme porté sur l'aile des vents... La caravane! Il la précède, il l'annonce.

En foule on court à la lisière de l'oasis... Rien encore!... Un petit nuage de poussière se lève cependant comme une brume rougeâtre, là-bas, dans les profondeurs lumineuses de l'horizon enflammé. Il grossit; il s'approche... C'est elle!

Et, les étendards déployés, elle revient aux plaintes rauques des chameaux amaigris, au chant joyeux des flûtes, aux détonations de la *fantasia*.

En un coin du grand *souk*, stationnent, en désordre, les *bourricots* de louage affublés de leur grosse selle de bois, — du *bardah*, encore un mot que les invasions musulmanes ont laissé autour du Fraxinet. Près d'eux attendent les fiacres du pays, — les *arabas* de place.

L'*araba* tripolitain ne ressemble pas à celui que nous trouverons en Tunisie. C'est une caisse surmontée d'un baldaquin auquel flottent des rideaux rouges, perchée sur deux roues et arrondie par devant, ouverte par derrière, comme une lointaine parodie des chars qui sillonnaient jadis la campagne de Rome.

Prenons-en un... Le conducteur saute sur son brancard, fait claquer son fouet et sa langue et, au galop, nous emporte dans la cohue d'un nouveau marché.

Et, dans l'éclat éblouissant d'une lumière de feu, par la poussière qui nous étouffe et nous aveugle, sa machine effrénée bondit avec de terribles cahots, s'enfonce dans des ornières, *donne de la bande* comme une embarcation sous les rafales... Jamais nous n'arriverons entiers ! Essayons de la bourrique.

Vingt, cinquante, cent âniers auprès desquels ceux de la *rue du Caire* n'étaient que des enfants timides, nous envahissent, nous tiraillent, nous poussent vers leurs bêtes et les poussent vers nous.

— *Erri! Erri!* crie, d'une voix triomphante, celui qui a remporté la victoire.

Et, le bonnet en arrière, le burnous flottant, la chemise remontant sur ses cuisses de bronze, il bondit près de nous à grandes enjambées. Sans pitié, son bâton pointu aiguillonne la croupe saignante de notre monture grise... Et, sautant et ruant, la queue raide et les oreilles droites, celle-ci prend une course folle... Nous sommes lancés !

Une large plage se déploie devant nous. Le sable argenté semble poudré de cristal. Les indigènes venaient, autrefois, chercher ici de la poudre d'or... Après de nombreuses lunes d'un travail opiniâtre, les plus heureux finissaient par en recueillir, dit-on, un *métagale*, — un paquet gros comme une noix.

Au bord de la mer gisent des squelettes de navires, rejetés, désemparés, brisés par les lames. Des cavaliers arabes y galopent à fond de train. Suivies de négresses et, de loin, surveillées par des gardes, des Turques rêveuses y abritent, sous des ombrelles qui tamisent une lumière rose, leur tête que voile le *yach-mach* de soie blanche. Elles passent et, énervante, l'odeur du musc dont on les a imprégnées s'exhale des roses naturelles qu'elles tiennent à la main.

En processions longues et lentes, des chameaux vont, sans bruit, porter de l'alfa aux usines du voisinage... Des Anglais, en effet, — toujours des Anglais, — ont élevé par là deux ou trois

bâtiments prosaïques où, pour presser les balles de cette plante du désert, ils ont installé des machines à vapeur. Et, — ô poésie infortunée! — des Arabes en costume d'Abraham travaillent autour de ces mécaniques graisseuses!... Les indigènes livrent chaque année à ces industriels pour dix millions de francs de cette graminée dont la culture convient si bien à leur noble paresse... Rien à faire que couper et vendre!

Plus loin que ces ateliers s'étend le camp des Turcs. Comme un couvercle conique sur la margelle d'un large puits, chaque tente y repose solidement sur une petite muraille circulaire blanchie à la chaux. Des hommes de corvée y font bouillir de grandes marmites... Et on songe à celles que, si volontiers, renversaient les janissaires.

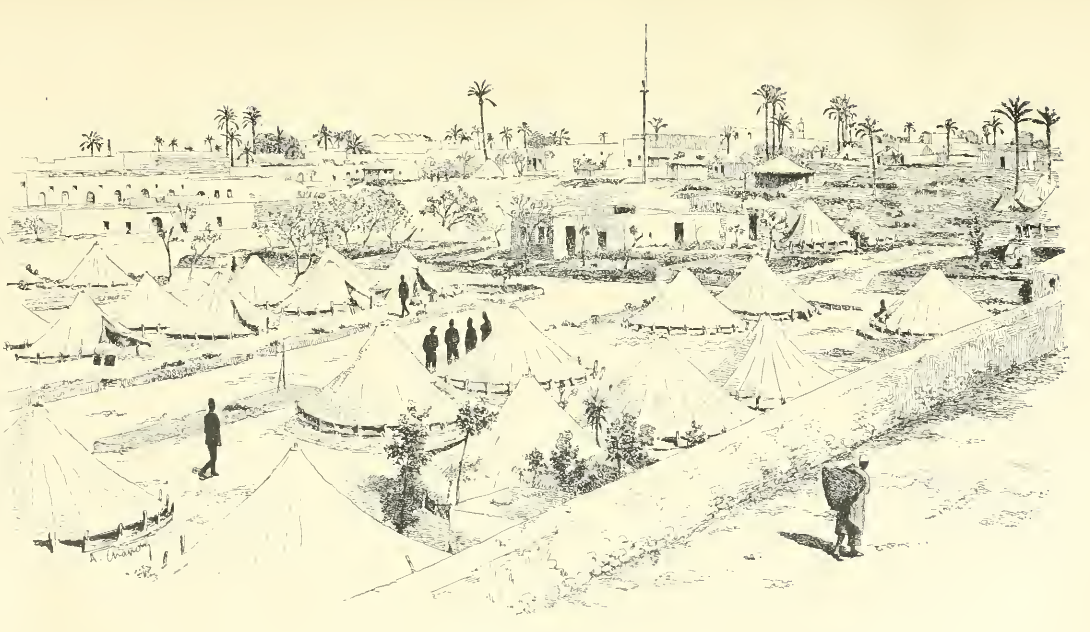
— Allah donne longue vie et gloire à notre sultan magnanime! crient des cavaliers alignés devant l'une de ces cuisines.

On va leur distribuer la soupe et, comme chaque jour, ils acclament ainsi le padischah dont les largesses les nourrissent.

Des maisonnettes ont, au milieu des tentes, été élevées pour les officiers; de petits jardins y ont été plantés, palissadés de cactus... C'est un camp qui a pris racine; c'est une ville de toile, de bois et de pierres.

Soldats de la ligne et du génie, artilleurs, chasseurs et dragons, il y a là un corps d'armée de quinze mille hommes qui envoie des détachements dans les postes du pays mais que la Turquie y a mis surtout pour tenir en respect ceux qui, Français ou Italiens, menaceraient de lui prendre la Tripolitaine... Qui sait si cette prétention ne serait pas justifiée? Ce ne sont pas de vains soldats de parade, ces fiers guerriers à la mine farouche, à l'allure martiale! Ce ne seraient pas des adversaires à dédaigner, ces troupes mal payées, mal tenues, mais armées et disciplinées comme les nôtres... Elles ont fait leurs preuves à Plewna.

Cachez-vous, par exemple, pour dessiner, ou pour prendre des notes autour de ce campement ou vous serez arrêté sur l'heure et l'intervention consulaire pourra, seule, vous faire rendre à la liberté... Italiennes de l'autre côté de la mer, mais cependant



TRIPOLI : LE CAMP.

encore bien près de ses murailles; anglaises en Égypte; françaises en Tunisie, trop de convoitises semblent entourer Tripoli et tout Européen y est suspect. La possession de ce pays est, pour le sultan, d'une utilité douteuse. Qu'importe?... Un homme possède une terre en friche, il ne s'en sert pas, il l'oublie... Qu'un voisin veuille s'en emparer! Le sentiment de la propriété se réveillera en lui; il mettra tout en œuvre pour défendre son bien.

Au delà du camp, vers l'est, commence bientôt le désert qui sépare Tripoli du plateau de Barkah, — de la Cyrénaïque... Là-bas, à l'orient de la Grande Syrte, s'élève Benghazi.

Les voyageurs qui, partis d'ici, veulent gagner cette ville à cheval mettent quinze jours à effectuer le long et pénible trajet qui doit les y conduire. Un paquebot turc les y transporte, par mer, en moins de quarante-huit heures.

Des roches, des bas-fonds, des îlots plus ou moins sauvages, — tels que ceux de Falfelli où vivent quelques pêcheurs misérables, — bordent la côte inhospitalière que jalonnent, de loin en loin, des villages en ruines : Lebida, Zelima, Mesurata, Tabarga, Djerna, Karkora et autres bourgades barbares égarées dans les sables.

Un vieux château — forteresse branlante qui sert, en même temps, de caserne à des troupes ottomanes et de palais à un pacha, — domine enfin de longues murailles blanches sur lesquelles se balancent des palmes... C'est Benghazi, — Bernik, — bâtie sur une langue de terre entre l'azur de la mer et la nappe étincelante d'une *sebkhra* cristallisée.

Autour d'elle verdoient quelques jardins maraîchers, miroitent au soleil des marais endormis, s'étend, enfin, la mer jaunâtre des sables.

Là, aux époques demi-fabuleuses, étaient les Hespérides, — les *Euhesperidæ*. Plus tard, trois siècles avant l'ère chrétienne, Ptolémée Philadelphe y jeta les fondements de Cyrène, — de la fière Bérénice. Capitale de la Pentapole, centre d'un pays qui, dit-on, fut riche et fertile, cette cité devint bientôt l'une des heureuses rivales de l'Égypte et de Carthage... Qui le croirait

aujourd'hui ? Les Arabes ont passé par là. Bérénice s'est écroulée, elle s'est nivelée sous les pas de leurs chevaux et, dans le nom de la ville qu'ils ont élevée sur ses débris, à peine reste-t-il un souvenir informe de celui qu'elle portait elle-même.

Une vieille porte où veillent les prosaïques employés d'une sorte d'octroi donne sur une longue rue, — la *strada vella*, — où les consuls étrangers habitent quelques demeures à physionomie chrétienne. Parallèle au rivage, elle conduit à la place principale.

Des maisons blanches, des minarets aigus, des cafés où sommeillent des hommes plongés dans l'ivresse extatique du *haschich*, des baraques lézardées entourent cet espace où errent des Arabes, où dorment des chameaux.

Espèces de cigognes au bec monstrueux et à la tête chauve, de gros oiseaux blancs et noirs s'y débattent, comme mutilés par un coup de fusil. Leur corps semble velu ; leurs ailes sont duvetées de plumes fines, floconneuses, impalpables. Ce sont des marabouts... Ils ont eu l'imprudence de se poser sur le sable et ils ne peuvent plus qu'à grand'peine reprendre leur essor.

Sur cette place, une petite mosquée de S'noussya élève son minaret cylindrique ; Benghazi est, en effet l'un des boulevards du Senoussisme.

Près de là, s'enfonce, dans l'obscurité odorante de ses voûtes poudreuses, le *Souk-el-Lam* où se centralise tout le petit commerce du pays. Le grand commerce, — celui que Benghazi fait avec la Méditerranée, — se réduit à l'exportation de quelques ballots de laine brute, de quelques tonneaux d'éponges, de quelques quintaux de sels, de quelques troupeaux de moutons qui vont à Malte, de quelques chargements d'alfa qui partent pour l'Angleterre.

Obscures et étroites, les ruelles qui se faufilent dans la ville sont encaissées entre des maisons semblables à celles de Tripoli, percées de petites portes bariolées d'arabesques ou de boutiques aux larges auvents de palmes.

Il serait aisé d'amener à Benghazi l'Oued Giah qui passe non loin de ses murs, mais les Arabes se méfient de ses ondes... Comme celles du Léthé dont ils ont oublié le nom mais dont

la tradition semble avoir, chez eux, gardé le souvenir, elles font, disent-ils, perdre la mémoire à tous ceux qui en boivent. Et il n'y a pas d'eau ici. Ces rues sont propres, cependant, et, — bien que la température moyenne de ses étés soit de 42°, — Benghazi est l'un des points les plus sains des côtes barbaresques.

C'est le chef-lieu d'un villayet particulier qui n'appartient plus que géographiquement à la Tripolitaine et qui est placé sous l'autorité d'un pacha et de cinq *caïmacans*. Sa population varie entre six et douze mille âmes, y compris les esclaves dont le trafic jouit encore ici de toute sa liberté. Sa garnison se compose



BENGHAZI.

de trois cents à cinq cents soldats turcs plus déguenillés mais plus fiers que des mendiants de Castille. Sa colonie européenne comprend, enfin, quelques Anglais, quelques Grecs, un religieux observant qui dessert une petite église maltaise, enfin les religieuses françaises qui ont établi dans ce pays infidèle une école et une ambulance.

Au delà de Benghazi, Raz-el-Tin marque la limite entre la Cyrénaïque et la Marmarique, désert qui appartient à l'Égypte et qui s'étend jusqu'à Alexandrie.

Autour de Tripoli, comme autour de toutes les cités musulmanes, flamboie au soleil un vaste cimetière où pleurent quelques palmiers, où se tordent quelques lentisques arbores-

cents mais dont aucun mur, dont aucune haie ne protège les abords.

Serrés les uns contre les autres, de petits prismes de bâtisse semblables à des couvercles de cercueil et dont un cippe indique parfois la tête, jonchent, sans ordre, les pierres calcinées de ce champ des morts, blanc comme un immense linceul.

Des Maures arrivent en troupe. Secouée, ballotée, une civière drapée de rouge roule et tangue sur leurs épaules. Elle contient



BENGHAZI : LA PLACE.

un des leurs qui, son rôle joué, rentre dans la coulisse et que tous veulent porter en même temps.

Sans fondation, simplement à plat sur le sol, les *tumuli* maçonnés qui forment les tombeaux ne gardent nullement contre les profanations des bêtes les morts enfouis à peine à une coudée de profondeur. Et, de toutes parts, — terriers hideux, — baillent les trous noirs que les chiens des jardins ont, la nuit, creusés de leurs griffes faméliques; de toutes parts, blanchissent des fémurs décharnés, des crânes déterrés et rongés par les hyènes immondes.

Toutes les sépultures ne sont pas ainsi abandonnées. Assemblées, par exemple, autour de l'une d'elles, des femmes en blanchissent pieusement les cailloux; de chapelets de jasmin, de colliers de tubéreuses dont l'arome pénétrant se mêle à de fades émanations cadavériques, d'autres enguirlandent la porte d'un marabout enfantin, dans lequel, comme des vers luisants, clignotent les petites lampes qu'elles y ont allumées...

Un tronçon de colonne s'élève quelque part dans cette plaine funéraire... C'est là que les *zaptiès* conduisent les condamnés, là que le bourreau leur tranche la tête et que, selon l'usage, il boit une gorgée de leur sang. Ce bloc de pierre désigne la place où s'exécutent les hautes œuvres de la justice.

Et les chameaux grisâtres, les ânons qui ploient sous le faix, les Arabes dont le vaste chapeau bat les épaules de ses ailes éplorées, suivent, indifférents, la route qui traverse cette cité des morts.

Au delà de la nécropole ensoleillée, — à l'ouest, à l'est, au midi de la ville qu'elle embrasse, — se développe l'oasis de Mechya, grand arc de verdure dont la mer forme la corde, île que la main capricieuse du hasard a jetée entre deux océans, — entre les flots mouvants de la Méditerranée et les flots endormis du Sahara.

Étroite bande fertile, longue de huit kilomètres mais à peine large de deux ou de trois, cette oasis constitue, à elle seule, presque tout le villayet de Tripoli.

Vaguement bornée, au sud, par des états nègres; à l'est, par l'Égypte; à l'ouest, par la Tunisie et par un coin de l'Algérie, la Tripolitaine, — où n'errent que des tribus fanatiques, turbulentes, peu connues des Turcs eux-mêmes; où la population ne se groupe que dans quelques pauvres oasis gouvernées par de pauvres caïmacans, — comprend quatre divisions administratives : Tripoli, au nord; le Fezzan, au sud; Ghradamès, au sud-ouest; l'Oudjilah, au sud-est.

Criblées de six mille puits ordinairement desséchés, d'autant de citernes habituellement vides, sillonnées de quelques lits de

rivières hydrophobes, ces provinces ne feraient, à elles quatre, qu'une triste possession pour une puissance européenne. Elles serviraient de bien peu à la France qui n'en a cure ; elles ne seraient qu'une lourde charge pour cette Italie, dont, jalouse de notre puissance coloniale, l'ambition prématurée la convoite sourdement.

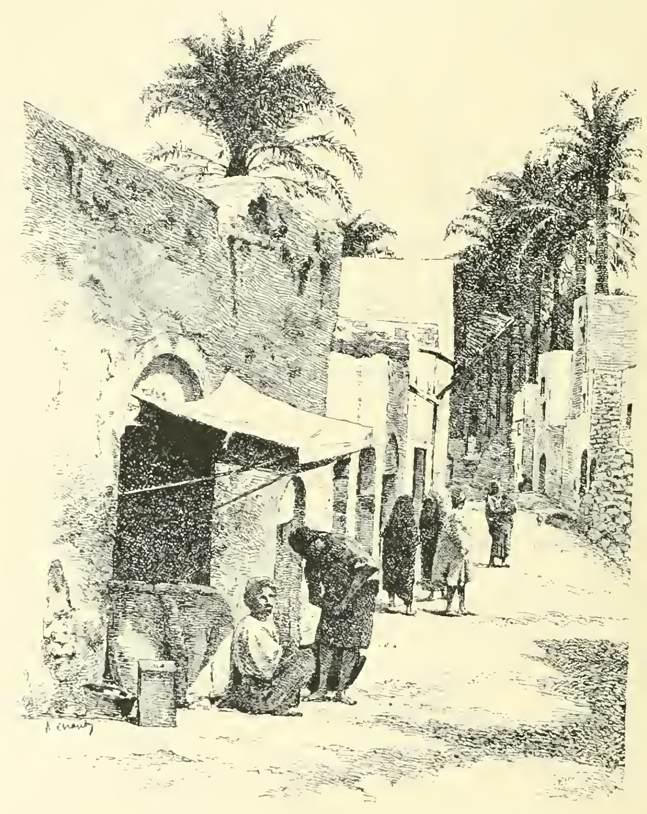
Qu'en ferait, en effet, celle-ci ? Un centre de commerce avec l'intérieur? Un port où aboutiraient l'alfa du Sahara et les produits du Sud ? Mais, alfa et plumes, ivoires et pépites, Tripoli n'exporte pas pour plus de vingt millions de francs par an ! Cela peut enrichir quelques particuliers ; cela ne peut donner lieu à des transactions dont bénéficie une puissance entière. Il est, d'ailleurs, probable que, — sous l'influence du *cheik* Si-el-Mahdi-ben-S'noussi, l'apôtre du panislamisme africain, — les caravaniers oublieraient le chemin de Tripoli, comme ils ont oublié la route de Laghouat, comme ils oublient celle de Biskra. Cette dernière oasis avait cent mille âmes avant l'occupation française ; à peine, maintenant, en possède-t-elle dix mille.

Les voyageurs du commerce musulman ne voudraient plus traverser un pays tombé, comme ses voisins, sous la domination chrétienne, sous l'autorité d'une nation antiesclavagiste et ils se porteraient vers la mer Rouge.

Les Italiens feraient-ils une colonie de cette contrée déshéritée? On ne colonise pas le désert, et les parties habitables de la Tripolitaine nourrissent à peine ceux qui les possèdent. En feraient-ils un point stratégique d'où, au besoin, ils fermeraient le boulevard de la Méditerranée? La Sicile est bien loin et Malte est au milieu ! Cette conquête ne serait pour nos voisins d'outre-monts qu'une coûteuse satisfaction d'amour-propre, qu'une compensation insuffisante et puérile à la perte de cette Tunisie que nous ne leur avons pas laissé le temps de... protéger. Ils ne sont pas encore assez riches pour ajouter à leur jeune couronne l'ornement onéreux d'un fleuron inutile.

Pour nous, mieux vaut conserver l'amitié de Constantinople que la perdre en gagnant quelques arpents de sables improductifs. Les Russes qui, quoique vainqueurs, les ont, à leurs dépens,

jugés sur les champs de bataille ont vu, dans les Turcs, des soldats qui marchent de pair avec les plus braves d'Europe et, ne serait-ce que par raison, un rapprochement se fait entre le



TRIPOLI : UNE RUE DANS UN VILLAGE DE L'OASIS.

czar et le sultan... Depuis longtemps déjà, des liens d'amitié se sont noués entre Paris et Saint-Pétersbourg. Pourquoi, de ces sympathies internationales, ne résulterait-il pas, entre la Russie, la Turquie et la France, une triple alliance qui, au jour des



TRIPOLI : UNE ENTRÉE DE L'OASIS.

combats, vaudrait bien celle de l'Italie, de l'Autriche et de l'Allemagne ?...

Seule raison d'être de Tripoli, l'oasis de Mechya est une véritable forêt de palmiers qui, les pieds dans l'eau souterraine et la tête au soleil, poussent, par milliers, à deux ou trois mètres l'un de l'autre et confondent, en haut, leurs panaches verts et jaunes... Arbres d'une poésie grandiose, mais arbres inhospitaliers d'où ne tombe presque aucune ombre, dont aucun oiseau n'égaie le rude et austère feuillage!

Des routes courent et s'entre-coupent à travers ce bois africain... Tournons bride vers le sud.

Construites en pisé, avec de la terre que, dans de petites caisses, on a moulées en cubes, de hautes et épaisses murailles, inclinées en talus et hérissées de cactus et d'aloès bleuâtres, bordent ces chemins creux où la poussière s'entasse, où le soleil fait rage. Maigres et jaunes comme des chacals, des chiens surgissent, exaspérés, sur la crête de ces remparts, aboient furieusement à notre tête, se terrent comme pour plonger sur nous, donnent les signes les plus frénétiques d'un accès de rage à effrayer M. Pasteur lui-même.

Encapuchonnée dans son *barracan* de laine blanche et chaussée de sandales, une matrone dévoilée nous suit d'un œil sinistre dans sa figure parcheminée de vieux moine ascétique.

— *Raïa ! Roumi !* murmure-t-elle.

Et, avec dégoût, elle se détourne, comme si elle craignait d'être souillée par le frôlement impur de notre vile personne... Les femmes nous détestent et nous méprisent ici plus que ne nous détestent et ne nous méprisent les hommes. Ce n'est pas par elles, en effet, que nous arriverons jamais à conquérir ceux-ci.

— Fils de chien ! grognent, de leur côté, des Arabes qui passent en balançant une hache au fer carré ou une faucille en forme de faux.

Et ce sont, à chaque pas, des obstacles qui embarrassent notre marche... Couchés au travers d'une route, des Nègres dédaignent

de nous faire place. Se déranger pour un chrétien et pour un âne !... Passe encore pour ce dernier. Mais pour l'infidèle qui le monte? Cela n'en vaut pas la peine !... Abandonnées dans le sable ardent, des charognes infâmes bouchent un sentier que remplit la puanteur de leur ventre tendu... Attention! Baissons la tête ! Il faut passer sous l'*attouch* d'un dromadaire, — sous le palanquin qui se balance à son roulis et qui porte, comme des reliques, quelques femmes invisibles... Gare donc! Blottissons-nous dans une embrasure de porte! En dolman bleu, en toque d'astrakan, un beau cavalier turc fait cabrer son cheval et cingle de son fouet un sous-verge qui rue et qui s'ébroue sous les coups.

Et ne songeons pas à marcher! La terre brûle, comme brûlent les cendres autour du cratère du Vésuve. Le pied fourchu des chameaux et le sabot des ânes peuvent seuls supporter les ardeurs de ce sol incandescent.

Ces chemins divisent l'oasis en jardins dévorés par le sable rouge que, pendant l'automne, le *sirocco* apporte du désert et pourtant étonnants de fraîcheur et de verdure. Sauf pendant quelques orages qui éclatent en mai et en octobre, c'est à peine, cependant, si Tripoli voit pleuvoir une fois en quatre années. C'est vrai, mais une riche nappe d'eau sommeille sous cette partie favorisée de son territoire. Elle sourd au fond des puits d'où, au gémissement plaintif des poulies d'arrosage, la tirent des bêtes de somme et, sous les palmiers, pousse un amas exubérant et sauvage de pêchers, de poiriers, d'orangers dont les fruits contiennent une pulpe sanguine, d'abricotiers, de caroubiers au feuillage sombre, de pruniers, d'amandiers, de grenadiers, de melons, de maïs et de sorgho.

Des haies de palmes sèches ceignent, au milieu de ces arbres et de ces plantes, de curieuses réunions de tentes qui s'affaissent lamentablement sur le sol, de *gourbis* sans formes arrêtées, de huttes soudaniennes dont les dattiers ont fourni tous les matériaux : leurs stipes pour la charpente, leurs fibres pour les liens, les tiges et les spathes de leurs régimes pour le remplissage des parois, leurs feuilles pour les toitures.

On dirait des copies de ce triste coin du *Jardin d'acclimatation*

où, pour l'ébahissement des bons bourgeois, on emprisonne, — entre les otaries et les girafes, — des tribus plus ou moins sauvages, des êtres humains enlaidis à plaisir, à plaisir mis au niveau des bêtes.

Comme des sauvages livrés à eux-mêmes, vivent dans ces habitations, — avec leurs négrillons et leurs négresses, — des noirs émancipés, des esclaves auxquels des maîtres maladroitement généreux ont, — déplorable service! — rendu une liberté dont ils ne savent que faire. Demeurés à moitié musulmans, revenus à moitié aux pratiques superstitieuses de leur idolâtrie, ils errent ou se vautrent par là, aux trois quarts nus, la poitrine et le cou constellés de *gris-gris* qui les préservent de la fièvre, de la piqûre des serpents, du venin des scorpions, de la morsure des bêtes, de toutes les catastrophes qui menacent leur triste humanité.

Dans certaines de leurs cabanes, plus enfumées, plus empestées, plus repoussantes encore que les autres, se tapissent de vieilles sorcières qui vendent des breuvages de mort et des philtres d'amour, des femmes médecins qui brûlent des papiers où sont tracés des mots cabalistiques et qui en font boire les cendres aux patients qu'on leur amène, des pythonisses enivrées des vapeurs de benjoin.

Ailleurs, des dômes de marabouts blanchissent dans les palmes; des minarets pointent dans la verdure; de petites mosquées aux multiples coupoles y élèvent, au milieu des cactus, leurs épaisses murailles que percent des meurtrières, que soutiennent des contreforts.

De loin en loin s'ouvre une boutique où se vendent des dattes dont on a enlevé les noyaux et que, sur des claies, on a fait sécher au soleil en pains jaunâtres et visqueux, où des cœurs de palmiers se débitent par tranches.

Espèce de trognon de chou qui pèse de cinq à dix kilogrammes, le cœur du palmier est la partie de son tronc d'où sortent les régimes. C'est quelque chose comme un ananas fibreux dont la périphérie est verdâtre, dont le centre est blanc, veiné d'orangé. Et, comme certains fruits des tropiques, cela exhale une forte

odeur résineuse, cela a, en même temps, le goût de la datte et celui de l'amande fraîche.

Quelques officiers se reposent dans de bien modestes cafés où trois Juifs font une musique endiablée, où se déhanchent deux danseuses. A l'ombre de cette chénopodiacée péruvienne que les savants appellent le *Boussingaultia baselloides* et que les ignorants désignent sous le nom autrement descriptif de *pomme de terre grimpante*, des soldats promènent des cailloux blancs et noirs



TRIPOLI : UNE MOSQUÉE DANS L'OASIS.

dans les cases d'un échiquier qu'ils ont tracé sur le sable. Non loin d'eux s'élèvent de grandes bâtisses autour desquelles des clairons sonnent des airs arabes et qui sont des quartiers de cavalerie.

A travers de véritables murailles, des portes aux battants délabrés s'ouvrent quelquefois sur de vastes et tristes jardins. Bordés de ruisseaux ou de petits canaux de pierre, des sentiers irréguliers s'y insinuent dans un fouillis confus d'arbres et d'arbustes aux fleurs odorantes. Des rosiers, des jasmins et des chèvrefeuilles y tapissent des kiosques bardés de faïence verdâtre... C'est là que les riches Tripolitains envoient leurs épouses varier les ennuis du harem.

Il y a de tout dans cet oasis : des hameaux de Nègres, des masures d'Arabes, des maisons de Turcs. Les Juifs y possèdent le village d'Hamrous; des missionnaires français y ont même un établissement. C'est comme une collection d'anthropologie; c'est comme le musée ethnographique du Trocadéro mis en vie et en action.

Dans certains enclos languissent des autruches captives. Comme on le fait au Cap, comme on a voulu le faire à Biskra, on essaye de cultiver ici ces malheureux volatiles, de les faire couver, — car, contrairement aux croyances vulgaires, ils couvent, comme de grandes poules qu'ils sont, — de mettre enfin en coupe réglée leur plumage qu'on récolte un peu avant l'époque de la mue.

Idée malheureuse! Quel service aura-t-on rendu à la société le jour où, à vil prix, on lui donnera les objets de toilette, les ornements inutiles dont la rareté fait l'unique valeur?... Qu'un inventeur transforme le charbon en diamant! Le diamant ne sera plus qu'un caillou aussi méprisé qu'un fond de verre. Qu'en or un alchimiste transmute le plomb ou le fer! L'or ne sera plus qu'un vil métal... comme l'appellent déjà les poètes qui voudraient bien vivre dans son intimité. Que les éleveurs de Tripoli ou d'ailleurs nous livrent des plumes d'autruches qui ne coûteront pas plus cher que des queues de coqs! Dépréciées elles ne feront plus que des plumeaux pour les valets de chambre ou des panaches pour les *bersaglieri*... Que les machines ruinent, en Europe, certaines industries de luxe; qu'elles diminuent, au moins, le nombre des ouvriers qui y perdent un temps précieux pour tous, c'est bien! Elles rendent des bras à cette Vénus de Milo qu'on appelle l'agriculture; elles renvoient des travailleurs à la terre, la grande, l'indispensable nourrice. Mais, quand on ne voudra plus de leur butin, que feront ceux qui vivent de la chasse à l'autruche? A quel labeur utile se livreront-ils dans la stérilité de leurs déserts? A quel négoce demanderont-ils l'existence? Ils ne travailleront pas, et, chez eux, la misère envenimera encore la haine d'une civilisation qu'ils maudissent déjà et qui leur aura pris leur gagne-pain... Qu'on laisse donc les autruches au Sahara et leurs dépouilles aux caravanes!

Les palmiers font place à des bois d'oliviers dont les troncs verruqueux se tordent dans des champs d'alfa. Extraordinaires ici, les éclats cuivrés d'une fanfare guerrière éclatent à notre oreille... Une musique de cavalerie turque répète la marche du sultan.

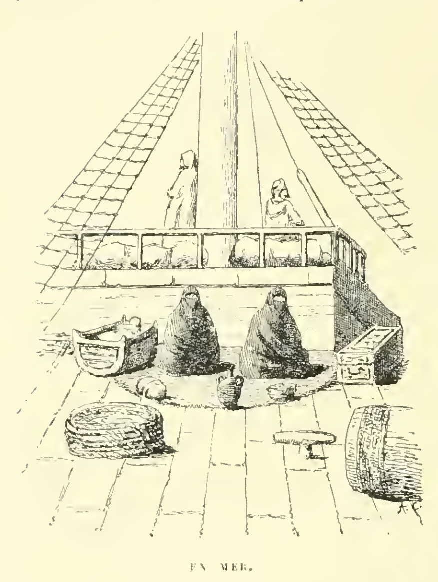
Quelques pas encore et les arbres cessent. Sur leur lisière se sont établis des Zlass et des Oughermmas de Tunisie, fractions des tribus dissidentes qui n'ont pas voulu reconnaître notre intervention dans les affaires de leur pays et qui ne veulent pas demander au bey l'*aman*, — le pardon, — de leur révolte. Leur nombre diminue chaque jour. Ils comprennent, peu à peu, que la réalité de notre protectorat vaut encore mieux que la protection platonique des Turcs et, les uns après les autres, ils regagnent les landes natales, autour de Kaïrouan ou de Gabès.

Près d'eux s'est établi un camp de nomades... Des tentes aux larges bandes brunâtres s'écrasent dans le sable chaud ; des foyers font, tout droit, monter vers le ciel la mince colonne de leur fumée bleuâtre ; des chameaux claudicants vont et viennent dans la poussière ; des chevaux piaffent, ruent, mordillent les entraves qui les retiennent au sol.

Des femmes que la curiosité attire apparaissent sur la porte des tentes. Un simple *barracan* qu'agrafe sur leur épaule une cheville de bois les drape dans ses plis négligemment ajustés... Mais, par Mahomet ! les étranges créatures !... Leur chevelure est partagée en petites tresses qui, coupées à *la chien* sur leur front qu'elles cachent, tombent en frange épaisse jusqu'à leurs sourcils amincis par le rasoir en une ligne étroite et peints d'un noir foncé ; des ornements de verre et de fer-blanc, des grains de porcelaine, des vertèbres de queues de gazelles, des morceaux de corail parent leur tête ; comme les Indiennes de Ceylan, quelques-unes ont serti des pierreries dans les trous dont on a percé leurs joues et leurs oreilles... Un burnous, une chemise bleue, une ceinture sur laquelle est tracé un verset du Koran forment le costume des hommes les plus notables. Les autres n'ont, comme les femmes, qu'une pièce d'étoffe dont ils se couvrent ainsi que les Romains se couvraient de leur toge. Il en est qui n'ont

rien du tout. Leur cheval est malade et, plus généreux que saint Martin qui ne donnait que la moitié du sien, ils ont jeté sur sa croupe le manteau dont ils se passent avec une sérénité adamique.

Venus du Sud vers la fin d'avril, ils ont semé leur blé autour de Tripoli. Quatre ou cinq mois suffisent ici à l'évolution complète des céréales et, tranquillement, sans faire autre chose, — les profonds philosophes! — ils regardent pousser les leurs. Quand elles seront mûres, ils les moissonneront, ils iront les enfermer dans les *ksour* des monts Ghârian et on ne les reverra plus qu'au printemps prochain.



EN MER.

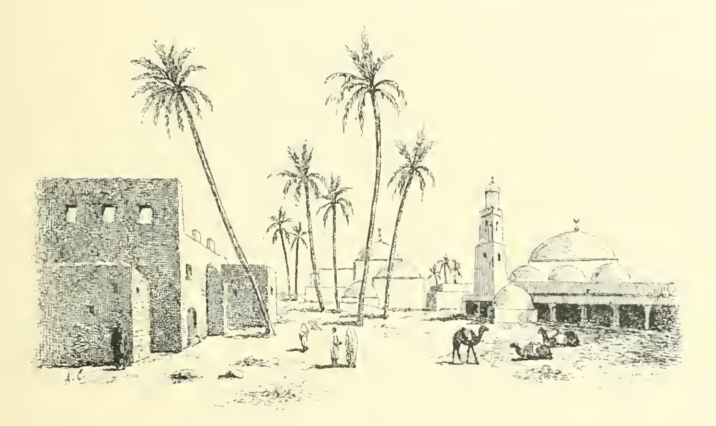
Au delà de leurs tentes, court, de l'est à l'ouest, une barrière de petites dunes jaunes que quelques plantes épineuses tigrent, comme une peau de panthère, de leurs touffes desséchées. Gravissons l'une d'elles... Plus rien!

Plus rien qu'une immensité rouge, plus rien qu'une mer de sable qui, figée dans un morne sommeil, déroule jusqu'au sud les ondulations pétrifiées de sa nappe éblouissante!... Pas un oiseau dans l'air que le soleil remplit de son aveuglante lumière! Pas un arbre, pas une herbe dans la solitude silencieuse où le vent passe sans bruit! Pas un nuage qui promène son ombre dans le vide infini!... Grandiose dans la profondeur de son inconnu, imposant et terrible dans sa majesté muette, c'est le désert!... Et, là-bas, à l'horizon brûlant où, en vagues de mirage, ondulent et vibrent

des flamboiements mystérieux, la main d'Allah semble, en caractères de flammes, avoir, pour nous Européens, tracé ces mots pleins de colère et de menaces : « *Nec plus ultra !...* »

Le jour baisse... A l'occident, le soleil élargi s'enfonce lentement dans les sables et, sur le ciel rouge, les palmiers sont noirs...

Tournons au nord. De curieux passagers vont, avec nous, faire la première étape de notre voyage : Arabes roulés dans leur burnous; Nègres qui égayent l'équipage de leurs bouffonne-



DJERBAH : OUM-ES-SOUK.

ries simiesques; Juifs qui, sur leurs doigts crochus, supputent déjà ce que va rapporter la tournée qu'ils entreprennent; Turcs du meilleur monde qui, de suite, ont élu domicile en un coin du pont. Ceux-ci y ont étalé des tapis ; ils s'y sont, les pieds nus, accroupis au milieu de leurs alcarazas, de leurs pastèques entr'ouvertes, de leurs bananes et de leurs narghilès et, — sans adresser la parole, sans répondre à personne, — ils demeureront là, ils y mangeront, ils y dormiront jusqu'à ce que le paquebot les dépose à Tunis, à Malte ou à Marseille.

Notre hélice tourne et bourdonne depuis un quart d'heure à peine... Tripoli a déjà sombré.

Ce château dont les ruines s'écroulent là-bas, sur un îlot, au bout d'un petit cap, c'est Bordj-el-Biban, — le fort de la Porte. Il marque la frontière occidentale de Tripoli... Nous entrons dans les eaux tunisiennes.

A partir de ce point limitrophe la côte remonte à peu près directement vers le nord, jusqu'au cap Bon. Elle s'infléchit alors à angle droit pour courir de l'est à l'ouest, décrit une courbe dont la concavité forme le golfe de Tunis et prend enfin la direction générale de la côte algérienne qui la continue vers le couchant.

Une chaîne de montagnes qui descend du nord-est au sud-ouest forme la crête, — l'arête médiane, — de la Tunisie et la divise en deux bassins : le bassin nord-ouest qu'arrose la Medjerda et le bassin sud-est que n'arrose rien et qui constitue le Sahel tunisien. Ce Sahel n'est, à partir de Sfax, qu'un vaste désert parsemé d'oasis et de villages maritimes qui, comme Zarzis et Gabès, ne sont eux-mêmes que des oasis littorales.

La chaîne des collines tunisiennes se courbe vers l'ouest, au sortir de la Régence, et pénètre en Algérie où, dans la province de Constantine, elle se bifurque en deux branches qui, bordant les hauts plateaux, courent parallèlement l'un à l'autre jusqu'aux rivages marocains de l'Atlantique. Elle forme ainsi la double chaîne de ces monts Atlas qui semblent compléter, au sud, le grand cercle dont les Apennins et les Alpes, les Sierras ibériques et les Pyrénées constituent la moitié septentrionale... Autour d'une partie de la Méditerranée, ce cercle de montagnes enferme, comme dans un cirque colossal, les côtes occidentales de l'Italie, les côtes méridionales de la France, les côtes orientales de l'Espagne, enfin les côtes septentrionales de l'Afrique...

Il y a quatorze heures que nous avons quitté la rade de Tripoli. C'est le matin et, sur une mer de nacre, nous stoppons en vue d'une ligne de palmiers, vaporeuse et lointaine.

Près de nous flotte le vieux ponton auquel, avant de continuer sa route, le paquebot confie, les jours de mauvais temps, ceux de

ses passagers qui descendent ici... Et les infortunés y attendent que le calme leur permette de gagner la côte.

Notre arrivée a été signalée. Digne des vieux pirates, une embarcation nous arrive, toutes voiles dehors. Elle nous apporte un Arabe magnifique dans sa *djoubba* brodée et dans ses riches burnous. C'est un Tunisien d'origine algérienne, Si-Amor-ben-Brahim, le premier du pays, celui qui y fait tout, qui y est tout, qui y commande à chacun, qui, lors du 14 juillet, pousse son amour pour nous jusqu'à organiser des fêtes indigènes compliquées d'illuminations et de mâts de cocagne. Bien avant le protectorat, son père était déjà ici vice-consul de France.

Nous sommes devant Djerbah, devant l'île où, raconte le vieil Homère, Ulysse faillit laisser les compagnons de ses aventures... Qu'était donc ce lotos extraordinaire dont les délices leur faisaient ainsi oublier l'Archipel, Ithaque et leurs épouses aux belles chaussures? On ne sait. La graine en est perdue... à moins que ce ne soit le jujubier, — comme permet de le supposer la description qu'en fait Polybe, — ou la vulgaire caroube, — comme l'insinuent timidement quelques érudits aux abois... Caroube ou jujube, il n'y avait pas de quoi affoler ainsi, même des matelots à jeun depuis longtemps. Ce fruit enivrant ne serait-il pas, tout simplement, une de ces friandises imaginaires et symboliques confectionnées par le cerveau des poètes, comme ce nectar et cette ambroisie dont — et pour cause — liquoristes et pâtissiers ont toujours ignoré la céleste recette?

Ces petites maisons blanches qui se mirent dans les eaux calmes, ces constructions en voûtes demi-cylindriques, presque sans fenêtres et pareilles à nos chapelles de campagne, sont les immeubles d'Oum-es-Souk, la capitale, le seul village de Djerbah. Là se tient le marché.

Ailleurs les demeures sont éparpillées dans les enclos qui divisent l'île en une foule de petites propriétés particulières. Celles des Juifs se réunissent en deux groupes : *hara k'bira* et *hara s'rira*, — la grande et la petite *hara*.

Peu éloignée de la côte dont elle n'est séparée que par le canal d'El-Kantara facile à traverser à gué, cette terre plate est

habitée par des gens de race berbère, par des mangeurs de choses immondes qui, dit-on, se nourrissent de chiens. Chiaïtes, — sectaires hétérodoxes d'Ali, gendre de Mahomet, — ils n'en sont, — ou, plutôt, ils n'en étaient — pas moins des fanatiques du plus bel orient. Vers 1830 s'amoncelaient encore chez eux, en pyramide blanchie, les crânes des Espagnols que, après la sanglante défaite du duc de Medina-Celi, avaient, trois siècles avant, fait décapiter Dragut le Sanguinaire, Piali-pacha et leur compagnon le féroce rénégat italien Oulouch-Ali.

Le *bordj-rious*, comme on appelait ce monument macabre, avait cinq mètres de hauteur sur trois mètres de côté. Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas?... Eh bien, comptez à peu près et vous verrez que, pour l'édifier, il n'avait pas fallu moins de cinq ou six mille têtes.

Aucune rivière ne parcourt Djerbah mais une nappe d'eau inépuisable s'étend sous son sol sablonneux. Elle est, grâce à cette humidité, d'une fécondité étonnante et ses habitants vivent largement des produits de leurs jardins et de leurs vergers, des fruits de leurs vignes, de l'huile de leurs oliviers énormes, de la vente de leurs chameaux qui jouissent d'une réputation universelle... dans le sud tunisien. Industriels et laborieux, ils se livrent, en outre, à la fabrication d'étoffes renommées, de *haïks* diaphanes, de couvertures célèbres sous le nom de *djerbis*, de bandes de tentes, de cotonnades rouges ou bleues, de burnous inusables, de tissus lamés de soie, tramés de laine et d'or. Leurs potiers fabriquent des jarres et des gargoulettes incomparables; leurs marins, enfin, s'enrichissent relativement du produit de leur pêche.

Les coquillages, — que d'ailleurs les Arabes méprisent en bloc — fourmillent sur leurs côtes; les *murex* dont, à l'époque romaine, ils tiraient cette pourpre qui se vendait au poids de l'or et qui avait illustré leurs teintureries, foisonnent dans leurs roches; les tortues de mer dont les matelots extraient une huile infecte mais qu'ils regardent comme un vulnéraire merveilleux, flottent par bandes sur leurs vagues; les poissons abondent dans leurs parages... A travers des bancs innombrables d'aiguilles au

long bec, les loups et les dorades passent comme des fusées d'argent autour de notre coque; en une heure, nos hommes prennent tant de pageaux qu'ils en mangeront pendant deux jours, qu'ils en saleront des barils, qu'ils en rejetteront des paniers entiers; en quatre coups de *boulentin*, l'un de nous réalise la plus pantagruélique des bouillabaisses; quelques sous aux bateliers qui nous assiègent et, sans autre amorce, nous hissons nous-même les sars les plus larges, les méros les plus plantureux, les rascasses les plus monstrueuses.

III

GABÈS ET LES TROGLODYTES

LA PLAGE. — OUED-GABÈS. — MER INTÉRIEURE. — GABÈS. — JOYEUX. — OASIS. — DJARRA. — TEMPÉRATURE. — CHOTT-EL-DJÉRID. — ARABAS. — KETENA. — MARETH. — MATMATA. — KSOUR. — KSAR-MÉDÉNINE. — TATAHOUINE. — DOUIRET. — TROGLODYTES.

Une traversée de quatre heures nous conduit de Djerbah à Gabès... Nous sommes loin, très loin de la côte. Elle n'est, vers l'ouest, qu'une longue ligne rose frangée, par la mer, de cristal et d'argent.

Le soleil se lève et nous commençons la véritable traversée qui, en embarcation, doit nous conduire à terre. Aucun point, aucun port de la côte tunisienne n'est accessible sans une partie de canotage qui n'est pas toujours exempte de péril.

Poussés vers le large par l'Oued-Gabès qui ne veut pas leur permettre d'obstruer son cours, repoussés vers la terre par la Méditerranée qui ne veut pas tolérer l'encombrement de son lit, les sables ballotés s'amoncellent en un long repli submergé à quelque distance du rivage. Ils forment ainsi un bas-fond, une sorte de récif sous-marin, — une *barre* — où, furieuses de l'obstacle opposé à leur marche, se brisent, avec tumulte, les lames accourues de la grande mer. Et cela constitue dans la rade de Gabès, l'une des plus mauvaises de la Tunisie, un danger presque perpétuel...

La barre est franchie... Vers le nord, verdoyante d'alfa, se

déroule la grève qui sépare la mer d'une oasis sur laquelle, mollement, ondulent les dattiers; vers le sud, c'est le désert, semé de bouquets de palmiers qui balisent la place de certaines oasis secondaires, flottant sur des vagues de sable. Au milieu, en face de nous, des mâts de felouques balancent leurs antennes au-dessus de quelques hangars et de quelques maisonnettes blanches.

Nous accostons... Une vaste plage vide, aveuglante de soleil; une longue estacade; une sorte de café de bois qui, perché sur des pilotis, plane au-dessus des lames : c'est le port avec ses dépendances, le premier port du Djérid!

Charriés jusque-là par un de ces petits chemins de fer qui roulent autour des usines et des carrières, des ballots d'alfa attendent, sur le rivage, les navires qui les transporteront en Europe... Comme à Tripoli, cette graminée pousse partout dans cette région déshéritée et constitue encore pour elle la maigre mais principale source de ses revenus.

Des enfants nus se battent sur le sable chaud. Disposées en carrés, des palissades de palmes y forment comme des cabanes sans toits et, à l'illusion de leur ombre imaginaire, dorment des travailleurs arabes, fatigués avant d'avoir rien fait... En voici, cependant, qui mettent en œuvre les tiges longues et rudes de l'alfa entassé autour d'eux. Ils en tressent des cordes, ils en trament des filets grossiers destinés à revêtir les balles dont on chargera les dromadaires, ils en tissent des bandes larges comme la main... N'approchons pas! De leur ouvrage jaillissent des jets d'acier qui menacent nos jambes... Ce sont, longues comme des sabres, les aiguilles colossales avec lesquelles, — pour en faire des nattes, des couffes, des hottes, des *escourtins* à presser les olives, — ils cousent l'une à l'autre ces bandes juxtaposées.

Près de l'estacade, — phénomène qui confond dans ce pays altéré, — débouche un torrent dont les eaux bondissent, scintillent et chantent gaiement sur des galets polis... Hélas! Ce liquide trompeur est plus amer que celui de l'Océan. C'est l'Oued Gabès.

Il sort du Djebel-el-Halouy et, fécondant les sables, il crée l'oasis qui verdoie dans le nord-ouest... Mais jamais il n'a eu à être navigable d'autres prétentions que celle dont l'avait gonflé le colonel Roudaire.

C'est, en effet, entre son cours et celui de l'Oued-Melah, à douze kilomètres vers le nord, que l'excellent homme hésitait pour en faire le canal qui, de la Méditerranée, devait conduire les navires jusqu'au cœur de l'Afrique.

Hérodote dans ses *Voyages*, Scylax dans son *Périple*, Strabon dans sa *Description du Monde*, nous ne savons encore quels autres géographes indécis, — mêlant les mythes à la réalité,



GABÈS.

la tradition à l'observation directe, — parlent, sans en préciser la place, d'un immense lac qu'ils appellent la Tritonide.

Tout ce qu'on sait de cette antique dépendance de l'humide royaume des Tritons, — de cette eau, que, depuis des temps presque fabuleux, le soleil a bue jusqu'à la dernière goutte, — c'est qu'elle dormait... quelque part dans le Sahara. M. Roudaire a cru en retrouver le fond sous les vastes nappes de sel du Chott-el-Djerid et du Chott-Melghrir qui l'avoisine. Et il a voulu y faire revenir les flots de la Petite-Syrte, en refaire une mer intérieure.

Son projet est tombé dans l'eau... ou plutôt n'y tombera jamais. Il croyait ces deux *chtout* au-dessous du niveau de la mer. Des mensurations postérieures ont prouvé que, si cette hypothèse

est juste pour le Chott-Melghrir, le Chott-el-Djerid, qui se trouve entre lui et le rivage, est, au contraire, à vingt mètres au-dessus de la Méditerranée... Il faudrait, pour atteindre le premier, creuser dans la vase mouvante du second, un canal de près de deux cents kilomètres !

Quels seraient les fruits de ce travail gigantesque ? La fertilisation problématique d'une région qui demeurerait peut-être aussi stérile que le rivage de la Tripolitaine ? La production supposée



GABÈS : OUED-GABÈS.

de pluies qui ne tomberaient peut-être pas plus ici que sur les côtes du golfe Arabique ? La création, au sud de Biskra, d'une mer qui ne serait, peut-être, qu'une mer morte entre des rives mortes ?... Un résultat si piètre compenserait-il les dépenses énormes qu'entraînerait la folie d'une pareille tentative ?...

Deux voitures de place, deux vieux phaétons disloqués venus, on ne sait d'où ni comment, finir dans le désert les misères d'une existence aventureuse, nous attendent au débarcadère... Prenons-en un.

Debout sur son siège, le cocher arabe pousse, du fond de la gorge, les cris les plus discordants de sa langue rocailleuse. A coups redoublés, son fouet cingle les flancs haletants de sa maigre haridelle. La pauvre bête souffle, tire à casser les traits. La machine fait quelques tours de roue, cède sous le poids, s'enfonce dans le sable et demeure paralysée... Nous ne sommes pas heureux avec les véhicules africains ! Allons à pied. Deux ou trois cents mètres nous séparent seuls de la ville française.

La ville ! Quelle ronflante hyperbole ! Une très large rue, inondée de soleil, ruisselante de sables mouvants, bordée de misérables baraques en planches... Et c'est tout ! Louches et malpropres, de tristes spécimens de ces commerçants interlopes qui sont le fléau de toute colonie nouvelle, vendent un peu de tout dans les magasins crevassés de ces masures ; deux bazars y font miroiter aux yeux naïfs des soldats et des Arabes, les tentations de leur quincaillerie poudreuse ; trois cafés, soi-disant européens, y versent à leurs clients de fortune l'eau chaude, saumâtre, magnésienne qu'ils puisent dans le voisinage... Qu'on mette ce liquide en bouteilles et qu'on l'envoie en France !... Hunyadi-Janos n'aura qu'à se bien tenir s'il veut rester en selle.

L'un des empoisonneurs qui, dans ces officines, exercent leur industrie coupable est, en même temps, empailleur-naturaliste. Dans un coin de sa cour, des gazelles pleurent la liberté et nous les consolons avec des pincées de tabac et des bouts de cigarettes — étranges friandises dont elles sont avides et dont, réfractaire au toxique de la nicotine, leur estomac s'accommode à merveille. Des ouranes soufflent dans leurs caisses à jour. De tous côtés gisent sans vie ou, agonisantes, tremblent sur leurs pattes grêles des hirondelles de mer dont le plumage grisâtre est moucheté de sang, dont les ailes cassées traînent douloureusement sur les dalles... Un chasseur est allé, hier, les tuer, les blesser, les prendre au large où elles s'ébattaient dans l'azur et dans la lumière. Et, une à une, les mortes et les demi-mortes, le cafetier les ouvre, les vide, les saupoudre d'alun et de tan, les roule dans un linceul de papier gris, en fait des paquets qui partiront pour la France. Là-bas, leurs petits cadavres desséchés reprendront,

tant bien que mal, les apparences de la vie et orneront les coiffures de nos femmes... O douce société qui protèges les bêtes, pourquoi ta sensibilité larmoyante ne demande-t-elle pas l'exportation de la loi Grammont? O coquetterie féminine, que de crimes se commettent pour toi!

— Pauvres oiseaux! disons-nous à ce préparateur barbare. Pourquoi, au lieu de les achever de suite, laisser ainsi souffrir ceux qui respirent encore?

— Parce que, tant qu'ils vivent, ils se conservent assez bien, tandis qu'ensuite... Avec cette chaleur!...

Au milieu de l'unique rue de Gabès-ville, s'aplatit une maison que précède une galerie de trois arcades. Sur sa porte se tiennent des spahis, dont, couverte du *haïk* blanc, la coiffure affecte la forme d'une haute toque au travers de laquelle, comme la jugulaire de cuivre sur le kolback des hussards, est jetée une tresse de corde. C'est le palais du général Allegro, gouverneur de l'Arad... On appelle Arad une confédération d'oasis qui, — au grand désespoir de Menzel et de certaines autres bourgades souvent en bataille avec elle, — reconnaît pour capitale Gabès ou, plutôt, Djarra où sont les *souks* communs.

Plus loin, dans des ruines qu'on blanchit chaque jour, s'affaisse une habitation du même style. Vêtus de la *gandoura*, — simple chemise légère, costume d'intérieur que les Européens adoptent volontiers dans ces pays brûlants, — un homme et une femme en sortent pour acheter des aubergines violettes à un bédouin noir.

— *C'is* l'commandant des *voyous*, nous dit l'un des petits Arabes que l'appât de quelques *karroubes* a attachés à nos pas.

— *Macach!* Non! *C'is* des *joyaux!* crie un autre qui a la prétention de parler beaucoup mieux le français.

Ah! des *joyeux*, comme on appelle à présent ces soldats du bataillon d'Afrique qu'on appelait autrefois des *zéphirs!*... En voilà justement qui, punis, travaillent sous l'œil vigilant d'un tirailleur indigène. Singulier surveillant qu'on leur a donné là!

Ces jours derniers un *turco* en avait ainsi une paire à garder. L'un d'eux prend la fuite. Il le couche en joue.

— Et si je le manque? se dit-il alors dans sa tête d'Arabe. Il faudra le poursuivre et, pendant ce temps-là, c'est l'autre qui... Oh! une idée.

Il se tourne vers le malheureux demeuré à son poste et lui brûle la cervelle à bout portant. De cette façon, il est sûr... Et il jette son fusil, s'élance comme un tigre sur la trace du fuyard, le rejoint et rend à l'autorité militaire les deux condamnés qu'on avait confiés à sa vigilance... Seulement, il y avait un mort dans le nombre Tant pis ! Le compte y était, on n'avait rien à lui dire.

Trois pour l'Algérie et un pour la Tunisie, ces bataillons d'infanterie légère sont, avec des cadres d'honnêtes gens, formés par les conscrits qui ont subi quelque condamnation avant leur appel sous les drapeaux. Il est parmi ces hommes des malheureux, il est vrai dont — tapage nocturne, délit de chasse ou de pêche, — les fautes antérieures ne sont que de bien excusables peccadiles. Mais, confondus par une loi aveugle, avec l'écume des maisons de correction, avec la fleur vénéneuse des prisons centrales, ils ne tardent pas à se gangrener, à former, avec les autres, le corps le plus turbulent, le plus indiscipliné que jamais officiers aient eu à commander ni à conduire.

Au lieu de réunir ces hommes tarés, de faire de leurs compagnies des léproseries morales, ne vaudrait-il pas mieux les disperser dans les régiments de France? Ils y subiraient peut-être la contagion du bien. Ne vaudrait-il pas mieux encore se passer de leurs services, les déclarer indignes de l'uniforme?... Leur envoi en Afrique est, au surplus, de fort mauvaise politique. Les Arabes savent très bien d'où ils proviennent et ce qu'ils sont; ils les méprisent autant qu'ils en redoutent le voisinage et quelque chose du dégoût que ces soldats leur inspirent, rejaillit peut-être sur le reste de l'armée.

La ville européenne est passée. Voici la ville indigène. Bordée, en guise de trottoirs, de levées de terre que, à notre approche, escaladent les chameaux et les ânes, la rue qui la traverse court entre des rocs blanchis à la chaux, des pans de bâtisse, des décombres, des bicoques désorientées, des boutiques en nids de rats.

Au pied des murs, des Arabes couchés se confondent avec la poussière grise. Dans une cour jonchée de nattes, couverte d'un toit de palmes et largement ouverte sur la rue, des rêveurs fument des fleurs de cactus et un marabout y déclame un chapitre du livre sacré.

Des curieux se serrent, en groupe pittoresque, autour d'un charmeur, — d'un psylle, — qui, de son sac de cuir, tire deux horribles vipères au dos brun, au ventre jaune. Longs de deux mètres, gros comme le poignet, ce sont de ces *naadjas-hajés,* de ces *bou-f'tiras* dont la morsure est mortelle en dix minutes. Et, — au roucoulement de la flûte en roseau que, de travers, il applique sur sa joue tendue comme le ventre d'une cornemuse, — les reptiles se lèvent sur la queue... Leurs côtes s'écartent, leur cou se gonfle, ils dardent le double aiguillon de leur langue noire et ils sifflent, ils se balancent comme s'ils suivaient la musique. Puis, tout à coup, ils s'élancent, ils sautent à la tête du jongleur qui baisse le front, reçoit leur choc sur son turban, les saisit au vol et les renferme.



GABÈS : UN CHARMEUR DE SERPENTS.

Les maisons cessent. Étincelantes au soleil, les eaux de l'Oued-Gabès, dont nous remontons la rive droite, sautillent et babillent sur les pierres, courent entre les herbes où, verdâtres, luisent des carapaces de tortues endormies. Plus haut, le torrent s'étale en une mare tranquille. Dépoitraillées, des négresses piétinent sur ses bords la laine qu'elles lavent ; derrière un rocher qui semblait devoir les dérober à toute vue, des femmes battent, avec de larges pétioles de palmes, leur unique vêtement qu'elles ont plongé dans ses ondes. Et, surprises par notre apparition,

elles lèvent les coudes, se détournent et se prosternent, pour nous cacher leur figure.

Pendant une demi-heure, — à travers les *driss*, l'*alfa* et les palmiers nains, — nous suivons péniblement une route à peine tracée dans le sable que fait fumer le vent et dont les grains aigus nous piquent au visage. Des dattiers poudrés, des ruines enfarinées, des tentes brunes qui grisonnent dans des terrains vagues et autour desquelles errent des moutons à large queue... Et du soleil, partout du soleil !

De l'autre côté de l'*oued*, vers le nord, c'est l'oasis. Au sud, dans les poudroiements de la lumière, moutonnent des monticules jaunâtres. Des bouquets de palme surmontent, en aigrettes, des dunes desséchées; des maisons grises rampent sur le sol; des minarets révèlent l'incognito de Chenini, de Menzel, de Temoulbou, de Marap, d'El-Hamdou, de Sidi Bou'l Baba où s'élève la *zaouïa* de l'un des barbiers du prophète.

Il reste, à peine, là-bas, quelques ruines trés frustes de Tacape, — la Gabès romaine, — qui a disparu aujourd'hui et qui, naguère, était encore une grande ville..., disent les Edrissi et les El-Bekri. Il est vrai que, cousins des *Mille et une Nuits*, ces voyageurs avaient l'imagination bien féconde et bien grossissante!

La carriole que nous avons prise à Gabès descend dans le lit de la rivière qui, entre le désert et les jardins, forme une limite si nettement tranchée...

« Dans l'oasis de Tacape, nous dit Pline, l'olivier pousse sous le palmier, le figuier sous l'olivier, le grenadier sous le figuier, la vigne sous le grenadier, le blé sous la vigne, les légumes sous le blé, les plantes potagères sous les légumes. »

Et cette énumération descriptive semble écrite d'hier. L'une des plus belles, l'une des plus riches de la Tunisie, l'oasis de Gabès est, en effet, sur un sol de sable, un immense bois de palmiers dont — moins estimées cependant que celles de Gafsa ou de Nefta — les cent espèces de dattes sont encore excellentes. C'est, sous le frisson des palmes, un bosquet touffu de bananiers et de trembles, de caroubiers et de jujubiers, d'arbres à fleurs et

d'arbres à fruits où, par myriades, voltigent et bavardent chardonnerets et fauvettes, merles et tourterelles, linottes et pinsons, moineaux et rossignols. Plus loin, attirée par une eau — miraculeuse en ces parages, — s'ébat et se promène toute l'ornithologie tunisienne : outardes et grèbes, sarcelles et macreuses, hérons et courlis, demoiselles de Numidie et spatules, poules d'eau et cormorans, vanneaux et pluviers, flamands et grues, râles et canards.

L'oasis est encore, sous l'ombrage protecteur des arbres, un fouillis serré de roses de Jéricho et de treilles extravagantes sous lesquelles poussent le cumin, la coriandre, le fenouil, la *h'lba* et le *henné*. Des pastèques demesurées arrondissent leurs larges flancs d'émeraude entre les thyms, les romarins, les asphodèles et les lentisques où courent les reptiles, où, mornes et ternes, sommeillent les caméléons.

Nul ne semble prendre soin de ces plantes ni de ces arbres qui viennent à la grâce d'Allah.

Çà et là, cependant, quelques dromadaires à la tête d'autruche traînent dans le sable une charrue grossière; çà et là, quelques laboureurs au grand chapeau, au large tablier de cuir rouge, couchent les herbes folles sous le tranchant de leur faucille pareille à un cimeterre.

A peu près ovale, cette oasis, type des oasis sahariennes, court de l'est à l'ouest et touche à la mer par un bout. Comme celle de Tripoli, elle est morcelée par des levées de terre que tapissent des plantes grimpantes et entre lesquelles circulent des chemins. Les eaux qu'un barrage détourne de l'Oued-Gabès ou celles qui sortent de terre à la température de 48° y serpentent en ruisseaux limpides. Pas plus que dans les ondes du torrent le promeneur altéré ne peut y tremper ses lèvres.

Au milieu de l'oasis se crevassent et croulent les blanches masures de Djarra.

On pénètre dans ce village par une sorte de corridor bas et voûté où, sombre, s'ouvre une vaste salle. Les colonnes trapues qui soutiennent le plafond de cette sorte de pas-perdu et auxquelles

servent de socles des chapiteaux à feuilles d'acanthe proviennent d'on ne sait quels monuments antiques. C'est la prison.

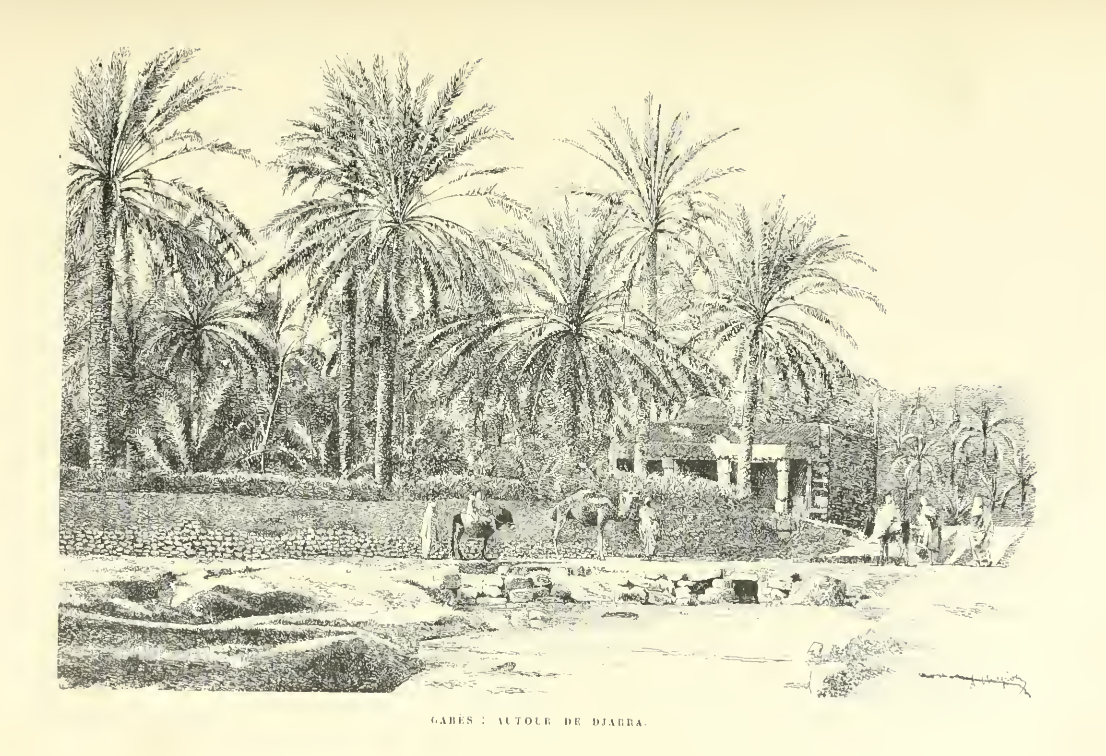
A travers la bourgade, qui semble avoir été édifiée pour loger des pygmées, ondulent comme des chemins de termites, des ruelles très étroites et très obscures que couvrent des troncs de dattiers, des palmes et de la terre. Dans ces planchers noircis nichent des araignées venimeuses et pullulent des scorpions de la pire espèce, véritables écrevisses terrestres qui ont jusqu'à vingt centimètres de longueur. Toutes ces bêtes malfaisantes dorment pendant le jour. Ne les réveillons pas!...



A. GABÈS.

Et, le dos arrondi, la tête baissée pour ne pas heurter leurs demeures, nous nous enfonçons lentement dans des couloirs étouffants comme des galeries de mines. Et nous avançons, les jambes écartées, les pieds ne se posant qu'avec hésitation sur les bords glissants du ruisseau dont l'eau croupissante et profonde occupe presque toute la largeur du chemin. Puis ce sont des rues à ciel ouvert, des boyaux brûlants, aveuglants... De loin en loin, dans de vastes pièces noires dont les poutres s'épontillent de stipes grossièrement équarris, des négresses, la tête sur une gargoulette qui leur fait comme un oreiller frais et humide, dorment à côté d'ânes qui rèvent, les oreilles basses. D'autres font tourner leur petit moulin et chevrottent les modulations langoureuses de leurs cantilènes enfantines. Semés de perles rouges, trois ou quatre larges anneaux de cuivre percent leurs oreilles; leur chevelure crépue, serrée lâchement dans un foulard lamé d'or, se divise en mille tresses que terminent de gros sequins argentés.

Au fond d'une cour noyée de soleil, des hommes en fête mangent



GABÈS : AUTOUR DE DJARRA.

le *couscous* servi dans le large plat de bois que couvre un chapeau tressé de pailles et de bandelettes de drap rouge. Les enfants et les femmes s'entassent dans un coin... Aux battements de la *darbouka*, au ramage de cette double flûte qui fait songer aux églogues, un danseur et une danseuse se font vis-à-vis, roulent des yeux blancs, se soufflent dans la figure, exécutent une pantomime burlesque... Et des *youyous* aigus jaillissent du groupe des spectatrices surexcitées... On nous a vus, on murmure et un Arabe vient rageusement se mettre devant la porte qu'il ferme de toute la largeur de son burnous étendu.

Dans le préau voisin, — plus sales, plus repoussants encore qu'à Tripoli, — grouillent des Juifs qui nous regardent d'un œil méfiant et terne, d'un œil clignotant et bordé de rouge...

Cave canem! La queue en panache, le museau pointu, les oreilles dressées comme des cornes, des bêtes affreuses aboient furieusement après nous, s'étranglent à la laisse qui, seule, les empêche de nous dévorer, mordent, dans leur rage impuissante, tout ce qui se trouve à la portée de leurs dents aiguës.

Et toujours le sable qui fait bouillir nos pieds! Toujours les murs qui nous éblouissent comme des parois de fours chauffés à blanc! Toujours le soleil qui nous embrase le crâne, qui, pour longtemps, nous noircit les ongles! Toujours une atmosphère de flammes irrespirables!

La température de l'été n'est, en moyenne, que de 37° à Sousse, de 35° à Tunis. Elle varie ici entre 30° et 50°. Et c'est à l'ombre que le mercure monte à cette dernière hauteur... Or, on est presque toujours au soleil!

Et on étouffe, et on sue... Les vêtements se collent sur le dos et on frissonne aux grosses gouttes de sueur que, comme des insectes, on sent courir entre ses omoplates. Bien heureux si, sur sa peau rubéfiée, on n'éprouve pas déjà les démangeaisons insupportables de cet exanthème que nos matelots appellent le *bourbouille*, que nos soldats nomment ici la gale bédouine! Et cette température d'étuve s'exaspère encore lorsque souffle le *simoun*, le vent de feu qui, heureusement, n'arrive guère jusqu'à Gabès que douze fois par an.

Il tombe, annuellement, 17 millimètres de pluie à Tunis. Grâce aux bois d'oliviers, il en tombe encore 14 millimètres à Sousse. Gabès n'en reçoit d'un ciel trop parcimonieux que 6 ou 7 pauvres millimètres. La terrasse d'une maison qui aurait dix mètres de côté, — et il n'y en a pas de cette largeur, — ne pourrait ainsi recueillir par an et déverser dans les citernes que six ou sept cents litres d'eau. Cela ne peut suffire aux besoins alimentaires d'une famille et, sans quelques misérables sources lointaines, la soif rendrait ces pays inhabitables.

A Bordj-el-Hamma, — petit village situé à une quinzaine de kilomètres dans l'ouest de Gabès et où, en une heure et demie, nous conduit une assez bonne route tracée à travers les sables, — commence le Chott-el-Djerid... Et, parti de ce point, — tantôt sous le nom de Chott-el-Fedjedj, tantôt sous celui de Sebkhra-Pharaoun, — il déroule jusqu'au delà de Nefta, sur une longueur de plus de cent kilomètres, la nappe d'argent de ses flots de cristal, la surface de marbre de sa mer pétrifiée que les Arabes comparent à un tapis de camphre.

Une eau épaisse et des sables détrempés remplissant une immense dépression de terrain ; comme, en hiver, la glace sur nos lacs, une épaisse couche de sel étendue, solide et flamboyante, sur cette mer de fange : tel est le *chott*.

Quelques chamærops, quelques tamarix tachent d'un vert sombre le mélange de sel et de vase gluante qui forme ses bords marécageux. Des brindilles et des cailloux y sont épars sur lesquels l'eau a passé et que, — à la manière des pétrifications de Sainte-Allyre, — elle a recouverts d'une brillante couche d'incrustations.

Certaines zones de la croûte saline sont assez épaisses, assez fortes pour supporter des poids considérables et on peut franchir le *chott*, de Debaheha à Tozzeur... Et ce voyage de quarante-cinq kilomètres est l'un des plus émouvants que puisse affronter le courage humain.

Un guide prend la tête de la caravane. Hommes et bêtes le suivent à la file. Ils mettent le cap sur l'horizon vide où la blan-

cheur éclatante du ciel se confond avec la blancheur éblouissante du *chott*; le plancher qui les porte, sonne sous le pas des chevaux... Et, lentement, ils vont par les espaces embrasés.

Au loin ondoient des mirages incandescents et la réverbération du soleil est si violente sur ce sol de métal en fusion qu'elle les aveugle, qu'elle leur donne le vertige. Tantôt, cependant, leur œil endolori scrute le large fantastique. La tempête de sel ne va-t-elle pas accourir avec un coup de vent silencieux? Tantôt leur regard effrayé sonde la profondeur des trous qui se sont ouverts çà et là et où, comme une bête immonde, croupit une eau verdâtre, une eau où flotte, hideux, le fantôme de la mort qui les guette.

Largement espacés, quelques fragments de troncs de palmiers, quelques pierres debout, quelques os de chameau fichés comme des bornes indiquent la route à suivre... Malheur à qui dévierait de leur ligne! Le sol s'ouvrirait sous ses pieds, puis, implacable, se refermerait sur sa tête. Mille dromadaires furent, une fois, engloutis de la sorte et, pour toujours, disparurent dans la vase. Une autre fois, le chemin lui-même, ébranlé par le passage de la première moitié d'une caravane, s'effondra sous le poids du reste. Avec ceux qu'ils portaient, les chameaux s'enlisèrent dans les boues fluides et visqueuses et, peu à peu, ils sombrèrent comme des barques éventrées.

Au milieu des périls de ce trajet aventureux s'ouvre, dans une sorte de petite île, un puits dont, bizarre dans tout le sel qui l'entoure, l'eau, amenée par la voie souterraine de quelque conduit volcanique, est à peu près potable. On s'y repose un instant, et on repart...

Vers le sud de Gabès, non moins étrange, non moins intéressante que celle des *chtout*, règne la région des *ksour* et des Troglodytes.

L'accès n'en est, par exemple, ni sans difficultés, ni sans dangers. Nous sommes encore bien près de la Tripolitaine pour jouir de la sécurité que nous offrira le reste de la Tunisie... Bah! Suivons l'un des officiers les plus aimables et les plus distingués



GABÈS : DANS L'OASIS.

de notre armée d'Afrique, — le capitaine Bichemin, du 4e bataillon d'infanterie légère, — et, sans crainte, enfonçons-nous avec lui dans l'intérieur du pays! Nul ne saurait être un compagnon de voyage plus intelligent ni plus rassurant, en même temps; nul, plus savamment que lui, n'a encore étudié cette partie sauvage de la Régence; nul n'en connaît mieux les routes, les oasis et les habitants; nul enfin ne pourrait être pour nous un guide plus complaisant ni mieux informé.

Peinte de rouge vif, — couleur traditionnelle, — et escortée de deux spahis, une *araba* nous emporte.

Moins fatigante que le cheval, l'*araba* est le chariot, le landau, la chaise de poste, le *sleeping-car* de la Tunisie. On l'y rencontre sur toutes les routes. C'est une vulgaire charrette non suspendue et dont le plancher à claire-voie ne dépasse guère, en longueur, le diamètre de ses roues. Elle est capitonnée d'un matelas destiné à atténuer la brutalité des heurts et des cahots; elle est couverte d'une tente en cabane qui, selon l'heure, a la bonne intention de protéger les voyageurs contre la rage du soleil ou contre la rosée du soir.

Il est cinq heures du matin quand nous quittons Gabès. Monté par un Arabe dont la figure est voilée comme celle d'un Targui, un chameau coureur nous dépasse à grands pas. C'est le courrier de Gafsa, la poste... Et il disparaît dans le nord-ouest, tandis que nous piquons vers le sud.

A droite, à gauche, rien qu'un sable jaunâtre sur lequel la brise a tracé des ondulations qui le rident de petites vagues immobiles. Quelques tas de pierres, — des *mechads*, — marquent, de loin en loin, la place où a été commis un assassinat... A l'ouest blanchit le camp de Ras-el-Oued et s'affaissent les villages de Chenini et de Menzel; à l'est, — au delà de grandes dunes, — scintille, de temps à autre, la nappe de la mer qui étincelle aux premiers feux du jour. Une demi-heure de marche nous conduit au petit poste de Metrech où, avec un soin jaloux, des soldats gardent la source qui alimente Gabès.

Laissons à droite, la petite oasis de Teboulbou, à gauche,

celle de Menara que parent quelques dattiers et quelques oliviers grisâtres... Et, blanc, monotone, recommence le pays d'Arad, si plat et si vide que nous voyons déjà verdoyer les palmiers de Ketena... Nous avons cependant encore, avant de les atteindre, douze grands kilomètres à parcourir.

Pas une maison, pas une tente, pas un arbre dans la plaine nue et fauve que l'Oued-Merzig sillonne de son lit raviné ! A peine quelques touffes clair semées de plantes à demi mortes; à peine quelques lauriers-roses dans des flaques empoisonnées, au fond des torrents que nous traversons à la course.

A gauche se montre encore, par intervalles, le sourire bleu de la mer qui va disparaître; à droite, à quatre kilomètres de notre piste, apparaît l'étroite oasis d'El-Hamdou où, autour d'une source, quelques ruines romaines dorment sous quelques térébinthes. Plus loin, passent du brun au violet les sommets du Djebel-el-Halouega... La route est passable et notre *araba* file trois nœuds à l'heure, — cinq ou six kilomètres.

Huit heures. Le soleil cuit; la plaine flambe ; Ketena se rapproche... Sur le fond verdâtre d'un grand bois de palmiers se détachent, à gauche, son marabout, à droite, ses maisonnettes blanches et les murailles grises de ses ruines arabes. Nous y sommes.

Large d'une dizaine de mètres, une mare limpide miroite à l'angle de l'oasis qui lui doit l'existence. Hélas! L'eau en est chaude, magnésienne, horriblement purgative!

Drôle, gracieux dans sa large chemise écarlate, un négrillon, — vrai porte-queue d'un roi maure de crèche, — sort de l'ombre d'un *arbre — marabout*, d'un lentisque géant tout fleuri des loques multicolores que la superstition y a attachées. Et, comme s'il devinait nos désirs, il nous présente une boîte de fer-blanc, pleine d'une eau fraîche et douce... Il a un chapelet au cou et, sur son petit crâne d'ébène, s'enroule un turban vert.

— *Isselmek*, *sidi!* — Merci, seigneur! dit-il quand nous voulons mettre une pièce de monnaie dans sa jolie patte noire.

Et, comme ce refus nous étonne :

— Lui marabout! Lui *chérif!* fait, avec une gravité respectueuse, le cocher assis sur le brancard de notre char fainéant.

Chérif? C'est, en effet, ce que prétend la couleur de sa coiffure... Mais comment un nègre si pur peut-il descendre de Mahomet?

Et, grâce au bidon bienfaisant du petit santon mâchuré, nous déjeunons gaiement avec les provisions que nous avons apportées de la ville.

Notre route descend toujours vers le sud. Elle côtoie le bord de l'oasis qui, sur une étendue de trente hectares, déroule, sur notre droite, ses palmiers, ses oliviers, ses cultures que coupent des parapets couronnés de cactus.

Ne nous arrêtons plus... Vingt et un kilomètres nous séparent encore de Mareth; nous n'y serons pas avant midi et, à cette heure ardente, il n'est pas bon de courir les grands chemins tunisiens.

L'oasis a disparu. Le pays est retombé dans sa désolation et y demeure, jusqu'à la large et fertile vallée de l'Oued-Zerkine, à quatre kilomètres de Ketena.

Il y a eu du blé, ici, il y a eu de l'orge et, sur le fond jaune d'or des plaines moissonnées, les buissons épineux des jujubiers mettent leurs taches de verdure claire. Des oliviers s'éparpillent sur les bords d'une *sebkhra* qui, desséchée aujourd'hui, est pleine pendant une certaine partie de l'année; d'autres poussent près d'un puits dont l'eau est presque potable et autour duquel gisent, informes, des vestiges nombreux de l'occupation latine.

Voici l'*oued!*... Et, à grand fracas, nos roues bondissent sur ses galets qu'un flot passager balaie tous les deux ou trois ans, les jours où, sur les collines d'où il vient, tombe du ciel un orage fortuit.

La route reprend sa monotonie. Tout buisson disparaît... Des pierres, du sable, le désert! Et, longtemps, nous allons ainsi.

Devant nous, un peu sur la gauche, naît enfin un bois de dattiers. Est-ce une illusion de ce mirage dont les fantasmagories nous précèdent depuis le lever du soleil? Non, c'est Mareth.

Encore une oasis. A peu près carrée, elle occupe une quarantaine d'hectares, celle-là, et elle se divise en une multitude de jardins presque tous enrichis d'un puits auquel on peut s'abreuver sans dégoût et sans crainte.

Sur le bord de la route, autour d'un blanc marabout, se pressent, sans ordre, les masures du village qui donne son nom à cette île de verdure. Alimenté par une petite source, le bassin



GABÈS : FEMMES DE DJARRA.

commun est, — large d'une quinzaine de mètres, — un réservoir empesté où des Nègres salissent de la laine, sous prétexte de la blanchir, où des Arabes se baignent, où des moutons s'abreuvent, où des dromadaires pataugent de leur large pied, où des femmes puisent l'eau qu'on boira dans leurs pauvres gourbis.

Bien que soumises aux mêmes prescriptions que les autres musulmanes, ces dames sont dévoilées. Un turban épais ou une simple corde retiennent sur leur tête un voile blanc ou rouge ; d'énormes anneaux de métal ou de corne, — les *ghrorsa*, — ornent leurs oreilles ; fendue sur le côté, serrée aux flancs

par une grande ceinture écarlate, rattachée sur les épaules par des boucles et des chaînettes d'argent, une pièce d'étoffe leur sert, en même temps, de robe, de jupon et de chemise... Et les pans de ce vêtement primitif pleins des herbes sèches qu'elles ont ramassées dans l'oasis, des légumes qu'elles ont épluchés dans la mare, elles vont... Les unes poussent une bourrique à longs poils et traînent par la main un enfant vêtu d'un embryon de blouse ou, le plus souvent, nu et boueux comme un ver de terre; les autres, que, de loin, on dirait bossues, promènent sur le dos un nourrisson empaqueté dans un linge malpropre; celles-ci, — appuyées sur un long bâton de fenouil qu'elles lancent ainsi qu'un évêque lance sa crosse pastorale, — se courbent sous le poids d'une grande amphore dont le goulot évasé sert comme de coquetier à un vase plus petit; celles-là geignent et ploient sous le fardeau que, passée sur leur front, retient une courroie de cuir... Vite! Pas un *foudouk*, pas un abri pour l'Européen ici!

Sur la droite de la route, vers le sud de l'oasis, s'élève le *bordj*, avec sa boîte aux lettres dont, chaque jour, les courriers à cheval cueillent le contenu. Providence du chrétien égaré dans ces parages inhospitaliers, cette miniature de forteresse a été construite par le génie. Elle abrite les soldats qui voyagent isolément et les civils qui ont obtenu à Gabès l'autorisation de s'en faire ouvrir la porte... Sans cette permission il faut camper ou coucher dans l'*araba!* Une nuit dans une voiture dételée, endormie en plein champ comme un navire en panne, est chose fréquente pour qui voyage en Tunisie. Elle serait imprudente ici. Nous sommes heureusement avec un officier et l'Arabe qui veille à la porte du *bordj* nous en permet l'entrée. Il nous en ouvre même la plus belle chambre : une petite pièce toute blanche, meublée d'un lit de camp et d'une caisse retournée.

A l'occident, au delà des sables, bleuit le Djebel-N'fouça, petite chaîne de collines qui court du nord au sud, — des *chtout* à la Tripolitaine. Le plateau de Matmata la couronne, vers le sud-ouest de Mareth.

Quinze kilomètres? Le sentier est très suffisant; une mule peut nous conduire là-haut en deux heures. Mais le soleil est bien chaud!... Qu'importe! Et puis, le fauteuil des selles arabes nous reposera des fatigues de l'*araba*. En route donc!

Et, pendant une heure, — au trot dans le sable, au galop dans le steppe, — nous effarouchons le gibier que, dit Hérodote, prenaient à la course les antiques habitants de ces lieux, nous mettons en fuite les serpents et les lézards dont, faute de grives et faute de merles, ils faisaient, ajoute-t-il, leur ignoble nourriture.

Voici le versant septentrional du plateau. Grimpons, maintenant!... Les pierres roulent sous les sabots de nos bêtes, le soleil s'exaspère et, par le lit desséché d'un *oued* d'ocre jaune, péniblement, nous gravissons une petite vallée du Djebel-Ouarifen, l'un des massifs du N'fouça.

Une lumière crue calcine les rochers qui projettent des ombres très nettes, dures comme des taches d'encre; le feuillage cendré de quelques oliviers maigres se fond dans le soleil. Derrière nous, l'oasis flotte dans la vaste plaine, comme un radeau de verdure, et, très loin, à l'est, l'horizon se barre de la ligne brune des oliviers qui s'étendent jusqu'à Zarzis et qu'exploite la tribu des Acaras.

Quatre heures. La vallée s'élargit; dans la terre qui, descendue des hauteurs, s'y est entassée en une couche épaisse, un ruisseau desséché se creuse un lit à pic. Une *koubba*, trois ou quatre *gourbis*, une ou deux masures grises, mais personne!... Approchons.

Quelques sentiers sillonnent le terrain bossué de mamelons rougeâtres; de grands trous s'y ouvrent comme des réservoirs vides... Beni-Zelten!

— Beni-Zelten? Qu'est cela?

— Un grand village, *sidi!* L'un de ceux qui, avec Dar-Kouinet, avec Hadèje, avec Toujane, occupent cette partie de la montagne...

On nous a vus. Le bruit de notre arrivée a couru sous terre et, comme des morts levant la pierre du tombeau, des spectres

sortent du sol, drapés dans le suaire de leur burnous... Ce sont des Matmati, des Troglodytes.

Le terrain de cette vallée de Josaphat est un limon mélangé de gravier, une sorte de marne argileuse qui s'entaille aisément. Et, dans son épaisseur, ont été creusées les grottes qu'habitent ces êtres dont la bizarrerie locative faisait déjà l'étonnement des anciens et a longtemps passé pour fabuleuse.

Un bassin plus ou moins carré, — perçant, comme un cratère, l'une des éminences que les alluvions ont formées, — constitue la cour centrale de ces demeures baroques. Un trou, pratiqué à quelques pas de ses bords et garni d'une marge de pierres, sert d'orifice au couloir souterrain, — au puits oblique, — qui nous conduit au fond d'une de ces cavités. Une petite tranchée à ciel ouvert et taillée en pente douce remplace quelquefois ce corridor de taupes.

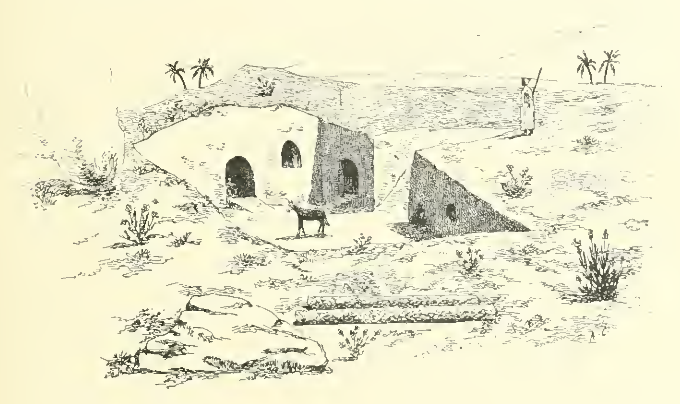
Descendons. Un chameau rumine dans un coin de notre réservoir que jonchent des débris, des détritus aux odeurs musquées. Dans la poussière traîne une vaisselle barbare, — quelque chose comme les vieilles marmites gauloises que nos musées mettent précieusement sous cloche ; des cailloux noircis servent de fourneau à une cuisine paléolithique ; des enfants et des femmes disparaissent dans des trous, comme des lapins effarés... Quelquefois tapissées ailleurs d'un revêtement de pierres, les parois de la cour qui consent à nous révéler ses arcanes sont simplement taillées au pic dans une terre grise et rouge que des fossiles antédiluviens sèment de points blanchâtres. Un peu au-dessus du fond, — pour les mettre à l'abri des orages qui, de très loin en très loin, versent ici quelques seaux d'eau, — des portes cintrées sont percées dans ces murailles et donnent accès aux terriers, aux pièces de ces hypogées où s'enterrent des vivants.

Plus longues que larges, ces chambres sépulcrales sont taillées en voûte et leurs flancs s'élargissent comme ceux d'une barque. Un massif de terre qui sert de couche, d'autres qui remplacent les sièges, d'autres qui font l'office d'étagères ont été ménagés dans la masse ; des trous y ont été pratiqués qui jouent le rôle

d'armoires. Local et mobilier, tout est ainsi d'un seul bloc... Et là vivent des humains ! Cette grotte loge les hommes, celle-ci abrite les bêtes ; dans celle-là se conservent les dattes ; dans cette autre se renferment les grains et l'huile.

Il y a, parfois, autour des cours, deux étages de cavités. Les plus hautes servent alors de greniers et on arrive à leurs sortes par des saillies laissées dans les murailles et régulièrement espacées en diagonales, marches rudimentaires d'un escalier extérieur.

Chaque famille a son réservoir, son habitation particulière ; les



CHEZ LES MATMATI : UNE HABITATION TROGLODYTE.

riches seules possèdent deux ou trois trous qui communiquent entre eux par de petits tunnels... Et l'ensemble d'une centaine de logis pareils constitue le village de Beni-Zelten....

De petites veilleuses d'argile s'allument déjà, comme des lampes funéraires au fond de ces catacombes. Le jour baisse ; hâtons-nous de partir. La descente est heureusement, sinon plus facile, au moins plus rapide que la montée et, à huit heures, nous sommes de retour à Mareth.

Nos spahis ont déniché des œufs, une poule, du lait, — tout ce que, avec des moutons, on peut se procurer ici. Le bois est

une chose de luxe dont il faut savoir se passer et ils ont, en plein air, préparé le repas du soir sur un feu de broussailles...

La nuit est profonde, silencieuse; le ciel est embrasé... Mais pourquoi les paquets de laine qui emmaillottent les pieds de notre lit? Pour empêcher les scorpions de le prendre d'assaut.

Une femme a eu, il y a quelques jours, l'étourderie de coucher sur une natte... On l'a retrouvée, le lendemain, morte, enflée comme une paillasse. Les scorpions étaient venus ! Et, pour nous éviter ce désagrément...

L'aube teinte le ciel dans lequel, une à une, reculent et s'éteignent les étoiles... Nous sommes en marche, à travers les pierres mortes d'un pays inhabité.

Le jour se lève quand nous traversons les petites oasis d'Aram, dans le caïdat des Hamerna. Des palmiers ; un bassin bourbeux où déjà on barbotte ; quelques puits; des murs que défendent, comme des bastions noirâtres, les tas nauséabonds d'un fumier séculaire et dans lesquels, grises et plates, se pressent les maisons en terre d'un village... C'est à peu près tout.

Voici cependant les ruines d'une *zaouïa* et voilà un vaste cimetière où blanchissent de grandes *koubbas*, — mausolées de marabouts. C'est que, avant de retomber dans la barbarie, Aram a été longtemps un centre religieux.

Jusqu'à dix ou quinze kilomètres, apparaît le pays inculte, dénudé, morne, inanimé que nous allons parcourir. Rien n'arrête notre vue et elle traverse le désert jusqu'au squelette sombre d'une vieille tour carrée, — la kasbah abandonnée de l'Oued-Mezessar.

Et, par les ravins taillés, comme à l'emporte-pièce, dans le sable durci, par les creux sans arbres, par les dunes veloutées d'alfa, par les savanes où, au loin, bondissent les gazelles, par des landes de cailloux et de poussière, notre équipage, — comme une grande araignée rouge, — s'en va cahin-caha.

De vagues replis semblent, à l'horizon, devoir nous fermer la route et une mélancolie grandiose flotte dans les flamboiements de l'immense soleil qui n'éclaire que le vide, une poignante tristesse dort dans cette nuit de lumière...

Le terrain s'accidente; des collines ondulent devant nous; des perdreaux, des lièvres, des alouettes sortent des buissons qui, maintenant, poussent çà et là; nous approchons de l'*oued*... Le voici! Encaissé entre ses rives verticales, il est sec comme, en Provence, un chemin d'été. Le *r'dir*, — la mare, — qui l'avoisine est aussi assoiffé que lui-même et, pour désaltérer les bêtes, nos spahis courent au galop jusqu'à la kasbah, à trois kilomètres d'ici.

Huit heures... En marche! Nous avons fait dix-sept kilomètres depuis Mareth; nous en avons encore seize à faire pour être à M'tameur. La route serpente en corniche sur les flancs du Tadjera. Puis ce sont des plateaux pierreux. Dans les bas-fonds verdoient des jujubiers, des fenouils, des lentisques mais, autour de nous, la brise pleure sur l'alfa, sur le thym brûlé, sur les touffes jaunies de nous ne savons quelles plantes sèches. Quelques figuiers, quelques oliviers, quelques cases au pied de la montagne... Et, au loin, la plaine rouge bout sous le soleil.

Au delà d'un *oued*, sur un mamelon rocailleux au bas duquel s'éparpillent des palmiers, des jardins, des maisons basses et des *gourbis* se juche Ksar-M'tameur. Nous entrons dans la région des *ksour*.

Agglomération étrange de bâtisses étranges, un *ksar* est, au sommet d'une colline tronquée, quelque chose comme une grande tour trapue, comme une vieille forteresse grise qui, en festons irréguliers, découpe sur le ciel la crête onduleuse de ses murailles que ne percent ni portes ni fenêtres. Il est formé de *r'orfas*, — de petites constructions en voûtes demi-cylindriques, — qui, longues et étroites, ont, en moyenne, trois mètres de hauteur, deux ou trois de largeur et cinq ou six de profondeur. Mélange de chaux et de cendres, le mortier qui sert à en élever les murailles noirâtres prend, en se desséchant, la consistance et la dureté de la pierre. Aucune autre ouverture que la porte ne laisse l'air et la lumière pénétrer dans leur cavité sombre.

Et, pareilles à un grand carré de carton gris qu'on aurait recourbé en une tuile murée par les deux bouts, ces cabanes grossières, accolées les unes aux autres, tournent le dos au dehors

et s'ouvrent côte à côte sur une place centrale où bâille une citerne. Sur la première rangée de bâtisses, — sur le rez-de-chaussée du monument bizarre qu'elles forment, — s'aligne un premier étage d'autres *r'orfas* toujours contiguës et, comme des tonneaux dans un chaix, placées sur les premières sans que les en sépare un plancher intermédiaire. Un deuxième étage surmonte souvent le premier, un troisième couronne quelques fois le second et, vu de l'intérieur, leur ensemble prend l'aspect original d'un colombier gigantesque. Comme chez les Matmati, on arrive aux portes supérieures par des pierres saillantes bâties dans les murs ou par des bâtons qu'on y a fichés comme des barres de poulaillers.

Les *r'orfas* se serrent ainsi en groupes à peu près circulaires qui contiennent tous les greniers d'une fraction de tribu. Une porte unique donne accès à la cour commune et est fermée par une serrure colossale dont la clef est une barre de bois plus grosse que le bras et toute garnie de dents, comme le cylindre d'une boîte à musique... Et, gravement, les *khrammès* qui, employés comme gardiens, ne se séparent jamais de cet attribut grotesque de leurs fonctions, le promènent suspendu à leur poignet par un bracelet de cuir, comme les chefs de Cros-Magnon ou de Solutré promenaient, sans doute, le fémur sculpté qui leur servait de bâton de commandement.

Plusieurs de ces groupes soudés les uns aux autres, serrés comme les compartiments d'une grenade, forment le *ksar*. On ne pénètre dans sa masse compacte que par une ou deux baies à peine visibles du dehors et fermées par une double porte en bois de palmier. On n'arrive aux cours que par des couloirs tortueux, poudreux et voûtés.

Aucune ressource, aucune industrie ici! Les *Touazzines* auxquels appartiennent les *ksour* de cette région sont essentiellement nomades. Ils n'y laissent que les gardes, — les porte-clefs, — qui, jour et nuit, guettent les passants dans la plaine et ils vont vivre à la suite de leurs troupeaux. En été, ils apportent ici l'orge qu'ils ont récoltée ailleurs, l'y mettent en grenier, y passent quelques jours et reprennent leur vol.

La route qui, de Ksar-M'tameur va à Ksar-Médénine se dirige vers le sud-est et fait un angle avec celle qui nous a amenés. Une traverse les réunit l'une à l'autre et forme, avec elles, un triangle où, à quinze cents mètres du ksar, s'élève le *bordj* construit par nos soldats et occupé par des *joyeux*, — seul endroit encore où l'Européen trouve un refuge.



UN KSAR.

Repartis à quatre heures du soir, nous nous engageons bientôt dans des gorges rocheuses, dans un pays fantastique où, — villages plus sombres que des châteaux forts, bourgades plus farouches que les demeures d'un ogre, — des *ksour* couronnent, de loin en loin, les grands mornes arides.

Au moyen de *tabias*, — de murs en pierres sèches, — les Arabes barrent les petits ravins qui sillonnent les flancs des

coteaux, y retiennent ainsi un peu de terre et en forment comme des champs en escaliers où s'étagent quelques palmiers chétifs, quelques oliviers malingres, quelques figuiers rachitiques.

Au bout de six kilomètres, — vers six heures, — nous atteignons l'oasis que traverse l'Oued-Médénine. Comme tous ses congénères tunisiens, cette rivière honoraire ne contient que pendant les années pluvieuses une eau fugitive qui, après avoir arrosé les dattiers, va, un kilomètre plus bas, se perdre dans les sables. Des puits rafraîchissent heureusement en grand nombre ce verger africain et fournissent à ses habitants une boisson assez peu chargée de magnésie pour que leur estomac ne proteste pas contre elle avec trop d'indignation.

La route coupe le torrent et laisse, à droite, des masures de pierre et des baraques de planches où, marchands d'alcools toxiques et d'épiceries frelatées, tripotent une vingtaine de *mercanti* européens ; à gauche, des cantines, des jardins, des bicoques arabes.

Un vaste cimetière éparpille, un peu plus loin, ses *tumuli* blanchâtres et, sur la hauteur qui le domine, noircit, dans le fond d'or du couchant, Ksar-Médenine, amas de constructions pareilles à celles de Ksar-M'tameur

Au centre de leur réunion serrée s'ouvre une place à peu près triangulaire ; un marché s'y tient autour d'une petite mosquée et d'une citerne banale. Quelques habitants sont ici à demeure ; quelques commerçants y vendent, dans des échoppes inimaginables, des cordes, du cuir, de l'épicerie, des harnais. Il y a des marchands de comestibles, des bouchers et jusqu'à des fabricants de bijoux sauvages...

Le camp nous a offert, pour la nuit, une hospitalité cordiale. A cinq heures du matin, — en compagnie d'*arabas* qui, parties de Gabès bien avant nous, vont, à petites journées, ravitailler les postes perdus, — nous nous remettons en marche.

Rien ! Toujours rien ! La vue se perd dans les plaines désertes, dans la verdure monotone de l'alfa... Les montagnes

qui, à l'ouest, semblent nous suivre se rapprochent peu à peu.

Il est neuf heures et nous avons fait vingt-trois kilomètres quand nous atteignons enfin le territoire un peu plus accidenté de Bir-el-Ahmeur. Voilà le village : un tout petit étang où des bergers et des chameliers abreuvent moutons et dromadaires, des restes romains, la tour carrée d'une kasbah, une redoute où campent les troupes de passage et un *bordj* tout semblable à celui de Mareth...

Le tamarin de Bir-Touasi, au fond d'une vallée ; le marabout de Sidi-Mosbah ; une petite chaîne de collines du haut de laquelle, jusqu'aux montagnes des Troglodytes de Tatahouine, apparaît la plaine de l'Oued-Fezzi... Et, vers onze heures, à neuf kilomètres de Bir-el-Ahmeur, nous faisons une courte halte au milieu des buissons de Bir-el-Boum.

Des sables à présent, des dunes où s'enfoncent les roues !... Et, écrasé de chaleur, la tête baissée et ballottante sous le capuchon de laine blanche, affaissé à la mode arabe sur le matelas de l'*araba*, on s'en va, les paupières lourdes, le cerveau bourdonnant.

A gauche, des collines d'alfa ; de petites vallées où des palmiers et des tamarins ombragent les *koubbas* de Sidi-Embarek et de Thalet ; des crêtes où sourcillent les *ksour* de Biouli, de Ghroum'rassen, de Thalet, de Maraptin.... Et nous nous engageons dans une vallée large de plusieurs kilomètres, verte et jaune de broussailles épineuses, sillonnée par le lit desséché de l'Oued-Tatahouine... Elle se rétrécit et, sur la route qui se rapproche de la montagne planent Ksar Draghera et les ruines du vieux M'guebla.

A leurs pieds, dans une vallée large qui, s'étrangle au milieu de sa longueur, se développe une grande oasis avec ses maisons en terrasse, ses jardins, ses champs de blé et d'orge ; avec ses bassins et ses canaux d'irrigation ; avec son village de Bagrah. Là, simple cour entourée d'un grossier péristyle et de chambres voûtées, — s'ouvre la *zaouïa* du *muphti* et du *cadi* des Ougher-mas, tribu importante dont les *douars* errent entre M'tameur, le Dahar et la mer.

Quelques membres de ce clan passent l'été ici. Les uns habitent la tente ou des bassins creusés dans le sol et fermés d'un plancher de palmes; les autres plantent un poteau quelque part, y posent, comme un chapeau d'alfa, — un toit circulaire dont des perches soutiennent le bord, tendent, entre ces perches, des roseaux ou des nattes en feuilles de sorgho et se construisent ainsi des huttes dont le modèle semble avoir été apporté de l'Afrique centrale.



A BAGBAH.

A quelques kilomètres du *foum*, — de la bouche, — de cette vallée aboutit, sur sa droite, celle de l'Oued-Zentag. Venu du pic de Si-Salem-bou-Adjila, à vingt-deux kilomètres d'ici, ce torrent, aussi anhydre que les ruisseaux qu'il est censé recevoir, est, comme partout, ce que nos soldats appellent un *Oued-Secco*. Une ou deux fois par an, des averses douchent la calvitie incurable des montagnes voisines. De longues rigoles en amènent les eaux dans des citernes et ces réservoirs jouent, de leur mieux, le rôle dont l'*oued* se fait une perpétuelle sinécure. Ils arrosent, pour lui, les terres que, comme à Ksar-Médénine, des *tabias* soutiennent dans les creux et dans les ravins.

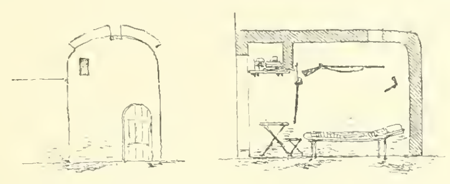
A quinze cents mètres du *foum*, au bas d'un escarpement rocheux, Ksar-Djélidat arrondit en deux cercles voisins ses *r'orfas* que gardent un Juif et trois Arabes. Un peu plus loin se perche, — sur un sommet isolé, presque inaccessible, — le *ksar* des Beni-Barka dont les *r'orfas*, disposées, comme un cirque, en une enceinte continue et percée de deux portes, enferment, ainsi qu'un donjon, un pâté de bâtisses élevé sur une petite place où se tient l'un des marchés les plus importants de la contrée.

En face de cette sorte de manoir féodal se dresse Ksar-Gatofa, avec ses maisons, ses magasins et ses grottes; puis ce sont Ksar-

Krezer, Ksar-Turket, Ksar-Kalâa et vingt autres *ksour* construits sur le même modèle.

C'est dans cette région lointaine qu'est le poste militaire de Foum-Tatahouine. Nos soldats y logent dans des baraques ou s'y terrent à la manière des autochtones... Profonde de deux ou trois mètres, une tranchée est pratiquée dans le sol et couverte d'un toit de branchages; côte à côte, de petites grottes sont creusées dans les parois de ce corridor... Et là dedans, sous terre, bien loin de tout, vivent de jeunes officiers qui, pour le service de la patrie, ont laissé le doux pays de France!

Une antichambre, — une antigrotte, — meublée d'un banc et d'une table pliante, constitue le salon exigu de ces logements de



LOGEMENT MILITAIRE A TATAHOUINE.

renards; un caveau qui lui fait suite et où se dresse un lit de campagne, — sur lequel tombent, en poussière et, quelquefois, en morceaux, les débris de la voûte qui s'effrite, — en forme la chambre; percée à travers le sol, une sorte de cheminée y amène, enfin, un peu d'air et de jour.

Tatahouine est notre poste le plus avancé. Il doit empêcher le retour des révoltes qui, après le traité du Bardo, éclatèrent en ces parages, sous l'influence tripolitaine.

Couchons au camp. La franche affabilité des officiers nous y offre un asile si cordial!

Vingt-trois kilomètres, — une simple promenade avec des mulets gracieusement offerts par le commandant du poste, — nous séparent seulement de Douiret, la capitale de ce pays primitif.

La route laisse bientôt le nouveau M'guebla derrière elle.

M'guebla est un *ksar* habité, établi sur le plan de celui des Beni-Barka et entouré de grottes artificielles où les Arabes se logent pendant la saison chaude... Montante, sablonneuse, malaisée, à peine flanquée de quelques champs, la route suit l'Oued-Tatahouine pendant dix kilomètres. Çà et là, sur son parcours, gisent des débris romains : ruines de mausolées, pierres sillonnées d'inscriptions illisibles, colonnes brisées, torses de statues mutilées par le temps et par les hommes, huttes faites de pierres antiques.

Après Bir-Ouderna, elle s'éloigne des cailloux blanchissants de la rivière pour se rapprocher de la montagne et la côtoyer jusqu'à un col où un puits et des sentiers battus révèlent le voisinage des hommes. Où sont-ils? Regardez là-haut...

Des trous noirs s'alignent horizontalement sur les flancs de la colline et, au-dessous, la pente se strie de longues traînées noirâtres qui sont des détritus et des ordures... C'est là qu'ils nichent. L'ensemble de ces aires aériennes, — de ces abris sous roches, — est Ksar-Ayad. C'est leur village.

En pente raide au versant de la colline, un sentier de traverse nous mène de l'autre côté du col. La terre est verdâtre, noirâtre comme les scories volcaniques; les rocs sont rouges, brûlés comme des rocs des premiers âges; c'est le monde avant l'homme, la terre avant les végétaux. Dans les fissures dorment des fossiles de coquilles antédiluviennes et cependant pareilles à celles qui rampent encore au fond des Syrtes. Loin de l'adoucir, quelques arbres moroses, quelques masures inhabitées rendent plus sauvage, plus méchant l'aspect de cette région funèbre.

Le sentier tourne. Devant nous se dresse un pic détaché de la montagne. Comme un nid de cigogne sur le cône d'un toit, les ruines d'un *ksar* se posent sur sa pointe. Sur ses flancs, — comme les trois couronnes de la tiare papale, — s'étagent, au grand soleil qui les frappe d'aplomb, trois longues rangées de trous obscurs, de maisons blanches, de petits minarets, de *koubbas*, de murailles de citernes. Plus bas, grimpent des chemins grisâtres, se superposent des *tabias*, se dispersent, en gros points blancs, les tombes d'un cimetière. Plus bas, enfin, dans la plaine désolée où circule un *oued*, se cultivent quelques champs.

C'est Douiret. Les rangées de bâtisses et de trous dont se ceint la colline, sont les rues de ce village. Un chemin presque carrossable nous conduit à la première.

Le versant de la montagne a été coupé en étagères. Des maisonnettes plates, des cours closes de murs plus ou moins solides, des bâtisses en voûte ont été établies sur le bord des corniches données par ce travail. Entre les parois de la colline entaillée et ces rangées désordonnées de constructions irrégulières courent des corridors tantôt voûtés, tantôt coiffés de palmes, demeure, comme à Djarra, des plus venimeux annélides. Ce sont les rues. Dans les rochers friables qui forment l'un de leurs côtés ont été, enfin, creusées des grottes qui s'appellent aussi des *r'orfas* comme les greniers du *ksour* auxquels elles semblent avoir servi de moules et dont elles ont les dimensions.

Les maisons et les cours abritent les provisions, les chevaux, le bétail; les hommes se cachent dans les trous. Une porte carrée, fermée de planches mal jointes, encombrée de poteries, d'ordures, de cuisines enfantines, de bancs de pierre où se traînent des désœuvrés, donne dans ces *r'orfas* souterraines et, seule, y laisse pénétrer le jour et les personnes.

Les parois de la grotte elle-même sont renflées à leur équateur de manière à donner à leur coupe des courbes ovoïdes; sa voûte est plate... Des nattes, des tapis de laine, des couvertures en poils de chèvre ou de chameau en résument le mobilier. Comme chez les Matmati, des enfoncements dans les côtés servent d'alcôves et d'armoires. Au fond, une petite ouverture donne dans une arrière-grotte, — le cellier. Deux *r'orfas*, enfin, communiquent souvent entre elles.

Les Troglodytes de ce pays-ci sont des Djebalia, des Djellidats ou des Oudernas. Outre Douiret, les premiers possèdent Chenini et Guermessa, construits, fouillés de la même manière. Peu nomades, ils confient leurs troupeaux aux Oudernas du voisinage et ils vivent dans leurs tanières et dans leurs ruines où, — incapables d'exploiter le marbre ni le gypse qui foisonnent dans leur région montagneuse, — ils se livrent au négoce des grains

et de la laine. Comme les Mozabites d'Algérie, ils s'expatrient volontiers pour aller commercer et travailler dans les villes du nord, où, détail inattendu, ils ont la spécialité de la cuisine... Et, après de longues années de labeur, ils quittent, sans regret, les charmes d'une civilisation relative pour revenir vivre de leurs économies et mourir dans les cavernes natales.

Les Djellidats et les Oudernas forment, au contraire, de nombreuses tribus nomades qui, étrangères à toute industrie, à tout trafic, passent la plus grande partie de l'année entre la Tunisie et la Tripolitaine. Et là-bas, dans les plaines onduleuses de la Mokta, ils élèvent des moutons, des chameaux, des ânes, de petits chevaux très durs à la fatigue; ils cultivent des oliviers et des céréales ; ils récoltent enfin quelques légumes.

Leurs moyens d'existence ne se réduisent pas aux produits de ces occupations pacifiques. Ils vont encore, de temps à autre, *razzier* en Tripolitaine les Nouaïls et les Touareg qui leur rendent la pareille et qui viennent enlever dans leurs *douars* les troupeaux et les bêtes de somme... C'est là-bas, au fond des steppes brûlants, le *struggle for life*, — la lutte pour la vie, — dans toute la brutalité sanglante, dans toute la sauvagerie des époques primordiales.

Bien qu'un peu mélangés de Nègres et d'Arabes, bien que, — sauf l'observation de certains *kanouns*, de certaines lois particulières, — ils vivent à la manière des musulmans dont ils ont accepté la religion, les Troglodytes descendent directement des hommes qui habitaient leur pays avant la conquête romaine; ils viennent de ces Gétules qui, croisés plus tard avec d'autres races antiques, ont, ailleurs, donné naissance aux Numides. Leur teint presque noir, leur crâne allongé, leur front bas, leur nez légèrement relevé, leurs lèvres épaisses et leur menton fuyant semblent perpétuer de nos jours le type des Troglodytes contemporains de la pierre éclatée. On retrouve enfin dans leur idiome des traces d'une langue spéciale, — de cette langue qu'Hérodote comparait au sifflement des oiseaux.

De Ksar-Douiret la vue se perd dans les profondeurs d'un immense paysage dont les détails se fondent en un océan de

soleil. Au nord, se succèdent des montagnes sèches; à l'est, se hérissent les mornes rocailleux que couronnent les *ksour;* à l'ouest, des collines ravinées descendent vers le Bled-Dahar, — la plaine de sable qui, déserte, dort jusqu'à l'horizon; au sud,



DOUIRET : MUSICIENS.

enfin, déferlent, inanimés, d'autres monticules et d'autres vallées où ne pousse pas une herbe... Et, au loin, à quatre-vingt kilomètres disent les uns, à cent vingt soutiennent les autres, se développe, — occupée par les tribus belliqueuses et pillardes des Oughermas tunisiens et des Nouaïls tripolitains, — la frontière indécise qui sépare les États du bey des possessions africaines de la Sublime-Porte.

IV

SFAX ET MEHDIA

EN MER. — SFAX. — PÊCHE DES ÉPONGES. — POULPES. — MARÉE. — STRADA REALE. — BAB-EL-DIVAN. — CAFÉS. — RUES. — CIMETIÈRE. — CITERNES. — KERKENNAH. — PÊCHERIES. — MEHDIA. — TISSERANDS. — PRISON. — BORDJ. — PRISE DE MEHDIA ET DE KAIROUAN. — SIDI-DJABEUR.

— *Roh' bel a' fia ou Allah yousselek ala kheïr!* Pars avec la paix et que Dieu te fasse arriver avec le bien!

Pousse!... Et la côte de Gabès disparaît à l'ouest. C'est le soir; nous sommes au large... Le soleil descend dans un ciel qui resplendit comme une tente de drap d'or. Il grossit et, sans peine, l'œil supporte la rougeur de braise de son éclat qui s'éteint... Il se déforme, il s'allonge comme un ballon dont la queue plongerait dans la mer. Il baisse toujours; il a, maintenant, l'air d'une porte mauresque ouverte sur un Alhambra de flammes, d'une porte dont peu à peu, les jambages se submergent... Son arceau s'arrondit encore un instant sur l'horizon où il ne met plus que comme la bouche d'une fournaise, puis tout sombre dans les flots qui passent rapidement du rouge au violet, du violet au bleu, du bleu au noir... Les étoiles scintillent déjà et, sur le calme de la mer phosphorescente, le navire qui nous emporte trace un sillage lumineux. A l'est monte la lune.... Pauvre Phœbé! Elle poursuivait Phœbus! Trop tard!... Il a disparu, quand elle arrive; il a, sur son alcôve, tiré les courtines mouvantes des vagues et sa

grosse face ronde grimace un désappointement pleurnicheur... Et cela fait sourire les constellations dont les mille petits yeux d'escarboucles pétillent de malice.

Comme de sombres récifs les îles Surkennis passent au large... Un voyage de six heures à travers les ondes assoupies de la Petite Syrte et nous stoppons, au milieu de la nuit. La température a été torride pendant cette traversée. Le thermomètre marquait 69° dans la chambre de chauffe! Malheureux mécaniciens! Chauffeurs infortunés!... Demi-nus, — avec les pelles rougies, avec les ringards incandescents, — ils alimentaient pourtant le monstre de fer et d'acier dont les gueules infernales grondaient dans les flancs du paquebot. Fondus de sueurs, brisés de fatigue, ils se reposent, ils dorment, maintenant que le bâtiment dort lui-même sur les eaux noires et tranquilles... Pourquoi ne pas faire comme eux, en attendant le jour? Impossible! Les cabines sont inhabitables; on s'y asphyxie; aucun souffle n'y pénètre par les portes ni par les hublots ouverts comme des gueules de poissons échoués sur la plage... Et on va, sur le pont, attendre le lever de l'aurore, en conversations somnolentes avec des silhouettes d'interlocuteurs dont le cigare pique les ténèbres d'une pointe de feu.

La solitude de la mer s'élargit enfin; fraîche et radieuse l'aube se colore... Le soleil fuit toujours la lune qui, dépitée, s'était décidée à l'aller rejoindre dans son humide demeure et il reparaît dans un ciel de lapis-lazuli, sur une mer de turquoise. Alourdie de sommeil, la houle ondule mollement, sans déchirures et, sur les hanches noires du navire, ses reflets miroitent lentement en moire de lumière.

Entre le bleu du ciel et le bleu de la mer, entre des mamelons de sable qui rougissent aux premiers baisers du jour, s'étendent, — comme une ville sous une housse blanche, — des remparts qu'on dirait bâtis de la veille, des maisons qui semblent avoir les pieds dans les vagues, des tours, des créneaux, des dômes roses que surmonte le croissant... C'est Sfax, — le Sfakès des Arabes, — avec ses 40 000 indigènes.

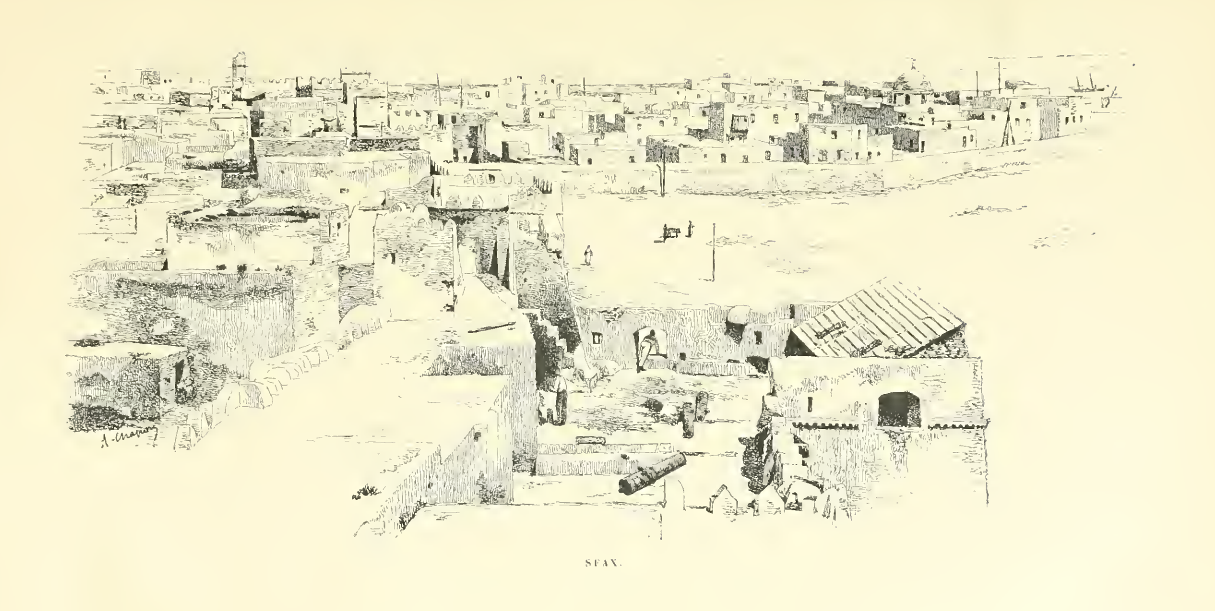
Vers le sud, jaune et désert, court un rivage très plat que termine un cap dont les arbres renversent dans des eaux invisibles leur spectre lumineux; vers le nord, se déroule un autre rivage avec des campagnes, de petits forts, de petites tours carrées, — *miradores* d'où les jardiniers veillent sur leurs cultures — avec des palmiers et des maisons blanches... Toujours des palmiers et toujours des maisons blanches!... Un chameau sous un palmier près d'une maison blanche, c'est toute la Tunisie. Et, — coupée par le marabout de Sidi-Mansour où, chaque année, les Nègres de Sfax célèbrent des fêtes extravagantes, — la file des arbres suit longtemps la côte, pâlit, s'amincit, se perd à l'horizon.

Débarque... ou, plutôt, embarque pour la terrre!... Dans la lumière liquide de la rade, passent, leurs voiles ouvertes à une brise insensible, les *karebs* qui convoient nos passagers de pont. Et ils louvoient à travers les *sakolèves*, à l'étambot pointu et à la grande étrave; à travers les *bovos* italiens au mât incliné sur l'avant, à la toile serrée sur leurs longues antennes; à travers les *loudes* spéciales aux pêcheurs de Sfax et des îles voisines; à travers les *sconnas* arabes, trop petites pour que leur corne de goélettes ait le droit de battre pavillon; à travers les *chitiah* au grand mât barré de vergues comme celui d'un brick, à l'artimon gréé comme le mât d'une tartane.

Toutes ces barques se livrent, en temps et lieu, à la pêche des éponges. Sfax exporte, par an, pour un million de francs de ces zoophytes.

Les éponges recueillies sur ce point des côtes sont cependant moins estimées que les Kerkenni, moins que les Djerbi, — que celles des Kerkennah ou de Djerbah, — moins surtout que celles de Zarzis que leur finesse prédestine aux toilettes les plus chatouilleuses.

Comme celle du corail à la Calle, la récolte de ce produit sous-marin se fait ici d'une façon déplorablement imprévoyante... On attache, à une forte amarre, un filet disposé en une poche dont l'orifice est maintenu béant par un lourd demi-cerceau de fer : c'est le *gangava*. On jette cet engin à la mer, — on le *mouille*, — et, à



SFAX.

force de rames, on le remorque sur le fond qu'il drague brutalement. Et, pour en emplir son ventre conique, sa gloutonnerie ravageuse en arrache toutes les éponges qu'il rencontre, les bonnes et les mauvaises, les grosses et les petites, les vieilles qui seront inutiles et celles qui étaient l'espoir des campagnes futures. Plus sages, mieux avisés, quelques pêcheurs les prennent simplement à la *fouane*, — au trident. Ainsi que les chercheurs d'oursins sur les côtes de Provence, ces derniers facilitaient autrefois leur travail en aspergeant la mer avec de l'huile... Phénomène qui, — de tout temps connu des marins, — étonna si fortement naguère notre science officielle, ce liquide placide a la propriété conciliante de calmer, pour un instant, le clapotis des lames, comme il apaiserait le remue-ménage d'une tempête, si on le projetait en assez grande quantité. Et les pêcheurs scrutaient le fond à travers les gouttes d'huile qui, sur la mer artificiellement aplanie, s'étalaient en larges plaques; ils interrogeaient les roches, ils choisissaient leurs prises. Un Français a eu l'idée ingénieuse et économique de remplacer ce procédé, encore assez coûteux, par l'usage d'un appareil des plus simples. C'est le *specchio*, le *bouquiéré*, cylindre de bois fermé par une vitre, baquet à fond de verre. Il suffit, pour voir dans l'eau sans être gêné par ses rides, de faire flotter cette machine le long de la barque et de regarder à travers sa glace... D'autres pêcheurs, enfin, vont prendre leurs éponges, comme de hardis plongeurs vont chercher les perles au fond de l'océan Indien.

Quand elles ne s'adonnent pas à cette cueillette aquatique, les *sakolèves* attachent en palangre, — en chapelet à une longue corde d'alfa, — deux cents ou trois cents pots de terre rouge, légèrement étranglés au-dessous de leur orifice mais, sauf ce détail, en tout pareils à des œufs d'autruche qu'on aurait mangés à la coque. Elles immergent, comme un câble télégraphique, cet appareil primitif mais rusé et elles le laissent au fond, sous la garde de deux flotteurs de liège qui, empanachés d'arroche ou de myrte, en marquent les deux bouts.

Les poulpes fourmillent dans ces parages et sont quelquefois

très embarrassés pour y trouver un logement. Leurs explorations vagabondes découvrent bientôt les trous de ces poteries captieuses. Ils y plongent le regard scrutateur de leurs gros yeux humains, ils y introduisent et y promènent leurs tentacules tentés, trouvent le local confortable et, finalement, y entrent et s'y installent comme chez eux.

Le lendemain, enchantés de leur nouvelle demeure, ils s'y pelotonnent en sybarites; ils songent à contracter un bail indéfiniment renouvelable... Qu'est ceci? Leur maison se soulève! Elle monte, elle sort de l'eau, elle tombe dans une barque où l'ont précédée des maisons pareilles, où d'autres la suivent... Les pêcheurs halent leurs palangres!... Les poulpes délogent; ils protestent contre cette trahison. Les yeux leur sortent littéralement de la tête; la rage gonfle leur cœur de céphalopodes; de leurs huit pattes à ventouses qui se nouent, se dénouent et cinglent l'air comme les fouets des Euménides, ils gesticulent à tort et à travers... Colère vaine! Indignation superflue! Un mousse leur retourne le capuchon, leur met la tête à l'envers et, vaincus, aplatis, ils tombent en masses flasques et inertes... Adieu, les grands fonds aux transparences glauques! Adieu, les sables blancs où glissent les cypris! Adieu, les petits palais de lumière bleue et d'algue verte au flanc moussu des roches marines!...

On les suspend à des cordages, ils se recoquillent au soleil et, quelques jours après, ils ne sont plus que d'informes pelotes de rognures de cuir, que des paquets coriaces de bitord goudronné... Ils partent alors pour le Levant où, comme nous faisons du *stock-fish*, on les soumet à des macérations prolongées qui les ramollissent jusqu'à la consistance du caoutchouc, — ce dont s'accommodent les estomacs robustes des Hellènes, grands amateurs de ce plat de carême qui, plus que tout autre, mérite le nom de plat de résistance. Sfax expédie annuellement jusqu'à 40 000 francs de pieuvres ainsi momifiées.

Une demi-heure de canotage à la voile... La côte s'avance, avec ses chantiers de construction, avec les débris de la Toprana, — de cette batterie rasante que, en 1881, nos marins enlevèrent en un tour de main.

La cime des plantes marines émerge des flots tout pailletés d'argent ; de petites vagues s'y déchirent et y écument avec des frissons qui, de loin, nous faisaient croire à des flottilles innombrables de nous ne savions quels oiseaux aquatiques. La plage est à sec!... Poules et chèvres, ânes et chameaux errent sur l'algue humide, jonchée d'éponges dédaignées, ou pataugent



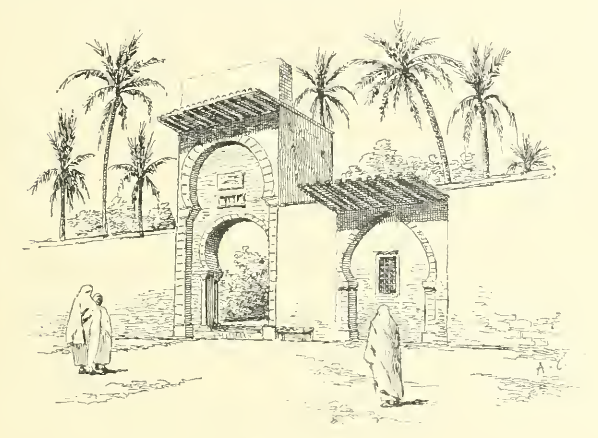
SFAX : UN COMMERÇANT NOTABLE.

dans des flaques, au milieu des bateaux couchés sur le flanc, au milieu des barques que soutiennent des épontilles... La marée se fait, en effet, sentir dans ce recoin de la Méditerranée comme sur les côtes de l'Atlantique et y atteint jusqu'à une amplitude de deux mètres... Nous accostons au moment du jusant.

Au delà du quai encombré de ballots, de Bédouins, de dromadaires, s'ensable, irrégulière et ouverte par les deux bouts, une place que bordent, au nord et au sud, des baraques, des bâtisses demeurées franchement arabes, des maisons qui, — bossuées de

moucharabys vitrés et peints de vert ou de blanc, — ont cependant percé des fenêtres à travers leurs murailles et ont revêtu ainsi une apparence semi-européenne.

Plus grande que ses voisines, l'une de celles-ci a orné sa façade d'une galerie qui découpe ses arcades à la hauteur du premier étage : c'est le cercle où se réunissent les officiers de notre corps d'occupation. Des spahis astiquent des harnais rouges ou montent la garde devant la porte d'une autre : c'est le logement du commandant de nos troupes.



SFAX : UNE PORTE DE JARDIN.

Une large rue que, nous ne savons pourquoi, on appelle encore d'un nom italien, — la *strada reale*, — part de cette place et aboutit aux remparts qui entourent seulement la ville arabe. C'est la grande artère du *r'bat*, — du quartier franc.

Près de là s'élèvent une petite église catholique, un couvent de religieuses et cette maison de Saint-Joseph de la Rédemption dont, modestes mais précieux auxiliaires de notre armée, les saintes et courageuses filles, — venues de la Capelette, près de Marseille, — nous ont, de bien longtemps, précédés en Tunisie. Elles ont ouvert ici, comme sur d'autres points de la côte, une école qui a rendu et qui rend encore d'inappréciables services

à la population chrétienne et même à la population israélite.

Point de départ de ruelles pavoisées, comme celles de Santa Lucia, de linges et de haillons de toutes couleurs, cette rue est peuplée de cafés italiens, d'hôtelleries soi-disant françaises, de buvettes d'une nationalité mal définie, de bazars juifs que surmontent des enseignes grecques et où, vendus seulement au triple de leur valeur, s'entassent les produits les plus divers de l'industrie européenne.

Une pittoresque animation y règne du matin au soir, sauf à l'heure inviolable de la sieste.

— *Barra ! Darek! Darek!* Gare ! Gare !

Et, tiraillés, battus, bousculés les chameaux nourris aux tourteaux de marc d'olives, — les plus forts de Tunisie, — y naviguent à travers une foule bariolée et glapissante d'Arabes, de Francs et de Juifs... Leur tête, leurs aines, leurs aisselles sont souvent horriblement maculées d'une couche de goudron qui doit leur faire une armure contre l'aiguillon des œstres; leurs flancs sont labourés d'arabesques cicatricielles. Quand leur maître a besoin de s'en faire un bout de corde, il leur coupe, n'importe où, une touffe de poils et leur pelage est largement moucheté de vides qui y font comme des plaques de gale.

Avec la gravité burlesque de masques qui se prendraient au sérieux, des hommes de la campagne, la matraque à la main, y promènent de longues chemises trouées comme des drapeaux au retour de la bataille, des burnous héréditaires et dont les coins noués ensemble sont relevés par un mouchoir de couleur passé dans la ceinture, de prodigieux couvre-chefs qui ballottent sur leur dos. Véritables enseignes de chapeliers que ces coiffures exorbitantes, avec leur énorme calotte cylindrique, avec leurs vastes ailes soutenues par des balancines et doublées d'étoffe rouge ou d'appliques de drap ou de cuir !

— *Al barbouch! Al barbouch !* crie, à pleine gorge, un marchand d'escargots qui aiguillonne jusqu'au sang une bourrique pelée.

Pourquoi les naseaux de ce quadrupède sont-ils ouverts sur toute leur longueur? Pour empêcher le pauvre rossignol d'Arcadie

de chanter ses joies et ses amours? Il n'en braie pas moins. Pour faciliter sa respiration? Peut-être. L'Arabe a, d'ailleurs, pour les animaux, la cruauté facile et comme inconsciente des enfants. Les baudets à narines et à oreilles fendues, les moutons à queue coupée, les chats et les chiens essorillés pullulent autour de lui. Et si on lui demande pourquoi il a détérioré ainsi ces créatures domestiques :

— Nous souffrons bien, nous! répond-il. Tu veux qu'elles soient plus heureuses que leurs maîtres?

Arrivés du désert, des bandits inoffensifs portent en bandoulière un long et mince fusil dont la crosse maigre est raccommodée avec de la ficelle, au cou un vieux sabre dont la poignée et le fourreau de bois sont fourrés de chiffons, à la ceinture un pistolet rouillé et un poignard en faucille, — tout un fourniment de *bachi-bouzouk*.

Des Maures en *djoubba* rouge, rayée de jaune, bordée et brodée de soie améthyste ou émeraude, lèvent fièrement leur front bombé sur lequel s'évase largement un turban à la couleur du prophète... Portée par des *muphtis* ou par de vulgaires marchands, par d'humbles portefaix ou par d'orgueilleux fonctionnaires, la coiffure verte foisonne par ici. Tous les Sfakiotes sont donc des *chorfa*, — des descendants de Mahomet? Allah, non! Mais le pèlerinage de la Mecque confère aux *hadjis*, — à ceux qui l'ont accompli, — le droit d'arborer cette distinction et de la transmettre à leurs héritiers... Les croyants de Sfax font, paraît-il, volontiers ce pieux et cholérique voyage.

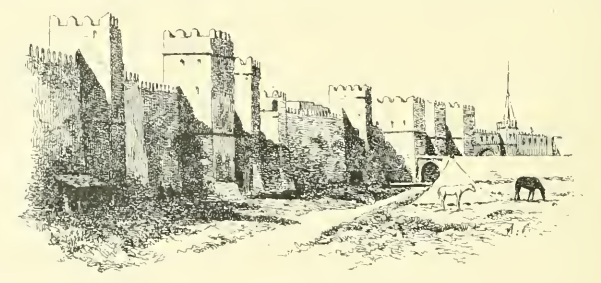
— *El má! El má!* A l'eau! A l'eau! hurlent les *guerbadjis*, — les Auvergnats du cru.

Et, affublés de leur carapace de cuir, ils s'en vont tout en avant, poussés par le poids des deux grandes amphores dont sont chargées leurs omoplates ou ployant sous le faix d'outres qui, la panse fluctuante et les poils ruisselants, ressemblent à des bêtes noyées.

Et dans ce monde, en même temps solennel et drolatique, magistral et bouffon, courent, comme des rats d'égouts, des *chacheras* — des gamins, — jolis comme des filles. Emmêlé dans les fils

bleus du gland de leur *chachia*, — de leur calotte rouge, — un sachet de cuir contient un verset du Koran; une chemise aux larges manches couvre leur buste; un pantalon blanc flotte, sous leur ceinture écarlate, avec l'ampleur d'une jupe de femme...

La *strada reale* est, au bout, comme fermée par le rempart qui découpe ses créneaux sur le ciel et que, flanquée de tours, traverse Bab-el-Divan, — la porte du Divan. C'est par cette entrée, — la *porte des concombres*, des *sfakous* renommés auxquels la ville doit son nom, — que le quartier franc communique avec le quartier arabe.



SFAX : LES REMPARTS.

Un boucher étale à sa gauche les quartiers de mouton qui tachent en rose la blancheur des murailles; une tente dont les haillons lumineux planent sur toute la largeur d'une rue transversale, ombrage, à sa droite, le café le plus pittoresque du monde musulman.

Des cavités pratiquées tranquillement dans le rempart servent d'armoires aux ustensiles du *kawadji*, — du cafetier. Plaqué de briques bleues et blanches, un fourneau fume en plein vent.

Un garçon indolent fait tourner la manivelle du moulin cylindrique qu'il tient entre ses genoux; l'oreille fleurie de tubéreuses, un autre met dans de petites cafetières à long manche deux cuillerées de café et deux cuillerées de sucre, y verse de l'eau bouillante et, un instant, fait écumer au feu; un troisième enfin, les paupières légèrement brillantées d'antimoine, vient noncha-

lamment offrir de la braise aux cigarettes ou verser le contenu des cafetières dans les tasses de faïence bariolée... Et, quand le marc s'est précipité au fond de son liquide bourbeux, les consommateurs le dégustent lentement. Des musiciens s'alignent sur les tapis coloriés d'une petite estrade. De leur phrase mélodique, monotone comme le chant d'un oiseau nocturne, le violon et la *darbouka* bercent la somnolence des buveurs et, les jambes croisées, accroupis sur les bancs qui se rangent dans la rue comme dans une église, ils s'assoupissent dans les éblouissements de la lumière diffuse, dans le bourdonnement continu des mouches. On leur passe sous le nez de petits plats de cuivre où fument des pastilles du sérail et, silencieux, engourdis, ils s'endorment en rêvant du passé, de l'avenir... de rien du tout.



SFAX : DANS LA RUE.

La porte des *sfakous* est double, comme toutes les portes de villes fortifiées. Chez nous, pratiquées aux deux bouts d'une sorte de couloir, les deux ouvertures se correspondent; en Tunisie, elles sont perpendiculaires l'une à l'autre. L'ouverture extérieure donne sur une petite cour ménagée dans un bastion; l'intérieure est pratiquée dans l'une des parois latérales de cette salle des pas perdus...

Des ferblantiers et des parfumeurs ont élu domicile sous les voûtes de celle-ci ; un cafetier s'y tapit dans une tanière, étend ses nattes d'alfa sur le pavé et paie des musiciens qui, pour arrêter les passants, exécutent une sorte d'air mécanique. Seul, secouant ses longues oreilles, un âne attaché dans leur voisinage les écoute malgré lui.

Les murs aveuglants d'une petite mosquée grossièrement bâtie,

naïvement ornée de colonnettes peintes, se lèvent devant nous. Nous sommes dans la ville arabe.

Des ruelles étroites; des maisons basses, retentissantes du glapissement de femmes invisibles; de petites portes vertes, découpées en fer à cheval, encadrées d'arabesques de pierre, bardées de clous à grosse tête, précédées parfois d'une dépression de terrain qui indique, — aujourd'hui affaissée sur son corps disparu, — la place où fut enterré un des anciens maîtres du logis; des lucarnes solidement grillées; des minarets aux angles empâtés, arrondis par le temps, semblant avoir été bâtis avec des mottes de terre qu'on aurait blanchies à la chaux; des murailles sur lesquelles, solidifiées, des stalactites de plâtre pleurent comme des larmes de cire sur une bougie; des murs ébréchés et montrant les caisses vides qui y jouent le rôle de pierres de taille; des voûtes qui, à demi effondrées, avaient été construites avec de petits pots de terre employés comme les Romains employaient quelquefois les amphores, comme nous employons nous-mêmes les briques creuses... Tel est, à première vue, l'aspect de cette ville.

Et des rues inclinées, glissantes, sinueuses, serpentent là dedans pleines de grognements de chameaux; pleines d'hommes assis dans des niches, comme des santons de pierre; pleines de joueurs de dames étendus sur des paillassons étalés au pied des murs. Tour à tour, elles passent sous des planchers ténébreux, sous des arcades transversales, sous des tentes éplorées, sous les rayons pesants d'un soleil implacable. Des boyaux s'embrouillent à travers les maisons, bouchés par un dromadaire accroupi ou par un âne chargé de deux couffes de figues; des impasses s'y enchevêtrent où ne s'ouvre pas une porte et que ferment, au bout, de petits magasins au-dessus desquels se superposent, en gradins, des terrasses et des murs blancs.

Des hommes demi-nus, des vieilles dépenaillées, des Négresses plantureuses et criardes assiègent des fours enfumés; des étagères, des petits bancs à jour, des lits aux colonnettes tordues, des coffres sculptés, peints, ruisselants de dorure s'amoncellent dans des boutiques papillotantes; une foule bruyante grouille

dans les *souks*; plus doux qu'en Algérie, quelques Aïssaoua crient et se démènent sans conviction dans un marabout devant lequel leurs coreligionnaires passent indifférents; par leurs portes largement ouvertes, des mosquées laissent, entre leurs colonnes, la vue planer sur les rangs serrés de deux mille turbans rouges, blancs ou verts. Là s'agenouillent les deux mille marchands qui, à l'heure de la prière, ferment leurs magasins et viennent écouter et marmotter des versets du *kitab*.

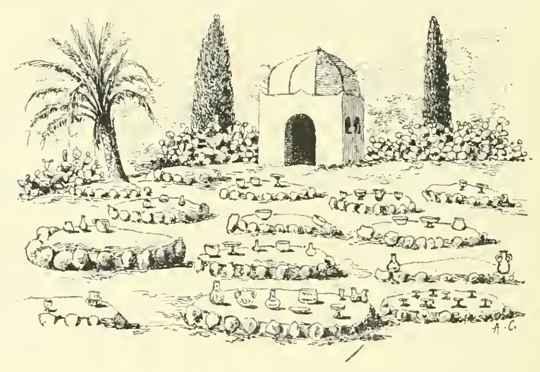
Le long des remparts démantelés, — restes de murs dont a soigneusement blanchi le tour des trous, des brèches et des fentes, — des couloirs étranglés et poudreux se glissent dans la chaleur et le silence.

La gorge ridée, de vieilles femmes, à la peau de parchemin jauni. s'y affaissent sur de petites portes et tendent aux passants une main sèche et osseuse; des bijoux sauvages y brillent sur des bras nus, teintés de ces reflets d'or mat que prennent au soleil les marbres des ruines; des matrones dont les formes opulentes ballonnent la draperie serrée sur leurs larges hanches y circulent, hardies et parlant très haut; repliées dans un étroit corridor, les pieds contre une muraille, la tête contre l'autre, de jeunes filles y sont couchées au travers de leurs portes et, bêtes humaines, regardent immobiles et muettes...

Nulle expression dans la placidité ovine de leur physionomie; nulle vie dans les traits figés de leur figure dure et impassible! Une lourde et rude chevelure d'un noir bleuâtre encadre leur visage violemment enluminé, visage qu'aucun de nos peintres n'a su ou n'a voulu reproduire. Tous semblent avoir reculé devant la réalité. Ils n'ont représenté qu'une femme arabe toute de convention, créée d'après les modèles de la rue Monge ou de Montmartre. La coquetterie barbare, la beauté déconcertante et cependant réelle de ces êtres d'une autre race nous étonne plus qu'elle ne nous attire. Elle s'éloigne trop des types adoptés par notre esthétique.

Aucun artiste n'a eu le courage réaliste de nous montrer ces mains aux ongles maculés de henné, aux doigts qui semblent avoir

été trempés dans l'encre, à la paume couleur de brique, au dos couvert par l'épingle d'ivoire d'hiéroglyphes si serrés qu'ils font comme des mitaines bleuâtres. Aucun n'a peint l'étrangeté de ces pieds teints de noir, de ces sourcils qui se rejoignent. Aucun n'a donné dans toute leur vérité brutale ces tatouages qui ceignent le front d'un mince diadème indélébile, cette croix ou cette étoile qui bleuissent au-dessus de l'espace intersourcilière, ces petites rosaces ou ces croix grecques en abîme dans le champ mordoré des joues, ces lignes qui partent du milieu de la lèvre inférieure pour s'étaler en éventail sur la saillie du menton. Aucun n'a rendu



UN CIMETIÈRE ARABE.

l'éclat fixe et sauvage de ces grands yeux qui, rehaussés d'alquifoux, tiennent la moitié de la face et dont le regard tantôt étincelle, tantôt, profond et vague, semble noyé dans les vapeurs d'un rêve.

Ce que nous disons de la figure peut se dire des palmiers, des villages, du ciel, de la terre, de toute la nature africaine. L'Algérie seule a été étudiée, jusqu'à présent, mais aucun paysagiste n'a produit autre chose qu'une Algérie fictive, imaginaire. La Tunisie sera-t-elle mieux comprise? Bien rares sont encore ceux qui en ont exploré le champ pourtant si vaste, qui ont sondé sa mine inépuisable de couleur et de lumière !... Il est si facile de photographier sans cesse les arbres de Fontainebleau, si



SFAX : DANS LES JARDINS.

commode de tirer de perpétuelles éditions des paysages prosaïques de Barbizon ou de Marlotte!

Autour de la ville, — côtoyant les remparts que, rondes ou carrées, des tours flanquent de cinquante en cinquante mètres, — court un chemin dont le sable durci est à peu près praticable aux voitures.

Par là, dans la terre aride, s'étend un vaste cimetière qui fourmille de tombes. Simples bâtis blanchissants que des maçons paresseux construisirent avec un pétiole de palme en guise de truelle, ces sépulcres ne sont qu'une sorte de cercueil en maçonnerie, ouvert d'une fente longitudinale dans laquelle végètent quelques plantes sauvages. Un trou y est creusé qui se remplit lorsque, comme des gouttes de sueur, tombent quelques larmes de pluie et les oiseaux du ciel viennent alors y boire. Courbe sur sa tranche extérieure, une pierre, pareille au segment triangulaire d'une petite meule, est ordinairement placée de champ sur la tête de ces monuments d'une modestie extrême... On ne détruit jamais les tombeaux, le nombre s'en accroît chaque jour et ils finissent par s'étendre en immenses champs de pierres à travers lesquels chacun circule avec la même tranquillité qu'à travers des champs de ruines centenaires.

C'est au pied de ces remparts que, en juillet 1881, nos troupes rencontrèrent et défirent les Mehedbas, les Metellits, les Zlass et les Souassi soulevés par les Turcs et conduits par Ali-ben-Kkalifa. Les vaincus s'enfuirent vers la Tripolitaine où nous avons déjà rencontré quelques-uns de ceux qui y sont encore.

Au nord des remparts, — au delà des vastes espaces de sable blanc où, dit-on, se pressaient autrefois les arbres d'une forêt que brûlèrent les Vandales, — s'affaissent et flambent dans la lumière des *gourbis* de palmes, des dômes de marabouts, des dattiers, des amas de murailles qui forment des villages.

De temps à autre, passent des chameaux, des cavaliers, des paysans qui sortent par Bab-el-Djebli, — la porte des champs, — opposée à Bab-el-Divan par laquelle nous sommes entrés en ville. Le poignard à la ceinture, le fusil sur l'épaule, des proprié-

taires vont, à cheval, garder contre les chacals, les maraudeurs et les nomades, les jardins où, entre des haies de cactus, ils récoltent leurs dattes, leurs pêches, leur raisin, leurs amandes, leurs pistaches et ces figues dont l'alcool mélangé à de l'essence d'anis constitue une sorte de *raki* analogue à celui du Levant.

Plus loin se creusent les citernes de la Nasria. Elles occupent un enclos de deux hectares dont le sol, — revêtu, comme une terrasse, d'une maçonnerie imperméable, — est percé de cinq ou six cents ouvertures, bouches de petits réservoirs souterrains qui peuvent contenir, chacun, de quinze mille à vingt mille litres d'eau. Là s'emmagasinent les pluies... quand il en tombe.

Si nombreux que soient ces trous prévoyants, ils ne peuvent cependant faire face aux besoins de la ville et un Maure généreux a, de ses deniers, fait établir les Fesguias, à l'ouest. On appelle ainsi une petite vallée dont on a bouché les fissures, dont on a, en partie, maçonné les parois. Des barrages successifs la divisent en réservoirs dans lesquels le liquide qui s'y recueille laisse déposer son limon. Elle constitue ainsi de véritables citernes à demi naturelles.

Dans de grossières et lourdes barques, des Bédouins arrivent, en même temps que nous, à bord du paquebot qui va nous emporter. Ils ont en sautoir, dans une fonte de cuir rouge, des poignards et de grands pistolets à la longue crosse courbe. Ils résistent, mais, prudemment, on les désarme au moment où ils passent la coupée. Cet arsenal ne leur sera rendu qu'à l'arrivée... Le choix d'une bonne place dans quelque coin du navire, le partage d'une tranche de pastèque pourraient, sans cette précaution, amener des rixes sanguinaires. Des femmes les accompagnent. Les jeunes promènent autour d'elles de grands regards effarés et se serrent comme des brebis à l'approche d'un danger inconnu; déjà exténuées de mal de mer, les vieilles vacillent en touchant le pont et s'assoient où elles tombent, comme si, flageolantes, leurs jambes se dérobaient sous elles. En riant, les matelots les poussent ou les portent ailleurs, — ballots inertes

mais plaintifs, — et, hommes, femmes, enfants, se tassent vers le beaupré avec leur précieux *semdouk*, — ce coffre de bois peint qui est leur inséparable compagnon de route, — avec leurs couffins de provisions excentriques, leurs alcarazas humides, leurs pots de miel, leurs marmites de *couscous*, leurs melons, leurs lambeaux de rôti de suite étalés sur des nattes d'alfa, sur des tapis usés. Et comme un amas de chiffons qu'on aurait balayés dans un coin, ils se pressent en un tas de guenilles blanchâtres dans lesquelles vivent et se meuvent des figures noires, des yeux étincelants, des dents de chat sauvage, des mains tatouées, des têtes dont un voile qui glisse découvre les sequins d'or et les foulards voyants.

— La pauvre jolie petite fille ! dit un passager français.

Et il caresse la joue brune, veloutée comme une pêche, d'une enfant qui lève sur lui ses beaux yeux de gazelle étonnée.

— *Khramsa!* gronde la mère qui dirige vers lui ses doigts réunis en faisceau. *Khramsa!* Cinq ! répète-t-elle pour écarter l'*aïn*, — le mauvais œil, — que le *roumi* a jeté à sa progéniture.

Songez donc! Il suffit de regarder un petit Arabe pour lui porter malheur.

Où vont ces voyageurs sauvages? Seconder les *Khrammès*, ces agriculteurs sédentaires qui se louent aux propriétaires du sol et qui touchent, comme salaire de leur travail, le cinquième de la récolte dont, depuis l'ensemencement, ils sont tenus de suivre toutes les phases. Ils vont moissonner dans les campagnes du nord, comme, en hiver, ils iront collaborer à la cueillette des olives.

Felouques et mahonnes balancent pesamment leurs antennes qui gémissent, elles se poussent, se heurtent, roulent et tanguent le long du bord. Elles hissent leurs derniers ballots; les *moul' el flouka*, — les patrons, — s'agitent et crient... Embarque ! Embarque !

La nuit s'approche... Au nord bleuissent, el-Cherghi et el-Rharbi, les deux îles Kerkennah, — les Carcàni, comme les appellent les marins de Marseille.

Les alcyons tournoient autour de leurs palmiers qui semblent pousser dans les vagues. Occupé par des pêcheries, le chenal qui les sépare de la terre ferme est impraticable aux navires et nous les *doublons* pour remonter leur côte orientale, pour suivre une route tracée par des bouées qui, semblables à de gigantesques bouteilles, balancent sur les flots leur goulot noir et rouge.

Montées par des matelots par des pêcheurs funèbres dans leur



LES KERKENNAH : UN PÊCHEUR.

caban à capuchon ou dans leur chemise de drap noir galonnée de blanc, des loudes et des balancelles remorquent des chapelets de barques. Elles pêchent... Et, du haut de leur tillac, les patrons inquiets surveillent le large d'où, pour fondre sur eux, accourent trop souvent, comme des oiseaux de proie, les Grecs et les Siciliens qui les pillent à coups de fusil.

Près de la côte, des lignes noirâtres décrivent, à fleur d'eau, des sinuosités arrondies ou anguleuses. Ce sont des *canards* et des *hasors*.

Très usités en Provence, les *canards* sont, disposés en rond,

des filets flottants sur lesquels tombent et se prennent les mulets qui bondissent pour franchir le cercle infernal dans lequel on les a enfermés.

Les *hasors* sont des claies de palmes fichées dans les hauts fonds et disposées en *cherfias*, — en palissades compliquées, — dans lesquelles on pousse les poissons comme dans les madragues.

Ainsi que les Djerbiens, les Kerkenniens s'enrichissaient jadis en recueillant dans leurs récifs les murex dont on tirait la pourpre... La chimie et les révolutions ont, depuis longtemps, ruiné cette industrie royale.

Ni eau, ni terre, le sol plat de ces îles, qui servirent de refuge à Annibal et à Marius, est une vaste mosaïque de petites oasis, d'étangs aux bords dénudés et changeants, de *shakhr'* marécageuses, de plaines miroitantes de sel, de landes incultes où se promènent les hérons, de lambeaux de terrain où poussent péniblement des caroubiers, des oliviers et des vignes.

Sous l'autorité d'un *cheik* qui relève du *khalifa* de Sfax quatre mille Berbères aquatiques peuplent les Kerkennah et y vivent dans les *bordjs* de Mou-Amlah, d'El-Attaya, d'El-Abessya...

Le jour paraît... Cette haute tour qui surgit, là-bas, dans les brumes argentées du matin, c'est Lella-Khadidja. Elle domine un cap, — le ras Capoudiah, — qui sépare le golfe d'Hamamet de la Petite-Syrte... A sept heures, nous sommes en vue de Mehdia.

Encore une ville blanche ! On dirait un immense goéland qui, étendant des ailes verdâtres, arriverait à nous en rasant la surface radieuse des flots...

Des barques démâtées dorment sur le sable ; crêtée d'un vieux mur, une petite falaise soutient la route qui longe la plage ; méditatifs comme des sphinx de bronze, des Arabes s'accroupissent sur des pans de ruines et regardent le large ; d'autres entrent dans les vagues et y font leurs ablutions, le visage vers la Mecque.

Mehdia qui, au xe siècle, fut fondée sur les restes d'une ville

romaine et qu'habitent aujourd'hui dix mille âmes tranquillement mécréantes, laisse la terre ferme aux jardins, aux palmiers, aux oliviers dont elle vit et se presse sur une presqu'île dont elle occupe la base... Ce n'est qu'un grand village arabe : ruelles sans pavé ; maisons réduites au strict nécessaire et dont la porte unique est souvent doublée, à l'extérieur, d'une gracieuse portière en filet ; boutiques où se vendent des poteries bizarres et aux poutres desquelles une queue de thon se suspend en amulette ; marchands de couffes et de dattes qui abritent leurs misérables étalages sous des tentes lacérées ; cafés dont la voûte hémisphérique se perce en pomme d'arrosoir, dont le sol est jonché de l'algue sèche qu'y a poussée le vent de mer.

Sous des arceaux enfumés, dans des taudis encombrés d'outres, d'alcarazas, de pastèques pléthoriques, de melons anémiés, se terrent des tisserands... Habitués à être assis par terre et forcés de l'être comme nous, ils ont tourné la difficulté en creusant dans le sol un trou dans lequel ils se blotissent. Ils ont ainsi à la portée de la main tous les objets épars autour d'eux. Et, avec des navettes d'os qui semblent dater de l'âge de la pierre, sur un métier dont les montants sont des troncs de palmier, dont les traverses grossières sont reliées par des lanières de peau, ils tissent les burnous épais, les manteaux bruns des femmes, les longues ceintures jaunes et rouges que termine une cordelière. Près d'eux, un aide enroule les fils et la laine sur des dévidoirs en roseaux ; un autre tresse des cordons de soie dont il a attaché le bout au gros orteil de son pied nu.

Près du rivage s'élève un grand bâtiment blanc. C'est le *bordj*, — la forteresse, — qui avait, autrefois, la prétention de défendre Mehdia et qui ne sert plus guère aujourd'hui que de lieu de détention.

Un passage voûté la traverse de part en part. Un cafetier occupe, selon l'usage, les niches creusées dans les parois de ce tunnel et les humeurs de café y écoutent avec un sourire complaisant les hâbleries d'un tirailleur, enfant du pays qui,

devenu à peu près soldat français, leur raconte, avec les allures gouailleuses et débraillées d'un caporal faubourien, les péripéties de la campagne merveilleuse qu'il a faite en imagination.

La vieille et lourde porte de la prison met, sur ce corridor, son seuil formé d'une colonne antique que les passants usent du frottement de leurs sandales. Des fonctionnaires du bey feuillettent sous ses arceaux un gros livre d'écrou qui est, en même temps, un grand livre de comptes. Des gardes s'y tiennent qui ne diffèrent de leurs captifs ni par le costume, ni par la mine.

Dentelées de créneaux délabrés, quatre murailles entourent le petit préau qui forme le cœur de ce monument rébarbatif; des cellules donnent sur cette cour ; une citerne y ouvre la bouche au ras du sol; des décombres s'y entassent dans les coins; de vieux boulets de pierre y roulent, tombés on ne sait d'où, peut-être lancés, il y a trois cents ans, par les basilics et par les couleuvrines de don Garcia de Toledo et de don Juan de Véga.

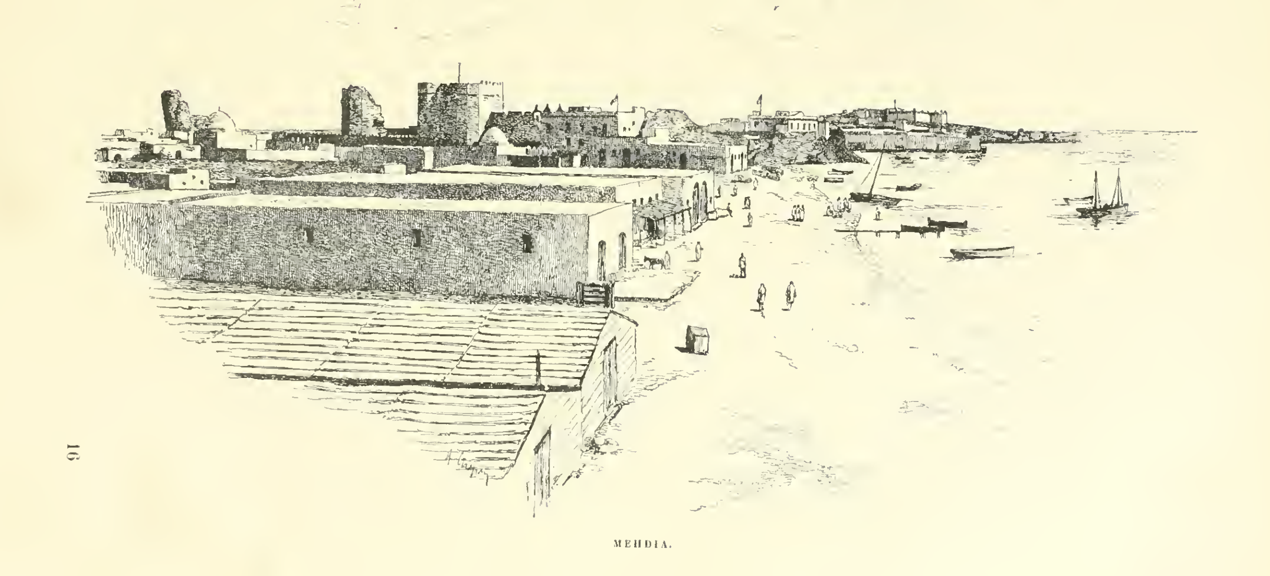
Et les prisonniers errent comme des âmes qui n'auraient pas une obole pour passer le Styx... Les uns s'abandonnent et gisent sur les gravats; les autres s'accroupissent sur des pierres, laissent, sur leurs genoux, pendre leurs mains tatouées de croissants emmanchés d'une croix et fixent devant eux des regards que ternit un morne découragement.

— *Maktoub Rabbi!* Dieu l'avait écrit! soupirent les plus résignés.

Et, tristement accotés aux murailles, ils tricotent des calottes blanches.

— Un prince! se disent-ils tous à votre vue.

Et ils s'agitent, ils accourent, ils vous entourent, ils réclament, ils prient, ils supplient, ils implorent la liberté... Pauvres gens! Ils devaient payer au gouvernement, les uns le *Kanoun*, qui est une taxe sur les arbres, les autres l'*Achour*, qui est une dîme sur les céréales, ceux-ci la *Mechia*, qui est un droit sur les charrues, ceux-là la *Médjba*, qui est une impôt de capitation ou la *M'radjas* qui grève les jardins maraîchers... Le simoun a soufflé, les sauterelles sont venues, ils n'ont put s'acquitter de leur dette



MEHDIA.

et, coupables de pauvreté, ils demeureront ici jusqu'à ce que, pour eux, leurs parents aient satisfait aux exigences du fisc.

Leur misère vous touche-t-elle ? Voulez-vous voir la reconnaissance se manifester de la façon la plus bruyante et la plus expansive? Vous avez à la poche la clef d'argent qui ouvrira leur cachot. Vingt-cinq francs pour le plus criminel et les portes s'élargiront devant lui... Il tombera alors à vos pieds, il baisera les pans de votre habit, puis il se lèvera, il secouera son burnous, il s'envolera comme un oiseau dont on a oublié de fermer la cage et, à tire-d'ailes, il fuira vers ses campagnes lointaines, il fuira tant que, derrière lui, blanchiront les murs de la citadelle maudite.

Au fond du préau, derrière trois arcades isolées, — seul reste d'une galerie dont le plafond a disparu, — des hommes nous regardent à travers des judas grillés... C'est la cage des bêtes féroces! Ceux-là ont commis de véritables crimes. Ils attendent leur départ pour le bagne de Tunis ou la liberté définitive que, par la main du bourreau, leur donnera la mort, la grande libératrice.

Grossièrement taillée en gradins, une maçonnerie accolée à un mur conduit de la cour à la caserne qui la flanque, entassement irrégulier de salles dont les portes et les fenêtres s'ouvrent à tous les vents, de casemates que des meurtrières éclairent à travers des murailles épaisses, de corridors étroits, d'escaliers dont les marches sont des débris sculptés arrachés à des monuments d'autrefois. L'édifice est couronné de terrasses branlantes que couvre une épaisse couche de poussière. La brise râle avec de petits sifflements aigus sur les jusquiames et sur les belladones qui s'y dessèchent dans les crevasses; des boulets inutiles y traînent au pied des parapets disjoints; des canons en retrait d'emploi y gisent sur le flanc, comme des cadavres de bronze; des lézards gris s'y étirent au soleil... Et, l'âme attristée de la vétusté, du deuil de toutes ces choses, de l'abandon désolé dans lequel elles finissent, on laisse son regard se perdre, songeur, sur les terrasses voisines où errent des femmes drapées comme des spectres; sur la ville qui se déroule mollement,

blanche et mélancolique comme un champ de neige; sur des campagnes inconnues; sur l'immensité bleue de la mer qui sommeille...

Cette forteresse fut, — toujours en 1881, — le siège et le prétexte de batailles tragi-comiques entre les Arabes des tribus qui accouraient pour défendre ceux de Mehdia et les Arabes de Mehdia qui ne voulaient pas être défendus. Ces derniers avaient eu gain de cause lorsque, disent les gens du pays que ce souvenir amuse encore, apparut notre flotte. Compagnies de fusiliers, obusiers de montagnes, chaloupes armées en guerre, tout était prêt pour le débarquement... Un bateau se détachait cependant de la côte et voguait vers l'amiral. Il portait un Européen.

— Oh! du canot! fit le factionnaire de la coupée.

Le canot ne répondit pas. On le laissa venir.

— Parlementaire? demanda-t-on au brave homme qui le montait.

— Moi? Pas plus! répondit-il. Eh! je suis de Marseille!... Seulement il y a quarante ans que je fais ici les peaux et éponges et je n'ai jamais vu de cuirassé. Alors...

— Oh! du canot! hélait encore la sentinelle.

Une nouvelle barque arrivait à force de rames.

— Votre patente? cria d'en bas son passager. Je suis le *raïs*, le capitaine de la Santé.

Un commerçant! Un agent sanitaire!... Cela ne pouvait se passer ainsi! Et, tout de même, on envoya à terre les matelots qui devaient prendre possession des forts. Les Mehdiotes les attendaient sur la plage... avec des poulets, du *couscous* et des dattes. Ils avaient peur, les pauvres! Ils voulaient attendrir nos hommes. Il n'en faut pas tant pour toucher le cœur de *Mathurin!*... Et, dans ce combat de comédie, les éclats de rire remplacèrent ceux de la fusillade.

Si la marine était en gaieté, l'armée éprouvait, en même temps, une déception aussi réjouissante. Elle marchait sur Kaïrouan, le foyer de l'insurrection, le sanctuaire inviolé de l'Islam tunisien!... On allait moissonner des lauriers!... On ne moissonna que des lauriers-roses.

Vingt mille hommes, commandés par six généraux et par

quatre mille caporaux ou brigadiers, arrivaient, tambour battant... On ne pouvait cependant canonner une ville sainte sans lui avoir fait au moins les sommations qu'on ne refuse pas à de simples grévistes. Un officier fut envoyé en avant.

Personne! Rien qu'un gros turban qui se montrait timidement dans une embrasure et qui, à son approche, plongea comme le chapeau de Polichinelle derrière la rampe de son théâtre.

— Cordon, s'il vous plaît! cria le cavalier en frappant du pommeau de sa cravache la porte qui s'ouvrit aussitôt.

— *Cebah el-keir, ya sidi cap'tain!* Bonjour, monsieur le capitaine! dit un Arabe qui se présenta, la main sur le cœur, le sourire sur les lèvres. *Ou Allah ikemmel mouradek!* Et que Dieu accomplisse tes souhaits!... que demandes-tu?

— Les clefs de la ville.

— *Ou rass babak!* Par la tête de ton père!... Nous allions justement te les offrir.

Et, derrière ce concierge d'une politesse ineffable, apparut le gouverneur suivi de son escorte. Il venait au-devant de nos bataillons; ils n'eurent qu'à le suivre... Et Kaïrouan peut encore se vanter de n'avoir jamais subi le siège des chrétiens.

Voilà, cependant, comme on écrit l'histoire, à Mehdia!

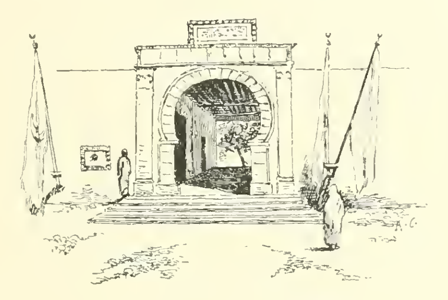
Le chemin qui suit la plage traverse bientôt la place de Tunis, vaste carré de sable où se prélassent des dromadaires, où se rangent une petite mosquée à la porte largement ourlée d'émail vert et bleu, un minaret mal d'aplomb, des masures disloquées, des cafés dans des cabanes. Il sort ensuite de la ville et nous conduit vers l'extrémité du cap qui se renfle, là-bas, en un monticule couvert de tombes et de débris, couronné par une kasbah et par le marabout de Sidi-Djabeur.

Et ce ne sont, en route, que fragments de maçonnerie énormes, restes du vieux port d'Africa définitivement démantelé par Charles-Quint; ce ne sont que pans de bâtisses alignés sur la plage, que blocs de béton, que murailles fendues, que hautes portes ne s'ouvrant plus que sur le vide, que décombres dans lesquels gisent des fûts de marbre et des chapiteaux sculptés qui déjà

étaient des ruines à l'époque où les chevaliers de Malte les employèrent comme de vulgaires matériaux de construction.

En un coin du rivage dort, à demi comblée par les moellons de ses jetées détruites, une petite darse à laquelle aboutit encore le chenal qui, taillé dans le roc, y conduisait jadis les galions et les galères. De puissantes chaînes dont on retrouve les traces la fermaient en temps de guerre; des tours dont la mer sape les derniers vestiges la défendaient contre les navires ennemis.

Sec et blanc, le terrain de la colline dénudée qui fait au cap comme une tête de crocodile est, dirait un géologue, un conglo-



MEHDIA : UNE ENTRÉE DE MOSQUÉE.

mérat de pierres, de coquillages, d'ossements humains et de fossiles, débris de la vie préhistorique confondus avec les débris des générations qui vivaient hier et qui, déjà, sont aussi loin dans la nuit du passé que les bélemnites et les ammonites auxquelles se mêlent leurs cendres... Il n'y a plus de temps pour les êtres entrés dans cette éternité qui ne connaît pas de mesure, dans cet infini où ne sont plus ni veille ni lendemain. Ce monticule n'est qu'un vaste ossuaire sur lequel plane la solitude du néant... Pas une couronne sur ces tombes! Pas une fleur qui y exhale le triste parfum du souvenir! Sur elles est retombé le linceul de cet oubli qui est comme une seconde mort...

Un grain se prépare. Frangés d'argent, de gros nuages aux teintes funéraires ont monté dans le ciel obscurci; la mer qui clapote aux souffles d'une brise soudaine s'est assombrie comme

une mer de Bretagne et ces promesses fallacieuses d'une pluie qui ne tombera pas jettent un voile de deuil sur ce paysage funèbre... Le vent pleure sur les touffes jaunâtres des herbes qui meurent entre de gros cailloux polis comme des crânes, entre des fémurs et des humérus rongés par les bêtes; il gémit sur les pierres dressées, sur les stèles en turban qui font autour de nous comme un peuple de nains difformes, comme une légion de pygmées pétrifiés; il se plaint à l'angle des ruines mélancoliques... Et, le cœur oppressé, on entend la voix lointaine de ceux qui ne sont plus mais dont la mémoire est partout, de ceux qu'on a aimés et qui, les premiers, sont partis pour le pays de tous les morts.

Au bout de la presqu'île blanchissent, au niveau du sol, des voûtes qui résonnent sous les pas. Des ouvertures carrées en percent le dos arrondi et les pierres que nous y poussons du pied tombent lentement pour aller réveiller, en dessous, des clapotis sinistres, des bruits qui, longtemps, roulent dans le vide. Si l'œil plonge dans ces antres, s'il s'habitue à leur obscurité, vaguement il y aperçoit des murailles souterraines que traversent de grandes portes donnant sur d'autres ténèbres, vaguement il y découvre des soupiraux qui, béants, donnent sur d'autres profondeurs.

Ce sont, creusées par les Phéniciens, les citernes à deux étages d'Africa, de Turris Annibalis, de la grande ville qui existait ici et que le temps a effacée du monde... Toujours l'image de la destruction et de la mort !

Et, tout à coup, comme pour nous rappeler à la vie, éclate le rire de cristal de deux écoliers qui, — donnant la main à une toute jeune sœur en robe mi-partie comme celle des orphelines d'Amsterdam, — nous suivent à travers les tombes et s'amusent de notre costume d'Europe.

Des rochers, de nouveaux morceaux de murailles bordent le rivage septentrional du cap ; des femmes en bleu y lavent dans les vagues qui, le grain passé, ont retrouvé leur azur...

Des chameliers crient derrière leurs bêtes; des gamins multicolores, — de petits Mustapha et de petites Aïcha, de petites Fatma, et de petits M'hammed, — courent par les ruelles en vols de perruches babillardes... Nous sommes rentrés en ville.

V

ED-DJEM ET MONASTIR

DE MEHDIA A ED-DJEM. — AUTOUR DE MEHDIA. — SIDI-AHMED. — ED-DJEM. — AMPHITHÉATRE. — ANTIQUITÉS. — CUISINE ARABE. — EN MER. — OLIVIERS. — MONASTIR. — ÎLOTS. — SOUKS. — RUES. — PRISON. — DE MONASTIR A SOUSSE.

— Combien de temps pour parcourir les trente-cinq kilomètres qu'il y a d'ici à Ed-Djem?

— Avec de bons mulets, trois heures... *In cha Allah !* S'il plaît à Dieu.

— Et avec une voiture?

— Cinq ou six... Tu ne pourrais pas, le soir, être revenu à Medhia. Les pistes sont si mauvaises!

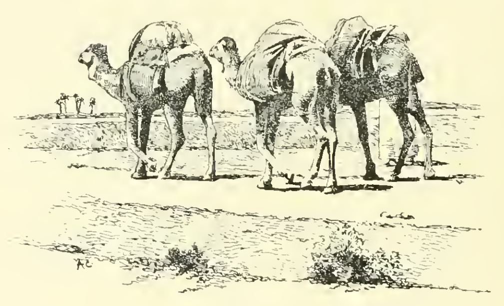
— Prenons des mulets.

Quatre heures du matin... Tout est bleu et or. Le firmament est encore poudré d'étoiles. Les astres sont certainement plus nombreux au ciel d'Afrique qu'au ciel de France... Et, gaiement, nous trottons dans la poussière.

Hassan, — le digne Métellit qui nous accompagne, — s'est contenté de jeter un vieux burnous sur le dos de sa bête dont ses jambes nues serrent les flancs nerveux, dont, aplaties et crevées, ses larges babouches battent le ventre maigre, zébré des longues cicatrices qu'y a tracées le fer rouge. Un chapeau démesuré ombrage sa tête; comme un sceptre, sa main droite tient un bâton auquel, pour en faire un aiguillon au triple dard,

il a attaché des folioles de palmes, rigides et acérées comme des stylets d'acier. A son côté sont, avec la vieille *djebirah* obligatoire, suspendues quelques provisions très prudentes et une bouteille de café noir... On a l'habitude de prendre cette boisson à une assez haute température et c'est la seule que, pendant ces voyages, la chaleur ne rende pas écœurante. Nous serons trop heureux d'y recourir quand l'air chaud séchera notre langue, quand la poussière brûlera notre gorge. Inutile de dire qu'un fusil inoffensif danse sur le dos de notre guide.

Notre propre monture est harnachée comme si elle devait porter la respectable personne d'un *caïd* ou d'un *khalifa*. Ses œillères



EN ROUTE.

sont timbrées d'un croissant de laine rouge; sur son poitrail sautillent et tintent des amulettes de métal. Drapée d'écarlate et très suffisamment rembourrée, sa selle a un petit dossier et, devant, un énorme bourrelet sur lequel on s'accoude pendant les fatigues de la route, sur lequel on écrit, sur lequel on dessine aussi commodément que sur le pupitre d'un cabinet. De courtes étrivières soutiennent de larges étriers dans lesquels le pied s'emboîte... Et, sans lassitude, sans préoccupation, on chevauche là-dessus comme on se balancerait dans un fauteuil berceur.

Le burnous dont la blancheur doit repousser les rayons du soleil flotte sur nos épaules, mais à cet accessoire si utile se réduit notre travestissement indigène.

— Se couvrir tient frais, disent les Arabes qui s'emmitouflent en été mieux que nous en hiver.

Faites un peu comme eux quand vous irez en Afrique. Habillez-vous de flanelle et prenez le burnous; ne portez que du linge non empesé ; remplacez la cravate par un cordon de soie ; ayez la barbe et les cheveux très courts (*Sah'h'a et-tah' fifa*, être rasé donne la santé, affirme un adage tunisien) ; coiffez-vous d'un casque à large couvre-nuque; protégez vos yeux avec des lunettes



LA PRIÈRE.

qui, foncées et garnies de toile métallique, vous défendront contre la poussière et la lumière et vous donneront, en même temps, une agréable illusion d'ombre et de fraîcheur; armez-vous enfin d'un parasol. Et, ainsi équipé, vous pourrez, sans crainte, affronter les espaces les plus embrasés, braver les soleils les plus ardents...

Un beau militaire européen passe au grand trot, escorté de deux cavaliers indigènes qui caracolent, le fusil au travers de la selle. C'est un simple préposé des douanes franco-beylickales !... Il fait un détour pour aller inspecter la côte.

Et par les jardins où de charmantes petites villas mauresques entr'ouvrent leurs fenêtres vertes, par les campagnes où des bosquets de palmiers balancent leur éventail sur de blanches maisonnettes, le long des marabouts que gardent des cactus menaçants, nous trottons toujours.

Nous nous enfonçons, maintenant, dans les oliviers qui font à Medhia une ceinture large de quatre à cinq kilomètres. Hommes et femmes, des gueux en haillons errent déjà parmi les troncs rugueux. Ils semblent se livrer à des occupations champêtres... Mais, nulle part, aucune trace de leur travail!

Les arbres alternent avec des champs arides, avec des terrains sablonneux où bleuit le romarin, où frissonne l'alfa, où, en larges hémisphères aplatis, les jujubiers buissonneux étalent leurs épines et leur verdure tendre. Jamais, en labourant, l'Arabe ne se donne la peine d'arracher ces arbrisseaux parasites! Sa charrue les tourne. Convaincus du crime de recéler des reptiles venimeux, quelques-uns de ceux-ci ont, pourtant, été condamnés aux flammes. Et, sous le fouillis charbonné de leurs brindilles mortes, le sol noir se jonche d'escargots que la calcination a blanchis et qui, plus que jamais, méritent leur nom conchyliologique d'*helix candidissima*...

— *Ach namallah!* entonne Hassan d'une voix chevrotante, *Ach namallah! Galbi achag!.. La-a-assmar! Ach namallah! N'dih lessoulah, Rabbi 'dla!* Tant pis! Mon cœur aime sa belle figure brune. Tant pis!.. Que les marabouts me pardonnent et que Dieu me le ramène!..

Et rien ne peut traduire le charme langoureux, rien ne peut rendre la grâce sauvage de ces rapsodies entendues dans le pays qui les a créées. Ce sont comme les berceuses des vieilles grand'mères; ce sont comme les ballades sans air bien défini et que, peut-être par atavisme, les très anciens matelots de Provence chantent quelquefois dans leurs barques, par le calme sonore de leurs beaux soirs d'été; ce sont, en même temps, des chansons d'enfants et des chansons de vieillards. Elles symbolisent ainsi les hommes qui les disent. Le peuple arabe, — le vrai, non celui des villes, mais celui qui vit sous la tente, —

n'est-il pas un peuple très vieux et, par bien des côtés, demeuré tout enfant? N'est-il pas, si on veut, retombé dans l'enfance des peuples? Nous avons progressé, nous avons tout bouleversé autour de nous, nous ne sommes plus l'humanité d'il y a mille ans, nous sommes des hommes nouveaux, nous sommes jeunes... Lui a vécu sans changer, il a vieilli dans sa foi, dans ses mœurs, dans son costume. Sa civilisation a, un instant, il est vrai, éclairé et ébloui le monde mais l'éclat s'en est bien vite éteint. Et il est retombé dans ses habitudes premières, il est revenu à la simplicité des antiques patriarches, à la touchante naïveté des premiers âges...

Et, lentement, nos mulets, déjà paresseux, gravissent une pente douce dont le sol argileux et sec résonne sous leurs pas. La nappe encore sombre de la mer et la kasbah de Medhia, — près de laquelle, vers le nord, blanchit la nappe de sel de la Sebkhra M'ta-Moknine, — apparaissent derrière les arbres qui s'éloignent. Devant nous, monotone, s'étend l'immense plaine jaunâtre que nous allons traverser dans la direction du sud-ouest...

Les constellations pâlissent et s'éteignent; tout se teinte de rose; notre ombre se forme tout à coup et s'allonge sur notre droite; une haleine chaude caresse notre visage. A l'horizon, comme dans une poussière de cendres rousses, monte un gros disque de fer rougi. C'est le soleil.

Hassan met pied à terre, et, sur son burnous étendu, se tourne vers l'orient :

— *Le hamdoullaï eurbeu el alamina, maliki lioum dini iaka, naboudou aallioum al dallim hamdoullaïn. Amin!*

Et, ce disant, il se tient debout, les mains à la hauteur des épaules et ouvertes vers la Mecque; il baisse la tête, joint les doigts et laisse retomber ses bras; il s'agenouille, assis sur ses talons; il se prosterne et touche la terre d'un front qui s'humilie; il se lève enfin et se passe les mains sur la figure... *Amin!* Sa prière est dite et il se remet en selle.

Cette piété des musulmans nous étonne, mais moins que notre indifférence religieuse ne les étonne eux-mêmes. Elle fait plus

que les étonner, elle diminue la confiance qu'ils pourraient avoir en nous.

Un négociant arabe cherchait, un jour, un employé qui lui servît d'interprète :

— Qu'es-tu ? demanda-t-il à celui qui se présenta.

— Chrétien.

— Et tu vas à la messe ?

— Oh ! non, dit, en riant, le Français qui crut lui faire plaisir.

— C'est bien... Je ne veux pas de toi.

Les sons traversent la limpidité de l'atmosphère aussi nettement que la lumière traverse un bloc de cristal et, parcourant la solitude sans y rencontrer aucun obstacle, des bruits lointains, des chants d'oiseaux, des bêlements de brebis invisibles nous arrivent en vibrations d'une précision, d'une netteté saisissantes.

Autour de nous, toute ronde comme la plaine mer, s'étend maintenant l'immensité plate, la lande africaine tigrée de jujubiers, verdâtre d'alfa, blanchâtre d'efflorescences salines... C'est le steppe, à peine animé, de loin en loin, par les battements d'ailes d'une alouette, par le passage de quelques Arabes qui, somnolents, s'en vont, la gargoulette obligatoire attachée au flanc ravagé de leur chameau.

Hassan prétend raccourcir le chemin. Il dédaigne les sentiers battus et, par le calme majestueux des espaces enflammés, dans le large repos des solitudes silencieuses, nous marchons après lui, baigné, pénétré de chaleur et de lumière, ces deux principes de toute vie.

Rien ! Et on s'identifie à cette nature embrasée ; on sent son âme se dilater dans ce vide qu'aucune barrière n'enserre et qui semble sans fin ; on est envahi jusqu'au fond de l'être par l'imposante et mâle poésie de ces paysages effrayants dans leur nudité sublime... On ne sait plus où on est, ni d'où on vient, ni où on va. On écoute, distrait, la grande harmonie du désert silencieux. L'esprit flotte dans un indéterminé, dans un vague voluptueux semblable à celui du premier sommeil. C'est

une trêve aux banalités de la vie ; c'est un rêve qui, pour un instant, vous affranchit de toutes les conventions sociales, de toutes les mesquineries de l'existence. Et, involontairement, on s'attache à ces pays grandioses, patrie entrevue dans l'élargissement fugitif d'un songe de grandeur et de liberté. Vus une fois, on veut les revoir encore, on veut y revenir comme le fumeur d'opium, comme le mangeur de *haschich* reviennent à leur ivresse. Et, si on savait les traverser pour jamais, on en quitterait les solitudes émouvantes avec plus de regrets au cœur, avec plus de larmes aux paupières qu'on ne quitterait la ville la plus animée et la plus luxueuse de l'Europe...


FEMME ARABE.

— *Ouallah! Ou Rabbi! Bellah el ad'him !* crie Hassan qui, malgré sa piété, jure comme un païen.

Et, nous réveillant en sursaut, brusquement il saisit et secoue notre mulet par la bride. Le pauvre animal que nous laissions marcher à l'aventure a voulu gravir l'un de ces mamelons qui bossuent le sol, empanachés de jujubiers, et son pied s'est enfoncé dans le vide. Il a marché sur une ville de rats ! C'est avec les déblais du terrain qu'ils ont fouillé pour y creuser leur demeure que ces rongeurs ont élevé ces boursouflures. Quelques-unes d'entre elles se sont éboulées en partie et leur tranche ressemble à celle d'un tronc d'arbre qu'auraient percé et évidé en tous sens des termites gigantesques.

Plaies saignantes de la terre qui se fend et qui s'entrouvre sous les feux du ciel, la plaine se ravine ensuite de larges et profondes crevasses. Rougeâtres, taillées comme à l'emporte-pièce, elles s'entre-croisent ainsi que les mailles d'un filet ensanglanté. Et, à chaque pas, notre monture pointe les oreilles, s'arrête et hésite au bord d'une de ces fissures.

— N'aie pas peur! dit Hassan. *Elli kteb lhou Rabbi tslatsin, ma imoutchi fi achrin!* Celui que Dieu a écrit pour qu'il vive cent ans, ne mourra pas à vingt.

C'est possible, mais mieux vaut encore la piste de chacun que ces raccourcis périlleux!

Voici un bois, un véritable bois de cactus arborescents. Des Arabes ont accroché des loques aux branches verruqueuses de ces arbres fantasques et, à leur ombre problématique, se vautrent des enfants et des femmes. Çà et là s'éparpillent des chameaux. Déjà écrasés de chaleur, des moutons se serrent en masses haletantes, cachent leur tête et semblent se concerter comme des conspirateurs qui se chuchoteraient de graves confidences. Une chèvre gît la gorge horriblement ouverte, et le boucher qui vient de la tuer essuie son couteau sanglant au tronc crevassé d'un figuier barbare. Nous sommes au marabout de Sidi-Ah̄med.

Encadré de troncs de palmiers abattus, un *r'dir* d'eau verdâtre croupit tout près de là. Une famille en voyage s'y est arrêtée et, comme dans l'Arad, les bêtes y boivent, les hommes s'y lavent, les femmes y puisent l'eau nécessaire à leur ménage errant. Tatoués de bleu, des enfants nous poursuivent avec des perdreaux en vie et se battent pour les *karroubes* données en échange de ces heureux volatiles auxquels, plus loin, nous rendons la liberté... faute d'un cuisinier et de sa broche.

Ici passe la route, route tunisienne, il est vrai, mais encore préférable aux républiques souterraines de la gent trotte-menu et aux fondrières sournoises.

Et, au pas, dans les cailloux et dans le sable, nous la suivons. Notre passage effarouche les huppes et les alouettes casquées; il trouble les moutons, les vaches et les chèvres qui errent dans ce pays vague; il stupéfie une fille des tribus qui, très brune sous son gros turban noir, nous regarde longtemps du haut de son dromadaire.

— *Es salamou!* répond Hassan au salut amical des cavaliers qui passent, armés jusqu'aux dents.

Et ces rencontres éveillent une sorte d'inquiétude qui ne manque pas de charme.

Le pays s'accidente et s'anime. De loin en loin, le long d'un sentier s'en vont, lourdes et lentes, de petites caravanes harrassées : ânes et chevaux, femmes et chameaux, toutes les bêtes de somme ensemble. Et les hommes suivent, les mains sur le bâton mis comme un joug au travers de la nuque.

Au loin s'estompent des montagnes légères; quelques tentes qui fument dentellent l'horizon; un berger pousse devant lui un troupeau blanchâtre qui se meut lentement, pareil à un morceau de terrain qui se mettrait en marche.

Quelques *oueds*, quelques torrents desséchés, sillonnent notre route et, là-bas, dans le creux d'un ravin, s'épanouit, chaud et vivant, le sourire des lauriers-roses.

Mieux que l'épi grisâtre de l'alfa et que le pâle calice du cactus, mieux que le régime poudreux du dattier et que le gigantesque lampadaire de l'agave, la fleur aux tendres carnations de cet arbuste poétique est la fleur symbolique du Mâghreb. Comme les sons, les odeurs ont souvent le pouvoir d'évoquer, avec la netteté d'une vision, certains souvenirs du passé. Et, lorsque les lauriers-roses s'épanouissent et répandent leurs aromes pénétrants dans les vallons de cette Ligurie qu'un cataclysme semble, aux époques sans histoire, avoir violemment séparée de l'Afrique, nous ne pouvons les respirer sans revoir les pays d'Islam, leur ciel en feu, leurs marabouts étincelants, leurs torrents de sable, sans retrouver l'émouvante et sublime tristesse des paysages africains, la fraîcheur des oasis, le charme des villes algériennes... Et, dans l'éloquence de son langage muet, une fleur bien connue raconte tant de choses à la mémoire de qui l'interroge et l'écoute !

Nous devions, prétendait Hassan, arriver à sept heures. Il en est dix et nous marchons encore. Qu'importe ? On est si bien en route et, sur le sol moelleux, l'allure languissante de nos bêtes berce si doucement les longues rêveries !

— Ed-Djem ! *La Ruine!* s'écrie cependant notre guide qui nous a devancé et qui se retourne, le bras étendu vers l'ouest.

Erri! Notre mulet trotte, gravit une dernière éminence et, avec la soudaineté d'un changement à vue, nous apparaît, — colossal sur la plaine qu'il écrase, immense sur le fond blanchissant du ciel dont il semble remplir l'espace, — un fantôme de pierres grises, étonnant, effrayant dans l'imposante majesté de sa masse éternellement immobile... Les siècles se sont amoncelés sur son front sourcilleux; comme des fleuves évanouis, les générations ont coulé à ses pieds; tout s'est éteint, tout s'est effacé autour de lui et, seul, il demeure, monument d'un passé grandiose et terrible, témoin impénétrable des âges disparus. Contemporain des Antonins, selon les uns, bâti, d'après les autres, par Gordien le Vieux, au IIIe siècle de notre ère, seul il marque encore la place où s'éleva Thysdrus, la grande et opulente cité dont l'histoire a à peine gardé un souvenir incertain.

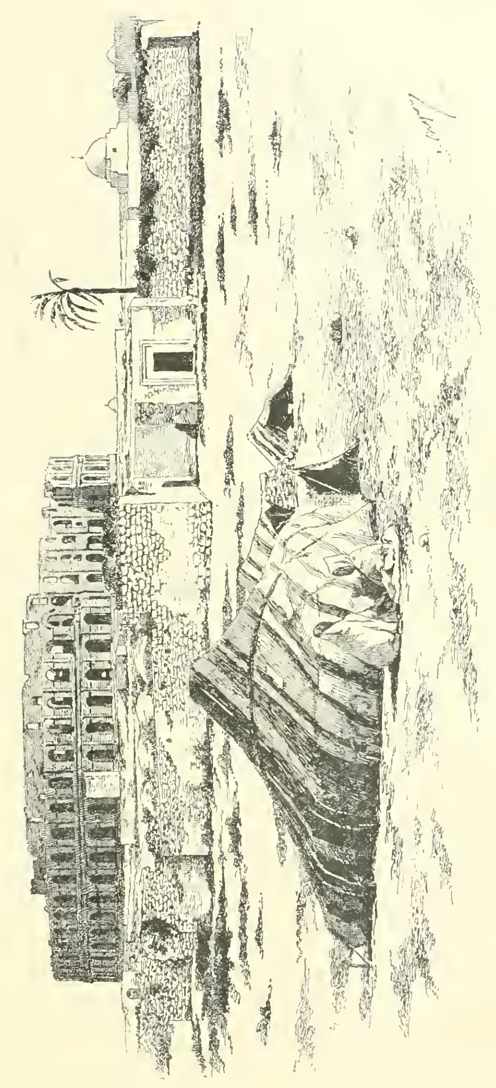
Dans la vaste plaine jaune, des détails qu'on n'avait pas vus d'abord, — tant est puissante et exclusive l'impression de cette résurrection des temps antiques, — se dessinent bientôt en avant de l'amphithéâtre dont ils cachent la base : des oliviers, des palmiers, des cactus qui font comme une oasis clairsemée, une petite mosquée, un misérable village de misérables masures, des maisonnettes effondrées, des taudis en terre.

On nous a vus. Des Arabes accourent, en guenilles; ils parlent tous à la fois, ils crient, ils se poussent, ils se battent. L'arrivée d'un voyageur, d'un curieux qu'ils vont guider est pour eux une si rare aubaine!

Des ruines plus ou moins récentes, des clôtures et des portes délabrées, des pans de murailles construites avec des pierres arrachées au colosse en encombrent les abords semés de débris de poteries et de fragments de briques.

Haut encore de trente-cinq mètres, ce qui reste de cet amphithéâtre, — le plus grand du monde, après celui de Pouzzole et après le Colisée, — a environ un demi-kilomètre de tour et occupe, par conséquent, une superficie beaucoup plus étendue que celle du Panthéon.

Fait d'énormes blocs d'un grès très friable et qui, sous un autre



ED-DJEM.

climat, n'eût peut-être pas eu une durée aussi longue, il est divisé en trois étages que ceignent des rangées de colonnes entre lesquelles s'ouvrent les cent-quatre-vingt-douze arcades qui donnent dans les galeries. Les colonnes du premier et du troisième étage sont d'ordre composite ; celles de l'étage intermédiaire sont d'ordre corinthien, comme devaient l'être celles du quatrième qui a complètement disparu. Les moellons qui formaient cette dernière assise ont, dit-on, servi de munitions de guerre à la Berbère Damiah-el-Kahina, — Damiah la prêtresse.

En 689, en effet, lorsque l'Ifrikia fut envahie par les musulmans, ses habitants, — aujourd'hui disciples de Mahomet et presque totalement assimilés à la race conquérante dont les sépare cependant encore une inimitié sourde, — résistèrent à leurs prédications et à leurs armes. Une femme, — une sorte de Velléda enflammée de patriotisme, — s'était mise à leur tête et, enfermée avec ses compagnons dans l'amphithéâtre, elle se défendit en faisant pleuvoir sur ses assaillants les pierres de sa forteresse. Sa résistance fut même si longue que les soldats des Khalifes supposèrent qu'elle recevait des vivres et des renforts par une voie mystérieuse. Les Arabes montrent même encore l'ouverture du souterrain par lequel, disent-ils, elle communiquait avec Mehdia. Bouché aujourd'hui à quelques pas de son entrée, ce corridor n'était probablement qu'un canal. Les jours de naumachies, il devait conduire dans l'arène l'eau de quelque montagne aujourd'hui desséchée.

Déjà découronné ainsi, l'amphithéâtre reçut mille ans plus tard, une large blessure qui emporta un grand tiers de son enceinte. Plus barbare, plus destructrice que le temps, la main de l'homme s'attaquait à l'œuvre de l'homme. Des Arabes révoltés avaient, en effet, trouvé un refuge à Ed-Djem et, — pour les en chasser, pour les empêcher de s'en faire désormais une citadelle, — Mohammed-bey y fit pratiquer l'immense brèche par laquelle nous entrons.

C'est tout un pénible voyage que l'ascension de ces pierres croulantes !... Les gradins intérieurs n'existent plus et, sans les herbes sèches auxquelles on se cramponne, sans l'aide des Arabes

qui grimpent en avant, agiles comme des chats et qui nous tendent une main secourable, sans ceux qui nous poussent, qui nous hissent vers les hauteurs, il nous serait presque impossible de gravir ces amas de moellons, ces éboulis de cailloux, de plâtras et de gravats.

Des voûtes grondent et semblent prêtes à s'effondrer sous notre poids; des pans de planchers que rien ne parait soutenir s'avancent en étagères sur des vides menaçants; des crevasses, des trous tantôt sombres comme la nuit, tantôt lumineux à donner le vertige s'ouvrent devant nous; des blocs oscillent sous nos pieds... Vont-ils nous entraîner avec eux dans les bonds désordonnés, dans la poussière, dans l'écroulement d'une catastrophe?... Ni vipères heureusement, ni scorpions à la piqûre mortelle! Les ruines écartent ces animaux, disent les Arabes; elles leur font peur. Et, lorsqu'un habitant d'Ed-Djem s'éloigne des génies qui protègent ces murailles, il ne manque jamais, en guise de talisman, de coudre dans un coin de son burnous un fragment de pierre ramassé dans les débris.

Voici enfin le faîte! Le soleil se concentre dans l'arène, et elle flambe là-bas comme un cratère de flammes livides. Les décombres entassés en ont exhaussé le sol et on devine plutôt qu'on ne voit autour d'elle les murs du *podium*, les soupiraux des fosses souterraines, les bouches des vomitoires. Des herbes l'ont envahie, des orties colossales y verdissent dans les angles.

Lugubres, le silence et la mort planent sur les cavées où quatre-vingt-dix mille spectateurs acclamaient autrefois le rétiaire victorieux, sur les précinctions, d'où, le pouce retourné, ils vouaient au trépas le myrmidon vaincu... Là-bas où rugissaient les lions, où miaulaient les panthères, errent maintenant des chameaux inoffensifs, courent des lézards, rampent des reptiles. Déshonoré, l'amphithéâtre où si souvent ruissela le sang humain porte comme la peine des crimes odieux dont jadis fut souillée son enceinte.

Si le premier sentiment qu'on éprouve à sa vue est un sentiment d'étonnement, d'admiration involontaire, le second est un sentiment de compassion et de pitié profonde pour ceux qui

y sont morts aux applaudissements féroces d'une foule plus barbare que ceux qu'elle flétrissait de ce nom... Le piédestal de la grandeur romaine n'est qu'un hideux entassement de trésors ravis à main armée, d'hommes écrasés pendant qu'ils défendaient leurs autels, leurs enfants et leur patrie. A Rome, à Nîmes, à Pouzzoles ce que disent surtout les géants de pierre qui, — comme celui-ci, — ouvrent encore au ciel leur gueule monstrueuse, c'est l'infamie de ce peuple-roi pour lequel nous professons un culte irraisonné, une vénération stupidement classique. Son caractère, en effet, n'était plus, sous les empereurs, que le détestable alliage d'un égoïsme impitoyable, d'une basse et cruelle envie, d'un orgueil colossal, d'une paresse criminelle que n'arrivait pas à servir le reste du monde réduit en esclavage. Ses conquêtes n'avaient même pas, — comme l'eurent, plus tard, celles des Arabes, — l'excuse du fanatisme religieux. Il n'imposait ses dieux à personne; il adoptait, au contraire, les divinités conquises et il leur élevait des temples... Ce qu'il lui fallait, ce qu'il demandait à ses armes, c'étaient des vivres et des fêtes... *Panem!* Et, des champs de la Gaule, des plaines de la Lybie arrivaient l'or que les princes distribuaient à la multitude avilie et corrompue par une oisiveté vicieuse, le pain qu'ils lui jetaient en pâture... *Circenses!* Et, pétri avec du sang et des larmes, le ciment romain liait les blocs de roches que, mourant à la peine, les vaincus roulaient sous le fouet des mastigophores. Et les amphithéâtres s'élevaient et, dans leur enceinte grondante, s'entr'égorgeaient, condamnés à ses plaisirs sanguinaires, les Germains et les Bretons, les Scythes et les Ibères, les Cantabres et les Thraces... On peut avoir à célébrer quelquefois le génie et la puissance de Rome; on a, plus souvent à en flétrir la mémoire.

Plus personnelle, plus mélancolique, une autre impression se dégage de cette immense tombe, de ce prodigieux cadavre de pierres. C'est le sentiment du néant, de la vanité des choses humaines. Comme celle des individus, la vie des nations n'est qu'une minute dans l'éternité. Le peuple romain élevait jusqu'au milieu du désert des arcs de triomphe, des temples et des villes... Il a passé, pourtant comme toutes les civilisations ont passé

sur cette terre d'Afrique, comme nous y passerons nous-mêmes. A quoi lui ont servi sa valeur militaire et son intelligence, sa stratégie et ses machines, ses routes et ses cités? A quoi nous serviront les conquêtes de nos soldats et celles de notre science, nos chemins de fer et nos télégraphes?... Le vraiment sage serait-il cet Arabe dont la tente dure plus longtemps que les monuments les plus orgueilleux? Serait-ce ce Bédouin qui, satisfait du peu



EN TUNISIE.

qu'Allah lui envoie, s'assoupit aux cantilènes de ses femmes et s'endort sans souci à l'ombre chaude de sa maison de toile?

Des fouilles ont été pratiquées autour de l'amphithéâtre. Elles ont mis à jour des caves, des canaux, des débris de colonnes. Plus loin, à Djebel-Aïoun, s'éparpillent, jonchés de marbre et de débris d'amphores, les restes d'une cité anonyme, d'une de ces villes qui, comme s'il n'avait pas été fait pour les Européens, n'ont pu prendre racine sur le sol africain. On ne peut faire un pas dans ces parages aujourd'hui presque abandonnés sans

y retrouver les traces des vainqueurs de Carthage. Les caravanes du Soudan en rencontrent, nous l'avons dit, jusque dans l'extrême Sud. La Tunisie, — surtout dans le triangle compris entre Tunis, le Keff et, Ghardimaou, — est le paradis des archéologues. Tombeaux puniques ou latins, véritables catacombes, caveaux ou citernes, aqueducs ou substructions de temples, fondements de villes ou hypogées d'amphithéâtre, il y a, dans toute cette terre, de véritables richesses enfouies. Un Français qui a acheté une propriété près de Mehdia, nous disait y avoir, en trois mois, recueilli plus de deux mille médailles phéniciennes, romaines ou byzantines ! Trésors sans doute enterrés par des Arabes qui redoutaient la rapacité des anciens khalifes et qui sont morts sans révéler leurs cachettes, il a, en certains endroits, découvert des monnaies antiques étrangement associées à des pièces tunisiennes qui dataient à peine d'un ou de deux siècles et à des écus de Louis XV. C'est en creusant un canal d'irrigation que le brave homme a rendu tout cela à la lumière. Bien que simple *colon*, il en soupçonne cependant le prix et volontiers il poursuivrait ses recherches, mais le gouvernement beylickal s'oppose à toute espèce de fouilles privées... Ce qui est sous terre lui appartient, dit-il, et il l'exhumera quelque jour pour en enrichir les musées de Tunis et ceux des puissances amies.

Midi. Les rayons du soleil tombent d'aplomb dans la cuve bouillonnante des arènes et traversent de leurs pointes de feu notre parasol et notre casque ; il serait imprudent de les affronter davantage.

Allons demander un instant de repos et un semblant de fraîcheur au cafetier qui, — comme des couteliers, des barbiers et des forgerons, — s'est installé sous l'une des arcades du cirque, au milieu des boutiques, des cactus et des *gourbis* qui s'y adossent.

Les Arabes nous envahissent de nouveau. Les *karroubes* qu'ils sentent dans nos poches les attirent comme l'odeur du miel attire les mouches et, en nuée, ils nous offrent maintenant des fragments de sculptures, des morceaux de mosaïque, des éclats de gargoulettes, des monnaies aussi authentiques que celles des

brocanteurs qui errent dans les recoins du Capitole ou autour des Thermes de Caracalla... Il y a, par là, dans quelque caveau enfumé, les creusets primitifs et les moules de terre sigillaire qui servent à la fabrication de ces médailles. La place n'est plus tenable!

Au milieu des bicoques indisciplinées qui constituent le village d'Ed-Djem s'étend, jonchée d'une poussière éblouissante, jonchée d'ordures et de paille, une sorte de place où picorent des poules étiques. Près de là, sur une déclivité du terrain, s'élève le *bordj*, le misérable *fondouk* dont les arcades intérieures vont nous donner asile...

— *Halouf!* Porc! fait, en grimaçant, une sorcière qui s'approche et se détourne pour cracher avec dégoût.

— Eh bien, Hassan! Est-ce ainsi qu'on pratique l'hospitalité dans la tribu des ruines?

Mais le muletier nous montre en souriant le lambeau de jambon rougeâtre que nous avons apporté de Mehdia... Ce n'est pas à nous, c'est à cet aliment réputé immonde que s'adresse l'injure de la vieille musulmane.

Et, comme pour nous faire revenir sur la mauvaise opinion que nous pourrions avoir de ses administrés, le *cheik*, prévenu de tous nos faits et gestes, nous envoie du lait, des galettes d'orge faites au beurre et cuites dans un plat, des gâteaux poudreux et un peu de son inévitable *couscous*.

La cuisine arabe ne se réduit cependant pas à la masse étouffante et incendiaire de ce mets national. Chez un riche citadin, chez un *caïd* de grande tente, un repas peut être aussi compliqué que chez nous.

Un potage, par exemple, ouvre la cérémonie : bouillon de poule ou de tête de mouton, semoule, vermicelle, soupe de mie de pain ou de boulettes de pâte parfumées au citron ou à la cannelle.

Du poisson salé ou sec, des hachis de viande confits dans de l'huile et mélangés à du beurre et à du blé torréfié et concassé, peuvent représenter les hors-d'œuvre.

Les entrées sont de poulet fricassé aux pois, de viande farcie

de légumes, de mouton aux œufs ou aux tomates, le tout abominablement épicé.

Du mouton, de la volaille, des brochettes de viande forment les matériaux du ròti.

Le dessert, enfin, comporte des gâteaux de semoule au miel, à la cannelle, au citron, aux amandes ou au beurre; des pâtisseries à l'huile et au miel; des gâteaux feuilletés nageant dans du miel fondu; des fruits, des sorbets et des dattes.

Des boissons parfumées avec des essences de fleurs, du lait et surtout de l'eau arrosent ces festins sur lesquels on distille goutte à goutte la première des nombreuses tasses de café qui seront bues ensuite.

Un homme du peuple se contente de moins. Trois sous lui suffisent pour faire face aux dépenses d'un dîner dont se déclarent satisfaites les modestes exigences de son estomac : une *karroube* de galette, une *karroube* de viande, une *karroube* de fruits, enfin une *karroube* de café... soient, en tout, quatre *karroubes*, — quinze ou seize centimes !

Et, dans un coin de muraille, le capuchon sur les yeux, les babouches pour coussin et les orteils en liberté, il s'endort, heureux et content.

Une longue et lourde sieste dans une cellule étouffante, avec un sac de paille en guise d'oreiller, une natte pour matelas, notre burnous pour couverture... Et en route pour le bord de la mer !...

Les collines reculent dans des vapeurs violacées; quelques nuages d'argent bruni traversent le ciel d'or pâle ; adouci, le feuillage triste des oliviers moutonne en masses plus moelleuses; les marabouts silencieux revêtent des blancheurs de suaires ; des fleurs blanches qui se fondaient dans la lumière blanche du jour, constellent maintenant le fond assombri du steppe comme des larmes constellent des tentures funèbres ; des grillets à la tête énorme chantent au bord de leur trou ; les souris, les geckos, les chouettes sortent des tombeaux éventrés qui s'exhaussent et s'élargissent dans l'ombre... Et dans le deuil du crépuscule fugitif, une

tristesse envahit et oppresse le cœur. Les morts tiennent trop de place !

La nuit est noire quand nous rentrons à Mehdia.

Les paquebots qui remontent la côte ne passent ici qu'une fois par semaine. Une sorte de felouque maltaise va heureusement appareiller. Nous ne serons pas à son bord aussi commodément



MEHDIA : UN MARIN.

que dans un salon transatlantique, mais nous n'y ferons qu'une traversée de quelques milles.

La brise est fraîche ; elle vient de l'est ; la mer moutonne ; le bateau s'incline sous les risées, il vole comme un goéland et, en moins d'une heure, nous doublons le ras Dimas, — l'ancien cap Thapsus.

Calme plat, maintenant ! A peine un souffle qui, presque insensible, gonfle nos voiles et qui, sur la mer paresseuse, nous pousse doucement, vent arrière.

Le soleil fait danser comme des flammes légères sur l'eau qui semble fumer ; une couche de vapeurs chaudes vibre sur l'horizon

et, là-bas, très lointaine vers le sud, rougit, splendide dans son aridité, une côte calcinée de lumière... Aucun son autour de nous que le bruissement de l'onde déchirée par l'étrave, que le clapotis des petites lames qui, en longs replis d'azur, courent aux flancs bariolés de notre barque.

L'un des deux hommes qui composent l'équipage sommeille, la main droite sur l'écoute, la main gauche sur la barre ; le second s'est endormi à l'avant, à l'ombre rougeâtre de la voile... Et on s'en va, mollement balancés par les longues houles qui viennent du large... Et c'est une de ces heures pleines, comme celles du désert, d'un charme amollissant et, en même temps, d'une tristesse douce et rêveuse, la tristesse d'une absence volontaire, d'un exil passager.

Au nord s'estompent les îlots de Kourriat. Les petits dômes de Teboulba, de Lemta, de Bamba, blanchissent tour à tour sur l'horizon du sud. Vers l'ouest, apparaît bientôt un rivage qui se développe en deux longues bandes horizontales et parallèles. Jaune et sablonneuse, la bande inférieure est formée par l'ondulation languissante des dunes; verte et noirâtre, la bande supérieure l'est par des têtes de palmiers. Et, de l'une à l'autre, les troncs de ces arbres jettent des hachures sombres sur lesquelles brochent des maisons aux fenêtres peintes.

Puis ce sont les oliviers, des oliviers énormes qui, en un fouillis grisâtre, en un bois désordonné, poussent à l'aventure. L'Arabe ne s'en occupe que pour les bâtonner avec fureur le jour de la cueillette, que pour y secouer alors, avec une frénésie incroyable, de longues gaules qui en effarouchent les feuilles et les fruits, qui en mettent les rameaux en une lamentable capilotade... S'il tirait, au moins, un bon parti d'une récolte faite avec des procédés aussi dévastateurs! Non. Il triture ses olives de si défectueuse manière que des usines européennes trouvent encore le moyen de faire fortune en épuisant par le sulfure de carbone les résidus qu'il rejette

Ces arbres maltraités, toujours généreux cependant, forment, de Sfax à Sousse, une véritable forêt que nulle borne ne partage en propriétés particulières mais dont, selon sa fortune, chacun

exploite une *houeza*, — un nombre de pieds plus ou moins considérable. L'opulente famille des Si-Hamza, par exemple, en possède plusieurs milliers sur cette côte.

Si-Hamza? Nous avons déjà entendu ce nom quelque part... En effet, dans le Sud-Oranais, vers le pays de Bou-Amema. Rapprochement de noms qui symbolise à lui seul le caractère des deux peuples musulmans que nous avons à diriger. Si-Hamza c'est ici la placidité épicière de fort tièdes croyants, de marchands craintifs et pacifiques; là-bas, c'est le turbulent fanatisme de marabouts intransigeants, de *caïds* belliqueux et farouches.

Voguons toujours. Au delà des oliviers resplendissent, ceints de cactus et d'agaves, de hauts remparts que dépassent seulement les minarets et les coupoles de la gracieuse ville de Monastir.

Ce nom, disent des antiquaires de bonne composition, vient de celui de Ruspina... Ruspina? Monastir? Mon Dieu, oui! En changeant... C'est égal, voilà deux vocables qui ne semblent liés que par une filiation bien nébuleuse! C'est pourquoi quelques esprits inquiets préfèrent trouver l'origine du second dans un monastère qui aurait existé par là, il y a longtemps, vers le IVe ou le Ve siècle, à l'époque où l'Ifrikia était, en même temps, grecque et chrétienne. Pourquoi pas? Mais si ce moutier a jamais vu le jour, les Sarrasins l'ont si bien replongé dans la nuit qu'il n'a laissé aucune trace sur le sol ni dans l'histoire.

La brise est morte... Quelques coups d'aviron et nous entrons dans une petite anse, sorte de port naturel que ferment, comme une digue, trois îlots arides, trois blocs de sable durci — qui, longs, à peine, de deux ou trois cents mètres, alignent bout à bout leur masse d'ocre jaune.

Djezirat-Abou-'l-Fadel-el-Ghradamsi, l'îlot du nord, touche presque à la pointe rocailleuse qui forme la corne méridionale du golfe d'Hamamet. Il possédait autrefois une grande pêcherie de thons qui lui a laissé son nom populaire de Tonara; il ne porte plus aujourd'hui que les ruines pittoresques d'un petit marabout.

Djezirat-el-Hammam, l'îlot du sud, garde les restes d'une citerne et d'un établissement de bains carthaginois.

Djezirat-el-Oustania, enfin, l'îlot du Milieu ou îlot de la Quarantaine, est, comme la moitié d'un pain de munition, taillée en une petite falaise verticale dans laquelle, à diverses hauteurs, se creusent, en bouches de four, des grottes qui, faites de main d'homme, semblent avoir été habitées autrefois. Par qui? On l'ignore. L'ensemble de ces cavités donne à ce côté de l'île l'aspect d'un pigeonnier. De là, sans doute, le nom d'*îles des Pigeons* décerné à ces petits mornes par des voyageurs qui, pas plus que les habitants du pays, n'y ont jamais vu se poser un seul de ces granivores.

A l'ouest de cette crique, — au delà d'une large plage où s'ébattent, comme les plongeurs d'Aden, des baigneurs bronzés que ne gênent les règlements d'aucune police, où s'affaissent quelques *gourbis* de loques et de palmes, où craquent au soleil des barques au nez extravagant, — s'élèvent les fortifications de la ville : une kasbah, des bastions sabordés, des remparts qui se plient et se replient en angles sortants et rentrants, comme ceux d'un château de cartes.

Rien de plus africain, de plus barbaresque que ces hautes murailles sur leur piédestal de roches arrondies par les flots et blanchies par les hommes! Leur partie moyenne, — celle que, d'en bas ni d'en haut, ne peut atteindre le badigeon, — montre de grosses pierres jaunâtres qui semblent pouvoir résister à des boulets.

Des tourelles étincelantes, pavoisées de rouge ; un minaret dentelé, écaillé de faïences qui reluisent au soleil ; le *nadour*, — la tour de veille, — tout rond, tout blanc, couronné par une plate-forme festonnée qui porte une lanterne aux lignes indécises ; des bouquets de palmes vertes dans le ciel bleu, immobiles dépassent les créneaux éblouissants. Par les embrasures arrondies, des canons lèvent leurs gueules noires, comme s'ils allaient aboyer au soleil.

Deux murs intérieurs courent des remparts de l'est aux remparts de l'ouest et, de leurs grosses pierres brunes que ne revêt plus aucun crépi, divisent la ville en trois quartiers séparés les

uns des autres. Ils en font, ou plutôt ils en faisaient, une sorte de forteresse à compartiments, quelque chose comme un navire cuirassé à cloisons étanches, à l'époque où Torghoud-reïs, — Dragut l'écumeur, — déployait sur son château sa bannière rouge et blanche semée du croissant bleu... Une porte forcée, une muraille battue en brèche, l'ennemi n'était pas pour cela le maître de la place. Les assiégés se barricadaient dans le compartiment voisin et le siège était à recommencer...



MONASTIR : LA KASBAH.

Une place sablonneuse qu'ombragent des palmiers, un grand marabout religieusement clos mais plein de psalmodies et de ronflements de tambours, une vieille porte aux pierres disjointes et dont on ferme encore le soir les battants vermoulus, et nous sommes dans l'enceinte de cette ville méfiante comme un nid de pirates.

La première rue où le hasard nous conduit est moins une rue qu'un long corridor sombre, voûté, tout papillotant des foulards suspendus en frange à l'auvent relevé de ses petites boutiques. C'est le *souk* dont ne saurait se passer une ville tunisienne. Des

tisserands pareils à ceux de Mehdia fabriquent dans tous les caveaux de la ville des couvertures bariolées et des étoffes de laine. Et, sous le spécieux prétexte de vendre ces tissus à des chalands imaginaires, des commerçants honoraires vivent ici, dans la perpétuelle nonchalance d'un *far niente* qui rendrait des points à celui des *lazzaroni* les plus invétérés du Pausilippe.

Une planche que tapisse la fraîcheur d'une natte est placée sur le seuil de leur échoppe; un petit tabouret que rembourre un coussin rouge y joue le rôle d'oreiller et, du matin jusqu'au soir, ils sont là, étendus sur le dos. Et, lentement, ils poussent la fumée de leurs cigarettes aux toiles d'araignées qui lambrissent les voûtes; ils dégustent du café; ils allongent, de temps à autre, une main fatiguée pour prendre au passage et vider à demi la boîte de fer-blanc qu'un gamin promène. pleine d'eau claire.

Une longue rue fait suite à ce couloir soi-disant industriel et aboutit à une petite place où des cafés maures reçoivent sur leurs bancs et sur leurs trottoirs les paresseux qui n'ont même pas la pudeur de simuler un commerce. Les maisons qui bordent cette voie sont plus hautes, plus grandes que celles que nous avons vues jusqu'ici. L'intérieur, que ronge la poussière de l'abandon, en est souvent décoré avec un luxe véritable... La course devait au temps de Mami-reïs rapporter à ces honnêtes forbans plus qu'un négoce pour lequel ils ne manifestent aujourd'hui qu'une bien tiède vocation.

Presque personne dans les ruelles voisines inondées de soleil, jonchées d'une poussière brûlante, embarrassées, çà et là, de décombres qui tombent en poudre! A peine un chameau qui passe sans bruit; un Arabe endormi dans une ligne d'ombre; une femme roulée, avec l'enfant qu'elle porte en paquet sur le dos, dans une épaisse couverture brune rayée et frangée de noir; un âne chargé de bottes de roseaux qu'il traîne sur le sol comme les ailes d'un grand oiseau malade; un homme qui, en turban de calicot, secoue majestueusement l'ampleur de sa *djoubba* foncée dont les bords et les poches se galonnent de blanc... Des muezzins hissent sur des minarets leurs petits pavillons groseille

estampillés du croissant et de l'étoile blanche. Le goût immodéré de pirater et de courre sus aux navires chrétiens n'était pas incompatible avec une piété fervente, au contraire, et Monastir enferme encore dans les casiers de ses murailles treize mosquées et treize *zaouïas*. Sa population n'est cependant que de 8000 à 10000 âmes... Il y a aussi une trentaine de Français qui, naturellement, se déchirent les uns les autres, qui s'y noircissent mutuellement des vilenies les plus malpropres.

— Que voulez-vous, nous disait l'un d'eux, il n'y a en Tunisie que des Algériens qui *ont fini de bien faire* en Algérie et chacun sait qu'il n'y a en Algérie que des Français qui *ont fini de bien faire* en France.

Assertion outrée mais malheureusement trop vraie encore malgré, inutile de le dire, de très nombreuses, de très honorables exceptions.

Voici ce qu'on pourrait appeler le quartier officiel de Monastir. Sous la voûte d'un passage ombreux une vieille porte aux grandes ferrures rouillées ouvre la maison du *cadi*, juge et chef de la police. Dans sa cour aux dalles brûlantes, entre les murailles à créneaux d'une sorte de petite redoute blanche qui sert de caisse à fleurs, poussent des pêchers auxquels grimpent des citrouilles. A côté, c'est la demeure du *caïd*, — du gouverneur, comme on dit en Tunisie. Puis, c'est l'habitation des spahis. Puis, enfin, au delà de la voûte, dans une rue solitaire, le tribunal et la prison élèvent leurs grands murs mouchetés de plantes sèches, percés de lucarnes et de fenêtres grillées.

Au bas de ces murailles moroses se ferment deux ou trois petites portes basses, les portes des cellules. Des pierres de taille en encadrent les panneaux bardés de fer ; de formidables verrous les garnissent; une chaîne y est scellée qui, tendue au travers du trottoir, va se cadenasser sur un taquet bâti dans le pavé et empêche les complices des captifs de les enfoncer du dehors ; une ouverture carrée, — sorte de grille de confessionnal, — est, enfin, pratiquée à leur partie inférieure et permet aux hôtes involontaires de ces lieux de communiquer avec leurs visiteurs... Une pauvre vieille femme, — une mère, sans doute, — est, dans

la rue, accroupie contre une de ces chatières et sa petite main ridée et tremblante fait, à travers les barreaux, passer des friandises au jeune prisonnier dont la figure brune y encadre un sourire attendri. Il n'est, en aucun pays du monde, ni crime ni délit pour le cœur maternel! Et il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de ces deux êtres que séparent les grilles d'un cachot mais que réunit le plus inépuisable, le plus saint des amours.

Les reclus recevaient autrefois par ce trou la nourriture que



AUTOUR DE MONASTIR.

leur apportaient leurs parents et leurs amis. L'autorité ne prenait que leur logement à sa charge... Tant pis s'ils n'avaient ni amis, ni parents!... C'est encore ainsi que nous avons vu les choses se passer au Maroc; ce n'est plus ainsi qu'elles se passent en Tunisie. Les détenus de toute espèce ont, comme chacun, bénéficié du protectorat; l'incarcération ne se complique plus pour eux d'un abandon possible, du danger de mourir d'inanition.

Le champ des morts disperse au nord de la ville ses tombes rouges ou blanches; ses jardinets funèbres sur lesquels quelques grands arbres laissent tomber une ombre opaque; sa porte isolée



ENTRE MONASTIR ET SOUSSE.

qui, comme une arcade d'aqueduc disparu, s'élève au milieu des sépultures; ses marabouts d'albâtre; sa mignonne mosquée; ses cactus sous lesquels, fleurs vivantes, jouent de petites filles aux robes de vermillon; ses chameaux qui rêvent près d'un puits en ruines; ses palmiers qu'un pinceau délicat semble avoir amoureusement tracés sur la tapisserie uniforme des remparts ou sur le fond lumineux du ciel.

Par une route aussi belle que nos plus belles routes nationales, une promenade de deux ou trois heures va nous conduire à Sousse. Un cabriolet à deux chevaux et dont la capote est soigneusement levée nous attend sur la place, hors de la porte occidentale.

Encore un lieu bien délicieusement africain que cette place elle-même! Les murailles que dominent des terrasses, des minarets et des palmiers forment une rayonnante toile de fond à la simplicité du décor et, bien aisément, on a, devant eux, comme une vision confuse mais éclatante d'on ne sait quels défilés musulmans, de quels sultans de Fez, de Bagdad, de n'importe où, revenant vainqueurs de quelque guerre sainte et, les drapeaux flottants, passant sous l'ogive mauresque au sourd piétinement des chevaux, au tintement des timbales drapées de rouge, aux accents triomphants des musiques barbares...

La route monte entre les oliviers où chantent les cigales; elle descend entre des jardins pleins de figuiers poudrés, d'abricotiers, de grenadiers, de mûriers, d'amandiers grisâtres; elle court longtemps entre des cactus et des aloès; elle laisse, à droite, à gauche, de blanches maisons qui éparpillent dans la verdure leurs terrasses, leurs créneaux ou leurs dômes aplatis; elle se lance enfin dans la plaine.

Le spectacle change. Le repli de terrain qui forme le cap, dont l'extrémité porte Monastir, n'est plus, à notre gauche, qu'une sorte de falaise rougeâtre; à droite, au delà des dunes jaunes, reparaît le liséré bleu de la mer, le golfe de Sousse; en face, émeraude sombre sertie dans l'argent d'une *sebkhra*, une oasis fait

une large tache et des dattiers plus hauts que les autres s'en élancent qui mettent au ciel comme de grandes étoiles vertes.

Quelques-uns de ces arbres se présentent sous un aspect bien imprévu. Leur stipe est annelé de deux ou de trois profonds étranglements ; deux ou trois collerettes de palmes y forment, plus haut, comme des nervures de parasols dépouillés de leur toile et superposés sur leur tronc, comme sur un manche unique ; un bouquet de feuilles s'épanouit enfin à leur extrémité... Ils ont simplement, autant de fois qu'ils sont étranglés, subi la décapitation qui doit donner lieu à l'hémorragie de cette sève dont la fermentation produit le *lakmi*, — le vin de palmier. Pratiquée aussi près que possible du sommet, cette décollation y laisse les feuilles les plus basses qui souvent persistent encore quand de la surface de section jaillit une nouvelle tige... Et ainsi s'explique l'étrange anomalie de ces végétaux phénomènes.

L'oasis est passée. Plus que le fond plat, argenté, crevassé de la *sebkhra*, du vaste étang desséché ! Plus que, au loin, des collines devant lesquelles se jouent les illusions du mirage ! Des arbres qui n'existent pas se reflètent dans des lacs irréels mais d'un azur admirable ; des Styx d'une eau transparente et lumineuse, des Phlégétons silencieux roulent des flammes transparentes, ondulent à grandes houles, passent très vite au pied de falaises surchauffées... Et des haleines fièvreuses, des émanations embrasées semblent nous arriver de ces fleuves fantastiques.

Voici enfin les landes ; voici des oliviers dans lesquels blanchit un village ; voici de nouvelles dunes sur lesquelles se balancent d'autres palmiers... Voici encore la mer !

Des jardins ; un rivage où clapotent doucement de petites vagues mourantes ; de hideux plésiosaures qui, de près, ne sont plus que des chameaux à la baignade ; des *arabas* qui prennent des bains de roues parce que leur conducteur ne se donne pas la peine d'en dételer le cheval qui a besoin de prendre un bain de pattes ; des barques échouées ; des remparts ; des tonneaux et des Juives... Nous sommes à Sousse.

VI

KAIROUAN

DE SOUSSE A KAIROUAN. — SIDI-EL-HANI. — KAIROUAN. — REMPARTS. — HISTOIRE. — ZANKAT-TOUILA. — BOUTIQUES. — HALLE. — SOUK. — FONTAINE BAROUTA. — RUES. — INTÉRIEURS. — DJAMA-TLATA-BIBAN. — PLACE BAB-TUNIS. — CONTEUR. — TIRAILLEURS.

A quelques pas de Bab-el-Bahr, dans le sable d'un jardin hérissé de plantes féroces, stationne, sur des rails étroits, un wagon réduit à sa plus simple expression et rappellant, en petit, ceux qui en France transportent les matériaux. C'est la *plate-forme*, la voiture du chemin de fer élémentaire sur lequel nous allons parcourir les soixante kilomètres qui séparent Sousse de Kaïrouan. Traîné par deux chevaux qui remplacent la locomotive de l'avenir, ce véhicule primitif constitue à lui seul tout le train... Ceux qui n'y trouvent pas de place, remettent leur voyage au lendemain. Quatre montants de fer l'abritent d'une toiture de bois d'où pendent des rideaux de toile à voile. Seize personnes enfin peuvent s'asseoir sur ses bancs à deux faces.

Complet!.. Et c'est, là-dessus, un entassement odorant et confus de melons d'eau et de tirailleurs tunisiens, de gargoulettes suintantes et d'Arabes poudreux, de bagages sans nom et d'israélites aux yeux rouges.

Entre ces colis et ces voyageurs, comme pour les caler, comme pour les empêcher de se casser en route, s'enfoncent des burnous roulés en boule, des sacs de paille, des *haïks* en paquets, des



ENTRE SOUSSE ET KAIROUAN : UNE TENTE.

couvertures en ballots. A notre droite, empêtré dans trois ou quatre manteaux, un vieux marabout égrène son chapelet; à notre gauche une Juive sordide gémit et allaite un nourrisson qui pleure comme s'il était né sur les rives de l'Euphrate, et qui, avec rage, enfonce son petit nez de proie, dans le sein maternel; en face, sourient les yeux sombres d'une jeune femme empaquetée dans son voile noir.

— Khradoudja!... lui dit, de temps à autre et d'une voix très dure, une vieille duègne qui l'accompagne et qui, sans raison, éprouve le besoin de la rappeler à l'ordre.

Midi! Le soleil est de feu; tout est blanc dans l'aveuglement de la poussière blanche. Et, lentement, le long des remparts, nous montons jusqu'à Bab-el-Ghrarbi... Vers l'ouest, maintenant! Et, pendant quatre lieues, sur un terrain sablonneux, gris et sec, nous courons, ventre à terre, à travers les cactus, à travers les caroubiers au tronc noueux, à travers les oliviers dont les pieds grisâtres se tordent, se crevassent, se fendent comme s'ils craquaient à la chaleur du jour. Par les campagnes calcinées, de loin en loin, blanchit un *henchir*, — une ferme, — que des figuiers de Barbarie enserrent de leur rempart d'épines. Autour, quelques bœufs, quelques paysans dans des restes de burnous.

A gauche apparaît M'saken, la petite ville sacrée; à droite, sur des pentes nues, s'étagent Hammam-Soussa et les deux Kala, la grande et la petite, — Kala K'bira et Kala S'rira. Au nord, à l'horizon, pareil à un nuage chaud et vaporeux bleuit le mont Zaghouan.

Nos compagnons de route s'épaulent les uns les autres; leurs paupières s'alourdissent; ils s'endorment... Sous son masque, Khradoudja grignotte des graines de melon.

A l'ouest, verdit cependant un bouquet d'arbres. C'est l'Oued-Laya, la première station... Une femme dévoilée surgit au revers d'une haie de cactus. Un bandeau rouge ceint le lambeau de toile grisâtre qu'elle a noué sur sa tête et qui flotte sur ses épaules; le soleil brûle ses bras nus; une ceinture de cordes serre lâchement sur ses hanches la robe bleue dont la fente latérale

s'entrouvre sur sa jambe nerveuse et sur son flanc cambré... Elle traîne les chevaux de relais. Et on repart.

Sur le fond violacé des montagnes lointaines se peignent des marabouts et le dôme de F'guira F'tima. Et, au triple galop, nous volons par les espaces plats, nus, chauffés à blanc ; par les sables stériles où se blottissent les *lefaa*, où courent les ouranes ; par les vastes plaines jaunes qu'a rasées la moisson. Çà et là, comme des rochers isolés, se lèvent de petites masses brunes qui changent de forme selon les caprices de la route... Ce sont, de loin, de gigantesques points d'interrogation, des sphinx, des lions accroupis, des casques du temps d'Okhba, des têtes de femmes que surmontent les pointes d'une coiffure hiératique... Ce ne sont, de près, que des moitiés d'arceaux, des pans de murs, des fragments de ruines romaines.

De tous côtés voltigent des tourterelles aux ailes roses, s'enlèvent des huppes au plumage noir et blanc, sautillent, effrontées, des alouettes qui chantent jusque sous les pieds des chevaux. Comme des tanières de serpents, des trous s'ouvrent entre les rails et, effarées, des chouettes en sortent qui, d'une aile précipitée, vont, à quelques pas de là, se poser sur la plus haute cime d'un buisson. Et leur grosse tête de côté, le nez sur le menton, — ainsi que des gens qui pincent les lèvres, — elles nous regardent de leurs yeux ronds et clignotants, avec des mines fâchées.

— Qu'est-ce que c'est que ce monsieur Decauville qui vient ainsi troubler le repos des petites chouettes croyantes ?

Des jujubiers, puis de l'alfa qui éparpille sur le sable ses touffes chevelues, et nous nous arrêtons au haut d'une éminence. Nous devons nous y croiser avec la plate-forme qui est partie de Kaïrouan au moment où nous partions nous-mêmes de Sousse. Il y a trois heures que nous roulons ; nous sommes à mi-chemin.

L'air est lourd, la chaleur est étouffante. Khradoudja elle-même ne peut plus y tenir et laisse tomber son voile... Vingt ans à peine et jolie comme les femmes arabes savent l'être.

Gravissons à la course le monticule qui s'élève à notre gauche.

A nos pieds se déroule et flamboie un de ces paysages africains dont on n'oublie jamais l'impression grandiose et profonde. Quelques poignées d'alfa mouchettent, autour de nous, la terre morte, jaune, sèche comme la peau d'une momie égyptienne... Et, vers le sud, au delà de ces dunes de sable durci, au delà de ces ondulations que semble avoir roussies un incendie énorme, le fond d'un lac salé, desséché aujourd'hui, étend au soleil le miroir éblouissant de sa nappe immobile. Quelques apparences d'îlots en tachent l'argent qui étincelle. Vaguement, des montagnes rougeâtres le bordent à l'horizon lointain. C'est la Sebkhra Sidi-el-Hani... Pas un gourbi, pas un être vivant, pas un arbre autour de sa vaste et morne solitude! Seul, sur son fond lumineux, un chameau égaré profile et grandit sa silhouette sombre.

En route encore!... Le terrain ondule à grands replis; quelques lignes brunes marquent, au loin, des oasis plus ou moins imaginaires; le mirage fait scintiller au large un étang chimérique ; à l'ouest, dans les poudroiements de la lumière, bleuissent les flancs transparents du Djebel-Seldja et du Djebel-Gourine.

Aucune culture n'est possible dans ce sol argileux, saturé de sel et, sur le paysage vide, planent une désolation saisissante et farouche, une uniformité de sensations qui surprend l'esprit plus qu'elle ne le fatigue.

Au nord, dans les espaces déserts, tourbillonne en trombe une poussière livide. De gros nuages noirs ont rapidement monté sur l'horizon et, avec la netteté d'une cassure, des éclairs y tracent de longs sillons de feu. De larges gouttes de pluie s'écrasent autour de nous... Hélas! l'orage se dissipe ; il fuit, emporté par un vent dont nous n'avons pas senti les caresses.

— Je vais vous montrer si vous êtes ici pour vous rafraîchir, ricane le soleil.

Et, de plus belle, il nous crible de ses flèches de feu, et l'air qui nous arrive à la face est toujours plus embrasé.

Sur la terre nue, de grands ronds laissés par des tentes indiquent que, par là, ont campé des nomades. Plus loin, des fagots de jujubier ceignent d'un rempart épineux les maisons de toile d'un

douar de passage... C'est, sans doute, en prévision des services qu'elles leur rendent ainsi que, dans leurs labours, les Arabes ménagent ces broussailles.

Vêtues de bleu ou de rouge, de petites filles tatouées fixent sur nous l'étonnement de leurs grands yeux sauvages ; des chiens et des chevaux vaguent autour du camp ; des chameaux qui broutaient de l'alfa le long de notre route lèvent leur long col à notre approche et, ennuyés, détalent d'un trot lourd, en secouant leur bosse.

Plus loin c'est, ainsi que sur la route d'Ed-Djem, un bois de



SUR LA ROUTE DE KAIROUAN.

cactus isolés les uns des autres, comme les arbres de nos vergers. Et, debout sur un pied unique, ils tordent en branches épileptiques leurs épaisses séries de feuilles menaçantes, ils gesticulent en végétaux extravagants.

Une baraque où un *colon* vend de l'absinthe; une autre où logent six turcos indigènes et deux spahis autochtones qui, au nom de la France, représentent la garnison protectrice; un nouveau *douar;* une écurie d'où on nous amène des chevaux frais : c'est le relais de Sidi-el-Hani... Et Khradoudja roule une cigarette entre ses doigts jaunis, tandis que le petit Juif hurle comme un chevreau arraché à sa mère.

En route toujours ! Le paysage ne change guère. Il y a quelques plantes cependant, mais, comme parfois chez nous aux croix des

cimetières, les colimaçons revêtent d'une blanche mosaïque leurs tiges dépouillées et les engainent d'un fourreau de coquilles pareil à celui de certains poignards de nègres...

Personne et, tout à coup, jaillit du sol une fourmilière d'enfants.

— *Ya, sidi, sourdi, sourdi! karroub', sidi!* Holà, seigneurs, des sous, des sous ! Une *karroube!*

Et, les yeux brillants, la tête nue, les oreilles écartées, ils courent à perdre haleine. La chemise des garçons leur remonte jusqu'aux aiselles, la robe des filles s'ouvre comme des ailes sur leur corps de statuettes de bronze et ils courent toujours, ils courent jusqu'à ce que quelque chose tombe de la *plate-forme* lancée avec la rapidité d'un express ou que, épuisés, ils tombent eux-mêmes dans la poussière.

Voici l'Oued-Zeroud, la dernière station, et Khradoudja s'oublie jusqu'à nous offrir du melon et des cigarettes. Puis, derrière une longue vague de terrain desséché, déferle enfin la verdure d'une mer d'alfa.

Au delà, dans une immense plaine poudreuse et légèrement excavée, au milieu d'un vaste désert, sous un ciel de plomb où ne flotte pas un nuage, une longue ligne blanche se festonne de tours et de dômes.

C'est Kaïrouan, la ville sainte, la métropole religieuse du Maghreb; c'est Kaïrouan, la vieille résidence des khalifes, l'ancienne capitale de l'Afrique mahométane; c'est Kaïrouan dont, jadis, les fidèles ne foulaient que pieds nus le sol sanctifié et où ne pouvait demeurer quiconque n'était pas de Mahomet.

Il y a une dizaine d'années, un chrétien n'obtenait la permission d'y entrer que s'il était porteur d'un *amar-bey*, — d'une autorisation spéciale émanée du pouvoir suprême. Il ne lui était, en aucun cas, permis d'y passer la nuit. S'il avait enfreint cette défense, les marabouts défunts se seraient levés de leurs tombes et auraient purgé la ville de sa présence sacrilège... Quant à l'israélite, malheur sur lui si, sous un déguisement trompeur, il en franchissait les murailles ! Reconnu, il n'en sortait pas vivant

et son cadavre mutilé était, sur une claie de palmes, — les palmes du martyre, — traîné à la voirie où il pourrissait au soleil, avec des charognes d'ânes et de chameaux, où les vautours au cou déplumé et sanglant lui donnaient seuls une horrible sépulture.

Comme l'industrie de sa race trafiquante et tripoteuse a, cependant, toujours été indispensable à la paresse de l'Arabe, comme son usure a toujours été pour l'imprévoyance musulmane un mal nécessaire, on lui permettait quelquefois cependant de s'approcher des remparts, mais il devait s'arrêter à deux kilomètres au nord-ouest, au petit caravansérail de Dar-el-Aman, — la maison du pardon. Là seulement, au confluent de l'Oued-Merkelil et de l'Oued-Zeroud dont il ne pouvait franchir les sables arides, on daignait, pour quelques heures, non oublier, mais lui pardonner son infamie...

L'apparition de la ville sacrée s'évanouit. Nous nous enfonçons dans les joncs, les arroches, les tamaris d'Aïn-Kazezia. A travers la verdure se meuvent des blancheurs bizarres... C'est une légion de Nègres en calottes et en robes de neige, une vision du Soudan.

Kaïrouan reparaît, tout près maintenant. Sur ses murs crénelés se lèvent et étincellent au soleil la lanterne de ses minarets; le dos de ses dômes arrondis en hémisphères, en œufs ou en poires; la courbe de ses coupoles lisses ou largement cannelées. Et, à sa vue, une tristesse oppresse le cœur. Aucune idée souriante ne vient égayer l'esprit devant cette ville anachorète. Nul autre lieu que celui qu'elle occupe n'aurait pu être mieux choisi pour une cité qui ne fut qu'un vaste monastère; nul n'aurait été mieux approprié à l'austérité de la prière, à la sévérité des méditations, à l'abstraction des croyants dans la contemplation d'un Dieu dont l'infini de ce désert est le temple grandiose, temple qui, cependant, ne peut le contenir dans son immensité.

Près de la voie, sur la droite, dort, dans une enceinte de murs bas et blancs, un monument carré, percé d'une porte en fer à cheval sur chacune de ses façades. La grande coupole qui le surmonte repose sur une sorte de large socle octogonal à travers

lequel s'ouvrent des fenêtres carrées comme les sabords d'un vaisseau. C'est la petite mosquée de Sidi-Sahad-Gervel. Son dôme n'est pas uni, mais, comme presque tous ceux qui bossuent Kaïrouan, il est cannelé en côtes saillantes, à la manière des cantaloups. Une longue tige de fer, à laquelle sont embrochées trois boules de grandeur inégale, y élève un croissant qu'elle traverse de sa pointe, ce qui le fait ressembler au trident des bouviers de la Camargue.

Près de ce temple suburbain s'étend, éclatant comme une mare de soleil, un large enclos dallé de pierres grises. Dessus de la M'sallat-Darbat-Tamar et voûte d'une grande citerne, cet espace nu sert, en même temps, de lieu de prière aux dévots qui veulent s'isoler et de lieu de réunion aux convois funèbres qui vont déposer les restes d'un trépassé au milieu des tombes qui, innombrables, s'éparpillent autour de la ville.

Vers le nord, enfin, à quelques pas de la M'sallat, s'entassent les Dra-el-Guemel, monticules noirâtres qui portaient jadis une poudrière et que, pour cette raison, on appelle encore les collines des poudres.

Résultat du dépôt séculaire des immondices de la ville, ces éminences grises ont aujourd'hui cessé de s'accroître, mais des amas qui leur ressemblent et qui ont la même origine poussent tous les jours un peu plus loin et y fermentent à leur aise. C'est, entre eux et les portes, un continuel va-et-vient de chameaux qui y charrient des détritus de toute sorte. Voilà qui est certes d'une déplorable hygiène, mais où conduire les égouts d'une agglomération qui n'a pas de champs à fumer, qui n'a, à sa portée, ni mer, ni rivière, ni lac?

Quelques palmiers à droite et à gauche, et nous entrons dans l'épaisseur d'un véritable rempart, dans l'hostilité d'un fourré inextricable de cactus sombres et rébarbatifs. Et la voie y court comme dans une tranchée de verdure.

Ce sont les cactus du bach-Muphti, — de tout le monde, — comme, pour parler du domaine public, on disait en France, le *domaine du roi*. Le figuier de Barbarie, dont les haies méchantes entourent tous les lieux habités, est, avec le palmier, l'un des

végétaux les plus utiles de ces ingrates régions. Pendant les derniers mois de l'été, l'Arabe se nourrit avec délices des fadeurs pâteuses de son fruit à la pulpe rougeâtre; pendant l'année entière, à grands coups de sabre. il taille dans ses buissons luisants le repas des chameaux. Et, dans ses épaisses raquettes



KAIROUAN : FEMME ARABE.

au suc vert et gluant, la sobriété légendaire de ces bêtes trouve à manger et à boire.

Voici enfin la station d'arrivée!... Khradoudja se retourne avec un sourire, laisse retomber sur son visage le drap noir de sa cagoule et, à petits pas, traînant paresseusement ses pantoufles jaunes, elle se dirige vers la ville...

Devant nous, à l'ouest, file une sorte de rue que flanquent quelques maisons éparses, que longe le marché aux bestiaux. Au bout de sa poussière, Bab-Djellalin, — la porte des Peaussiers, — s'ouvre à travers les murailles.

Blanches, unies, sans fossés, flanquées, de distance en distance, de tours carrées qui, sans les dépasser, s'y accolent par une de leurs faces, celles-ci élèvent à huit ou dix mètres leurs créneaux arrondis. Étroits, délabrés, dépourvus de toute espèce de parapet et roides comme des échelles, des escaliers bâtis contre la face intérieure de ces remparts permettent d'atteindre les terrasses qui dominent les portes, de se promener sur les chemins de ronde.

Une maison arabe, — ancienne écurie tant bien que mal arrangée en hôtellerie européenne, — nous donne devant ces murs une hospitalité très suffisante. Elle est tenue par un Provençal, l'un des cinquante chrétiens qui se noient dans les vingt-deux mille croyants dont la ville est peuplée aujourd'hui. Ses fortifications. qui se déployaient alors sur seize kilomètres de tour, renfermaient, dit-on, cinq cent mille habitants au temps des Aghlabites.

Les Aghlabites? Quels sont ces princes dont le nom s'écoulera encore de notre plume? Pourquoi cette grande ville dans ces steppes inhospitaliers?... Un mot d'histoire est ici nécessaire.

Chacun sait que, de la famille des Haschem, — l'une des plus illustres de la tribu des Koreischites, issue elle-même d'Ismaël, fils du patriarche Abraham, — naquit, entre 570 et 578 de notre ère, un enfant que son père décora du nom de Mohammed, — le glorifié. (Que Dieu l'aide et le garde!) L'excellent homme avait foi dans la prédestination des noms et les événements confirmèrent sa croyance.

Plus connu chez nous sous l'appellation défigurée de Mahomet, ce fils — qui, aujourd'hui, est, en effet, *glorifié* comme fondateur et comme premier chef de l'Islam — mourut vers 632 et eut successivement pour khalifes, — pour lieutenants et pour successeurs, — son beau-père Abou-Bekr, son cousin Omar, son secrétaire Othman, son gendre Ali, enfin divers membres de la famille des Ommiades.

C'est à l'ordre de ces derniers que les musulmans marchèrent sur le Maghreb. Leurs premières campagnes, en 647 et en 665, ne furent que des incursions dévastatrices. En 666, Mohawiah-ben-Khodeïdj-el-Kendi vint jusqu'à Sousse, mais recula ensuite sur la Tripolitaine. En 668, Okhba-ben-Nafi-el-Fehri fit enfin la conquête définitive de l'Ifrikia et en devint l'*ouali*, — le gouverneur général. En 675, il songea à bâtir une ville qui fut le boulevard du Croissant dans le pays conquis.

Cette cité devait, pensait-il, s'élever sur un sol vierge, loin de la mer, loin des centres habités, loin des lieux corrompus par le commerce, par les richesses qu'il apporte, par les fourberies qu'il inspire. Comme un monastère dans sa solitude, elle devait être séparée du reste du monde par des déserts et par des savanes. Une discussion surgit alors entre ses compagnons et lui au sujet de l'endroit où elle serait construite. Okhba, qui, dans ces différends, savait mettre Allah de son côté, leva tout à coup la tête et sembla prêter l'oreille.

— Entendez-vous ? dit-il à ses officiers.

— Quoi? demandèrent, ébahis, ceux-ci qui n'entendaient rien.

— La voix de Dieu... Écoutez-la !... Okhba, dit-elle, Okhba, mon ami, brandis l'étendard du prophète ! Marche en récitant le *tekbir* et arrête-toi au dernier mot. La place où tu seras est celle que j'ai choisie.

Et, priant à haute voix, il marcha comme au hasard... Tout à coup, il planta le drapeau dans le sable... C'était là!... Cela ne pouvait mieux tomber; c'était là aussi qu'il avait été d'avis de poser la première pierre de la capitale future.

Les bêtes infestaient la région. Il pria encore, il cria, il ordonna à son armée entière de prier et de crier avec lui... Et, au bout de trois jours, on vit, effrayés par les clameurs que poussaient des milliers de voix, s'en aller en une exode pareille à la sortie de l'arche de Noé, tous les animaux du pays; on vit, marchant et sautant, volant et rampant, déménager ensemble les sangliers et les gerboises, les perdreaux et les najas; les chacals et les gazelles, les abeilles et les couleuvres; les renards et les pies-grièches, les cantharides et les lézards; les porcs-épics et

les onces, les alouettes et les tarentules; les hérissons et les lièvres, les tourterelles et les jeckos ; les tortues et les tiques, les huppes et les vipères; les lynx et les fourmis ailées, les ramiers et les caméléons ; les hyènes et les scarabées, les cailles et les cafards ; les lions et les scorpions, les pigeons et les pythons; les panthères et les sauterelles, les gangas et les poux; les lapins et les puces, les outardes et les vers, toutes bêtes plus ou moins féroces qui n'allèrent pas bien loin et dont la descendance habite encore la Tunisie.

L'édification de la première mosquée fut plus facile encore que l'expulsion de cette ménagerie. Les pierres se détachèrent elles-mêmes des montagnes septentrionales, volèrent à la file comme des bataillons de grues et se superposèrent en murailles autour du pavillon d'Okhba devenu le premier *mihrab*... C'était un heureux temps bien fertile en miracles!

Et l'*ouali* reprit vers l'Occident sa marche conquérante.

— L'épée est la clef du paradis, avait dit Mahomet.

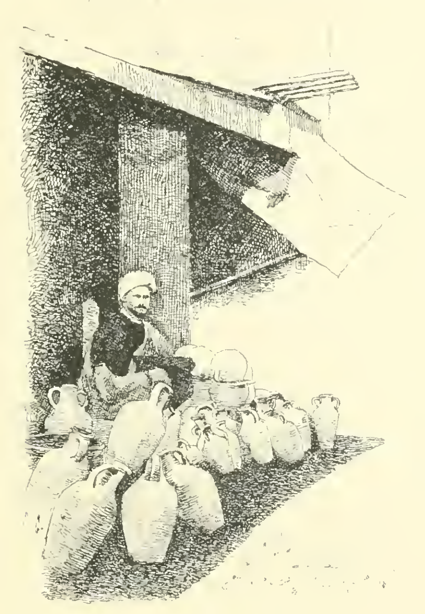
Kaïrouan était fondée. Vers 807, à la voix d'Ibrahim-ben-el-Arleb, créateur de la dynastie des Aghlabites, la première qui régna en Afrique, elle se séparait de l'Égypte et devenait le siège d'un gouvernement qui, khalifat de nom mais indépendant de fait, s'étendait de la Cyrénaïque à l'Océan, de Benghazi à Mogador. Elle atteignit l'apogée de sa splendeur sous les khalifes fatimites et sous les khalifes zeyrites, mais elle commença à déchoir au XIIIe siècle, lorsque les Almohades eurent transporté au Maroc le siège du pouvoir...

Et maintenant entrons; traversons la porte Djellalin, la porte méridionale de la ville.

Entre deux rangées de masures blanches, une cohue mouvante de gens en turban et en *djoubba*, en burnous et en *haïk*, en chemise et en bonnet rouge s'agite comme une fourmilière en débandade. Une ligne de maisons irrégulières, presque sans fenêtres et couronnées de terrasses sur lesquelles apparaissent des êtres qui, tout blancs, se fondent dans le blanc du ciel, double et dépasse ces bicoques. Les petites tours carrées des

minarets blanchis élèvent de tous côtés le pain de sucre de leurs lanternes coniques... Nous sommes dans la Zankat-Touila, la grande avenue de la cité, celle qui la coupe du sud au nord.

Sous des tentes éplorées, sous de larges paillassons d'alfa que soutiennent des bâtons fichés à tort et à travers, sous des planches pourries plantées en visières de casquettes, dans les murailles



KAIROUAN : UN POTIER.

étincelantes, sous des auvents à deux versants qui forment au-dessus de leur porte comme de petits toits à pignon sur rue, des magasins que remplissent des marchands flegmatiques et des marchandises en désordre garnissent la *zankat* dans toute sa longueur. C'est comme un marché perpétuel, comme une foire sans fin. Devant les boutiques, au milieu des fruits et des légumes, se vautrent dans la poussière des maraîchers qu'ombragent des

chapeaux énormes, de ces chapeaux auxquels on ne peut s'habituer et qui, en tous lieux, nous poursuivent comme un cauchemar grotesque... A côté d'eux, le mortier d'airain entre les jambes, des Nègres pilent, avec le petit bout d'une massue d'Hercule, on ne sait quoi de verdâtre ; des cafetiers distribuent leurs tasses puériles ; des barbiers en plein vent tondent en citrouilles des têtes luisantes et bleuâtres ; des bouchers pantelants dépècent des viandes blanches et roses.

Adossés aux espaces qui séparent les portes, des hommes sommeillent dans la posture favorite des Arabes, ces philosophes dont le sans-gène n'est jamais embarrassé par la recherche d'un siège. D'autres y prennent leur café, accroupis entre deux pots de basilic qui voyagent avec eux.

Au bord du trottoir, enfin, se rangent des tables sur lesquelles, les jambes repliées, des épiciers burlesques trônent, comme des poussahs, entre leurs plats et leurs disques de bois. Et leurs pâtes sucrées, leurs confitures au miel attirent toutes les mouches, toutes les guêpes du voisinage. A une *karroube* le verre, des tonneaux versent la *bor* verdâtre, — l'eau-de-vie de figues que n'a pas songé à prohiber le Koran. De loin en loin, — compliqués de jets d'eau filiformes et de poupées de fer-blanc qui tournent et qui, de leurs petits pieds, sonnent des carillons tentateurs sur les verres rangés autour d'elles, — des comptoirs, bariolés d'or et de peintures, offrent aux passants leurs gargoulettes d'eau fraîche, leur jus de grenade et aussi, hélas ! leur absinthe mécréante.

Entre ces triples haies de commerçants et de boutiques burlesques, circule, sans qu'un seul costume de *roumi* tache sa blancheur uniforme, la foule lente et digne des promeneurs et des acheteurs désœuvrés... Marcher vite, si on est à pied, galoper sans motif, si on est à cheval, sont des marques d'une légèreté que réprouve la dignité musulmane. Manger, siffler, fumer dans les rues sont des actes d'une inconvenance suprême. Et l'Arabe de la plus humble condition connaît et respecte ces règles d'une politesse qui en remontrerait à la nôtre.

Les citadins portent ici le turban blanc, la *djoubba* immaculée,

et le fin burnous négligemment jeté en paquet sur l'épaule. Les habitants de la tente se couvrent du manteau brun et ceignent d'un turban de cordes noires qui leur tombe sur les yeux leur tête que, rarement, encapuchonne le *haïk*. L'oreille droite ornée d'un anneau d'argent, les pasteurs venus des montagnes s'en vont, le fusil à pierre sur le dos, la main balançant par sa dragonne de cuir la matraque que termine en boule une grosse tête ferrée. Un vieux sabre pend à leur flanc et, plus vaniteux que Diogène, ils se drapent dans des burnous si usés, si rapiécés, si décatis qu'ils finissent par ressembler à des peaux de mouton sur lesquelles on aurait marché longtemps. Vêtus de toile, quelques tirailleurs indigènes se sanglent de leur large ceinture bleue et serrent leurs mollets dans des guêtres blanches.

Efféminé, un jeune Maure, gras et rose comme une Juive, s'avance d'un pas traînant, la poitrine épanouie dans une longue et large blouse de soie écrue. Sa tête se renverse, orgueilleuse, comme entraînée par l'énorme flot de soie bleue qui orne sa *chachia*... C'est un fils de *caïd !* Deux fois millionnaire, il possède harem et jardin, chevaux et voitures. Et on se détourne à peine sur son chemin.

Un marabout du désert arrive, la figure brûlée par le soleil, ses cheveux noirs flottant en longues boucles sous son modeste turban de toile... Et chacun baise son épaule ou un pan de son burnous en guenilles.

— *Allah it' aouel o'mrek !* Que Dieu te fasse vivre longtemps ! lui dit l'un.

— *Allah iaja'l el-baraka fi rassek !* Que Dieu bénisse ta tête ! fait un autre.

— *Allah ierh' am oual dik !* Que Dieu soit miséricordieux pour tes parents ! souhaite un troisième.

Et ceux qui ne se jugent même pas dignes de baiser ses misérables loques s'arrêtent devant lui et portent respectueusement la main à leur front, à leur bouche et à leur cœur.

— Tû es mon maître, dit le premier geste.

— Mes lèvres te louent, ajoute le second.

— Et je t'aime, signifie le dernier...

Et toujours pas de femmes!.. A peine une pauvre vieille folle demi-nue, courbée comme une sorcière chevauchant le bouleau cabalistique. Et elle court avec un glapissement prolongé que les battements précipités de sa main sur sa bouche entr'ouverte transforment en un *toulouil* aigu, en un *youyou* strident. A peine, près de son père, une exquise toute petite fille qui, — la toque frangée d'or, la figure déjà peinte comme celle d'une jolie poupée d'émail, les yeux déjà avivés de *koh'l*, — s'assoit sur la table d'une boutique, immobile et muette comme un charmant objet d'étagère...

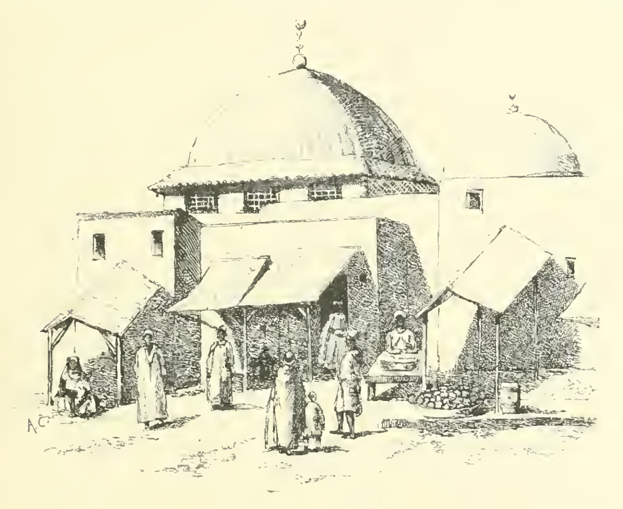
Une bousculade se produit. Des chameaux cheminent en file paresseuse, chargés de fagots de thuya, — de branches biscornues, rouges comme des os sanglants. On se gare, on se pousse, on crie un peu et, la caravane passée, on reprend le sérieux obligatoire.

L'une des plus larges constructions de cette rue est, ainsi qu'un meuble sur ses pieds, posée sur de fortes colonnes romaines, sur des piliers trapus dont la tête s'évase en chapiteaux aux feuilles d'acanthe usées par le temps. Un homme peut à peine demeurer debout dans l'entrepont sombre et graisseux qui s'enfonce entre cette bâtisse et le sol. C'est là que se tient, là que s'entasse le marché aux grains et à l'huile.

Derrière cette halle réduite, se croisent, sous leurs hautes voûtes noircies, quatre ou cinq passages étroits, pleins de mouvement, de cris, de têtes en turban, de capuchons levés, de bras maigres qui agitent des burnous mis aux enchères, d'acheteurs si pressés les uns contre les autres qu'ils se meuvent en bloc, que la circulation est presque impossible dans leur masse odorante. Des boutiques contiguës se creusent en niches dans les parois de ces couloirs obscurs et regorgent de quincailleries, de bimbeloteries, d'objets extraordinaires. Ce sont les *souks*, faible reproduction, comme ceux que nous avons vus déjà, de l'immense bazar que, en détail, nous parcourrons à Tunis...

Mais que fait le chameau qui, là-haut, passe et repasse derrière la fenêtre de cette maison? Il travaille... Au-dessous de lui s'ouvre, en effet, — pour descendre, très bas, plus bas que le

terrain salé sur lequel est bâti Kaïrouan, — le puits Barouta, le seul qui donne ici un liquide à peu près potable. Et, pour faciliter la distribution des eaux qu'y puisent ses gros cordages d'alfa et ses godets de poterie, on a installé à un premier étage la noria grossière que le malheureux ruminant fait tourner du matin au soir et à laquelle il arrive par un plan incliné construit à son intention. Un abreuvoir établi au pied de cette habitation bien-



KAIROUAN : BOUTIQUES.

faisante est le rendez-vous perpétuel des croyants qui viennent y faire leurs ablutions, de tous les animaux du pays qui viennent s'y désaltérer.

Si nous ne craignons de souiller notre burnous à la suie qui en tapisse les murs, si nous ne redoutons d'être asphyxié par la fumée épaisse qui flotte sous son toit de broussailles noircies, traversons à la hâte la longue rue où, — au bruit assourdissant des marteaux tombant et retombant sur la tôle, au grincement aigu des limes et des scies, — forgent, rassemblés, tous les cyclopes de la région et égarons-nous dans le labyrinthe de la ville.

Des maisons de briques crépies de blanc, presque toutes coupées au-dessus du premier étage comme si, effleurant les remparts, un ouragan de boulets avait, sauf les minarets et les dômes, rasé tout ce qui en dépassait la crête; des fûts antiques couchés dans les seuils, encastrés dans les angles; des ruelles étranglées; des culs-de-sac envahis par les décombres; des impasses; de longs couloirs voûtés s'insinuant sous les habitations qui se rejoignent; des séries d'arcades jetées entre les maisons... Voilà Kaïrouan.

Pas un arbre, pas une plante qui mette la gaieté de sa note verte dans le blanc des murailles, du sol, du firmament lui-même! Plus de boutiques ici. Pas de fenêtres mais seulement quelques lucarnes que quadrillent des grillages serrés qu'enferment des moucharabys soupçonneux; de petites portes rongées de vieillesse, quelquefois blanchies à la chaux, souvent bardées de fer, toujours armées de puissantes ferrures.

Et presque personne! Un Arabe assis dans un coin d'ombre bleue; une négresse dont la face de goudron tache la blancheur des murailles; un Maure dont la *chachia* pique un point écarlate dans quelque carrefour ensoleillé... Et c'est tout. Si le quartier que nous avons vu le premier déborde de monde et d'animation, celui-ci est vide comme le désert, silencieux comme la tombe...

Et des cris qui n'ont rien d'humain, des hurlements prolongés comme des clameurs de goules et de striges, percent tout à coup l'assoupissement de ces lieux funéraires. Ils sortent d'une maison dont le propriétaire vient de rendre à Allah son âme musulmane... Et, à pleine tête, dans le ton le plus aigu du fausset le plus perçant, s'égratignant les unes les autres, les femmes de la famille se lamentent en commun. Leurs amies vont accourir au tapage. On se taira un instant; on les écoutera, l'une après l'autre, dire, d'une voix larmoyante, les qualités et les vertus du trépassé et, leur oraison finie, elles joindront leurs glapissements à ceux de la douleur générale qui éclatera avec une nouvelle fureur. Épouvantés de ce vacarme, les enfants croiront voir passer dans la maison tous les fantômes de la nuit et ils ajouteront leurs beuglements de terreur à cet ensemble discordant de pleurs et

de vociférations. Comme les lamies antiques, des femmes voilées de noir surgiront au parapet des terrasses voisines, plongeront de longs regards curieux dans la cour mortuaire et exhaleront en faux-bourdon des plaintes de condoléance... Et, nuit et jour, ce concert lugubre retentira jusqu'à ce que le défunt ait quitté sa demeure.

L'Arabe rebâtit; il ne répare jamais ce qui s'écroule, ce que renverse la main d'Allah... Et la moitié de Kairouan tombe en ruines. Sauf quelques habitations de *caïds* ou de *khalifas*, toutes les maisons de la Tunisie se ressemblent, comme se ressemblent les mœurs et le costume de ceux qui y vivent. En voir une, c'est les voir toutes. Visitons celle-ci, celle d'un riche propriétaire, d'un des gros turbans de l'endroit.

— *Ach koun' a'nd el bab?* Qui frappe à la porte? demande, du dedans, une voix féminine.

— *Rh'alli! Mate khrafich!* Ouvre! N'aie pas peur! *Khrada h'abibi.* C'est mon ami, répond notre compagnon, le maître de céans.

Et, à regrets, l'huis bâille en grinçant. Personne dans le corridor mais des aiguilles, des bobines de soie, un métier sur lequel se tend une étoffe dorée s'y éparpillent en désordre... Une femme était là; elle s'est évanouie à notre approche.

Une porte intérieure qui, comme à l'entrée des villes, ne correspond pas avec celle du dehors, — de sorte qu'un passant ne peut plonger ses regards au delà du vestibule, — donne sur une petite cour dont le sol est revêtu de grandes dalles de marbre et de briques vernissées qui se relèvent en soubassement contre les murailles.

A ses parois se suspendent, percées en écumoires, des marmites à *couscous* dans lesquelles verdoient de gros plants de basilic. Plus bas s'y accolent des caisses de maçonnerie d'où s'élancent des géraniums rouges, des jasmins grimpants, des vignes et des courges dont les larges feuilles se balancent à des ficelles tendues sur nos têtes.

Une galerie dont, soutenues par des pilastres latéraux, les

deux arcades retombent sur une colonne médiane met une ombre opaque sur un côté de ce *patio* frais et humide. Autour, s'ouvrent la bouche de la citerne indispensable, la margelle du puits dont l'eau saumâtre ne sert qu'aux soins de propreté, l'escalier qui descend à la cave, celui qui monte au premier étage abandonné aux domestiques, celui enfin qui conduit aux terrasses. Dans



KAIROUAN : UN ÉPICIER.

cette cour aussi donnent les fenêtres et les portes. De fortes grilles de cuivre défendent les premières ; des tentures, qui, diaphanes, semblent venir de quelque marquise de Pompadour ferment les secondes. Ordinairement écartés, de lourds battants aux petits panneaux embrouillés et aux cadenas formidables comme des serrures de prison, barricadent cependant quelquefois celles-ci. Un double encadrement, — l'un de marbre sculpté ou de pierres ciselées et peintes d'ocre jaune, l'autre de faïence céladon aux

dessins noirs, — borde ces ouvertures. L'entrée de la chambre principale est surmontée d'un fronton étroit divisé en cinq petits compartiments. Deux triangles qui se superposent en sens inverse pour former une étoile à six pointes, — l'anneau de Salomon, — remplissent le compartiment du milieu et les deux compartiments extrêmes; une espèce de cyprès orne les deux autres.

Parallèle à la cour, la chambre elle-même est une pièce longue et étroite au milieu de laquelle s'ouvre largement la *rotba*, — l'alcôve, — que flanquent des cabinets noirs. Des boiseries et des rideaux en transforment les deux bouts en alcôves secondaires, — les *roukouns*. C'est dans l'ombre de ces réduits que se réfugient les femmes lorsque leur seigneur et maître éprouve le besoin d'un repos solitaire.



KAIROUAN : AU PUITS.

Des bandes épaisses de ces célèbres moquettes coloriées que, tapies dans leurs maisons comme des araignées dans leur trou, tissent ici des ouvrières invisibles, couvrent en partie le sol revêtu de briques émaillées.

Le plafond est une vraie merveille. Quatre poutres, fixées en relief dans les angles qu'il forme avec les murs, lui font un cadre que, plus courtes et perpendiculaires aux premières, deux autres poutres divisent en trois caissons très profonds, en trois cavités dont le vide représente comme le moule d'une pyramide à trois ou quatre gradins. Et, sur toutes les faces, sur toutes les tranches de cette boiserie compliquée se déploie une richesse inouïe d'arabesques multicolores, de raies jaunes et rouges qui s'entre-croisent en tous sens pour border des carreaux ou des losanges bleus ou verts, de lignes en festons trilobés, de rosaces qui sont des chefs-d'œuvre de patience, de fonds plus travaillés que les dessins d'un châle de l'Inde, d'ornements plus riches que les miniatures d'un vieux Koran.

L'âge a adouci l'éclat des couleurs, le temps qui les a éteints a revêtu tous les tons d'une patine moelleuse, les ors ont bruni et se sont légèrement enfumés, les blancs ont pris le chaud reflet de l'ivoire jauni, les roses ont la teinte caressante de la chair animée, les rouges ont la profondeur des fonds sombres et mats des fresques pompéiennes. Et, de l'harmonie de ces coloris atténués résulte un velouté, un charme dans lequel le regard se perd avec une volupté véritable.

Un lustre de cuivre se balance au milieu de la pièce. Des patères de bois découpé, des étagères délicatement ciselées, des tableaux en clinquant, de vieilles petites glaces au cadre rococo en décorent les murs. Dans les niches s'y rangent les tasses de porcelaine, les brûle-parfums de cuivre, les coffrets à toilette, les *rebha* de métal repoussé qui renferment les bijoux, les *kanouïta* où se cachent les fards et les poudres intimes.

Le mobilier se réduit à des guéridons de marqueterie et à de grands coffres bariolés, chargés de plateaux de métal, d'aiguières élégantes, de lampes à pétrole et de pendules en simili-bronze.

— Ces curiosités te déplaisent? nous dit le propriétaire en nous montrant ces luminaires et ces horloges. Est-ce que, en France, vous ne mettez pas dans vos salons des cruches et des pots dont ne voudraient pas nos négresses? Ce sont nos bibelots exotiques, nos souvenirs de voyages.

Des colonnettes peintes, enchassées dans ses angles extérieurs dont elles n'occupent que le tiers moyen, flanquent la *rotba* de leur petit chapiteau rehaussé de croissants et de volutes qui forment comme la bouche et les yeux de mascarons grimaçants. Une boiserie découpée en arcade pointue, richement taillée à jour et garnie de rideaux fleuris d'argent et d'or, en ferme la partie supérieure. Les parois en sont tapissées de briques enjolivées de dessins dont la juxtaposition produit des arceaux mauresques encadrant des vases et des fleurs imaginaires et une longue étagère, ajourée et appliquée sur un fond de glace, leur fait une sorte de corniche que chargent des objets de toilette. Des vêtements de satin broché, de soie légère et de mousseline transparente s'y accrochent à de petits champignons dorés. Et,

de leurs plis qui semblent avoir gardé l'empreinte gracieuse des formes qu'ils ont vêtues, se dégagent, délicates et musquées, des émanations qui imprègnent l'air d'un vague parfum de fleurs, d'une subtile odeur de femme.

Du plafond de cette alcôve, historié comme celui de la chambre elle-même, pend une grande lanterne de couleur. Trois fenêtres étroites, contiguës et percées dans la muraille du fond se ferment de lames de pierre qui, découpées en dentelles et doublées de verres jaunes et rouges, forment comme des vitraux par lesquels ne passe qu'un jour affaibli, plein de caresses et de mystères.

Un lit de planches que portent des pieds tournés, occupe toute l'étendue de ce sanctuaire. Un traversin garnit trois de ses côtés; des oreillers, des couvertures polychromes y errent avec de tous petits coussins brodés d'or et destinés à soutenir la nuque, les coudes, les poignets, les reins ou les épaules, à faciliter au sommeil les poses les plus abandonnées, à permettre à la sieste les postures les plus capricieuses.

— Et tu n'as pas vu les femmes! nous dit, en sortant, notre ami qui, à demi francisé par un long séjour à l'esplanade des Invalides, ne craint pas d'aborder ce sujet scabreux.

— En effet.

— Mais elles t'ont vu, elles, par les lucarnes entr'ouvertes, par les portes entre-bâillées... Ce soir, elles me décriront, jusqu'au moindre détail, ton costume, ta tournure, ton visage. Ta venue est pour elles un événement dont longtemps elles parleront.

Près de cette maison s'élève la façade de la Djama-Tlata-Biban, la mosquée des Trois-Portes. Elle renferme le tombeau de Mohammed-Keïroun, mais il est inutile d'en voir l'intérieur. Tout l'intérêt qu'elle offre se concentre dans les trois entrées qui lui valent son nom et qui, séparées seulement l'une de l'autre par des pilastres, encadrent leur plein-cintre de voussoirs et d'archivoltes artistement ciselés. L'entablement qui les surmonte porte, taillées dans la pierre, quatre ou cinq lignes de caractères en relief qui forment de pieuses maximes.

Au bout de la Zankat-Touila, s'ouvre la porte septentrionale de Kaïrouan, — Bab-Tunis, — qui donne sur la place du même nom.

Du soleil; de la poussière; sous l'éblouissante splendeur d'un vaste ciel qui flambe, une multitude mouvante d'hommes et de bêtes; au delà, une sorte d'avenue aboutissant au vide et pleine de chevaux qui se cabrent, de chameaux qui grognent, de moutons qui, les cornes basses, se laissent, avec



KAIROUAN : UN FALCONNIER.

résignation, pétrir le dos par des acheteurs défiants... Les remparts dressent leur barrière aveuglante sur l'un des côtés de cette place. Près de la porte, en blanc sur blanc, un petit minaret gaufre ses quatre faces du relief de ses inscriptions prédicantes. Une levée de terre et de gravats fait, au pied des murailles, une banquette sur laquelle, en *boxes* d'écurie, s'alignent des boutiques dont la porte occupe toute la façade. Des planches disjointes, hérissées, en chevelure jaune, des plantes qui y avaient poussé au printemps, en forment la toiture. Dans leurs flancs poudreux s'amoncellent des légumes et des couffes d'alfa pleines

des produits les plus incompréhensibles de l'épicerie indigène. Quelques-unes d'entre elles sont occupées par des armuriers qui réparent, qui fabriquent encore, de longs fusils à pierre; d'autres abritent des teinturiers et, devant elles, stationnent les chameaux qui vont partir pour les *douars* et qui, avec leurs prodigieuses charges de laine bleue ou rouge, ont l'air de monstrueuses bêtes à bon Dieu.

Sur les trois autres côtés se rangent, dans un désordre pittoresque, de petites maisons n'ouvrant au dehors que des lucarnes clignotantes, — de véritables jours de souffrance.



KAIROUAN : AU MARCHÉ.

Et il y a, dans ces masures, des cafés d'où sortent des chants nasillards et, tristes comme les plaintes du vent, de vagues modulations exhalées par des flûtes de canne. Il y a des *fondouks* dont la terrasse porte des kiosques grossiers, ouverts à toutes les brises désirées mais endormies au loin. Il y a des trous de chiffonniers où se vendent des haillons, des harnachements lépreux, des oignons, de grandes poteries qu'on dirait extraites d'une fouille, tant elles ont, dans toute sa pureté, conservé la tradition de l'amphore romaine. Plus loin, ce sont des magasins de tabac de clous, de ferrailles, d'on ne sait quels outils barbaresques. Il y a aussi de grandes huttes dont des piliers de bois brut soutiennent l'auvent disloqué auquel des nattes et des serpillières

en lambeaux suspendent leurs tentures flottantes. Et, dans l'ombre chaude de ces galeries misérables, boivent des Bédouins accroupis en rond tandis qu'une gazelle apprivoisée ronge un coin de leur tapis de paille, qu'un chien égratigné hurle devant un chat qui se roule en oursin, qu'un chef au vaste turban demeure gravement immobile et taciturne, un faucon sur le poing, un autre sur l'épaule. Et le burnous de cet homme est plus maculé de blanc qu'un rocher d'île à guano, nobles souillures dont il se pare comme d'une preuve de l'intimité dans laquelle il vit avec ses élèves ailés. Il y a encore des ateliers, noirs comme des antres de magiciens, tout retentissants du bruit des marteaux sur les pieds des chevaux et des ânes qu'on chausse de fers plus minces que du carton, dont on fait les ongles avec une sorte de hache carrée au talon recourbé en serpette... Un ouvrier sort de l'une de ces baraques, enfonce, d'un petit coup de maillet, une lancette triangulaire dans les quatre veines des bourriquets qu'on suppose malades, et rentre en essuyant son outil à sa chemise. Et, tremblant sur leurs pattes, les naseaux horriblement serrés entre deux bâtons, les pauvres bêtes laissent, sans protester par la ruade la plus inoffensive, jaillir leur sang qui, en minces filets, va, autour d'elles, faire avec la poussière une argile rougeâtre.

Ailleurs s'écrasent de petites tentes à deux versants, sous lesquelles des Arabes, venus du dehors, vendent avec nonchalance des vases de toutes formes, des poteries maladroites, des peaux de mouton desséchées au soleil. Des cordiers reculent pour tordre en cordes épaisses le chanvre qui les ceint et leur fait des abdomens d'hydropiques. Des fripiers étalent dans la poussière leurs défroques de rencontre... Et, à travers ces honnêtes marchands, trottent des ânes qui portent un homme sur la queue; passent des cavaliers fièrement renversés sur le haut dossier de leur selle que couvre un tapis rouge; galope un chameau sur lequel a grimpé un gamin qui, à la grande colère du maître, mais à la plus grande joie de ses petits camarades, le lance à l'aventure; se vautre, les fers en l'air, un jeune baudet chargé d'une infortunée vaisselle dont le fracas se mêle aux éclats de rire

des passants que ce spectacle fait, pour une seconde, sortir de leur gravité composée.

Un repli de terrain règne, en marche d'escalier, au travers de la place et ils sont là deux ou trois cents qui, assis côte à côte et sages comme des écoliers qu'on amuse, prêtent une oreille attentive au conteur qui se démène devant eux et dont le tambour souligne chaque lambeau de phrase.

— Et, comme Ahmed chevauchait par la plaine..., *panpan-pan-pan*... il rencontra Mustapha le voleur... *panpan-pan-pan*... qui lui prit... *panpan-pan-pan*...

Et il continue en montrant sur lui-même, d'un grand geste emphatique, son manteau, ses babouches, sa coiffure :

— ... qui lui prit *ou'l bournous*,... *ou's s'batt's*,... *ou't toulban*,... *panpan-pan-pan*... et qui le laissa nu comme une grenouille.

Et un murmure d'indignation bourdonne sur l'auditoire... S'il était là, Mustapha le voleur n'en mènerait pas large!

Mais on se lève, on court; le pauvre narrateur est abandonné... Là-bas, détonnent les *tebouls*, ronflent les *darboukas*, glapissent les hautbois, carillonne le chapeau chinois d'une *nouba*, — d'une musique, — qui passe... Les tirailleurs!

Et, fiers comme leurs aînés d'Algérie, ils vont, les petits *turcos* tunisiens, le fusil sur l'épaule, le turban blanc sur l'oreille... Fils d'une race intelligente, perfectible, c'étaient hier des vagabonds qui se traînaient dans tous les taudis de Kaïrouan; ce sont aujourd'hui de braves, d'excellents soldats dont la discipline, l'allure dégagée et la coquetterie martiale pourraient servir d'exemple à plus d'un de nos fantassins... Ils s'enfoncent sous l'arcade blanche et noire de la vieille porte en fer à cheval et, dans la sonorité des voûtes, leur musique naïve et sauvage fait comme un bruit affaibli de bataille que les détonations des grands tambours ponctuent sourdement comme des coups de canon lointains...

Rentrons en ville. Devant nous s'étend la grande artère que nous avons parcourue déjà; à droite, se glisse, le long des rem-

parts, la rue étroite qu'habitent ces almées dont, anomalie étrange, la cité sainte a le monopole de fournir la Tunisie; à gauche, s'enfonce une ruelle où s'ouvre la kasbah que gardent des factionnaires en burnous.

Dans la petite fenêtre aux angles arrondis d'une des maisonnettes qui font face à la vieille forteresse, s'encadre, souriant, un gracieux visage, doré dans l'or du foulard qui ceint la chevelure noire...

— Khradoudja!... dit une matrone qui a suivi la direction de notre regard et qui, s'éloignant un peu de sa porte, lève des yeux courroucés sur la lucarne coupable.

Un rideau aux fleurettes rouges est brusquement retombé et, revue par hasard, la voyageuse de la *plate-forme* a disparu comme un enfant pris en faute.

Au bout de cette rue s'élève une sorte de rempart long de cent mètres, épais de six et soutenu par des contreforts... C'est la grande mosquée, l'un des sanctuaires les plus vénérés de l'Islam.

VII

KAIROUAN

DJAMA-KEBIR. — MUEZZIN. — BASSIN DES AGHLABITES. — SIDI-SAHAB-EL-BELOUI. — LE TOMBEAU. — SIDI AMOR-ABBADA. — FAUBOURG DES ZLASS. — DJAMA-SIDI-BEN-AISSA. — LE SOIR. — LA NUIT. — CORTÈGE NUPTIAL. — CHANTEURS.

Le soleil brûle dans les rues solitaires; chacun se cache, chacun dort... La vie est interrompue de dix heures à quatre heures, ce qui raccourcit singulièrement la journée tunisienne. A peine, sur les vingt-quatre dont, comme partout, elle se compose, l'Arabe consacre-t-il six heures au travail. Et quel travail!... Il est vrai que le brave homme a ou se donne si peu à faire!

Et personne pour nous ouvrir l'une des vingt portes de la Djama-Kebir! Des gamins qui sortent de l'école traînent leurs livres et leurs planchettes le long des murailles surchauffées.

— *Faìn el oukil?* leur dit le Kaïrouanais qui nous accompagne. Où est le gardien?

— *Hena krib.* Là, à côté.

— *Goul l'hou iji?* Dites-lui de venir...

Dérangé dans sa sieste, un vieux Maure nous arrive, boudeur et renfrogné. Et c'est pour un *roumi* qu'on le dérange!... Nous avons beau les protéger, les gens d'ici ne nous aiment guère. Nous ne sommes pas encore à Tunis où notre présence est acceptée comme un bienfait. Les fidèles de la ville sainte ne nous supportent qu'à contre-cœur. Si, ne pouvant faire autrement,

ils permettent à nos regards de profaner leurs sanctuaires, ils en demandent pardon à Mahomet et à tous ses marabouts...

— *El amar?* grogne l'*oukil.*

Et nous exhibons deux choses : une pièce blanche qu'il repousse avec le geste d'une personne froissée dans sa dignité et un petit papier devant lequel il s'incline. Tracé, à notre intention, par la propre main du *caïd* de Kaïrouan, ce gribouillage hermétique est le *Sésame ouvre-toi* de tous les verrous sacrés. C'est une autorisation qu'il serait presque impossible d'obtenir en aucune autre ville de Tunisie.

Une première porte ; quatre marches pour descendre en un large vestibule tapissé de nattes ; une nouvelle porte aux boiseries caduques... et devant nous, — triste, désolée comme un vieux cimetière, — s'ouvre la grande cour de la mosquée.

C'est un vaste carré long. Le pavé gondolé en est fait de pierres tumulaires qui remontent à l'époque romaine et qu'ont polies le frottement séculaire des babouches... De gros taons bourdonnent sur les herbes mortes qui, entre ces dalles disjointes, se tordent aux flammes du soleil. Quelques-uns de ces moellons s'enfoncent, cèdent sous le poids du temps ; d'autres ont disparu et, à leur place, s'ouvrent des carrés noirs entre lesquels on marche avec appréhension. Ils donnent dans les profondeurs sinistres des citernes dont les eaux lugubres dorment sous cette partie de l'édifice. Çà et là blanchissent sans ordre, le cube massif d'un large cadran solaire et des bases de colonnes antiques. Percées de part en part, rayées de cannelures profondes par les cordes qui, pendant des siècles, y ont fait passer les seaux de cuir cousus en forme de cornes, celles-ci servent de margelles aux bouches des réservoirs souterrains. Là s'ouvre enfin un puits qui, par un canal miraculeux troué dans les entrailles de la terre, reçoit les eaux du Zem-Zem, — la source sacrée qui est à la Mecque... Voilà un aqueduc qui laisse bien loin derrière lui les plus orgueilleux de Rome et de Carthage !

Sur les quatre côtés de cette cour se développent, comme dans

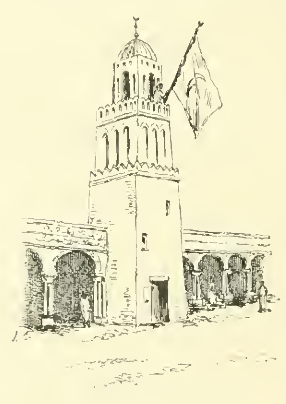
un immense cloître, de hautes galeries de colonnes aux chapiteaux feuillus. Le mur, — l'entablement, — est, au-dessus d'elles, revêtu d'un assemblage barbare de pierres dont les bas-reliefs ont décoré jadis des autels de Jupiter, des temples de Vénus. Certaines portions de ces galeries sont doubles; la plupart de leurs colonnes sont géminées. Les architectes de ce sanctuaire conquérant semblent avoir été embarrassés de leurs richesses.

Au milieu de la colonnade septentrionale se dresse, — haut d'une cinquantaine de mètres, — le minaret d'Okhba, le plus grand de Kaïrouan. C'est, toute blanche et solidement assise sur une base plus large que le faite, une tour carrée, à peine percée d'une porte et, çà et là, d'une lucarne. Des créneaux ronds, fenêtrés d'une sorte de meurtrière, en couronnent la plate-forme d'où s'élève, plus petite, une nouvelle tour embellie de fausses portes. Une troisième tour, ajourée d'ouvertures à la turque, domine enfin celle-ci et se coiffe d'une calotte à côtes qui, en aigrette, porte les boules et le croissant.

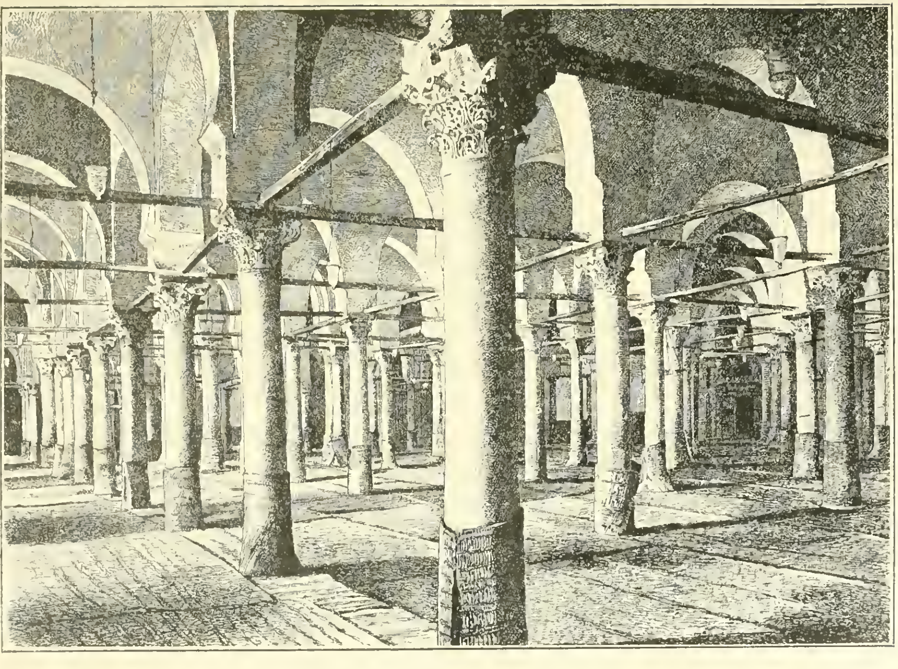
Une impression de grandeur sévère, menaçante comme le fut la force brutale des hordes de Mahomet, se dégage de cet édifice, beau dans son ensemble mais négligé dans ses détails. Ceux qui l'ont élevé à la gloire de leur Dieu semblent n'avoir pas eu le temps ou avoir dédaigné de descendre jusqu'aux minuties de l'architecture... Et, — dans la solitude de ce monument d'un fanatisme qui s'assoupit, qui meurt sans abdiquer, — aucun bruit que le grondement de quelque lourde porte fermée par un desservant invisible, aucun être vivant que les hirondelles qui tournoient dans le ciel en feu! On regarde le vide, on écoute le silence... Et, dans l'ombre des galeries, passent les spectres guerriers des vieux khalifes miramolins; sous les voûtes sonores roule le cri de guerre de ces Sarrasins qui, au xe siècle, partaient d'ici pour entraîner à leur suite les Musulmans de Fez et d'Espagne et qui, — pendant que les lettres, les sciences et les arts florissaient dans leurs propres écoles, — venaient mettre à feu et à sang les moutiers de nos côtes et de nos îles; au revers des colonnes, enchaînés et gémissants, se

traînent les captifs que les galères mécréantes venaient enlever jusqu'au fond des golfes de Provence... L'apparition s'efface et de ces péristyles que laissent tomber en ruines l'incurie et le fatalisme musulmans, de ces dalles sur lesquelles semblent flotter de fades émanations de sépulcres, s'exhale la tristesse des choses qui s'en vont.

La mosquée proprement dite s'ouvre au milieu de la galerie méridionale, en face du minaret. C'est comme une sombre forêt de pierre. Des centaines de colonnes en sont les troncs réguliers et polis; jetés de l'une à l'autre, en un fouillis inextricable, des arceaux forment sa voûte de ramures; ses fruits sont de grands lustres faits de cerceaux inégaux qui se suspendent les uns au-dessus des autres pour dessiner de vastes cônes à jour; ses fleurs sont les veilleuses de verre et les petites pyramides lumineuses qui s'accrochent aux barres de fer ou de bois, placées en tirants entre tous les chapiteaux. Une obscurité mystérieuse remplit les profondeurs de ce temple; sur nos têtes, elle se condense entre les arcades serrées et à peine distingue-t-on les poutres noircies et le plancher qu'elles supportent.


KAIROUAN : UN MUEZZIN.

Dans un coin ténébreux s'agenouille un Arabe abîmé en des contemplations absorbantes, anéanti en de profondes méditations. Au fond du vaisseau erre lentement un *iman* à la physionomie immobile comme celle d'un fantôme... Les nattes et les tapis épais étouffent le bruit des pieds nus; les conversations s'abaissent, par instinct, au diapason assourdi de respectueux murmures; une sorte de frisson sacré tombe des murailles où les louanges d'Allah s'inscrivent en hiéroglyphes d'or, où, rouges, se peignent des maximes qui semblent tracées avec le sang



KAIROUAN : MOSQUÉE DE SIDI-OKHBA.

qu'elles ont fait couler au temps des propagandes belliqueuses. Un silence religieux règne dans le demi-jour de la pieuse enceinte qu'habite l'idée d'un Dieu inconnu, d'un Dieu des combats qui inspire plus de crainte que d'amour, d'un Dieu imposant et redoutable dans la majesté de son isolement, incompréhensible dans l'immensité de sa solitude.

Nous voyons, dans nos oraisons comme dans nos églises, un Dieu le Père qui trône sur des nuages bleus et qui livre sa « barbe florie » à tous les vents du ciel; un Dieu le Fils cloué au gibet du Golgotha et dont les muscles se tordent dans des souffrances que partagent nos nerfs et notre cœur; un Esprit-Saint qui, sur nous, étend ses ailes immaculées... Allah n'a jamais revêtu aucune de ces formes qui prêtent à notre divinité quelque chose d'humain, quelque chose de vivant, aucune de ces apparences qui en fixent l'idée errante, qui la font descendre jusqu'à nous. L'Islam défend, comme un acte d'idolâtrie, la représentation de la figure animée et, jamais, il n'a essayé de donner un corps à son Dieu... Et, resté dans les nébulosités de l'intelligence, ce Dieu est demeuré une abstraction qui ne tombe sous aucun sens. C'est une essence idéale qui est partout et qui n'est nulle part; c'est un être insaisissable dont, sans le décrire, la langue humaine ne peut qu'énumérer les qualités, que célébrer la puissance, la bonté, la clémence, la miséricorde; c'est une entité absolue dont l'imagination ne peut avoir qu'une perception lointaine et indéfinissable. Et, en s'efforçant de se le figurer quand même, l'esprit des Mahométans s'égare dans un Océan de pensées flottantes et indécises comme les mirages brouillés de leurs déserts incommensurables, de leurs horizons infinis.

Grande comme une de nos plus grandes églises, la mosquée de Sidi-Okhba est un bâtiment carré, sans abside ni transept. Les colonnes qui la peuplent se rangent en longues séries qui, du nord au sud et de l'est à l'ouest, se coupent à angle droit et forment ainsi dix-sept galeries parallèles et de longueur comme de largeur égales. La galerie moyenne, — celle qui part de la porte principale, — est seule un peu plus haute que les autres, et représente une sorte de nef qui, très étroite, serait flanquée de

vastes bas côtés. Son plafond se rehausse de splendides rosaces et elle aboutit au *mihrab* qui, par exception, se creuse dans la muraille méridionale. Dans toutes les mosquées situées à l'occident de la mer Rouge c'est, en effet, à l'est que doit être cette niche, afin que les fidèles prosternés devant elle aient le visage tourné vers la Mecque.

On évalue à quatre ou cinq cents le nombre des colonnes de la Djama-Kebir, mais il est impossible de le préciser. Celui qui tenterait de compter ces pierres saintes, commettrait un sacrilège et il serait frappé d'aveuglement... Ce n'est pas le seul miracle dont elles soient capables. Il en est deux, par exemple, — une rouge et une blanche — qui, rapprochées comme les jambages d'une porte, ne laissent passer entre elles aucun homme en état de péché; il en est qui suent tous les vendredis; il en est qui sont encore moites du sang qui s'écoula de leurs tronçons quand, pour les transporter ici, on les arracha à leur socle primitif. Les fûts ont été, par mille ouvriers divers, taillés dans l'onyx, dans le calcaire, dans le porphyre, dans le granit, dans des brèches de toutes les couleurs, dans ce marbre de Numidie qui, taché de safran, était tant estimé des Romains. Presque tous dissemblables, presque tous surmontés de chapiteaux qui n'ont pas été taillés pour eux et dont on les a coiffés au hasard, ils viennent d'Ed-Djem, de Sousse, de Carthage, de Sicile, de Constantinople, d'Égypte, de tous les monuments anciens dans lesquels ont puisé les Arabes qui construisaient les mosquées comme ils faisaient des adeptes au prophète, à grands coups de sabre et de masses d'armes.

Construit par Okhba, le *mirhab* est, avec un vieux pan de mur conservé en relique, tout ce qui reste de la construction qui, comme à l'appel d'un Orphée invisible, s'éleva miraculeusement ici après l'expulsion des bêtes. C'est, — comme dans toutes les mosquées où il correspond à nos autels, — une sorte d'abside minuscule creusée, au rez du sol, dans le mur du fond; c'est, en voûte de four, une niche semblant toujours attendre l'image qui ne l'habitera jamais. Il est encadré au dehors et tapissé au dedans de ces faïences miroitantes dont, résultat

d'un secret perdu, les reflets d'or et de nacre excitent l'émulation et font le désespoir de nos céramistes.

Placé à la gauche du *mihrab*, le *mimbar* est la chaire sacrée où, les jours de prières, monte l'*iman*, un Koran ouvert dans une main, dans l'autre un bâton pastoral que terminent une boule et un croissant d'or. Vieux de plus de huit siècles et apporté, dit-on, de Bagdad, ce meuble ne peut mieux être comparé qu'à un coffre en triangle rectangle, qu'à la caisse d'emballage, dressée sur un de ses côtés, d'un énorme piano à queue. Des gradins établis sur son hypoténuse conduisent à la petite plate-forme qui, entourée d'une balustrade, couronne son sommet tronqué. Ses parois résultent de la juxtaposition, en mosaïque, de petits panneaux de bois de cèdre d'un pied de long et d'une main de large. Ciselées, gravées, évidées, ajourées avec une minutie étonnante, avec un art inimitable, ces planchettes précieuses sont, hélas! raccommodées aujourd'hui avec des pattes de fer-blanc, avec des clous de travers.

A côté du *mimbar* qui le sépare du *mihrab* est, enfin, le *macsoura*. C'est une espèce de salle découverte constituée par le mur même de la mosquée et par trois cloisons de bois qui ne montent pas jusqu'au plafond et que percent des ouvertures grillées. Cela rappelle, en même temps, le chœur isolé de certaines de nos églises et le retrait claustral où, pour assister aux offices, se cachent les religieuses de nos couvents. Dans cette sorte de loge qui communiquait directement avec leur palais, disparu comme un palais de légende, se tenaient, sans être vus de personne, les khalifes qui venaient assister *à la messe arabe*, dit notre compagnon. Il ne sait quel autre nom donner aux prières musulmanes.

Un cabinet qui dépend du *macsoura* garde, dans ce que les mites ont laissé d'un vieux coffre, des lambeaux de cottes de maille, deux sabres mangés de rouille, un armet d'airain, un casque sarrasin surmonté de la mortaise où se fichait le panache et muni d'une visière cintrée en tuile, enfin une salade contemporaine de Charles-Quint. D'où viennent ces reliefs de guerriers d'autrefois? Quelle histoire de batailles racontent-ils?

— Oh, dit l'*oukil*, cela a toujours été ici. Cela a deux cents ans, trois cents ans,... quatre mille ans, peut-être!

Les années et les siècles se confondent dans l'esprit insouciant des Arabes.

— Quand je suis né? nous dit l'un d'eux. Par là, vers l'époque où les *Francissa* prirent Alger... à moins que ce ne soit Constantine. Mais qu'est-ce que cela te fait? La curiosité est un bien grand défaut et c'est l'un des vôtres.

Leur histoire leur est encore plus indifférente. Parlez à l'un des Kaïrouanais les plus instruits d'Okhba, d'Omar ou des Aghlabites. Il vous écoutera comme si vous l'entreteniez de Clovis, de Pépin d'Héristal ou des Mérovingiens. Et, quand vous aurez fini :

— *Enta ta-raf!* Tu en sais plus que moi! vous dira-t-il avec un sourire légèrement moqueur.

Et il s'occupera d'autre chose.



KAIROUAN : PORTE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Il est près de midi et, cloche vivante qui, — à quatre heures du matin, au milieu du jour, à quatre heures, à sept heures et à neuf heures du soir, — appelle les croyants à la prière, le *muezzin* va chanter.

Carrée et sans ornements, la petite porte du minaret que nous escaladons avec lui est flanquée d'inscriptions latines gravées dans les moellons qui ont servi à l'édification des murailles. L'une d'elles est sens dessus dessous; Trajan a les jambes en l'air. Des débris des siècl s écoulés, des décombres romains, des frises, des portions de corniches encore bossuées de postes et de palmettes, d'oves et d'entrelacs, forment les marches et les dalles de la tour.

Kaïrouan s'étend à nos pieds... Au nord et à l'est, passent les remparts avec les festons de leurs créneaux, avec leurs bastions rangés comme des factionnaires, avec Bab-el-Khroukhra, — la

porte des Pêchers. A l'ouest et au sud, se déroule sur un terrain plat, aveuglante au soleil et comme fouillée dans un bloc de plâtre, la masse confuse de la ville avec ses terrasses, avec les trous d'ombre de ses cours, avec ses innombrables petites coupoles, avec ses minarets qui, sans saillies, sans ornements, sans corniches, atteindraient à peine au deuxième ou au troisième étage de nos maisons. Au couchant, s'étendent des plaines piquées de marabouts et s'estompent des collines bleuâtres. Au levant et au septentrion, au delà de la cité lumineuse, l'œil effrayé s'égare dans des plateaux déserts, dans des steppes vides, qui, — jaunes près des murs, grisâtres plus loin, violacés ensuite, — vont se perdre et se fondre dans la ligne vaporeuse qui limite un horizon indécis.

Midi! Le *muezzin* élève et déploie dans le soleil l'étendard écarlate d'Okhba... Et, sur toutes les mosquées, sur toutes les tours, montent des drapeaux qui palpitent comme un vol de papillons rouges s'enlevant tout à coup sur une plaine blanche. Il chante et, sur la ville entière, traînant et mourant au dernier mot, planent et se répondent les paroles sacrées :

— *La il Allah il Allah! La il Allah il Allah! La il Allah il Illah! — Mohammed raçoul Allah! — Aaïou es sallat! Aïaou al fallah! Aïaou es sallat! Aïaou al fallah! — La il Allah il Allah! Allah ou ekbeur!* Dieu seul est Dieu! Mahomet est son prophète! Venez à la prière! Dieu seul est Dieu! Dieu est grand!

Une brèche à travers les remparts; une forêt de cactus; un cimetière désordonné où, plus chaud, l'air pèse, chargé de plus lourds effluves; une plaine brûlée, — la plaine d'El-Belouïa, — et, à cinq ou six cents mètres au nord des murailles, nous découvrons la Fesguia, le célèbre bassin creusé par Ahmed l'Aghlabite et restauré depuis peu.

C'est, au milieu de levées de terre brune, un réservoir circulaire d'une centaine de mètres de diamètre et dont les parapets arrondis sont soutenus par de petits contreforts. Il reçoit le trop-plein d'un canal souterrain qui, long de soixante kilomètres, amène à la citerne publique ouverte derrière la grande mosquée,

l'eau qu'il va prendre, à l'ouest, dans les flancs du Djebel-Chercherra et qui, malheureusement, se charge de sel en route et n'est presque plus potable à son arrivée... On voit partout en France des bassins de cette taille et cependant on ne saurait dire le joyeux étonnement qu'on éprouve devant cette masse d'eau limpide qui, bouillonnante, vit dans la mort du désert. Les anciens voyageurs arabes regardaient cette miniature de lac comme une des huitièmes merveilles du monde; les khalifes l'avaient entourée d'un jardin et avaient construit à son centre un petit pavillon octogone qu'ils gagnaient en barque et où ils se donnaient une idée des délices aquatiques promises aux élus de Mahomet. Aujourd'hui encore, on y célèbre des fêtes nautiques!

Des hommes se baignent dans un bassin de moindre étendue, contigu à celui-ci; des Nègres et des femmes foulent sous leurs pieds nus la laine lavée dans la longue mare fangeuse qui en est comme une dépendance fortuite.

A l'horizon rapproché des chameaux passent en une longue, en une interminable file qui semble s'avancer tout d'une pièce. On ne distingue pas le mouvement des pattes et, se profilant en noir sur le ciel lumineux, leur troupeau a l'air de ces silhouettes qui, dans la *Marche à l'étoile*, glissent sur les fonds éclairés du Chat Noir. Ils vont à l'abreuvoir qui s'élève vers l'ouest. Allons-y comme eux, à travers les terrains secs et chauds, à travers les détritus calcinés qui nous en séparent.

Cet abreuvoir est un corps de bâtisse derrière lequel, oasis minuscule, se pressent les palmiers d'un jardin. Son plan représenterait assez bien un oiseau au vol : le corps est un réservoir fermé; les ailes étendues sont, de chaque côté, une petite galerie couverte et exhaussée au-dessus du sol; la queue est un bassin autour duquel, conduits par des Arabes aux grands chapeaux, se pressent des chameaux et des ânes qui se faufilent sous leur ventre crotté.

Asseyons-nous à l'ombre des arcades hospitalières. En grains de corail, de jolies bestioles rouges tombent autour de nous.

Là-bas, un gracieux monument enferme dans le rempart irrégulier de ses murailles blanches ses petits bâtiments aux fenêtres grillées, ses coupoles éclatantes, son minaret chatoyant d'azur et d'émeraude, ses terrasses d'où montent des mâts de pavillons...

C'est la mosquée de Sidi-Sahab-el-Belouï.

Autour d'elle, dans la verdure sombre des cactus, blanchissent et s'éparpillent de modestes *tumuli* et, grands à peine comme des niches à chien, des *turbé*, — des réductions de marabouts funéraires. La foule des morts se presse autour de Kaïrouan... Pour leur ouvrir son paradis, Dieu reconstituera plus volontiers



KAIROUAN : LA ZAOUIA DE SIDI-SAHAB.

les restes de ceux qui se seront fondus dans cette terre que les débris de ceux qui se seront disloqués ailleurs.

Sidi-Sahab est moins une mosquée qu'une *zaouïa*, — un collège des hautes études. C'est une sorte de faculté de théologie musulmane qui, — université rivale de celle de Cordoue, il y a environ dix siècles, — s'efforce encore de maintenir la prépondérance religieuse de Kaïrouan. Ses élèves sont des hommes de vingt-cinq à trente ans qui, sans préoccupation d'avenir, viennent y consolider leur foi, y perfectionner leur vertu. Ils n'y apprennent ni belles-lettres, ni chimie, ni mathématiques, ni médecine... Le temps n'est plus où, vestales de la science, les Arabes empêchaient sa flamme de s'éteindre dans les ténèbres du moyen âge; le temps n'est plus où, traduisant les versions syriaques, ils

conservaient pour nous les travaux des Grecs; le temps n'est plus où professaient les Rharzès et les Avicenne, les Albucasis et les Avenzoar, pères nourriciers de notre art de guérir. Le Koran, — substance unique, pour eux, *compendium* de tout savoir humain, — occupe seul les veilles de leurs descendants. Ils le lisent, ils l'interrogent, ils le transcrivent, ils l'apprennent par cœur, ils le tournent, ils le retournent sous toutes ses faces, ils le fouillent, le pressurent, le tenaillent, le torturent pour lui faire dire tout ce qu'ils veulent.

La grande entrée de la *zaouïa* donne sur une première cour



KAIROUAN : UNE RUE.

aux arcades surbaissées, aux murs percés de fenêtres carrées. Dans l'un des côtés de ce préau s'enfonce la voûte d'un corridor où gisent des domestiques noirs. Elle conduit à une cour intérieure entourée de cellules qui, par de vieilles petites portes branlantes, s'ouvrent sous sa galerie aux colonnes droites, spirales ou cannelées, aux chapiteaux variés comme les fûts... Les cellules des étudiants.

Ils sont là, accroupis sur des nattes, accotés aux murailles, étendus sur les dalles, et, — l'écritoire de cuivre à la ceinture, le pupitre devant eux, — ils feuillettent de vieux, de très vieux grimoires... Puis, à l'encre, ils copient sur de larges tablettes de bois les passages qu'ils veulent en retenir.

Notre arrivée les distrait. Lentement, l'un après l'autre, ils se

lèvent, ils rejettent leur burnous sur l'épaule et ils s'approchent, nous font asseoir, nous offrent de l'eau fraîche et s'assoient avec nous. Tout les intéresse, tout les amuse dans notre costume et dans ses accessoires. Ils veulent savoir la provenance, le prix de tout.

— *Tselts-mia francs*, une simple bague! Eh bien! s'écrie l'un, si j'avais trois cents francs à gaspiller j'aimerais mieux en acheter une femme!

Et, grands enfants, tous rient de leurs belles dents blanches.

— Et celle-ci? dit un autre en prenant une alliance.

— Moins cher, mais regarde.

D'abord très étonnés de la voir se diviser en deux, ils écoutent nos explications avec une attention profonde... Et, quand ils ont compris le sens de cet anneau emblématique, ils sont pris tout à coup d'un rire inextinguible... Les maillons d'une chaîne? Un signe d'esclavage?... Non! On n'a pas idée de cela dans le mariage musulman.

Chef-d'œuvre de l'art sarrasin, ce séminaire tunisien est une succession de murailles tapissées, en haut, de guipures de stuc, en bas, de panneaux faïencés; de portes d'un travail admirable; de galeries aux gracieuses colonnades; de cours et de salles aux parois émaillées de vert, de bleu, de rose et d'or...

Un escalier de quelques marches commence dans la cour des études et aboutit à une petite salle dont le plafond s'arrondit en un dôme élégant, ceint de fenêtres aux vitraux coloriés. Deux portes s'y couronnent de merveilleuses sculptures taillées dans un marbre chaud à l'œil, brillant et translucide comme la porcelaine, doux comme la pâte tendre. L'une d'elles donne sur une sorte de péristyle qui, — pavé de faïence et bordé de sièges de marbre, — mène à une salle étincelante d'arabesques et où, en chœur, de nouveaux élèves déclament et chantent le Koran. L'autre donne accès à un cloître magnifique, aux parois splendidement faïencées, au faîte richement tendu de dentelles de stuc... C'est là que s'ouvre, enfin, le saint des saints, la salle du tombeau de *monseigneur le compagnon*.

Pavé de mosaïques à peine visibles çà et là, le sol de cette *kouba* vénérée est jonché de tapis de Turquie. Le revêtement des murs y forme comme cinq zones différentes : En bas, de fines nattes de palmier; plus haut, divisée en compartiments aux dessins variés, une tapisserie de porcelaine bleuâtre; plus haut encore, des panneaux de bois sculptés, rehaussés d'or; plus haut toujours, de grands cartouches d'azur aux maximes étincelantes; plus haut enfin, des rosaces de plâtre blanc noyées dans des fleurs fantaisistes et dans des feuilles imaginaires.

Au-dessus des murs se rangent en rond huit petites arcades. Quatre d'entre elles surmontent les parois de la pièce et encadrent un fond plat, troué d'une fenêtre à vitrail. Intermédiaires à celles-ci, les quatre autres enjambent les angles des murailles et ourlent un fond en cul-de-four revêtu de briques luisantes. Leur ensemble fait comme une base octogonale au dôme peint à la fresque qui, — bordé, au bas, de briques vertes et de lucarnes coloriées, — se développe au-dessus d'elles et laisse pendre sur la salle un lustre de Venise.

Au milieu du sanctuaire et touchant au mur du fond, des barreaux de bois, peints de vert, se rangent en carré, comme une clôture de tombe. Plus longs que les autres, les barreaux des angles soutiennent un cadre horizontal auquel se suspendent des boules d'or, — des œufs d'autruche enjolivés de glands de soie, des cierges dorés, peints, mouchetés de clinquant.

Dans cette barrière, entre quatre colonnettes de marbre surmontées de croissants et de mains d'or, gît un *tsabout*, — un sarcophage, — invisible sous un drap mortuaire de velours noir brodé de gros caractères d'argent et couvert, aux pieds, de vieux brocard sablé d'or, à la tête, d'un voile de soie verte.

Sur ce catafalque s'inclinent, en faisceau, des étendards de satin et de drap d'or dont la hampe se plante obliquement dans la muraille, dont le croissant est cravaté de longues cordelières auxquelles de petits triangles dorés sont enfilés de champ. Ce sont des *ex-voto* et des offrandes propitiatoires que des généraux, des *caïds* et des *cheiks* apportèrent de fort loin, en grande cavalcade, au bruit des coups de fusil, aux batteries des tambours.

Et tout cela impressionne comme si c'était arrangé de la veille. On dirait un cercueil qui, sous un porche, attendrait son départ pour le Père-Lachaise...

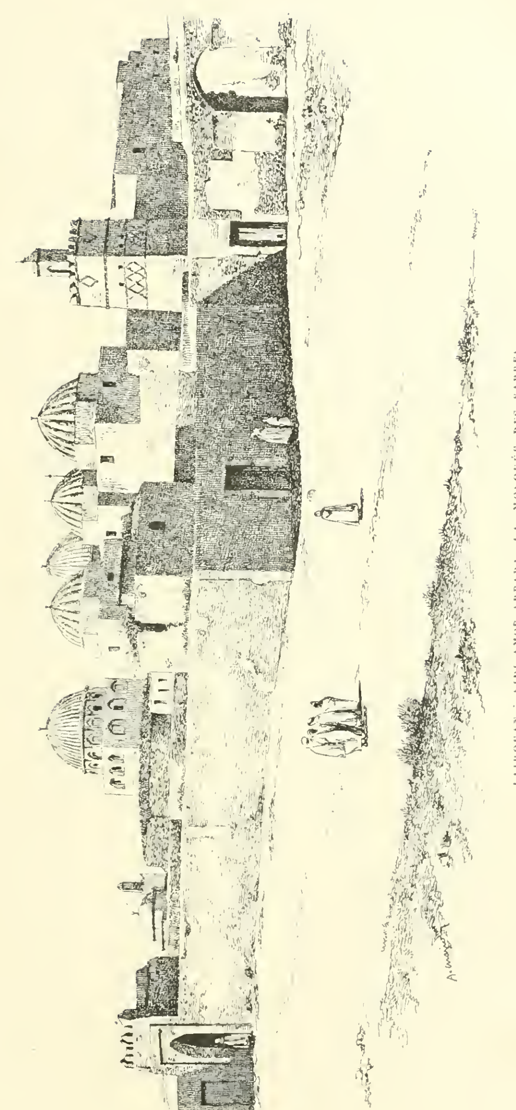
Là, depuis douze siècles, cependant, Sidi-Sahab serre dans sa main de squelette le sachet vert qui contient trois poils de la barbe de Mahomet, du prophète dont il fut le compagnon. Celui qui fut son barbier est enterré près de là.

Une longue prière récitée pendant quarante samedis consécutifs devant cette tombe illustre ne confère pas le titre envié d'*El Hadj*, — ne remplace pas le grand pèlerinage, — mais y supplée en partie pour ceux qui ne peuvent aller à la Mecque. Les femmes elles-mêmes, — ces êtres incomplets et impurs que l'Islam déclare indignes d'entrer dans la plupart des mosquées, — ont trouvé grâce devant ce saint et, de temps à autre, elles viennent le visiter, en longues et noires théories.

A l'ouest des remparts s'étend le grand faubourg des Zlass où s'élèvent les six coupoles de la mosquée de Sidi-Amor-Abbada, — *Djam'Amor-Abbed'*, comme disent les gens du pays, — l'une des premières de Kaïrouan. Elle a, il y a seulement une cinquantaine d'années, été construite par un saint et riche forgeron qui l'éleva à sa propre gloire, disent les uns, à la glorification, prétendent les autres, d'un marabout qui végétait dans le voisinage, à l'époque des grandes chevauchées sarrasines à travers toutes les Espagnes, à travers la terre de France, jusqu'à Poitiers... exclusivement.

Elle a la forme d'un carré long, coupé aux deux tiers de sa longueur par une sorte de transept. Sa décoration n'a rien du luxe poétique de Sidi-Sahab. Pas de faïences, pas d'arabesques! Pour tapis, rien que de pauvres nattes! Pour lustre, rien qu'un grand cadre de bois chargé de petits verres de couleur.

Une humidité sépulcrale tombe des murailles nues; tristement la voix résonne sous les voûtes déjà délabrées; le vent passe à travers les broderies à jour des coupoles et il pleure là-haut, il se plaint dans un idiome incompréhensible... C'est un vent étranger et dont la voix serre le cœur, le vent de Kaïrouan...



KAIROUAN : SIDI-AMOR-ABBADA, LA MOSQUÉE DES SABRES.

La partie de la nef qui correspond à nos absides est fermée de portes vertes et rouges, pareilles aux iconostases de l'Orient. Des têtes de clous dessinent sur leurs battants des figures bizarres; des mains y sont peintes en blanc, pour en éloigner le mauvais œil, l'œil des profanes. Et ces mains deviennent des choses extraordinaires : un rond emmanché d'une poignée qui ressemble à l'hermine de Bretagne et surmonté de trois fuseaux disposés comme les cordes de la lyre, tandis que des volutes qui représentent le pouce et le petit doigt forment les montants de cet instrument.

— Ouvre-toi, Sésame! dit encore le billet du *caïd*.

Et les mains s'écartent devant nous.

Le dôme du tabernacle est cerclé d'un bandeau où, sur cinq lignes, s'inscrivent des citations du livre divin. Flanquée de grands chandeliers de bois, une caisse longue de quatre à cinq mètres s'élève sous son hémisphère. Elle contient Sidi-Amor.

Sculpté, peint, bariolé de dorures, ce coffre funéraire disparaît en partie sous une housse verte illustrée de croissants, d'arcades pointues, de mains encore plus problématiques que celles des portes. Sur son couvercle se dresse de champ, maintenu par des haubans de fer, un énorme tableau où, en or sur fond rouge, se grave l'histoire du bienheureux.

Cachée dans son *haïk* funèbre, une femme s'est, sans bruit, glissée derrière nous. Lentement, elle fait le tour du sarcophage et, à chaque pas, elle le touche avec respect du plat de sa main droite qu'elle baise ensuite en bredouillant des prières... Elle vient d'avoir une querelle avec son mari et Sidi-Amor, a, paraît-il, l'accommodante spécialité de rétablir le calme dans les existences troublées par les orages de la vie conjugale.

Aux pieds du cercueil roulent des boulets et des bombes. Toujours l'idée de la guerre unie à celle de Dieu et de ses saints chez ce peuple aujourd'hui si pacifique mais dont les aïeux maniaient si volontiers la hache d'armes et le cimeterre!

Des râteliers soutiennent des fourreaux de sabres, — des fourreaux de bois, lourds et massifs, — dont les parois sont épaisses comme des briques, dont la cavité admet le poing fermé... Les

sabres du marabout! Les lames que logeaient ces gaines formidables devaient peser plusieurs dizaines de livres et, pour peu qu'elles eussent été trempées à Tolède, les paladins assez forts pour les manier n'avaient pas grand mérite à pourfendre d'un coup le cavalier et le cheval.

L'une d'elles est en plomb et elle porte une inscription qui, dans l'obscurité des images pythiques, a prédit l'entrée des Français à Kaïrouan!... Il est vrai que cette prophétie a ete, dit-on, gravée sur cette arme fatidique le jour même où rougeoyèrent au loin les pantalons garance. Le chef de la maison était alors un Français renégat, un aventurier de la plus curieuse espèce. Successivement saint de la dernière heure chez les Mormons d'Amérique et moine à la Grande-Chartreuse, cet homme avait fini par devenir *iman* de la mosquée des Sabres! Personne à Kaïrouan ne se doutait de son origine chrétienne; il l'avait presque oubliée lui-même lorsque, à travers les déserts, lui arriva la sonnerie de nos trompettes... La voix de la patrie! Il se souvint alors qu'il était Français et Normand, il s'enferma dans la mosquée, grava cette prédiction à la hâte et se précipita dans la rue pour la montrer à chacun. Il n'y avait qu'à se rendre. Sidi-Amor-Abbada l'avait écrit!... Et nous avons vu comment on reçut nos soldats.

Dans un coin est un tuyau de bois peint, long et gros comme un essieu de charrette, terminé par un bouquin plus volumineux qu'une tête d'enfant... La pipe du marabout! Quel est le géant qui maniait ces sabres et ce *chibouq* et dont le cadavre remplit un cercueil de cinq mètres? Un homme comme les autres, sans doute, mais dont ses dévots ont grossi les prétendues reliques. Ainsi les Égyptiens peignaient des Sésostris démesurés au milieu de soldats qui ne leur arrivaient pas aux genoux et de vaincus qui n'atteignaient pas leurs chevilles; ainsi les Romains représentaient des Bacchus et des Apollon dont le large pied eût écrasé d'un coup une douzaine des pygmées qui, autour d'eux, figuraient les mortels suppliants.

Un cercueil voisin et orné aussi d'un tableau bavard, mais de dimensions beaucoup moindres, contient le nègre d'Amor, la sombre dépouille d'un anthropoïde canonisé à la musulmane pour

avoir, pendant toute sa vie, été la propriété d'un *sidi* gigantesque... Qu'on dise encore que l'esclavage n'a pas de glorieuses compensations chez les bons disciples de Mahomet!

A quelques pas de la mosquée, dans une ruelle déserte, s'ouvre un petit enclos où s'entassent des décombres. Semblable à nos oratoires de campagne, un massif de maçonnerie s'y creuse en une niche étroite. Nouveau stylite, c'est dans cette cavité exiguë que, — réduisant, par un miracle, sa taille à des proportions humaines, — Amor-Abbada s'assit un jour comme un fakir. Il n'en descendit plus et y passa, en anachorète aérien, le reste de sa vie.

Au milieu de la cour, leurs pattes mordant le gravois, gisent, étonnées, trois grosses ancres de vaisseaux de ligne... D'où viennent-elles? Comment les a-t-on apportées? Pourquoi sont-elles là?

— Sidi-Amor-Abbada (Qu'Allah l'exalte!) alla une fois en France comme *toubib*, — comme médecin, — nous dit le gardien de ces ruines. Un *émir*, — un prince, — de ce pays infidèle lui demanda la santé de sa fille malade.

— Je la lui rendrai, s'il plaît à Dieu, répondit le thaumaturge, mais à condition que tu me donneras trois ancres de ton arsenal.

— Qu'en feras-tu?

— Je leur ordonnerai d'aller à Kaïrouan, pour te prouver l'omnipotence de l'incréé.

Le chrétien s'engagea au paiement de ces étranges honoraires et la petite princesse guérit. Amor-Abbada fit un signe... Les ancres bondirent comme des béliers et atteignirent la mer. Elles flottèrent comme des troncs de palmiers et elles arrivèrent à Porto-Farina. Elles s'enlevèrent comme des oiseaux et elles vinrent s'abattre ici.

— Et à quelle époque se passaient ces choses surprenantes?

— *Rabb i ia raf!* Dieu le sait!

La partie nomade de la grande tribu des Zlass, — la plus nombreuse, — vit sous la tente, dans les vastes solitudes qui dorment au sud de Kaïrouan. La partie sédentaire en habite le faubourg

dans lequel nous venons d'entrer et qui est bâti sur la marge de son territoire.

Un assemblage de petites maisons sans boutiques, sans toiture, sans étages, sans fenêtres, plus mystérieuses encore que celles qu'enferment les remparts; des murs unis, crayeux, éblouissants de soleil; des ruelles irrégulières; des bandes d'ombre qui, au pied des murailles, sur la poussière brûlante, se projettent avec



KAIROUAN : PAR LES RUES.

la netteté du burin; des femmes et des enfants effrayés à notre vue; un silence à faire croire que toute vie est étouffée, que tout le monde est cuit dans ces habitations ardentes, telle est cette banlieue.

Et toujours des mosquées : Djama-Ismaïl-ben-Obeid-el-Ansari, Djama-Zeïtoun, Djama-el-bey, Djama-Sidi-Abd-el-Kader-el-Tedjini, Djama-Si-Mohammed-el-Ouani, Djama-Barouta, Djama-Abd-el-Melĕk, Djama-Si-Moulaï-Tayeb! Et toujours des *zaouïas*, pauvres comme des savants, mais drapées dans la misère de leurs murailles blanches avec la fierté d'un *muphti* dans son burnous de

laine : Zaouïa-Sidi-Hadid-el-Khrangani, Zaouïa-Sidi-Adid-el-Khraoulani, Zaouïa-Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, Zaouïa-Sidi-ben-Salem et tant d'autres qu'un volume ne suffirait pas à décrire!... Kaïrouan, en effet, possède encore vingt-six mosquées et cinquante *zaouias*, sans compter les marabouts qui, le vendredi, pavoisent de drapeaux de soie leur petite porte verte et rouge.

Voici la dernière *djama*, près de Bab-Djellalin, notre point de départ, Djama-Sidi-ben-Aïssa.

Une porte aux boiseries blanchies par le temps, un corridor lambrissé de toiles d'araignées, une cour poudreuse; puis, sous une galerie lézardée, une salle en décrépitude surmontée d'un dôme et toute papillotante de lustres de verre et de cerceaux garnis de veilleuses, toute tapissée d'œufs, d'instruments de musique, de boules bleues, de miroirs sphériques, de petits tableaux qui représentent la jument al-Borak, le soulier de Mahomet, la main protectrice, le sceau du sultan, le monogramme du bey... C'est là que la secte possédée des Aïssaoua se livre aux pratiques hystériques de sa dévotion insensée.

Deux femmes jonchent les dalles malpropres. Elles se soulèvent paresseusement... Un *roumi*? Et, vivement, elles se détournent, ramènent le voile sur leur face, collent leur nez au sol et, — comme des bêtes qui se croient invisibles parce qu'elles ont mis la tête dans un trou, — elles demeurent sans mouvement, le dos arrondi, en tas de linge sale et de mousseline froissée.

Le soleil descend; l'horizon poudroie. La blanche crudité des dessins se fond doucement dans les vapeurs légères, dans la limpidité cristalline d'un crépuscule fugitif. Les montagnes lointaines se baignent de teintes violettes; des reflets roses colorent, un instant, les minarets et les coupoles; la ville s'éclabousse d'or... Puis, rapidement, tout se glace d'indigo, tout s'assombrit au rayonnement clignotant des premières étoiles, tout s'efface dans une nuit bleue, une nuit aux clartés incertaines et qui tombe comme un rideau de gaze.

C'est l'heure du repas du soir. Notre modeste couvert est

dressé en plein air, au pied des remparts, dans l'angle d'un bastion où s'accroche une grande lanterne fumeuse.

Sur notre petite table valsent, — les poings sur les hanches, les jupes ballonnées, — des gargoulettes semblables à des demoiselles dont la taille serait si fine qu'elle aurait fini par disparaître. C'est, en effet, par leurs anses arrondies et percées en tuyaux que passe, pour tomber dans leur ventre, l'eau versée dans le goulot séparé de ces récipients bizarres... Dans un plat étincellent des fragments d'un cristal inappréciable. O touchants bienfaits d'une civilisation prévenante! C'est de la glace! De la glace que la *plate-forme* a apportée de Sousse! De la glace après des journées dans une atmosphère chauffée, — à l'ombre, — jusqu'à quarante-huit degrés centigrades!

La large route, — nous pourrions presque dire le boulevard extérieur, — où nous sommes court au revers des remparts qui la borde d'un côté. De l'autre se rangent, capricieusement éclairés, une *fondouk* à porte crénelée et devant lequel se reposent des Arabes voyageurs; des cafés sombres, au fond desquels rougissent des fourneaux; des boutiques étroites; des murs blancs aux petites fenêtres treillissées... Vers le nord, cette route s'enfonce dans la nuit du désert; vers le sud, — comme pour la clore, — un minaret et un retour du rempart se peignent en noir sur le ciel étoilé.

Des coups secs tintent sur la vitre de notre fanal... Des cailloux? Des gamins qui nous prennent pour cible à leurs espiègleries?... Non! Les enfants de Kaïrouan professent trop la crainte du chrétien, ce qui, pour eux, est le commencement de la sagesse. Voici, d'ailleurs, les coupables! Ce sont de gros scarabées, — des rhinocéros. Attirés par la lumière, ils arrivent de très loin, ronflant comme des balles; ils se heurtent aux carreaux et tombent étourdis. Le sol en est jonché; il en pleut sur la table. Et, renversés sur le dos, ceux-ci égratignent l'air de leurs petites griffes luisantes, travaillent de la corne, font des efforts désespérés pour se remettre sur pattes... Venons à leur aide du bout d'un couteau charitable. Ils s'enlèvent, tournoient en bourdonnant, nous frappent au front, — peut-être pour nous donner un

baiser de reconnaissance, — retrouvent enfin leur boussole et, épouvantés de tout ce qui leur est arrivé ici, disparaissent dans les ténèbres...

Une haleine chaude et humide caresse notre oreille. C'est un honnête bœuf qui, en passant, vient par-dessus notre épaule, voir quelle salade verdit dans notre assiette.

— *Amschi!* Allez-vous-en!

Et la bonne bête baisse timidement les cornes et s'éloigne, confuse de son indiscrétion.



A KAIROUAN.

Une respiration rauque souffle sur notre tête. Ce n'est pas un mufle bleuâtre, cette fois, ce sont de grosses lèvres pendantes et baveuses qui effleurent notre calotte, — les lèvres d'un chameau. Il a dévié de son chemin et il s'arrête sur nous, comme devant un obstacle imprévu. Et, ahuri, poussé par son conducteur qui le manœuvre comme une barque, il se retourne tout d'une pièce et, plaintif, va se buter ailleurs.

Le sabre sous la cuisse, la carabine à l'épaule, caracolent des cavaliers du *maghzen*. De temps à autre, pittoresques et somnolentes, passent de petites caravanes. Juché sur l'arrière-train d'un bourriquet aux oreilles pendantes, un Arabe ouvre la marche et sa flûte pleure des sons funèbres. Puis viennent des chameaux dont la tête et les pattes apparaissent seules sous la montagne d'alfa ou de broussailles qui leur fait comme une grosse carapace; des dromadaires en enfance qui, ne portant rien, s'en vont tout de travers et allongent le cou sous le ventre des chamelles où ils cherchent une mamelle insaisissable; de jeunes hommes qui, en chemise brune et en turban blanc, chevauchent gravement des baudets grands comme des chiens; des chameliers qui, assis sur la croupe de leur bête, embrassent sa bosse de leurs jambes nues; des vieillards qui se respectent trop pour jamais aller à pied et

qui suivent à cheval, le chapeau et le fusil sur le dos; des femmes enfin, de malheureuses créatures déformées, chargées comme des mules et courbées sous le faix... C'est une famille qui revient de là-bas, des plateaux, de la Sobra-ed-Fatnassa, de l'Oued-Boghral, de quelque part où elle se livrait à on ne sait quelle culture vague et d'où elle rapporte on ne sait quelles récoltes indéfinies.

L'heure s'avance. Les cafetiers d'en face étendent autour de nous des tapis et des nattes, y disposent des bancs larges comme



KAIROUAN : AU CAFÉ.

des tables, y plantent, sur des pieux, des fanaux grands comme des réverbères... Des burnous, des *djoubbas*, des turbans arrivent. Les citadins viennent, hors des murs, respirer la fraîcheur du soir. On se groupe, on s'agenouille, on s'asseoit, on s'accroupit, on se couche... D'un bout à l'autre, la rue est pleine d'une foule immobile d'où s'élèvent des murmures voilés, des conversations assourdies... On cause, on dort, on prend du café, on fume, on joue aux cartes avec des tarots, on fait errer de petites molettes de bois sur des échiquiers dont les noirs sont représentés par des creux, on fredonne, on fait discrètement une

musique enfantine et le blanc des manteaux, le carmin des chlamydes, le vermillon des coiffures chatoient à la lumière des falots dont la flamme vacille aux brises de la nuit, et fait miroiter les vitres.

— *Al gloub! Al gloub!* crient de petits marchands.

Et ils colportent des graines de melon et de citrouille torréfiées, friandises puériles qui remplacent ici nos berlingots et nos oublies.

— *Yasmin! Yasmin! Al mesk!* glapissent d'autres qui nous mettent sous le nez leurs bouquets de jasmin turc et de tubéreuses. *Karroub! Karroub!..*

Et on se sent isolé, comme perdu, dans ce monde exotique... N'être qu'à cinq ou six cents lieues de Paris, et cependant être si loin!..

Adossé au rempart, les yeux levés en extase, la tête renversée et oscillant à la mesure, un homme gratte une guitare faite d'une écaille de tortue. Et, d'une voix gutturale, chevrotante, traînant sur les finales, il chante son chant à la lune qui vient de se lever :

— *Anaïna sallem, ia gamar! — Sallem alla ghraïabina. — Ghramet m'noum thendeur fi ommiah. — El mesk ou'l ambr' rihat foum miah. — Ia saad men hazha ou ghrdem chfetha. — N'zadet fi omrou tsementâch'en sana...* O belle lune, salue pour moi l'absente que j'aime. Elle se réveille maintenant, elle regarde sa mère et les parfums du musc et de l'ambre s'exhalent de sa bouche. Oh! si j'avais le bonheur de pouvoir baiser sa lèvre, je reviendrais à mes dix-huit ans...

Et il sourit comme si, dans les notes de cristal qui s'égrènent sous ses doigts distraits, il entendait le rire perlé de l'absente qu'il rêve; comme si, devant ses yeux ravis, elle passait en une vision nuageuse et flottante.

Neuf heures. La voix des *muezzins* s'élève, comme une voix venue d'un autre monde et, sur la nuit calme, elle fait planer une mélancolie indicible... Les pipes s'éteignent, les tasses se vident, les turbans se rajustent, les burnous se déploient et, à grands pas, on va à la mosquée.

Minuit. Kaïrouan s'est transformé; ses rues silencieuses sont un pays d'ombres et de fantômes... Les maisons sont des mausolées; farouches à la lumière spectrale de la lune, les minarets sont des apparitions d'autrefois; la blancheur des marabouts endormis jette des clartés phosphorescentes; comme des entrées de catacombes, les impasses ne sont plus que de grands trous noirs dans des murailles blanches.

Quelques hommes glissent sans bruit, roulés dans leur manteau comme dans un linceul et, à leur vue, on se croit le jouet d'une hallucination maladive. Manifestation mystérieuse d'une vie impénétrable, çà et là bourdonnent les soupirs d'une musique qui semble très lointaine et les grondements des *ben-daïrs*, — des tam-tams religieux, — dont on étouffe le son... Et on croit ouïr comme une harmonie chimérique de fées et de *djenoun*. Quels rites s'accomplissent dans cette mosquée ténébreuse? Quelles cérémonies inconnues se célèbrent dans cette maison dont la porte verrouillée laisse filtrer des filets de lumière rouge?...

Un cortège étrange traverse une ruelle subitement illuminée. Des négresses dont la face noire est fendue d'un large rire blanc lèvent et font ronfler de grands tambours de basque; des enfants balancent de petites pyramides de bois dans lesquelles brûlent des chandelles et qui, percées à jour, sont des lanternes pareilles à celles des mosquées; des mulets et des chevaux dont des hommes à pied tiennent la bride rouge, s'avancent à la file. Des matelas sont entassés sur le bât du premier; le second porte une armoire peinte; le troisième est chargé d'étoffes; le quatrième balance, posé en équilibre au travers de son dos, un long coffre doré que couvre une housse de gaze; le cinquième fait sonner des poteries et des casseroles; le sixième ferme la marche avec un berceau drapé dans les plis traînants d'une mousseline à fleurs d'or... C'est un trousseau de mariage. De la maison de la future épouse, il s'achemine en grande pompe vers celle du futur époux.

Une escorte du même genre accompagnera demain la fiancée elle-même, soutenue, comme si elle défaillait, par deux amies qui, tout le long du chemin, prétendront l'encourager de leurs

youyous aigus... Pauvre enfant! Elle aura bien le droit, sinon de s'évanouir, au moins d'être perplexe. Comment la trouvera son mari? Il ne sait d'elle que son regard et que ses mains.

C'est, en effet, presque sans avoir vu sa fiancée qu'un homme se marie ici. Son père arrange la chose; sa mère ou ses sœurs lui font de celle qu'on lui destine un portrait aussi ressemblant



A KAIROUAN.

que possible et, sur la foi de leurs descriptions, il l'épouse, les yeux fermés.

Des chants criards remplissent une maison dont, gardée par une négresse hargneuse et par un chien furieux, la petite porte est cependant ouverte. C'est un café à danses et à musique.

Un couloir délabré, un escalier périlleux et, là-haut, entre de grands parapets bleus, une terrasse pareille à une masure dont un ouragan aurait emporté le toit... Quelques tables, des Arabes et, au fond, sur une banquette, une jeune femme et une vieille flanquées de musiciens. La jeune fixe un instant sur nous ses grands yeux stupéfaits, puis, tout à coup, — dans le *froufrou* de ses larges pantalons de soie, — elle s'enfuit, elle va se blottir dans un cabinet voisin.

Les instrumentistes nous regardent, se consultent et, — avec un bruyant accompagnement de *darboukas*, avec des variations et des ritournelles indigènes, — ils jouent la *Marseillaise!* Cela vaut quelques remerciements, n'est-ce pas?

— Ne leur parle pas, nous dit le Tunisien qui nous escorte. C'est leur métier.

Comme en Chine, comme dans l'ancienne Rome, — s'ils font de leurs talents une profession lucrative, — les danseurs, les conteurs, les chanteurs, les musiciens forment chez les musulmans une caste méprisée.

L'orchestre change d'air. Un vieillard, dont la barbe de huit jours met une sorte de moisissure sur le parchemin raccorni de son menton et de ses joues, grimace comme si on arrachait sa dernière molaire. Et, du trou noir de sa bouche édentée, sort nous ne savons quel macabre refrain d'amour :

— *Oualla, oualla Zehra; oualla khroumriya zina!...*

Et, en un *tutti* glapissant, les autres reprennent en chœur...

— Khradoudja!... gronde la vieille restée sur son banc.

Et, comme une souris dans son trou, la fugitive se renfonce dans la cachette blanche d'où elle nous regardait curieuse. Même almée, une fille de Kairouan ne doit pas montrer son visage à un infidèle. La liberté d'un voyage en *plate-forme* pouvait seule excuser une pareille dérogation aux règles les plus élémentaires des convenances musulmanes.

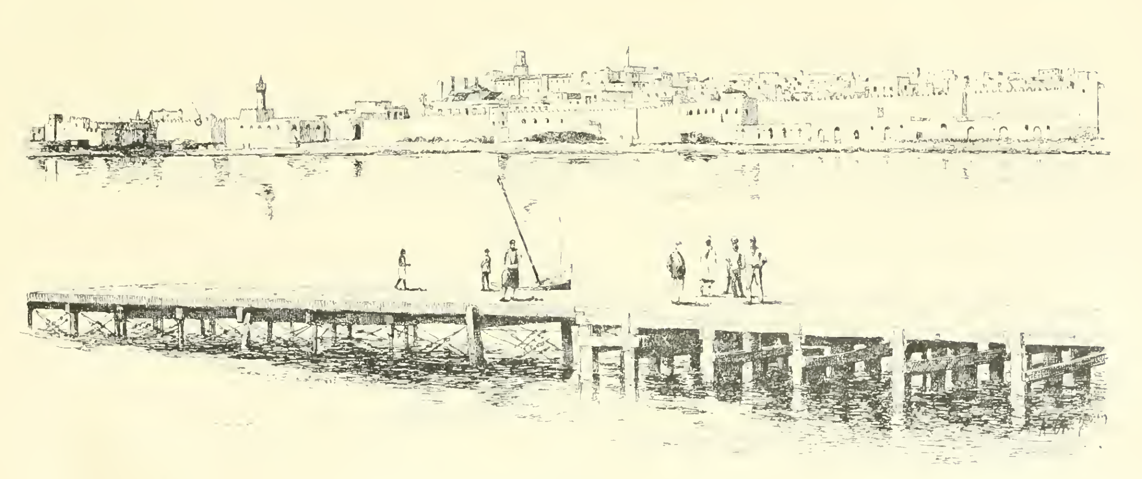
VIII

SOUSSE

PLACE DE LA MARINE. — VUE DE SOUSSE. — RUES. — ALMÉES. — PORTE DE TERRE. — LE « MAHSOULAT ». — LA PLAGE. — LE SOIR. — HAMMAM-SOUSSA. — ENFIDA. — BIR-LOUBIT. — FONDOUK. — BIR-ARBAIN. — GOLFE DE TUNIS.

Près du hangar-terminus qui sert de gare au wagon par lequel nous revenons de Kaïrouan, se mêlent des bicoques de bois et des maisonnettes de briques; vacillent des habitations arabes dont les toits servent de promenoir à des chèvres citadines et des constructions récentes, — embryon de ce qui sera un jour une ville européenne; s'élèvent les baraques de la Compagnie transatlantique et une halle de style byzantin.

Au delà, entre des remparts et la mer, une petite place publique sert comme de parvis à une grande porte qui découpe, dans de blanches murailles, le fer à cheval de ses moellons alternativement blancs et noirs. Quand les matériaux ne peuvent le leur donner, les Tunisiens imitent par la peinture ce genre de décoration qu'ils affectionnent. Deux pierres de la même couleur sont habituellement contiguës et font comme une tache en un point de l'arceau. Cette erreur est volontaire. La perfection est un attribut de Dieu; l'homme ne peut y aspirer... Et, dans la crainte puérilement prétentieuse de l'atteindre en leurs œuvres et d'attirer sur elles la jalousie et la colère du ciel, les architectes musulmans y commettent d'ordinaire une faute préméditée.



SOUSSE.

Des pilotis verts de mousse portent, près de là, des estacades qui, tant bien que mal, plutôt mal que bien, jouent le rôle de quais. Allons au bout de la jetée qui les termine et retournons-nous vers le couchant.

Sur une pente légèrement inclinée, — au milieu de dunes, de tombes et de *koubbas*, au milieu de villas arabes nichées dans le gris des oliviers et, avec leurs murailles, affectant l'allure de petits châteaux forts, — se disposent en carré des remparts sarrasins. Découpée, sans mâchicoulis ni meurtrières, de créneaux en fer à repasser, leur longue ligne se flanque, comme à Kaïrouan, de tours et de bastions... Le canon ne gronde plus sur ces murailles, depuis le jour où les commotions d'une salve imprudente en firent tomber une partie.

De petits dômes et des maisons dont la terrasse dépasse à peine la crête de ces murs, se pressent, parquées comme un troupeau, dans leur enceinte éblouissante. De leur masse compacte s'élèvent et montent dans le ciel bleu des tours rondes que coiffent des cônes tronqués, des panaches de palmes ondoyantes, des minarets cylindriques tout blancs ou faïencés de vert.

C'est Sousse, la capitale du Sahel tunisien, le chef-lieu de la province romaine de la Byzacène. C'est l'ancienne Hadrumète. Cette kasbah qui, au-dessus de ses fenêtres grillagées, déploie ensemble le pavillon de France et celui de Tunis s'élève où se dressait jadis l'acropole phénicienne.

Aucune cité d'Afrique n'a plus que celle-ci un aspect poétiquement oriental. C'est comme la réalisation des rêves dont la naïveté flotte dans l'imagination des peintres indigènes lorsque leur pinceau enfantin représente Stamboul ou la Mecque.

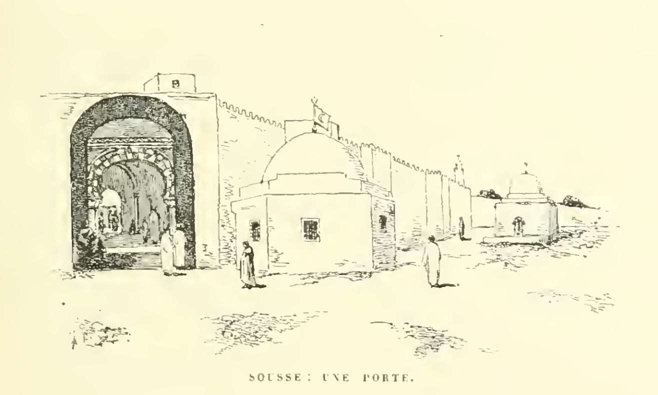
Les paquebots mouillent ici très loin de la terre, comme ils le font devant toutes les villes marines de la Tunisie.

— Aucun autre port sur ces côtes que juin, juillet et août, disait André Doria à Charles-Quint.

C'est toujours vrai, et, trop souvent, les tempêtes rendent la plage inabordable, trop souvent les bateaux brûlent des escales.

Tel voyageur, parti de Tunis pour Sousse ou pour Monastir, va parfois faire une excursion forcée à Tripoli ou à Malte et revient bredouille à son point de départ; telles marchandises sont, jusqu'à trois fois, promenées le long de ces rivages sans qu'une accalmie permette de les jeter à leurs destinataires... Le besoin d'un port de mer se fait plus vivement sentir à Sousse, à Monastir, à Sfax et à Gabès que sur les bords parisiens de la Seine.

La rade est aujourd'hui unie comme une glace. Des embarcations glissent, manœuvrées par des rameurs dont un bonnet



SOUSSE : UNE PORTE.

et une chemise forment tout l'accoutrement; le *Turco* passe monté par des tirailleurs indigènes étrangement parés d'un col de matelot; des chalands et des mahonnes chargent de dattes, de savon et de peaux brutes des navires maltais ou arabes; des barriques vides que des bâtiments ont confiées à la mer et qu'on repêchera à leur arrivée sur le sable flottent à l'aventure; remorqués par des chaloupes, de longs chapelets de tonneaux nagent, pleins de cette huile dont Sousse est comme une source intarissable et qu'on mesure au *sas*, à l'*ouiba*, au *m'tal* et au *caffi*...

Le *sas* vaut à peu près trois litres, l'*ouiba* douze *sas*, le *m'tal*

un *ouiba* et quatre *sas*, le *caffi* de seize à trente-deux *ouibas*. Quelque amour qu'on ait pour la couleur locale et pour les vieilles coutumes, on ne peut que souhaiter de voir la rigidité de notre système métrique mettre bon ordre à la confusion de toutes ces mesures par trop indépendantes.

Un désordre analogue règne ici dans le compte des années. Notre ère date de Jésus-Christ, l'ère musulmane date de l'hégire, l'ère mosaïque date de la création du monde... Or, ces trois points de départ dans la supputation du temps sont officiellement en usage en Tunisie. L'établissement du protectorat, par exemple, a eu lieu en 1881, en 1298 et en 5641!... Il ne manque plus que l'ère républicaine.

Une autre place s'étend derrière la *porte de Mer* et envoie, vers le sud, une rue très vivante, très bruyante, peuplée de magasins israélites qui se parent d'affiches françaises, infestée de buvettes hybrides. Des cafés maures y prêtent l'ombre restreinte de leurs auvents et de leurs petites arcades aux rêveries des indigènes qui, un pied nu dans la main, s'alignent sur leurs bancs extérieurs et mettent une heure à boire une tasse grande comme la moitié d'une coquille d'œuf; des bouges français y sont tenus par quelques-uns de ces déclassés qui, de Tanger à Tripoli, font naufrage et faillite sur tous les points des côtes barbaresques; dans des tavernes italiennes barbouillées de fresques hurlantes et empestées de fromage, des Napolitains et des Siciliens braillent à l'unisson des chants bachico-patriotiques.

Dans des *fondouks*, — enclos de quatre murs en ruine, — s'entassent, pêle-mêle, des ballots éventrés; des ânes qui, les quatre fers en l'air, se vautrent avec désespoir pour écraser une mouche; des chameaux qui, sous leur housse de sparterie raide comme une chasuble, les regardent avec dédain; des murailles écroulées; des Arabes juchés sur des bornes ou tassés dans l'ombre des portes...

Puis le marché encombre la voie de ses légumes amoncelés en désordre; de ses grappes de raisin poisseuses, suant le sucre et dont la monstruosité fait croire aux merveilles bibliques de

la Terre promise; de ses pastèques que, avec des cris furieux, avec des gesticulations incohérentes, on met l'une après l'autre aux enchères; de ses perdreaux vivants, à cinquante centimes le couple; de ses volailles gloussantes que, attachées par les pattes, on promène en paquets palpitants...

Une religieuse passe, la tête baissée, un bon sourire sur les lèvres... A sa poitrine est attaché un ruban rouge, le ruban de la Légion d'honneur! Chapeau bas! Saluez jusqu'à terre! C'est la sœur Joséphine... Elle a quatre-vingts ans aujourd'hui; elle avait trente ans quand elle est venue à Sousse. Et, depuis un demi-siècle, elle instruit, elle soigne, elle console ici tous ceux qui souffrent et qui pleurent, Italiens et Français, musulmans et catholiques... Sainte charité chrétienne, seule tu peux soutenir l'abnégation de semblables existences! Morale sublime de l'Évangile, seule tu peux inspirer ces dévouements qu'ignorent le Koran et le Talmud!

Vers le nord monte une autre rue qui tourne bientôt à gauche. Elle court alors entre des maisons basses où, — semblables, dans leurs costumes éclatants, à des vases de fleurs sur le bord d'un balcon, — de jeunes Juives accoudent leurs bras nus au parapet des terrasses. Elle se glisse sous une longue voûte aux nervures bizarres. Elle s'étrangle enfin, en un corridor long et tortueux qui rampe vers le haut de la ville... Jusqu'à mi-jambe, on s'y enlise dans une poussière torride, dans des détritus qu'a séchés le soleil, qu'a pulvérisés le pied des passants. Produit d'une fermentation écœurante, des émanations fades, indéfinissables, s'élèvent de ce sol embrasé. Effrayés, des rats qui se promenaient ici comme chez eux, grimpent aux murailles, n'y trouvent aucun trou, se rejettent en arrière avec des sauts périlleux de *clowns* à quatre pattes et s'enfuient, affolés.

Creusé de grandes niches, percé par les poternes qui donnent accès à ses bastions, le rempart, aveuglant de blancheur et de lumière, borde le côté extérieur de cette rue. Sur l'autre côté s'alignent maintenant des maisons irrégulières, fermées, silencieuses.

Plus haut, des Européens en joie, des Arabes dont le burnous drape une indifférence mal jouée errent au milieu de repaires cosmopolites, peuplés de la plus triste façon... Ces quartiers sont moins sûrs que les rues franchement indigènes, que les ruelles les plus solitaires de Kaïrouan... Marchons vite!

Notre chemin fait un coude et, du nord au sud, il court vers la kasbah. Des soldats du corps d'occupation occupent surtout ces parages où traînent lourdement des relents épais de vermouth et d'absinthe. Sur les comptoirs de zinc carillonnent les verres et les bouteilles; des brasseries baroques se sont établies dans des marabouts abandonnés et, sous leurs voûtes blanches, aux accords faux et pressés de pianos à manivelle, tournoient, avec des cliquetis d'éperons et de fourreaux d'acier, des militaires qui valsent avec des filles d'auberge.

Des venelles se détachent de cette artère interlope et s'insinuent au cœur de la ville, entre les maisons qu'habitent les naturels.

Là-haut, sur une terrasse, étincellent des bijoux, chatoient des foulards lamés d'or, brillent les sequins d'une coiffure, sourit une figure enluminée de noir et de rouge. C'est comme une enseigne vivante... Ici l'on danse.

Au fond d'une cour que des vignes lambrissent de verdure, s'ouvre, en effet, une longue salle avec des bancs contre les murailles, avec une large table en guise d'estrade. Des musiciens sont assis par terre, entre de grands chandeliers de fer-blanc et des bougeoirs gigantesques qui s'allument le soir.

Sur la table, les jambes repliées dans leurs mains jointes, les joues et les lèvres peintes comme celles des simulacres d'un musée Grévin, se rangent des femmes, immobiles, plus étincelantes que des divinités hindoues : Halima, la douce; Yasmina, la confiante; Aïcha, la vivante; Nedjma, l'étoile; Djemila, la belle; Zina, la jolie.

Joyaux barbares, des boucles d'oreilles démesurées, de larges bracelets à jour, des bagues grossières, des plastrons de sultanis, des colliers d'anneaux découpés à l'emporte-pièce dans des feuilles d'or parent leur épiderme coloré.

Serré par une *fouta*, — jupe sans plis et pareille au pagne des statues égyptiennes, — leur pantalon broché s'arrête aux genoux et laisse à nu leurs jambes cerclées à la cheville de *khrolkhrals* d'argent, lourds et massifs comme des manilles de forçats.

Légèrement étoilée d'hiéroglyphes, leur poitrine brunit dans la large échancrure de leur petit gilet doré. Constellée de piécettes, une *chachia* à gland d'or coiffe les unes tandis qu'une raie de côté divise en deux masses inégales leur chevelure lustrée, si noire et tranchant si bien avec l'éclat artificiel de leur peau, que, de loin, on croit voir comme de larges trous dans leur crâne. Un mouchoir lamé s'enroule en turban sur la tête des autres ou se replie en bandeau sur leur front qu'il cache jusqu'aux yeux. Au-dessus des sourcils — que réunit en un seul arc une grosse ligne de peinture épaisse, — bleuit enfin l'*ouchema* mystique, ce tatouage qui reproduit la croix et dont le sens et l'origine se perdent dans la nuit des temps...



ALMÉE.

Un musicien pose sur ses genoux sa *darbouka*, — son tambourin d'argile au ventre rebondi, — et, pour la tendre en la chauffant, il promène lentement sa main sur la peau qui ferme un seul de ses orifices; un autre souffle sur les cordes de sa cithare la fumée de la cigarette qu'il tient entre le pouce et l'index, le bout embrasé hors des doigts; une mandoline prélude de son chant grêle, de ses trilles de grillet et bientôt éclate la cacophonie discordante du hautbois, de la guitare, du violon manœuvré comme un violoncelle, de la cornemuse, du petit tambour de basque au cercle incrusté de nacre et garni de crotales de cuivre.

Puis, d'une voix désespérée, l'un des musiciens entonne une

mélopée aigre et traînante et les femmes qui chantent du nez l'accompagnent de *tremolos* à l'unisson, sans parties distinctes. Elles ne connaissent que le ton donné à leur voix par l'âge ou par la nature et leurs ensembles font ainsi songer au chœur des théâtres antiques... Ce n'est pas seulement dans les ruines, c'est en tout que nous retrouvons ici les souvenirs du vieux monde.

Et la salle se remplit d'un vacarme de charivari, d'un tintamarre dont peuvent donner une faible idée les concerts nocturnes que les chats exécutent parfois dans les rues désertes.

Une almée se lève... Chacun a vu, chacun peut encore voir en France, et, avec raison, y trouver grotesques les contorsions invraisemblables et la gymnastique désordonnée qui constituent la danse tunisienne, cette chorégraphie gastrique qu'on a ridiculisée d'un nom si trivial... Et, cependant, elle a encore ici l'attrait d'une curiosité étrange. Toute chose doit être vue dans son milieu, tout tableau doit être mis dans son cadre...

Un instant, la danseuse est immobile. Le gland de sa calotte caresse son oreille et sur sa taille mince brille l'or de sa ceinture brodée. Puis, attachées à son pouce et à son index qui se rapprochent, comme si elle voulait pincer des mouches au vol, sonnent des cymbales minuscules et, peu à peu, elle imprime à son buste un balancement lent et cadencé.

Les cymbales tombent et dans ses mains ondoient des foulards dont elle saisit bientôt le bout avec ses dents, pour les rejeter sur ses épaules. Ses bras s'étendent alors convulsés comme si elle repoussait une attaque ; ses coudes se replient sur ses yeux, dans un brusque mouvement effarouché.

Puis ce sont des bonds rhythmiques, des courses à grands pas, des marches heurtées, des claudications, des déhanchements, des sauts flexibles, des pirouettes gracieuses... Et ses bras qui maintenant s'arrondissent font, comme des ailes d'or, voltiger les foulards chatoyants.

Secouée de frissons nerveux, elle s'arrête enfin, les coudes aux flancs, les reins cambrés, les épaules effacées, les lèvres entr'ouvertes, et elle demeure haletante.

Et, tout à coup, — les pieds rivés au sol, le buste si droit que,

sans le laisser tomber, elle peut tenir un alcarazas sur la tête, — elle lève les yeux au ciel et la vraie danse commence... Seul son torse y prend part et il va, il vient, il tourne dans tous les sens; son ventre se creuse, se gonfle, monte, descend comme un ventre en délire; son estomac se contracte, s'arrondit en une boule aussi dure que s'il avait un pavé à digérer; ses flancs se tordent comme si, galvanisés par un poison tétanique ses intestins en révolte se livraient à des spasmes éperdus; ils palpitent comme s'ils renfermaient des serpents qui se battraient, se pelotonneraient, se dérouleraient pour s'enlacer encore...

La danse est la pantomime du caractère des peuples. Nous verrons les *cachuchas* et les *boleros* de Malaga dire, dans toute son ardeur, la vivacité andalouse ; nous verrons les saltarelles de Venise et les tarentelles de Naples refléter, en même temps, la chaleur et la légèreté italiennes ; nous avons vu nous-même les *chicas* et les *bamboulas* d'Amérique exprimer les passions bestiales et les joies puériles des Nègres ; les attitudes hiératiques des bayadères de l'Inde et des ballerines de Java marier les idées religieuses à des idées profanes ; la danse de guerre du Canada représenter les mœurs belliqueuses des Peaux-Rouges... Ici c'est comme l'incarnation des basses rêveries dans lesquelles se complaît le sybaritisme musulman, c'est une mimique dont l'inconvenance choqua si bien nos ancêtres eux-mêmes qu'ils donnèrent le nom de « danse moresque » aux ébats éhontés des sorcières, aux sarabandes du sabbat.

La principale des rues de Sousse part de la *porte de Mer* et partage la ville en deux moitiés. A demi-européenne dans sa partie inférieure, coupée de ruelles baptisées par des généraux français, elle traverse les *souks* et devient ensuite exclusivement indigène.

Comme presque partout, quatre murailles blanches que, seule, perce une porte constituent les maisons.

— *Aouiné!* crie, dans leur solitude, un marchand ambulant qui promène sur sa tête des étoffes rayées.

Des coups retentissent. Personne ! Des esprits frappeurs han-

tent-ils ces lieux déserts ? Le brocanteur a entendu comme nous. Il s'arrête, il parlemente avec une interlocutrice invisible. La porte qui l'a appelé ainsi s'entr'ouvre avec précautions: il s'y glisse comme un voleur; elle se referme.

Le quart de ces constructions tombe en ruines. Des terrasses se sont effondrées; des figuiers tordent leurs bras noueux, comme pour se dégager de leurs décombres d'où s'élèvent de furieux amas de ronces, d'où jaillit parfois la gerbe d'un palmier.

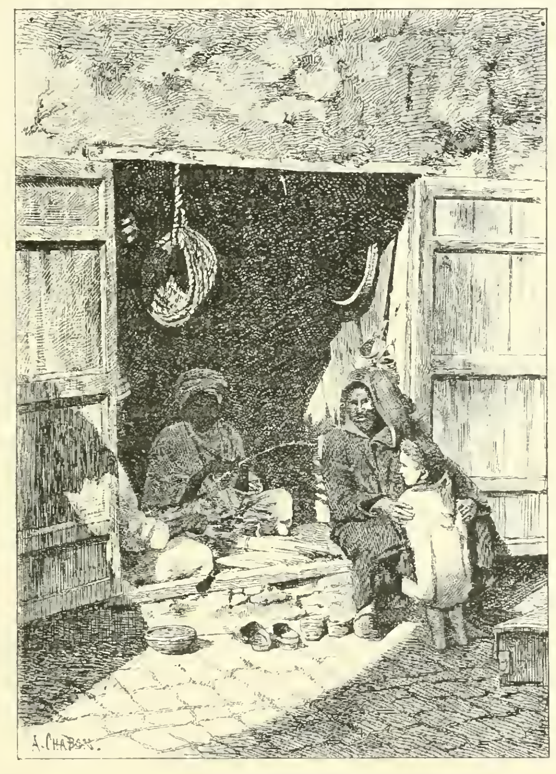
Dans des boutiques voûtées, plus sombres que des caves, des tisserands — dont les Israélites achètent, à vil prix, les produits qu'ils revendent très cher, — fabriquent ces tissus que Sousse exporte en si grande quantité; des cordonniers y taillent et y cousent, en babouches ou en bottes, le maroquin jaune ou rouge; des brodeurs y chamarrent d'or les toilettes des femmes et les harnachements des chevaux.

Ailleurs, dans une sorte de caverne où tout est blanchi d'une neige légère, un chameau fait, au moyen de grossières roues dentées, tourner, dans un réservoir de bois une meule horizontale. Celle-ci est percée d'un trou en entonnoir dans lequel, par un bec qu'elle secoue ingénieusement elle-même, tombe le grain que contient, estampillée de mains rouges, une caisse accrochée à la muraille. C'est un moulin à farine.

Des femmes glissent qui, — drapées dans de grands voiles de crêpe noir rejetés en capuchon sur leur tête et étroitement serrés sur leur visage, — ont l'air de porter leur propre deuil. La face découverte, l'une d'elles hasarde quelquesfois sur le seuil de sa demeure ses grands yeux effarés et les gros anneaux d'or de ses oreilles... Elle nous aperçoit et sa porte retombe avec un claquement de colère qui, dans son corridor, résonne et se prolonge un instant comme le grognement d'un boule-dogue.

Derrière l'ombre d'un couloir, dans une cour blanche et inondée de soleil, nous entrevoyons cependant des ménagères qui, pour laver leur linge ou pour faire leur cuisine, se prosternent sur de larges plats de bois. Et, sans embarras, celles-ci se retournent et nous regardent avec un éclat de rire... Elles sont d'Israël.

Nous approchons du haut de la ville. Derrière nous — par de furtives échappées entre des angles de murailles mollement arrondis, apparaissent, étagées, des terrasses sur lesquelles,



SOUSSE : UNE BOUTIQUE.

emmanchés d'une perche, se dressent, en guise de mains protectrices, de vieux gants *roumis* bourrés d'étoupe. De petits dômes et de grands palmiers surgissent de leurs gradins blanchissants, et plus loin bleuit la mer où de petites lames d'argent miroitent comme des écailles sur le dos d'un boa... Mais atten-

29

tion! Un chameau chargé d'outres huileuses, — des outres faites d'une peau de bœuf, — a failli nous étouffer entre le mur et leur masse fluctuante.

Voici la grande porte de la kasbah. Des pierres alternativement rouges et jaunes, cette fois, en forment l'arc et les montants.

A travers le rempart occidental, passe, peinte comme les autres, la *porte de Terre* surmontée d'un moucharaby que coiffe un petit dôme où se déploie l'étendard des beys. Des soldats et des Arabes dorment à l'ombre de sa voûte. Un sarcophage antique y est bâti dans la muraille et porte, sur le flanc, deux sortes de mamelons, — deux bouts de tuyaux, — auxquels les passants collent leurs lèvres. C'est un réservoir. Ceux qui ont soif peuvent s'y abreuver comme le font les matelots qui tettent au charnier des navires. Fontaines Wallace de la Tunisie, des plaques de pierres, scellées dans les murs des maisons, ferment des caisses à eau et, munies de becs de biberon, jouent le même rôle dans la ville. A la porte de certaines boutiques charitables se balancent même une tasse et une outre de cuir ouverte en coulisse, comme une grande bourse... Puisez, buvez, et ne remerciez pas le marchand qui vous désaltère. Il lui suffit d'espérer que son verre d'eau lui sera rendue au centuple.

Entre les deux entrées de la *porte de Terre* s'enferme une sorte de préau où, en foule serrée et mouvante, s'entassent et grouillent des turbans blancs sur des figures noires, des gandouras très larges sur des épaules maigres, des burnous en haillons sur des membres tannés ; où crient des paysans à mines de bandits ; où grognent et braient des chameaux dont le petit bât de bois s'entr'ouvre comme des élytres pour écarter la charge de leurs côtes haletantes, des ânes ployant sous leurs couffes de sparterie que remplissent l'émeraude des piments, l'or des raisins, le corail des tomates.

Dans le brouhaha de cette cohue poudreuse, des papiers à la main, circulent à grand'peine, des Maures fort bien mis. Ils réclament le *mahsoulat*, — le droit d'octroi qui représente le quart de la valeur des marchandises introduites et dont ils ont affermé

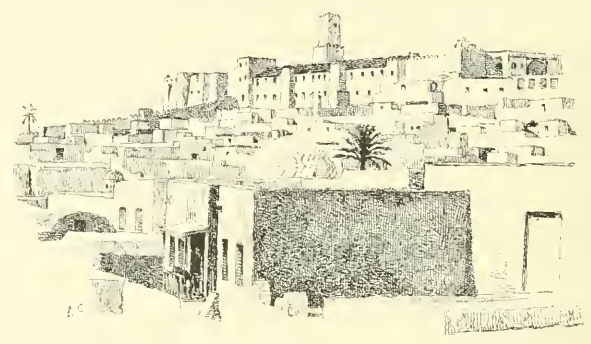
les revenus. Et ils comptent ; ils appellent ; ils s'agitent ; ils empochent ; ils soulèvent des réclamations qui se formulent en cris étourdissants, en protestations frénétiques ; ils arrêtent par leur capuchon qui craque des maraîchers qui discutent avec des clameurs étourdissantes, qui, pour cause ne retrouvent par leur reçu et qui, finalement paient en glapissant de douleur, comme des coqs qu'on plumerait tout vifs.

L'un après l'autre, les paysans entrent en ville, mais ils défendent leurs *karroubes* avec une telle opiniâtreté que, pour un qui obtient la permission de passer outre, quatre arrivent du dehors avec leurs bêtes de somme. Et, de minute en minute, la multitude se fait plus bruyante, plus étouffante, plus compacte. On se faufile péniblement à travers ce flot hurlant d'où s'élève une violente odeur de fauves ; on est brutalement repousse contre le mur par le panier d'un mulet qu'on bouscule ; on sursaute au cri déchirant d'un chameau couché et dont on a la tête à la hauteur de l'oreille ; on glisse sur des grappes perdues ; on est piétiné par les sabots d'un âne ou par les sandales d'un Bédouin et on atteint enfin la porte extérieure.

Un chemin longe le revers des remparts. Au pied de ces murailles blanchissent, comme l'écume au pied d'une falaise, des gens des tribus venus on ne sait d'où ni pourquoi, des bergers qui mettent en vente de petits tas de laine, des marchands de citrouilles ou de melons d'eau qui, pour se soustraire au susdit *mahsoulat*, s'arrêtent aux barrières. Une nouvelle mer de burnous roule par ici et s'augmente sans cesse ; du nord et du sud, arrivent les habitants des jardins, — de la campagne restreinte qui entoure les villes tunisiennes.

Bordée d'aloès, de cactus dont on pêche les fruits avec une couronne de fer emmanchée d'un roseau, la route court d'abord en plaine, vers le midi. Puis, coupée par une pente brusque, elle semble s'arrêter au bord d'un vide d'où surgissent des chameaux étonnés. Et leur silhouette apocalyptique se découpe sur les collines de M'saken qui poudroient au loin dans une brume de feu... D'autres troupes arrivent du nord : dromadaires pareils,

avec leur charge, à des meules de paille qui se mettraient en locomotion sur des pattes difformes et boueuses; ânes pelés; paysans aux chapeaux en parasol; hommes en blanc et femmes en noir. Et comme des oiseaux de nuit prêts à prendre leur vol, celles-ci écartent, de temps à autre, et referment aussitôt un voile qui laisse entrevoir des vestes rouges et des foulards dont la bordure de sequins s'applique sur leur front en diadème d'or. Chefs en costume des grands jours, des cavaliers passent avec cette coiffure originale qui, — sans bords et couverte de petites plumes d'autruches, — leur donne l'aspect de hussards extraordinaires,



SOUSSE : LA KASBAH.

avec leur selle et leurs vêtements chamarrés, avec leur cartouchière de métal repoussé et leur *djebirah* pailletée d'argent.

Des Juives se promènent d'un pas de tortues fatiguées; des femmes arabes s'en vont, traînant la jambe; la veste blanche parée de galons postiches, la chemise et la figure défaites, le large pantalon de coutil leur tombant sur les talons, le front ruisselant sous le casque rejeté en arrière, des officiers français tiennent, d'une main découragée, leur cravate et leur col dont ils n'ont pu supporter la gêne tandis que, de l'autre, mollement, sans conviction, ils s'éventent avec un petit pavillon de palmes; des maquignons braillards courent et vendent pour vingt-cinq francs un cheval volé dans quelque *douar* de la plaine ou, pour dix francs, une mule récalcitrante qu'ils remorquent à grands cris...

Une musique guerrière mêle les accents moqueurs de ses polkas et de ses quadrilles à la voix âpre des Arabes, aux lamentations des chameaux. C'est la fanfare des zouaves qui, avec des spahis et des tirailleurs, habitent le camp établi sur le plateau qui couronne la ville.

Les tentes ont déjà ici fait place à d'élégantes baraques ; aux baraques succèderont des maisons; comme à l'époque romaine, ce *castrum* deviendra une ville... Et, après des siècles, cette ville sera à son tour un amas de ruines que fouillera la curiosité des archéologues de l'avenir.



SOUSSE : UNE KOUBBA.

Plus loin, des buvettes où chante une ribeaudaille en pantalons bleus ou garances assemblent au milieu des oliviers leurs planches mal jointes ; de petits Robinsons vacillants se juchent dans la verdure des caroubiers ; un humble cube de maçonnerie blanchit comme une tombe et rappelle le nom des postes tunisiens où la maladie a décimé nos bataillons.

Au nord-est de Sousse, s'étend le tapis d'un rivage dont le sable blanc est si fin qu'il s'écoule entre les doigts comme une eau qui ne mouillerait pas. Des insectes inanimés lui font une longue bordure rouge... Ce sont de ces sauterelles dévastatrices qui exercent leurs ravages dans les champs. Un vent bienfaisant les a portées à la mer et, grande justicière de leurs méfaits faméliques, la mer a jeté leurs cadavres à la terre vengée... De grosses barques maltaises, à la ceinture bariolée, au grand nez aplati comme l'étrave des gondoles vénitiennes, gisent par là, au milieu des agaves. Et, près d'elles, de beaux enfants aux mollets bronzés dorment sur des filets qui sentent la *marine*.

Ce rivage est l'un des points les plus gracieux des côtes africaines. Des cabines y tournent le dos au soleil couchant et, à leur ombre, à la fraîcheur salée de la mer, se réunit le dessus du panier — le *gratin* — de la société européenne de Sousse. Là s'échangent les petites nouvelles de ce petit monde ; là se chuchotent les questions curieuses que soulève l'apparition d'un nouveau venu. Spécimen levantin, Sousse est une ville arabe dont la moitié de la population est formée de Juifs, de Maltais, de *mercanti* chrétiens sans nationalité distincte et que le négoce y a, depuis fort longtemps, attirés.

A quelques mètres du rivage, se perchent, sur des pilotis, des cabanes de bain réservées aux filles de Sion... Voyez-les venir ! A petits pas, le ventre en avant, la tête conique sous le voile qui les enveloppe, elles arrivent, comme des œufs d'autruche qui marcheraient sur leur pointe. Une planche réunit leurs baraques à la plage et elles y posent en hésitant un pied jaune ou rouge, — le petit pied, à demi-chaussé, sur lequel, en équilibre instable, doit se soutenir la masse pesante de leur rotondité... Non, celle-ci n'aura jamais la hardiesse de passer ! Elle tente dix fois l'aventure et, découragée enfin, elle recule, s'affaisse dans le sable, s'y creuse un large trou et, roulée dans sa soie et dans sa mousseline, elle attend, résignée, le retour de ses compagnes plus audacieuses.

Quelques-uns de ces établissements sont précédés d'une plate-forme dont une tente pavoisée protège les tables contre les derniers rayons du soleil... Et rien ne peut dire le charme de l'heure que, dans l'air pur et vivifiant du large, le front fouetté par la brise que parfument les aromes de l'algue, on passe sur ce balcon marin, après les brûlantes journées de l'été.

Dans l'écume frémissante se roulent de petits Arabes noirs qui, sur leur crâne luisant, secouent la mèche de Mahomet ; des Italiennes crient et tournent en rond ; des Juives empêtrées dans des costumes ridicules sortent des flots, monstrueuses sirènes, et leur regard étonné demande ce qui fait rire.

Sous nos pieds se poursuivent et brisent les vagues qui, dans cette langue pareille en tous pays, — cette langue si

chère à ceux dont elle a caressé l'oreille au temps de leur enfance, — chantent leur chant monotone, leur mélodie berceuse.

Une vieille batterie et le marabout de Sidi-bou-Djaffeur s'élèvent, là-bas, sur la gauche ; à droite, très loin, Monastir dont le cap se fond dans la lumière semble flotter, bleuâtre comme ces banquises qui flottent aux parages de Terre-Neuve ; en face, vers l'ouest, la transparence de la grande mer passe insensiblement des clartés du rivage au bleu foncé du large. Un paquebot part pour la France... Pour la France ? Et ces mots qui respirent une mélancolie si profonde quand on les prononce à l'extrême Orient ou à l'Occident extrême n'éveillent ici que des idées souriantes. Marseille est si près !... Et on laisse sa pensée s'embarquer sur des navires imaginaires et s'en aller plus loin encore, vers l'inconnu, vers le pays où le soleil se lève... L'imagination n'est jamais satisfaite ; la soif de connaître est insatiable. On contemplait la mer des bords de la Provence et on se disait avec envie : « Là-bas, c'est la Tunisie, l'Afrique ensoleillée ! » On est en Tunisie et on regarde l'horizon en songeant : « Là-bas, c'est la Syrie, c'est la magie de l'Orient... »

Le soleil décline. Un calme délicieux se répand sur la nature recueillie. Diaphane, transparente, la blancheur des maisons se dissout dans la blancheur du ciel et bientôt, dans la poésie grandiose des décors africains, le couchant déploie ses féeries chaque jour plus nouvelles... Très bleu au zénith, le firmament s'embrase à l'horizon de larges clartés d'or rouge et, sur son fond éclatant comme sur le fond doré d'une vieille peinture, se détachent, avec une netteté vigoureuse, la silhouette assombrie d'une porte de remparts sous laquelle une lanterne s'allume comme une lampe dans un sanctuaire, d'un marabout encore rose, d'une colline déjà noire que festonnent des maisons et des palmes.

Aux premières heures de la nuit c'est au sud-est de la ville qu'on se rassemble, au bord de la mer, sur la route de Monastir. De grands fanaux brûlent çà et là ; des hommes se promènent en burnous ; des officiers indigènes errent en se tenant par

la main. De grosses Juives se pressent en troupeaux et, dans l'ombre, éclatent les couleurs de leurs draperies, l'argent de leurs foulards, l'or de leurs coiffures pareilles aux hennins d'autrefois ; des Françaises passent, dégagées et sémillantes, dont le costume fait plaisir à voir dans ce monde de carnaval.

Cinq heures du matin. Les quatre chevaux de la *carrossa*, — du vieux landau que nous avons frété, — piaffent de front, comme ceux d'un quadrige. La branche de basilic à la *chachia*, un cocher déluré tient les rênes.

— *Ouach igoulo lek?* Comment t'appelles-tu?

— *R'hali-ben-R'hali.*

— Eh bien, *R'hali, haïya nemchou!* En route!

Le cimetière, les remparts que caresse le soleil levant, des bois d'oliviers... et Sousse disparaît. A l'ouest les deux Kala s'étagent en amphithéâtre; à l'est étincelle le golfe. Près de nous, un minaret — d'une si éclatante blancheur que ni neige ni albâtre ne peuvent lui être comparés — surgit d'une agglomération confuse de tombeaux et de masures qui se blottissent dans un bois de palmiers.

— Ali!

— *Commandi, signor!*

— *Asm had'ak el moudha'elli...*

— *Questa piccola città?* Hammam-Soussa.

Inutile de s'évertuer à parler l'arabe sur les côtes septentrionales de la Tunisie! La moitié des indigènes s'y expriment en un italien d'une pureté florentine...

La route monte. Les oliviers finissent; l'aridité règne en maîtresse dans les champs moissonnés; la chaleur se réveille et Tof'la, — petite fille, — la chienne d'Ali, que nous avons adoptée comme compagne de voyage, laisse déjà pendre sa langue rouge et sèche... *Fi ouost eç sif!* Nous sommes au cœur de l'été.

Au sommet de la pente que nous avons gravie s'entrecoupent des chemins que murent, inabordables, des remparts de cactus et, autour d'un marabout, se pressent une sorte de caravansérail et des baraques de planches. C'est Sidi-bou-Ali... Devant nous s'étend



A HAMMAM-SOUSSA.

une vaste plaine verdâtre. Plus loin, Hergla rayonne dans une mer de lumière. Plus loin encore, fin de l'Atlas et roi d'un peuple de collines, le pic de Zaghouan, — l'ancien Baal-Jovis, — lève sa tiare argentée que ceignent des nuages de gaze.

Marchons. A l'ouest, derrière des plaines jaunes, dort, profond de deux ou trois mètres, le lac Kelbia. Mulets, anguilles et barbeaux fourmillent dans ses eaux douces et, au coucher du soleil, les oiseaux viennent s'y abreuver par myriades, mais pas un arbre sur ses bords !... Ce n'est pas dans les grands *chtout* du sud, comme le voulait le commandant Roudaire, c'est ici, affirme le docteur Rouire, qu'il faut placer le lac Triton.

Plus loin miroitent des flaques de sel : la Sebkhra Djiribah commence. Nous allons la côtoyer pendant de longues heures.

Encore un marabout, encore des tombes, simples amas de pierres brutes, cette fois... C'est Sidi-Soïa. Des Nègres et des Arabes trottent avec des chevaux qu'ils tiennent par la bride et, à la rage de la canicule, ils foulent sur des aires vagues le blé qui est encore la principale richesse du pays. Le temps n'est plus, cependant, où le gouverneur de la Byzacène envoyait à Auguste quatre cents épis issus d'un grain unique. A-t-il jamais existé ? Ces bons vieux écrivains de Rome ont été si souvent des Gascons prématurés ou de naïfs conteurs de légendes !

En route, toujours ! A gauche, jusqu'à l'horizon, brûlent des espaces rouges que remplit le soleil ; à droite, flambe, comme illimitée, la nappe de sel de la *sebkhra*. Et le mirage y fait flotter des navires à voile qui sont des marabouts déformés par la réfraction, des barques qui sont des buissons desséchés, des îles, — de vraies îles, — dont rien n'explique l'apparition étonnante, des caps qui semblent planer sur une eau dont les séparent les vibrations éclatantes d'une bande de ciel.

La mer se rapproche. Par bouffées, ses fraîches et odorantes effluves nous arrivent comme des caresses amies. A droite, au delà des éblouissements de la *sebkhra*, apparaît le *bordj* Baba-Selloum ; à gauche, sur un mamelon fauve taché de vert, au delà de ces tentes brunes que les *khrammès* ont barricadées de brous-

sailles, noircissent les maisons berbères et la tour de Takrouna ; en face enfin, — vers le nord, — se détachent sur un rideau de verdure deux énormes constructions dont les toits rouges semblent avoir été empruntés à quelque dock maritime. C'est Dar-el-bey, le centre de l'Enfida.

Cette célèbre propriété, l'une des plus vastes du monde occupe cent vingt mille hectares et est, en grande partie, louée par *mechias*, — par lots, — à des Arabes qui y vivent au nombre de quinze mille et qui l'exploitent à leur guise... Obscurs comme des cryptes, ses chaix où le froid nous saisit ainsi que dans les profondeurs humides d'une cave souterraine peuvent, dans leurs foudres et leurs citernes, loger jusqu'à vingt mille hectolitres, — deux millions de litres, — de vin.

Autour d'un large terrain vague où errent des chameaux, où chevauchent, en casque et en bottes, les *gentlemen-farmers*, intendants de l'exploitation, où une vieille fontaine pleure sous de jeunes eucalyptus, se dispersent des cabanes couvertes de planches ou de chaume, des masures de terre blanchie, des échoppes arabes. C'est Enfidaville!... Là vivent, employés par la Compagnie, vingt Français et trois cents Siciliens qui font de ce coin de terre l'un des repaires les moins rassurants de la Tunisie.

La chaleur est atroce. La sieste est impossible dans l'étuve qu'un aubergiste nous a donnée pour cabine; les chevaux ont eu deux heures de repos... Repartons!

Le pays ondule; le blé et les vignes font place aux jujubiers... Et plus de route!... Une piste sans bordure, sinueuse, sablonneuse, tantôt large comme la place Vendôme, tantôt étroite comme un sentier et, — à travers les plantes sauvages, à travers les lauriers-roses, — on s'en va, tout droit devant soi.

Çà et là verdit un jardin isolé où s'élèvent un *henchir* aux petites maisons grises, une *koubba*, des pans de mur dorés par le temps, — ruines d'un Aphrodisium, d'un Suffetula quelconque... A gauche, très loin, le Djebel-Zriba étage trois ou quatre plans

de croupes gracieusement arrondies ; à droite, très loin aussi, le golfe d'Hamamet barre le pays de sa ligne d'azur.

Courbés sur leur bête, deux cavaliers nous dépassent à franc étrier et leurs burnous volent au vent... Ce sont les coureurs de la poste. Ils ont pris à Dar-el-bey, les lettres venues de Sousse et ils les portent à Hamamet d'où elles partiront immédiatement pour Tunis... Elles franchiront ainsi en quelques heures le trajet que nous mettons trois jours à parcourir.

Oued-Bagra, Oued-Serraoud, Oued-baba-Ahmed, de larges torrents desséchés coupent notre route.

— *Ya, r'jal!* Allez, les hommes! crie à ses chevaux Ali pour qui les bêtes ne sont que des humains punis par Allah. *Ya, r'jal!*

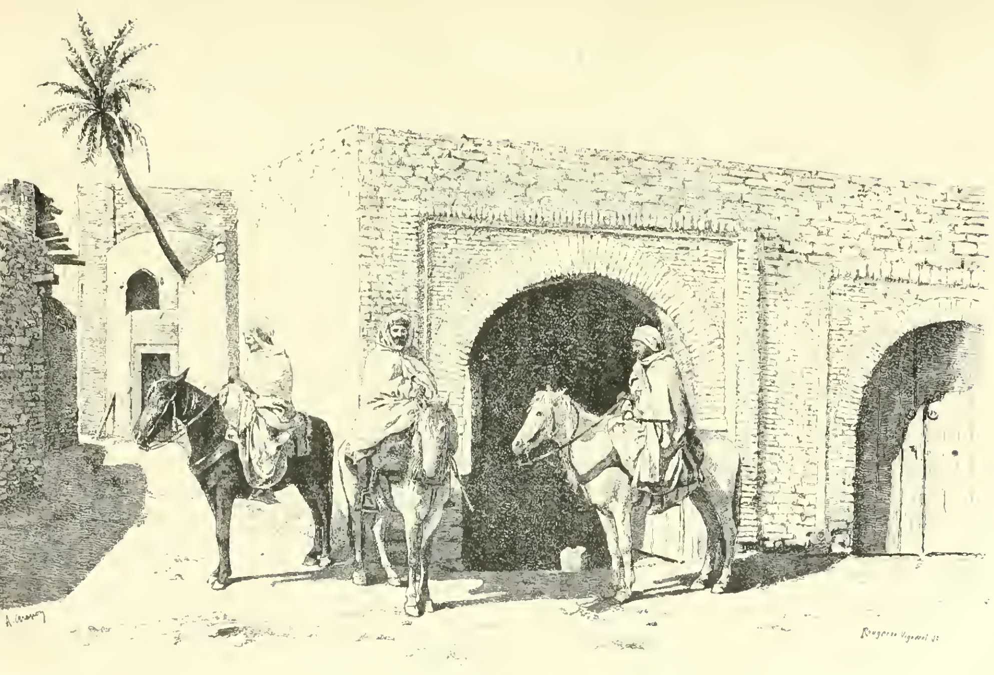
Et, avec d'effrayantes embardées, notre équipage descend, comme une avalanche, dans le lit sablonneux des rivières, soulève des nuages de poussière rousse et, de l'élan, remonte sur l'autre rive...

Toujours des ruines! Un pont dont les arches se sont effondrées mais qui élève encore très haut ses piles sur lesquelles passèrent les cohortes romaines ; un autre qui, pavé de dalles glissantes, remonte au temps des Aghabites ; des voûtes à fleur de terre, percées de soupiraux d'où sortent des figuiers ; des marches de pierre où nos roues bondissent ; des traces de rues bordées de pans de murs ; une tour en grand appareil, — le mausolée circulaire de Ksar-Menara, — qui, haute de dix mètres sur un diamètre de quatorze, rappelle le tombeau de Cecilia Metella, sur la voie Appienne.

Le jour baisse ; une lumière adoucie baigne la nature qui s'endort... Le long fusil rayant leur burnous, deux voyageurs nous escortent avec une obstination qui serait inquiétante si nous n'étions en Tunisie, si nous ne savions que leur *moukala* est, pour eux, un accessoire indispensable :

— *El fares bla selah kif et' t'ir bla jenah.* Le cavalier sans arme est comme l'oiseau sans ailes.

Au nord, blafarde dans la nuit qui tombe, blanchit enfin une longue muraille.



SOUSSE : LES COURRIERS DE LA POSTE.

— *F'dok!* dit gaiement Ali qui nous la montre du fouet.

C'est, en effet, le *fondouk* de Bir-Loubit, le terme de notre longue étape.

Comme les caravansérails d'Algérie, ce *fondouk* est, — loin de tout centre, isolé dans le désert comme une île, — un grand bâtiment carré dont les murs uniformes n'ouvrent aucune fenêtre au dehors, dans lequel, ainsi que dans une forteresse, on ne pénètre que par une seule porte. Des troupeaux qui s'en sont rapprochés pour la nuit errent dans la lande sombre.

— *Ya r'jal! Zi! Zi!* crie Ali triomphant.

Les chevaux donnent un dernier coup de collier, sortent du sable, mordent de leurs seize fers la pierre qui étincelle, escaladent l'éminence qui porte le *fondouk*, se cabrent devant les bancs où sommeillent des Arabes, s'ébrouent devant la vieille porte et s'engouffrent sous sa voûte.

— *Ahla ou sahla!* Sois le bienvenu! dit le maître de céans en se portant la main au front...

Les quatre corps de bâtisse sans étage qui forment le *fondouk*, se rangent en carré autour d'une vaste cour qu'une construction transversale divise en deux compartiments inégaux. Sous la voûte et dans le vestibule à ciel ouvert qui traversent le bâtiment antérieur s'ouvrent des trous noirs, des réduits étroits. Dans un magasin à auvent, grand comme une armoire et éclairé de lanternes fumeuses, trône un marchand d'épiceries; dans les grandes niches d'une sorte d'étable, un cafetier a installé ses nattes et son fourneau. Un escalier conduit enfin aux deux ou trois chambres que, pour les passagers de distinction, on a édifiées sur une terrasse.

Autour du pavé irrégulier de la première cour où, les jambes repliées, des chameaux dorment déjà en masses informes, de petites cellules toujours ouvertes abritent les autres bêtes et les hôtes de peu d'importance. Sous les arcades massives de la seconde sont des greniers, des écuries, des remises.

Les deux cavaliers qui nous escortaient arrivent après nous; ce sont deux honnêtes marchands. Ils redoutaient la solitude des

steppes et, tacitement, ils s'étaient mis sous notre protection.

On peut à peu près se loger ici, mais *mangearia macach*, dit le *fondoukdji*. Et nous réalisons à peine, chez l'épicier de la porte, une *melokeïa*, — une salade, — abominable : *B'çal, t'matich ou felfel*, — oignon, tomate et concombre.

— *Allah iquennek!* Bon appétit! nous dit avec un sourire légèrement ironique l'Arabe qui, pour compléter notre couvert, nous apporte une gargoulette et une chandelle fichée dans une bouteille.

— *Allah iquenna koum!* Dieu vous rassasie! nous dit aussi le plus âgé de nos camarades de route.

Ceux-ci ont pris place près de nous, sur le massif de maçonnerie dont la natte sert, en même temps, de table et de siège, et tandis que le plus jeune tient de la main gauche une bougie jaunâtre qui pleure sur ses doigts, ils plongent la spatule dans le *couscous* dont la masse fume devant eux.

— *Amdoullah!* Dieu vous bénisse!

Les écuelles sont vides...

Nous avons la plus belle chambre de la maison : des murs soigneusement blanchis ; une voûte dont les nervures se festonnent des dentelures capricieuses que forment, en se croisant, les briques des arêtes ; une lourde petite porte fermée par un gros verrou de bois qui joue verticalement et que maintient en place un déclic automatique ; une fenêtre solidement grillée ; pour mobilier, enfin, une chaise et un étroit lit de camp sur lequel sont jetés trois ou quatre tapis...

Et les aboiements des chiens, les coassements, — extraordinaires en ces lieux, — de grenouilles innombrables, les hurlements des chacals, les holements des chouettes bercent notre sommeil interrompu, d'heure en heure, par l'arrivée bruyante d'une bande d'Arabes, par les rêves de Tofla dépaysée, par l'entrée d'une voiture qui vient de Tunis, par le départ d'une petite caravane, par les protestations des dromadaires qui trouvent qu'on s'en va trop tôt.

Voici enfin le jour, frais, joyeux, limpide comme le sourire

d'un enfant à son réveil ! Sous notre fenêtre, dans un enclos de cactus, est un jardin touffu. Une mare y loge, sous des arbres, les batraciens dont la mélodie nous a étonnés cette nuit ; des hommes y balancent des seaux de cuir sur les bords d'un puits ombragé ; à grands flots intermittents, de l'eau y tombe dans un large bassin ; des femmes y remplissent leurs amphores. A l'Orient, où, derniers voiles de la nuit, se traînent encore quelques brumes paresseuses, scintille la mer qui frissonne et se dorent les maisons d'Hamamet... Et tout cela fait un de ces tableaux gracieux qui mettent la joie au cœur.


AUTOUR DE BIR-LOUBIT.

Chacun est dehors ; des Arabes prosternés prient vers le soleil levant ; un Juif en calotte blanche lit des versets de la Bible dans un vieux petit livre de parchemin ; les chevaux hennissent ; les alouettes montent en chantant dans le ciel d'un bleu pâle... De toute part s'élève l'hymne de la vie à la nature qui s'éveille.

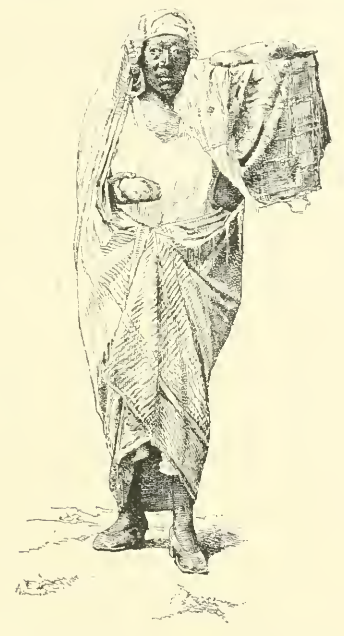
Ali est prêt ; notre équipage s'enlève... Des gerboises traînent leur queue à travers l'alfa et courent comme des poissons à travers l'algue ; des tortues dont le dos brille au soleil se hâtent lentement vers leurs petites affaires ; un lièvre détale... Ne craignons rien ! Il a passé à gauche. S'il eût passé à droite, notre voyage ne se fût pas terminé sans une catastrophe.

Et nous nous enfonçons dans les taillis de thuyas au noir feuillage... A gauche, se lèvent des montagnes bleues qui dépendent du massif du Zaghouan ; à droite, fuient les crêtes du cap Bon, — du Ras-Addar, — dont nous allons couper la base.

Des *gourbis* sous les branches ; une halte d'Arabes à l'ombre opaque d'un grand caroubier plusieurs fois séculaire avec un petit puits, des chameaux qui allongent le cou vers les feuilles de

l'arbre, des ânes qui broutent, des hommes qui rompent la galette des voyageurs; plus loin, des bois tout roses de lauriers et toujours des caroubiers, toujours des thuyas, — de ces citres dont la fastuosité romaine faisait des tables qu'elle payait jusqu'à trois cent mille francs.

Voici enfin une route, une vraie route, — la route beylickale



HAMMAM-EL-LIF : UNE BOULANGÈRE.

d'Hamamet et de Nebeul... De loin en loin, des figuiers de Barbarie, entourent un *henchir* ou un abreuvoir; de loin en loin, se lèvent, — blocs informes, — des ruines de monuments qui ont dû être gigantesques, des tours à demi renversées et qui, avec leurs larges brèches, rappellent nos donjons de l'époque féodale.

Sur un plateau s'éparpillent, larges de trois à quatre mètres, des enclos de pierres grises, de petites enceintes dont les mu-

railles basses s'en vont tristement en débris. Des arbres y poussent, rabougris et noueux; des bouquets de palmiers y font flotter leur ombre. C'est Bir-Arbaïn, c'est le cimetière de quarante martyrs tombés dans on ne sait quelle guerre sainte, dans on ne sait quelle pieuse bataille des vieux temps. Des tombes récentes les entourent; les trépassés d'hier viennent dormir près des morts vénérés d'autrefois.

Les oliviers recommencent. Brich, Belli, Aïn-Tebournouk, Niaroun pressent autour du minaret pastoral le blanc troupeau de leurs maisons plates. Puis apparaît Gorombalia, horrible petit village européen où des colons polyglottes boivent de l'absinthe frelatée et s'accoudent en grognant sur les tables graisseuses de leurs tavernes.

Au loin, derrière des champs dorés que tigrent des oliviers très verts, miroitent heureusement les reflets magiques du mirage et, sur leur argent fluide, nagent dans la lumière les mosquées de Soliman.

Le paysage s'élargit tout à coup vers le nord; le miroir de la mer se déploie dans toute sa splendeur... Le ciel, les flots, les montagnes, tout est bleu.

A droite, s'arrondissent, au loin, les croupes du Djebel-abd-er-Rhaman, du Djebel-Kourbès, du pays des Beni-el-Kaoli; à gauche, sous nos pieds, s'étend la plage d'Hammam-el-Life et, comme un vol de mouettes sur un rocher, se posent sur une éminence les maisons étincelantes de Rhadès qui nous cachent Tunis; plus haut, le Djebel-Ressas se cuirasse de ses roches plombées et le Djebel-bou-Gorneïn dresse la mitre de sa cime aux deux cornes.

En face, rougit, au delà d'un golfe, une sorte de falaise abrupte, calcinée par le soleil, écorchée par les vents du large. Des maisons échelonnent leurs cubes d'albâtre sur ses flancs rocailleux; quelques dattiers y font des taches vertes; le farouche village de Bou-Saïd boude dans la sauvagerie de son fanatisme musulman. A ses pieds, des monticules arides se couvrent, en croûtes grisâtres, des ruines de ce qui fut Carthage. Au-dessus de ces débris informes, une cathédrale, blanche comme une mosquée,

élève ses tours et sa coupole. La maison des missionnaires d'Afrique range, à côté d'elle, ses arcades mauresques; un couvent de religieuses s'y enferme dans l'austérité de ses hautes murailles; une modeste chapelle nous y parle enfin de saint Louis. Plus près, entre Rhadès et Carthage, s'étend, comme pour les réunir, l'ancienne Tænia, le ruban de sable que couvre R'halq' l'ved, — la petite ville de la Goulette dont le golfe sert de port à la capitale de la Régence. Tunis, en effet, n'est pas sur la mer, mais sur la rive occidentale d'un lac salé dont la Goulette occupe la rive orientale. A peu près circulaire et large de dix kilomètres, cette nappe d'eau communique par trois ouvertures avec la Mediterranée dont la sépare l'étroite bande de terre que nous voyons d'ici.

A midi, nous sommes à Hammam-el-Lif.

IX

LA GOULETTE

HAMMAM-EL-LIF. — RHADÈS. — SUR LA PLAGE. — LA NUIT. — LA GOULETTE. — LA FLOTTE TUNISIENNE. — FORÇATS. — COMMERCE. — PLACE AHMED-BEY. — KASBAH. — CHEMIN DE FER. — LA MALKA. — CARTHAGE. — HISTOIRE. — RUINES. — SAINT-LOUIS. — SUR LE LAC.

Hammam-el-Lif, — la Mamélife, comme, avec un sans-gêne dédaigneux, l'appelle un auteur célèbre qui a entrevu ce pays dans son itinéraire de Paris à Jérusalem, — n'est guère qu'un village presque inhabité. Il s'écroule au fond du golfe de Tunis, au pied du Djebel-bou-Gorneïn dont, vu de près, le profil perd singulièrement de son aspect grandiose. Les Tunisiens s'enorgueillissent cependant de cette bourgade et en parlent comme d'une rivale future de Dieppe, de Vichy, de toutes les stations hydrauliques à la fois. Ils appuient la prétention de ces plaisanteries thermales et maritimes sur le voisinage de la mer et d'une source minérale.

En attendant Hammam-el-Lif n'est, dans une chaude sablonnière, que la débandade d'une petite gare, tête de ligne du tronçon du chemin de fer qui vient de Tunis ; d'une grande maison garnie, vide en été, déserte en hiver ; de deux cafés ni européens, ni arabes, installés dans des baraques chancelantes ; de quelques marabouts qui, désolés, ont fermé leurs étroites portes rouges ;

d'un restaurant dont les plantes grimpantes dissimulent heureusement la misérable charpente de bois ; d'une *dar-el-bey* ; enfin d'un établissement balnéaire encore inachevé.

La *dar-el-bey*, — ancien palais de pacha, — est, mi-italien, mi-mauresque, un vaste bâtiment aux trois quarts abandonné... Pourquoi le laisser tomber en morceaux ?... Il serait si gracieusement, si franchement tunisien au soleil, avec son architecture hybride, sa porte pointue, son petit avant-corps crénelé, ses inscriptions, ses fenêtres vertes dans des grilles ventrues !



HAMMAM-EL-LIF :
LE CONCIERGE DES BAINS

Un large corridor aux niches tapissées de faïence conduit à sa cour centrale que décore une grande vasque de marbre, qu'entourent de charmantes galeries sous lesquelles débouchent les escaliers. Ne montez pas ! Vous trébucheriez sur des marches ravinées, vous vous perdriez dans un labyrinthe de couloirs sonores, embrouillés comme un écheveau de fil entre les pattes d'un singe, dans un dédale de pièces que des fenêtres étroites éclairent à travers des murailles de forteresses, dans des boyaux obscurs où vous entendriez des bruits incompréhensibles, des craquements inexplicables... Et vous vous croiriez égaré dans quelque demeure hantée, dans quelque manoir où se cacheraient les quarante voleurs d'Ali-Baba.

Suivez cependant les détours de cette allée ténébreuse.

— *Alloumett ?* vous demande le nègre qui vous guide et dont la face noire se fond dans le noir qui vous entoure.

Si vous n'avez pas d'allumettes, rebroussez chemin ; si vous en avez, *fiat lux !* Et, à tâtons, — le long des murs en moiteur, sur des dalles qui glissent, sur des moellons qui basculent comme des trébuchets, — vous allez, par une atmosphère étouffante, hésitant à chaque pas, comme si des soupiraux s'entr'ouvraient devant vous. Vous atteignez ainsi une petite salle. Un peu de jour y

tombe par des trous pratiqués dans son dôme ; sous une galerie s'y étendent des planches et des nattes pour les baigneurs qui peuvent facilement s'y donner l'illusion macabre d'être des *sujets* déposés dans les caveaux d'un amphithéâtre et attendant leur tour d'aller éparpiller leurs membres sur les tables de dissection.

A côté, dans un réduit où la respiration devient un travail horriblement laborieux, bouillonne la petite piscine où arrive — à la température de 50°, — l'eau purgative, bicarbonatée, chlorurée, sulfureuse, lithinée, arséniatée, ferrugineuse et surtout empestée qui sort de la montagne. C'est le *hammam* qui donne son nom à cette station balnéothérapique, *Hammam-el-lif*, — le bain du nez... Mais pourquoi plutôt du nez que de tout autre accessoire de la bête humaine ?

Quant à l'établissement thermal, il ressemblera tout simplement, dans un temps très lointain, à celui d'Aix, de la Bourboule, de Cauterets et autres pays aux eaux miraculeuses.

La plage n'est, au delà d'un plateau désert, qu'une bande de sable où le soleil fait craquer quelques cabines, où une sorte de caserne de douaniers loge des familles maltaises qui, en costume de bain, y vivent dans une promiscuité digne des Soudaniens de Tripoli.

Ali et Tof'la nous attendent sur la *carrossa*... La mer, d'un côté, des collines rocailleuses de l'autre ; une grande route à travers des bois d'oliviers semés de petites fermes... Et, en moins d'une heure, nous atteignons le *foudouk* Choucha où nous prenons, à droite, un chemin qui se dirige vers le nord. Toujours des oliviers ; puis le pittoresque village de Rhadès avec ses jardins, avec son minaret qui étincelle et, péniblement, nous entrons dans les sables de la Tænia...

Un pont de bateaux sur l'ancienne bouche du lac ; une espèce d'île où, — au milieu de palmiers, de petits jardins, de constructions militaires, — s'élève le *karak*, — le bagne beylickal, — un bac qui, à la terreur de Tof'la et au grand étonnement d'Ali, nous transporte, chevaux et voiture, au delà de la nouvelle bouche ; une petite kasbah circulaire où le bey rend quelquefois la justice

et près de laquelle s'élèvent les deux colonnes du gibet; quelques maisons éventrées par un Haussmann africain; un pont tournant sur une sorte de canal et nous sommes à la Goulette.

La nuit est tombée quand nous arrivons et comme à Sousse, c'est sur la plage qu'on vit ici après le coucher du soleil.

Là s'alignent des baraques où on donne à boire, des maisonnettes où on donne à manger, des cafés où des Nègres font une musique étourdissante, des terrasses où, sous des toits de jonc, des Européens, heureux de respirer enfin, s'assoient autour de tables chargées de boissons multicolores.

Entre ces constructions hâtives et les vagues qui murmurent et se pâment sur le rivage, errent, — discrètement éclairés par les grands fanaux que portent, comme à Kaïrouan, des pieux fichés en terre, — tout un monde jaune, rouge, vert et blanc, toute une foule papillotante de Juives et de Juifs. Les femmes ont laissé au logis la gêne du grand voile et ce ne sont partout que caleçons blancs, que coiffures d'or, que blouses légères, tombant à peine au-dessous des tailles.

Des cuisiniers ambulants se sont accroupis derrière une large planche que supportent deux pierres et que couvrent des comestibles à prix réduit; à leur droite, brûle, enfoncé dans le sable, un fourneau portatif; à leur gauche, blanchissent et verdoient des paniers d'œufs et de salade.

Comme les autres, deux vieux petits Israélites voûtés et branlant le chef — *rajel ou zouja*, le mari et la femme, Philémon et Baucis — leur achètent les éléments d'un souper frugal, et ils vont s'asseoir au bord des flots.

Des groupes se forment; de toutes les familles assises en rond s'exhalent, dans la nuit, des musiques grêles comme des rires d'enfants ou ronflantes comme des sommeils de gros hommes repus.

— *M'raïed fani, ya tof'la, — Elbek dar bani!* Je vais mourir, mademoiselle, et mon cœur encore palpite pour vous! bêle sur la guitare un Isaac pelotonné derrière une Rébecca de quatorze ans qui baisse ses longs yeux.

Et toute la tribu se tait et l'écoute.

Toujours comme à Sousse, mais sur une plus grande échelle, des établissements de bains auxquels conduisent des passerelles s'élèvent au large, sur des pilotis invisibles dans la nuit, et semblent planer sur la mer calme. On s'y désaltère et on y dîne.

Des lanternes illuminent leur plate-forme au fond de laquelle joue un orchestre italien... Et les *darboukas* des établissements voisins où dansent et chantent des almées israélites couvrent de leur tapage ses mélodies frétillantes ou langoureuses. Au delà de la barrière, l'œil se perd dans la profondeur bleuâtre des ombres marines piquées de mille feux. En haut, scintille le sable d'or



A LA GOULETTE.

des étoiles et blanchit la bande phosphorescente de la voie lactée ; en bas, rougissent les fanaux des navires au mouillage et tremble le sillage de la lune ; de tous côtés, comme des épées flamboyantes, s'enfoncent dans les eaux les reflets onduleux des lanternes qui voguent sur des barques... Et, sous nos planches, dans l'épaisseur des ténèbres, éclatent des rires et des cris de baigneuses nocturnes.

On fait plus que manger en ces hôtelleries aquatiques, on y loge à la nuit, dans des cabines dont le plancher à claire-voie laisse monter jusqu'au sommeil de leurs locataires la fraîcheur, les parfums, la plainte monotone des vagues...

Large d'une vingtaine de mètres, défendue par deux bastions,

flanquée d'une baraque où flotte le pavillon ictérique de la *Santé*, une troisième coupée, — la *Goletta*, la petite gueule, — traverse la digue naturelle de la *Tænia*. Elle donne passage aux navires qui, grâce à leur faible tirant d'eau, peuvent entrer dans le lac, à ceux qui transportent à terre les passagers des paquebots forcés de stopper à un grand kilomètre au large. Près d'elle s'enfonce le



LA GOULETTE : LE CANAL.

canal qui servait autrefois de port aux embarcations de la flotte tunisienne.

Cette flotte se composait, il y a quarante ou cinquante ans, d'une frégate que Louis-Philippe avait offerte au bey de l'époque. Ce souverain, cependant peu prodigue, avait poussé la générosité jusqu'à joindre à ce présent un capitaine de vaisseau chargé de le faire manœuvrer. Pour sauvegarder l'amour-propre de ses

officiers de mer, le gouvernement tunisien y avait malheureusement embarqué, en même temps, un *capitan-pacha*.

— Avec deux capitaines, dit sagement un vieux proverbe maritime, la barque va à terre.

Et cela ne manqua pas d'arriver... Consterné de ce désastre, le bey voulait au moins savoir comment il s'était produit... C'était la ruine totale de sa marine !

— *Capitan dormir*, disait l'amiral indigène, *escrivan escrivir*, *piloto macach sabir... ou bastimento perdir.*

Jamais, on n'en put tirer autre chose... Et, depuis ce jour néfaste, la puissance tunisienne ne posséda plus d'escadre. Deux croiseurs désemparés qui habitaient Sfax au moment de l'occupation, — l'*Essed* et le *Bèchir*, — servirent seuls de prétexte au maintien de ses officiers de vaisseau... Ils avaient, par de bons et de loyaux services, acquis des droits imprescriptibles !

Le port ne sert plus aujourd'hui que de refuge à des barques italiennes ; à des mahonnes qui arborent la flamme verte et rouge de Tunis ; à des farelles et à des paranzelles qui, largement ceintes de couleurs éclatantes, enjolivées de saints naïfs et d'arabesques enfantines, hissent le pavillon timbré de la croix de Malte ; à des speronares bariolés de dragons, d'œils de jonques chinoises, de têtes de maures et de nymphes, d'anges et d'amours, de saintes Vierges et de Vénus. Et ceux-ci coiffent leur haute étrave et leur gouvernail démesuré de perruques en peau de mouton ; ils suspendent à leur gros mât tronqué des voiles où se peignent des séraphins, des poissons et des cavaliers ; ils y hissent des filets qui sèchent, déployés en larges triangles de dentelle rougeâtre.

Les jours où arrive le courrier de France, une multitude glapissante d'Européens et d'indigènes se bouscule, — au milieu des malles, des valises et des caisses, — sur le vieux petit quai de ce vieux petit port. Des marins arabes dont, roulé en maigre turban, un mouchoir serre le grand bonnet de laine blanche s'y disputent alors avec des hommes appartenant à cette curieuse variété de l'espèce humaine qu'on désigne en Algérie sous le

nom générique d'*youleds*... Et ils vocifèrent, ils se poussent, ils se tiraillent, ils se battent au milieu des colis en déroute; ils se les arrachent comme des épaves que la providence d'Allah aurait jetées sur leurs côtes.

Autour d'eux, musardent, désœuvrés, des soldats tunisiens, badauds et encombrants comme les fantassins de tous pays; les larges manches de leurs chemises flottant sur leurs bras nus, des gamins boutonnent sur leurs épaules un gilet qu'orne, à la place du cœur, un gousset découpé en croissant; des musulmans très notables, — les descendants les plus purs des Maures andalous! — se drapent, avec une emphase bouffonne dans l'*habaya*, cette vaste chemise de laine groseille, pêche, prune ou abricot que, à l'inverse des nôtres, ils portent par-dessus tous leurs vêtements... Et, — plus volumineux, sous son casque de toile, qu'un capitaine de pompiers sous son heaume de cuivre, — l'agent commercial de la compagnie à laquelle appartient le navire arrivé brandit, comme un sabre, son parasol blanc, — insigne de sa dignité, — et, de la voix et du geste, gourmande les travailleurs polyglottes dont il a le difficile commandement... Un fonctionnaire qui croit remplir un sacerdoce, résiste aux prières larmoyantes d'une jeune femme à laquelle, pour la noyer, on arrache une pauvre petite plante que, — souvenir du village natal, — elle apportait d'Europe. La malheureuse! Sans la vigilance de cet inflexible cerbère, elle allait infecter de phylloxéra toutes les vignes de la Tunisie!

Accouplés, des vauriens patibulaires traînent leur chaîne et feignent de balayer. Ils sont vêtus de grosses vestes de drap brun, de vieux burnous en lambeaux, de guenilles sans couleur ni forme. Khroumirs récalcitrants, voleurs vulgaires, Arabes pillards, détrousseurs de caravanes amenés du sud, ravageurs de mer dragués dans les parages de Kerkennah et porteurs de têtes de bandits maritimes pareilles à celles que l'imagination prête aux gredins qui montaient autrefois les chébèques des corsaires, ce sont les forçats du pays... Et, surveillant du coin de l'œil la matraque des gardes-chiourme, marmottant on ne sait quelles prières, ils tendent à tout venant des mains noires et sèches

dans lesquelles tombe parfois une *karroube* ou une pincée de tabac.

Venus directement de Marseille ou ayant déjà passé par les escales d'Algérie, trois paquebots transatlantiques mouillent à la Goulette chaque semaine; deux autres y viennent de Tripoli par la côte ou par Malte. Chaque lundi voit, en outre, arriver un bâtiment des Transports maritimes et un courrier qui réunit Tunis à l'Italie.

Transportées des navires à Tunis par des bateaux plats qui traversent le lac ou transbordées sur des mahonnes, puis voiturées en chemin de fer, les marchandises sont, à la Goulette, l'objet d'un transit dans lequel la France occupe le premier rang. La moitié de l'importation est entre nos mains. Nous envoyons aux Tunisiens trois fois plus que l'Angleterre, quatre fois plus que l'Italie...

C'est seulement ainsi et non par des impôts directs, c'est en ouvrant de nouveaux débouchés à son industrie et à son négoce, que les colonies et les pays de protectorat doivent enrichir leur métropole. Que des droits frappent les produits étrangers mais que les nôtres entrent en franchise! Et nous accentuerons encore notre prépondérance commerciale.

Au grand désespoir des Algériens, justement jaloux de cette faveur, les douanes françaises laissent passer librement les denrées tunisiennes et cependant, si nous l'emportons dans le commerce d'importation, l'étranger l'emporte dans le commerce inverse. L'Italie, par exemple, tire de la Tunisie quatre fois plus que nous. Et il y a lieu de s'en féliciter encore. Nous gardons notre argent et c'est avec les lires italiennes que les Tunisiens payent nos produits; elles ne font que traverser Tunis pour arriver en France. Cette exportation s'augmente chaque jour. Elle était, par exemple, de quatorze millions en 1889, elle a été de vingt-cinq millions en 1890!

Que le bey achève d'abolir la taxe de sortie dont sont grevés les produits de ses sujets et qui, parfois, fait reculer les acheteurs et cette forme de commerce s'étendra encore. Nous aurons ainsi

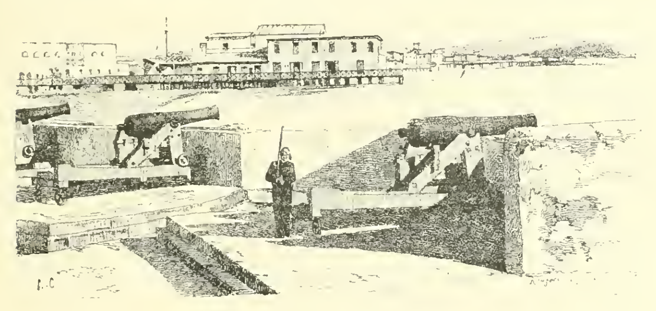
amélioré les affaires du pays, comme nous en avons déjà amélioré l'administration et la justice.

Deux plaideurs se présentaient-ils autrefois à la barre de certains *cadis?* Celui qui apportait un pain de sucre ou une coufle de dattes avait gain de cause contre celui qui se présentait les mains vides.

Un cultivateur récoltait-il deux ou trois cents *keffiz* de blé? — Cinquante te suffisent, lui disait-on.

Et on confisquait le reste.

Un Arabe de la plaine avait-il un beau cheval, un étalon de race ? On le mandait à Tunis.



LA GOULETTE : SUR LES REMPARTS.

— Combien ta bête ? lui disait un général.

— Elle n'est pas à vendre.

— Tu sors de la question. Combien ?

— Mille piastres, gémissait le propriétaire résigné.

— En voilà cent ! Que tes gens amènent l'animal ! Et en attendant, nous te gardons en otage.

Des esclaves grecs entraient-ils au Bardo sans sou ni maille? S'ils savaient plaire, ils étaient bientôt vingt fois millionnaires.

Un nouveau *caïd*, — qui, d'ailleurs, avait acheté sa charge, — était-il envoyé dans une tribu? Vite, il y faisait une tournée et, outre les droits réguliers, il prélevait sur elle l'*haqq-es-sabats*, — le prix des savates qu'il usait en parcourant son territoire et qui s'élevait parfois jusqu'à cent mille francs...

Les temps sont bien changés et, — avec une satisfaction qu'elle ne cherche pas à dissimuler, — la population indigène a vu nos représentants porter la lumière dans les ténèbres de son gouvernement, faire régner la justice dans sa justice, réprimer les exactions dont elle était la victime tremblante, chasser les parasites qui s'engraissaient de son sang. Elle a vu ses impôts diminués, ses contributions mieux administrées; elle verra bientôt sa fortune s'accroître avec la nôtre, son bien-être s'accroître avec sa fortune. Elle aura des routes, des ports, des ponts, des phares, des chemins de fer, des télégraphes. Elle jouira, — sans qu'on les lui ait imposés par les armes, — de tous les bienfaits d'une civilisation maintenant en avance sur la sienne. L'autonomie dont elle a plus que les apparences, lui enlèvera tout prétexte à une révolte à laquelle elle ne songe guère et qui serait dirigée moins contre nous que contre le bey, notre allié et son souverain légitime. Elle nous sera unie enfin, non par les liens d'une gratitude qu'il ne faut attendre de personne, mais par ceux de l'intérêt commun... Et l'expédition qu'on appelait une déplorable aventure nous aura, — par une sorte d'association tout amicale entre les Tunisiens et nous, par une conquête toute pacifique, — donné la plus calme, la plus productive, la meilleure de nos dépendances. Les bénéfices que nous en retirerons, les avantages dont elle jouira elle-même prouveront que, — lorsqu'il s'agit de pays habités par des êtres intelligents et placés à notre niveau sur l'échelle de l'humanité, — le protectorat est encore le meilleur des modes de colonisation. Pour ceux qui voudraient assimiler la Tunisie à l'Algérie, il est cependant moins sûr que l'annexion pure et simple. La Tunisie peut encore échapper à notre tutelle, disent-ils; elle peut encore obéir aux instigations des puissances rivales. Dans tous les discours qu'ils lui adressent à l'occasion des fêtes officielles, les consuls d'Angleterre et d'Allemagne ne manquent guère, il est vrai, de faire miroiter aux yeux du bey l'espoir de recouvrer l'indépendance, la possibilité de faire, sans nous, le bonheur de son peuple. Les Italiens, de leur côté, protestent encore de leur mieux contre notre immixtion dans les affaires de la Tunisie; ils conservent leur poste et leur

chambre de commerce; ils tâchent d'attirer et d'endoctriner les jeunes indigènes dans les collèges que nous avons la générosité exagérée de leur laisser ouvrir; ils saisissent le moindre prétexte, — une expulsion de capucins gallophobes, par exemple, — pour se mêler de nos affaires... Qu'importe! Ce ne sont là que des animosités qui s'éteindront à la longue et dont sauront avoir raison l'honnêteté, l'habileté, l'énergie de nos fondés de pouvoir auprès du bey. Et le jour n'est pas loin où rien ne prévaudra contre nous...

Revenons à la Goulette. Élevé sur un terre-plein et haut à peine de deux mètres, un rempart règne comme une arête sur la langue de terre qui sépare le port d'avec le large. Ses embrasures démantelées laissent passer la gueule noire de vieux canons inoffensifs gardés par des artilleurs indigènes qui tricotent placidement, à l'ombre d'un écran de toile orienté comme la tente de nos tailleurs de pierre. Un pantalon de canonnier français, une veste de zouave, un fez timbré d'une plaque de cuivre aux armes beylikales et doublé d'un bonnet dont le bord apparent le souligne d'un étroit liséré blanc : tel est l'uniforme de ces guerriers pacifiques.

Au bout de ce rempart, s'effrite, roussie par le soleil, une très ancienne forteresse. A ses pieds, un petit pont tournant enjambe le canal et, à la file, des chameaux le traversent qui se rengorgent, le museau en l'air, ou qui grognent dans leur muselière d'alfa.

Là commence, pour se diriger vers le nord, la place Ahmed-Bey, espèce de large boulevard qui, — avec ses galeries et les fenêtres de ses hautes maisons à l'européenne, — constitue la principale avenue de la Goulette. Des peupliers biscornus y répandent la fraîcheur de leur ombre; des cafés comme les nôtres y mettent la gaieté de leurs tables en plein air, de leurs tentes rayées qui claquent à la brise. Ce n'est plus la Tunisie. Provençale, italienne, arabe, la Goulette est un pays *sabir*, un pays hybride comme la langue qu'on y parle et que les vieux Moghrabins prennent pour le français le plus pur.

— De quelle nation est donc cet homme? disait l'un d'eux en montrant un Ponantais à un capitaine de la Canebière. Il me demande du son, du son... *Qu'estar* du son?

— Du *racé*, répond le Marseillais dans l'idiome des *félibres*.

— Ah! du *racé*? Je le pensais bien qu'il n'était pas de France!...

Mais quelle joyeuse animation autour de nous! De toute part retentissent les appels des marins, les cris des fruitiers ambulants, les disputes hurlantes des Napolitains et des Maures... Où est le silence morne des déserts? Où est le recueillement religieux de Kaïrouan? Braillard comme savent l'être les Arabes quand ils ne se renferment pas dans un mutisme systématique, un poissonnier traîne dans la poussière la queue de deux énormes méros qu'il tient par leurs ouïes sanglantes. Un autre promène dans le tintamarre de la foule un paquet de mulets qu'il a enfilés par la bouche, les offre à chacun, les secoue comme un panier à salade, les fait tournoyer sur sa tête et menace d'en fouetter la joue d'un Sicilien qui, dédaigneusement, lui en a offert un prix dérisoire. Un troisième a couché sur sa main un paquet d'aiguilles qui balancent leur long bec d'un côté, leur queue effilée de l'autre. Un quatrième porte, ainsi qu'une corbeille sacrée, un panier de crevettes longues comme la main, grosses comme les deux pouces réunis et récrimine contre une Maltaise qui, pour les déprécier, a osé les comparer à des *djérads*, — à de misérables sauterelles. Et, à grands cris, des maraîchers poussent devant eux des bourriquets et des chameaux accablés de tristesse.

Des *hammals*, — des portefaix, — ploient sous le tonneau ou sous l'énorme *couffe* dont leur dos est chargé. Une calotte tricotée à jour, un mouchoir roulé en corde, un bonnet crasseux, au flot ébouriffé, leur servent de coiffure; les uns jettent sur leur *djoubba* un caban de laine blanche ou sont vêtus d'une longue et épaisse chemise brune; les autres s'emmaillottent dans une jupe sans plis, — une *fouta* de femme. Leur poignet est serré dans un bracelet de cuir; leur taille est ceinte d'une sangle brodée ou d'une large ceinture de peau que boucle un fermoir de cuivre découpé en poisson aplati. Cette image écarte

encore le mauvais œil et, — comme jadis dans les catacombes où elle était l'emblème du Christ, — elle est partout ici peinte sur les murailles, tantôt simple, tantôt formée de trois poissons qui s'enlacent en une sorte d'étoile.

Souvent coiffés du turban de corde des Arabes, des Maures



LA GOULETTE : FACTIONNAIRES.

citadins, — résultat de toutes les races qui, tour à tour, ont envahi ou habité le nord de l'Afrique, — traînent en savates leurs babouches jaunes et flânent, toujours inoccupés. Leurs tempes sont épilées ; leur moustache aux bouts tombants est, dans sa partie moyenne, coupée en brosse et découvre leur lèvre ; leur barbe légèrement taillée en pointe est rasée avec un tel soin sous le menton et sur la partie antérieure des joues qu'elle

33

leur fait comme un bandeau odontalgique ; à leur *chachia* enfin se balance l'énorme gland de soie sans lequel un Tunisien se croirait déshonoré...

Des Nègres rient et gesticulent, débraillés dans des friperies d'un pittoresque désopilant, fagotés de défroques d'une drôlerie indescriptible, drapés dans des accoutrements de mardi-gras... Une vraie descente de la Courtille. Des Koulouglis, — fils de Turcs et de Maures, — se promènent avec des hommes qui, — Musulmans, Maltais, Provençaux, Espagnols et Juifs, tout ensemble, — n'appartiennent à aucune nationalité distincte. Des galons blancs courant sur toutes les coutures de leur épaisse *gandoura* velue, des matelots arabes s'en vont avec des matelots maltais qui, affublés d'une grosse veste à capuchon, parlent à peu près leur langue et, en eux, retrouvent des frères. Une escadre française vient, enfin, de mouiller au large et ses hommes mettent dans ce monde bigarré leur large col bleu et leur joie toujours et partout exubérante.

Conduites par de grands noirs en livrées écarlates, en cafetans bleu de ciel brodés d'or, en vestes sombres soutachées d'argent, des voitures passent, pleines de croix et d'épaulettes... L'état-major de notre flotte va, à la Marsa, rendre visite au bey et en rapporter des Nichams.

Charmant tout cela !... Mais l'endroit est inhabitable. Les cousins, que les arbres voient, chaque nuit, éclore par milliards, n'attendent pas, pour effectuer leurs sorties belliqueuses, que la lune ait brandi le croissant de son cimeterre au ciel de Mahomet. Ils fondent sur nous en bataillons serrés, comme si, bons moustiques musulmans, ils avaient juré de débarrasser l'Afrique de la présence du *roumi*.

Marchons. Au fond d'une petite cour ouverte de toute sa largeur, se décrépit un vieux monument très barbaresque et dont les murs grisâtres portent comme des dents branlantes des créneaux ébréchés. Des soldats et des officiers en calotte rouge en gardent l'entrée en fer à cheval, la porte séculaire dont les battants, bordés de clous énormes, ne s'ouvrent en grondant que pour laisser passer des galériens. C'est une kasbah, — comme partout, — une sorte de forteresse qui sert d'arsenal

et que, de l'autre côté, un cimetière entoure de ses tombes.

Enfonçons-nous au hasard dans les rues latérales. Il y a peu à voir... Plus encore que la place Ahmed-Bey, la Goulette entière a le même aspect italien, le même faux air napolitain. Partout brunissent au soleil des plats de *pomi d'oro* — de tomates — écrasées en coulis; partout, — en gros écheveaux jaunâtres, — des *macaroni* se suspendent à des séchoirs; partout des yeux noirs de femmes à la peau très brune brillent dans l'ombre de taudis charbonnés... Sommes-nous déjà à Portici ou à Torre dell'Annunziata ?

Seuls quelques Ahazverus, — quelques Juifs errant par les rues, — seules quelques Juives, vautrées, avec leurs enfants, derrière les barreaux d'un balcon qui en prend l'air d'une grande cage de faisans dorés, donnent la note tunisienne aux maisons qui, — pour être transplantées sur cette terre où elles poussent comme chez elles, — semblent avoir été arrachées aux pieds du Vésuve.

Au bout de la Grande-Place s'élève la gare du petit chemin de fer qui, en passant par la Marsa, va de la Goulette à Tunis. C'est une sorte de halle précédée d'une véranda sous laquelle bâillent les guichets. Affiches, machines, billets, employés, tout arrive de Rome... Nous sommes dans le pays *del re Umberto*.

Al babour el behr, — le vapeur de terre, comme les Arabes appellent le train pour le distinguer du paquebot, *al babour el bahr*, le vapeur de mer, — suit, pour aller de l'extrémité orientale à l'extrémité occidentale de son principal diamètre, la rive septentrionale d'El-Bahira...

Les voitures de première classe sont à moitié vides ; découvertes comme les *tramways* de Marseille, celles de troisième classe sont bourrées de promeneurs indigènes, de Juives aux bonnets étincelants et aux figures poupines, de Maltaises, de Siciliennes, de Napolitaines... Les yeux de velours semblent avoir été rassemblés ici pour les opérations d'un concours de beauté... Et dans un charmant embarras serait l'heureux comité chargé de décerner la pomme !...

Al babour siffle et roule... Un quart d'heure de vacarme et il

nous dépose sur le quai de la petite station de la Malka-San-Luigi.

A l'est se renfle un repli de terrain aride où, roulée dans sa robe bleue et défendue par un chien maigre, une bergère garde ses noirs moutons au milieu des buissons épineux. Au delà de ce seuil hérissé, — au deuxième plan, — un ravin sépare deux collines qui portent des couvents et une église. Terrasses de petites maisons grisâtres, quelques lignes horizontales dépassent à peine des haies formidables, des falaises, des cascades de



LA GOULETTE : CIMETIÈRE.

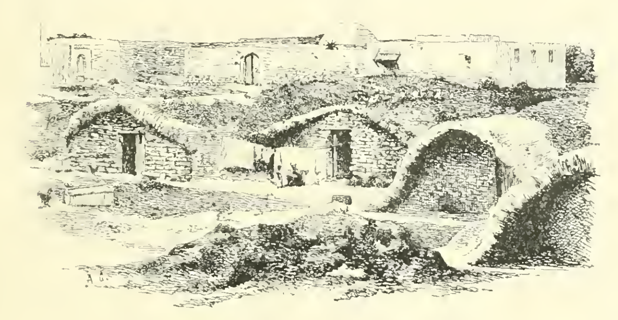
cactus et d'aloès. C'est le village qui donne à la gare la première moitié de son nom.

Nos pieds entrent dans des gravats brûlants et très anciens ; des portes se ferment devant nous ; des enfants nous regardent, méfiants. Au bourdonnement des mouches, un boucher est accroupi dans la poussière, sur le seuil de sa petite boutique. Il dispense à des femmes agenouillées autour de lui le mouton que son tranchoir carré dépèce avec fureur. Assis côte à côte, dix-huit chiens des deux sexes, — la gueule ouverte, le ventre battant de faim, les yeux pétillants d'une convoitise suraiguë, — sont tant préoccupés de ce qu'il fait qu'ils oublient d'aboyer après nous, comme il dédaigne lui-même de nous répondre... Passons !

Au milieu du village se creuse une vaste fosse dans laquelle,

contiguës et parallèles entre elles, se rangent quatorze longues constructions dont, percée de trous, la voûte est au niveau du sol supérieur. Elles étaient jadis souterraines mais on les a, pour ainsi dire, dégagées de leur gangue. Des sentiers en pente douce y conduisent ; un écroulement a ouvert au milieu d'elles un vide dont on a fait comme une petite place publique ; on a, à travers leurs parois, percé des portes et des fenêtres ; on en a fait enfin des maisons et des écuries où, dans le fumier et la paille, vivent bêtes et gens... Ce sont des citernes antérieures à l'époque romaine.

Gravissons cette hauteur et arrêtons-nous.



LA MALKA : CITERNES ANTIQUES.

— Passant, va dire à ton maître que tu as vu Marius assis sur les ruines...

Tout est mort, tout est vide autour de nous... Et cependant, indécis comme dans un songe, des palmiers, des colonnes, des monuments sortent des roches grises... Le murmure d'une foule invisible gronde comme celui d'une mer lointaine ; le pays se peuple ; le désert vit.

Quelle est cette cité populeuse ? Dans quel monde enchanté la folle du logis nous a-t-elle transporté d'un coup de sa baguette magique ?...

A droite, — vers le sud, — derrière une épaisse muraille ; der-

rière des rues et des maisons à six étages ; derrière les bâtiments majestueux, les portiques et les pylônes d'une *agora ;* derrière des temples et des thermes, se pressent des vaisseaux. Leurs mâts s'emmêlent, comme les troncs d'une forêt sans feuilles, dans deux ports qui communiquent entre eux et que des jetées défendent contre l'envahissement tumultueux des vagues. Carré, bordé d'entrepôts, le premier est encombré de navires marchands ; circulaire et protégé par une forteresse qui s'élève, comme un donjon, au milieu de ses eaux tranquilles, l'autre est réservé aux bâtiments de combat... Plus loin miroite le golfe où voguent les galères ; à l'horizon vaporeux s'estompent le promontoire d'Apollon, le cap Hermaeus, les monts Zeugitanes et les monts Zuchares.

A nos pieds, cette maison est celle où naquit Hannibal. Le temple qui couronne cette éminence, — là bas, au delà d'un cirque, au delà d'une place d'armes où étincellent des casques et des cuirasses, — c'est le temple d'Eschmoun, le soleil bienfaisant.

A gauche, — vers le nord, — derrière un théâtre et une basilique ; derrière des bains et des galeries ; derrière des temples à la Mémoire, à Didon divinisée, à Baal-Moloch, le soleil dévorant comme celui du désert, — se découpent, sur l'acier du ciel, les arcades élancées d'un aqueduc rougeâtre et sourcillent des sanctuaires redoutables...

Nous sommes à Byrsa, au cœur de Khart-Hadach, de l'antique Carthage.

Un double rempart que traversent les portes de Furne, de Thapsus et de Séveste décrit un triangle irrégulier dont ce quartier sacré occupe le sommet, dont la mer baigne la base. Il sedéploie sur trente kilomètres ; il enferme la riche métropole où vivent six cent mille hommes. Massives, de grosses tours le flanquent ; des voûtes divisent en étages l'espace compris entre les deux murs qui le forment. Dans ses écuries barrissent les éléphants de guerre ; au premier étage — où les a conduits un plan incliné, — piaffent les chevaux des auxiliaires numides ; plus haut, s'emmagasinent les harnais et les armures ; plus haut encore se logent les soldats mercenaires ; plus haut, enfin, sur les

terrasses, veillent les défenseurs salariés de la patrie punique.

Autour de ces fortifications prodigieuses court une route ceinte d'une nouvelle muraille que longe, à l'extérieur, un chemin de ronde défendu lui-même par des fossés et par des palissades.

Au delà, — toujours au nord, — s'élève la colline qui cache Utique et Kamark. Des puits, au fond desquels s'ouvrent des caveaux qui habitent des cercueils, se creusent dans ses flancs. C'est la montagne des sépultures... A ses pieds s'étendent les villas et les jardins de l'immense faubourg de Megara...

Écoutons! Des sonneries éclatantes déchirent l'air alourdi de soleil; le peuple escorte les suffètes et des acclamations roulent dans la cité fantôme... Pourquoi ce bruit et ces fanfares? Pourquoi ces joyeuses clameurs? Carthage a vaincu Massinissa, son ennemi noir et farouche; Carthage est en fête.

Et de rouges clartés se plaquent, sanglantes, aux fûts trapus des puissantes colonnades. Blafardes, fantastiques, des illuminations polychromes s'enroulent aux tours embrasées, s'allument au fronton des temples. La fumée des sacrifices monte lentement dans le ciel obscurci. Les prêtresses infâmes chantent et dansent devant les autels d'Astarté l'Impudique. Des cris d'enfants, de longs cris de douleur et de désespoir, s'étouffent et meurent aux flancs incandescents des divinités monstrueuses, des idoles au front d'airain...

Delenda est Carthago!... Un roulement sourd, prolongé, ébranle le sol qui gronde comme aux frémissements précurseurs d'un tremblement de terre; des nuages de poussière flottent au loin en vapeurs menaçantes; des chars de guerre grincent sur leurs essieux... Les balistes, les catapultes romaines!...

Et l'incendie déroule son linceul de flammes sur la patrie d'Hamilcar; les sanctuaires flambent; l'épouse d'Hasdrubal jette dans la fournaise ses fils qu'elle a poignardés et s'y précipite elle-même; les monuments de la grandeur phénicienne vacillent et s'effondrent; Scipion triomphant fait rouler les débris de Carthage sous les pieds de son cheval; Rome n'a plus de rivale!

De nouvelles tours, de nouveaux temples s'élèvent. La foule rugit à présent dans l'amphithéâtre où, sous la dent des lions de

Libye, se déchirent en lambeaux les membres des chrétiens ; les flamines font fumer l'encens sur les autels de Jupiter et de Mercure ; sur le *forum* qui a remplacé l'*agora*, les fils de Romulus rêvent de conquêtes qui leur ouvriront le continent mystérieux dont ils tiennent la clef. Comme le Phénix égyptien, Carthage renaît de ses cendres ; une ville romaine a remplacé la métropole dont elle a gardé le nom...

Mais des nuages noirs s'amoncellent au large et, de l'Occident accourt l'ouragan des barbares de Genséric, vengeurs inconscient des premiers Carthaginois...

Une fois encore la cité d'Élisa resplendit au soleil. Elle n'est plus punique ni romaine ni vandale ; elle est grecque, elle est byzantine, maintenant. Va-t-elle reconquérir ses richesses et sa grandeur passées ?...

Delenda est Carthago !... Le vieux Caton semble avoir prononcé contre elle un anathème éternellement implacable et, sortie de l'Orient, la tempête rouge de l'Islam s'abat sur elle et la déracine.

Après la mort de leur chef, Hassan le Gassanide, les musulmans tentent cependant de la reconstruire :

— Montjoye-Saint-Denis !

Et Louis IX, l'un des fléaux dont la main de Dieu a battu cette terre condamnée, arrive à la rescousse...

Tout tombe, tout s'écroule et, pour jamais, cette fois tout sombre dans la nuit... Carthage a disparu de la face du monde.

La vision s'est évanouie... Grands papillons sur une prairie d'azur, les felouques, les balancelles, les mahonnes à la double voile en ciseaux voltigent sur les flots pailletés où passaient les trirèmes ; là-haut où flamboyaient les temples lamés d'or, là-haut où trôna Esculape, s'élève la chapelle de Saint-Louis ; là-bas, dans cette plaine où défilèrent tour à tour, les phalanges de Carthage, les légions de Rome, les hordes des Vandales, les soldats de Mahomet et les chevaliers de France, ondulent des champs d'orge et sifflent des locomotives. Plus loin, des villas mauresques se cachent dans les arbres ; au bord de la mer, à la place du temple d'Apollon et de la Basilique, verdoient le jardin de Mustapha-ben-

CITERNES CARTHAGINOISES.

Ismaïl et du général Ahmed Zarrouch ; sur la *Tænia*, là où se pressaient les forts et les casernes, se blottissent sous les palmes les poétiques demeures d'été du khasnadar, de l'agha, de Khrereddin ; aux pieds du Djebel-Khraoui, là où se déroulait le faubourg de Megara, entre la mer et la Sebkhra-er-Rouan, s'étendent les bosquets et le palais de la Marsa au-dessus desquels planent le phare et le village Sidi-bou-Saïd ; au sud de Byrsa enfin, là où se creusait le Côthon, — le port de guerre, — s'éparpillent les maisons et les figuiers du Khram, — ces figuiers dont les fruits délicieux contribuèrent à la perte de Carthage. Caton en avait, — dernier et irrésistible argument, — caché dans les plis de sa toge quand il monta à la tribune aux harangues. Et c'est en les montrant tout à coup à la gourmandise des vieux sénateurs qu'il s'écria pour la première fois :

— *Delenda est Carthago!*

Et plus rien d'un passé englouti dans les abîmes du néant, noyé dans l'océan ténébreux des âges! Plus rien de la ville punique ensevelie !... Plus que des dépressions de terrain qui, comme le sol affaissé sur une sépulture, marquent vaguement la place de ses ports comblés ! Plus rien de la colonie romaine!... Plus que, çà et là, des voûtes de souterrains qui mamelonnent le sol comme si, sans se briser, elles étaient tombées du haut de colonnes disparues! Plus que des pierres renversées, des trous béants, des soupiraux sinistres, — ouvertures de citernes, de caves et de tombeaux où grouillent les reptiles ! Plus que des pans de murailles, des débris informes qui blanchissent sous les feux du ciel ! Plus que des ruines de ruines! Plus que de vagues vestiges dans lesquels on recueille à peine quelques fragments de marbre, de mosaïque ou de verre irisé, dans lesquels on déterre à peine quelques monnaies, quelques tessons, quelques pierres de fronde, quelques lampes funéraires !

Par les champs voisins, des archéologues dont la bonne volonté est doublée d'une imagination féconde et d'une foi robuste croient seuls, en des blocs bouleversés, reconnaître les restes d'un amphithéâtre.

Plus près de la mer cependant, — semblables à une mosquée, avec leur double rangée de voûtes, leurs portes et leurs coupoles — blanchissent des bâtiments fraîchement recrépis. Successivement restaurées par les Romains, les Grecs, les Arabes et les Français, ce sont les citernes carthaginoises de Bordj-Djedid. C'est là que, réparé en 1860, aboutit l'aqueduc qui va, comme jadis, demander au Djouggar et au Zaghouan ces eaux auxquelles les Romains avaient élevé un temple dont leur source baigne encore les ruines.

Ces bâtisses couvrent un grand bassin qu'un couloir voûté ceint en chemin de ronde, que des murs divisent en dix-sept compartiments qui communiquent entre eux par des portes submergées...

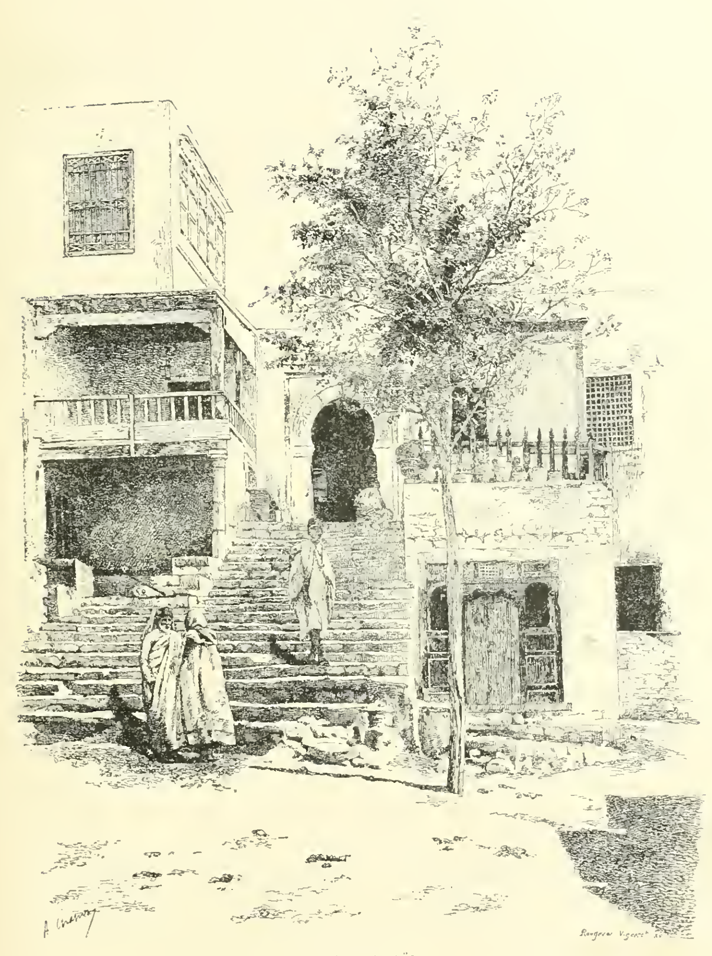
La vieille citerne est la ruine caractéristique de la Tunisie. L'eau de source y était donc, il y a vingt siècles, aussi rare qu'aujourd'hui ? D'où lui venait alors cette fécondité qui en faisait, dit-on, le grenier et le cellier de Rome ?

Au sommet d'une colline voisine, sur un emplacement cédé par le bey Ahmed, se perche, — espèce de marabout gothique, — une chapelle construite par ordre de Louis-Philippe... Il y a six cents ans à peine, saint Louis eut, dirent des historiens très profanes, à régler avec l'Afrique une certaine histoire de dette israélite... Une affaire du même genre a amené la chute d'Alger ; une autre se cache sous les motifs de notre occupation de la Tunisie, occupation qu'il n'a tenu qu'à nous de transformer en conquête. Il faut bien souvent chercher le Juif dans les calamités qui se sont abattues sur les musulmans ! Quoi qu'il en soit, le noble fils de la reine Blanche éprouva tout à coup le désir de « chrestienner El-Mostancer, roy de Thunès », et son peuple de mécréants. Mal lui en prit... Il avait à peine, pour commencer, fait renverser définitivement le « chastel de Carthage » que « ledit roy de Thunès » faisait, à titre de représailles, couper le col à tous les catholiques qui, pôur lors, habitaient ses États... Et, comme cette exécution en masse ne sembla pas ébranler la pieuse résolution du « roy Loys le neufviesme », El-Mostancer appela à son secours les

sables du désert. Et, avec des machines diaboliques qui faisaient le *simoun*, il eut la félonie de les souffler sur l'armée française !... Cela ne suffisait pas. Il combattit encore les croisés par la faim et par la soif et Mahomet leur envoya la peste. Tant et si mal que le « paoure » saint roi finit par en mourir. C'est là qu'il rendit... ou qu'il aurait pu rendre l'âme. Telle, en effet, n'est pas l'opinion des Arabes. Touchés, prétendent-ils, par la grâce d'Allah, Louis IX s'est converti ; il a embrassé l'islamisme ! Il a pris le nom de Sidi-bou-Saïd, — le seigneur Père du bonheur, — il est mort marabout et il a voulu être enseveli dans le village encore placé sous son vocable... Chacun peut y voir sa tombe.

Autour de sa chapelle, — statues, chapiteaux, inscriptions bas-reliefs, vases et mosaïques, — des débris anciens se rassemblent dans un jardin. Longue maison dans le goût indigène, là s'élève aussi le couvent des pères blancs de Mgr Lavigerie, de ces moines africains qui chaussent les babouches, se drapent dans le burnous et coiffent la *chachia* musulmane. De magnifiques fresques représentent, au parloir de ce monastère, le débarquement de saint Louis, ses batailles et son trépas sur un lit de cendres.

Dans une salle voisine, les religieux ont réuni en musée des lampes, des terres cuites, des débris de charpente, des objets de bronze ou d'ivoire... A huit mètres au-dessous des ruines latines que la terre et le sable avaient recouvertes elles-mêmes, ils ont, dans des sépulcres carthaginois, découvert des poteries dont les Kabyles semblent avoir conservé les formes bizarres; des navires d'argile pareils aux balancelles d'aujourd'hui; des amphores ventrues ; des lambeaux d'étoffes grossières ; des lames dont la croûte de rouille retient des fragments du fourreau de bois qui les enfermait jadis ; des œufs d'autruche peints en figures humaines et, — usage que les Africains du Nord ont gardé jusqu'à nos jours, — destinés à orner le plafond des temples et des maisons ; des monnaies à tête de cheval. Ils y ont surtout trouvé de petits pains de marbre ovales. Les uns portent l'équerre et le marteau



A SIDI-BOU-SAÏD.

qui constituent maintenant les attributs maçonniques ; les autres sont ornés d'une croix, emblème religieux venu de l'Égypte et de l'Asie ; d'autres encore montrent une main pareille à la main superstitieuse des musulmans ; sur d'autres enfin, — écrits avec ces caractères puniques qui ressemblent en même temps aux caractères arabes et aux caractères cunéiformes, — se gravent des vœux à la « grande déesse Thanit, face de Baal-Hammon » ou à Baal-Hammon lui-même, « le maître des maîtres ».

Dans une vitrine dort un pauvre petit squelette trouvé dans l'une de ces tombes, — un élégant squelette de femme.

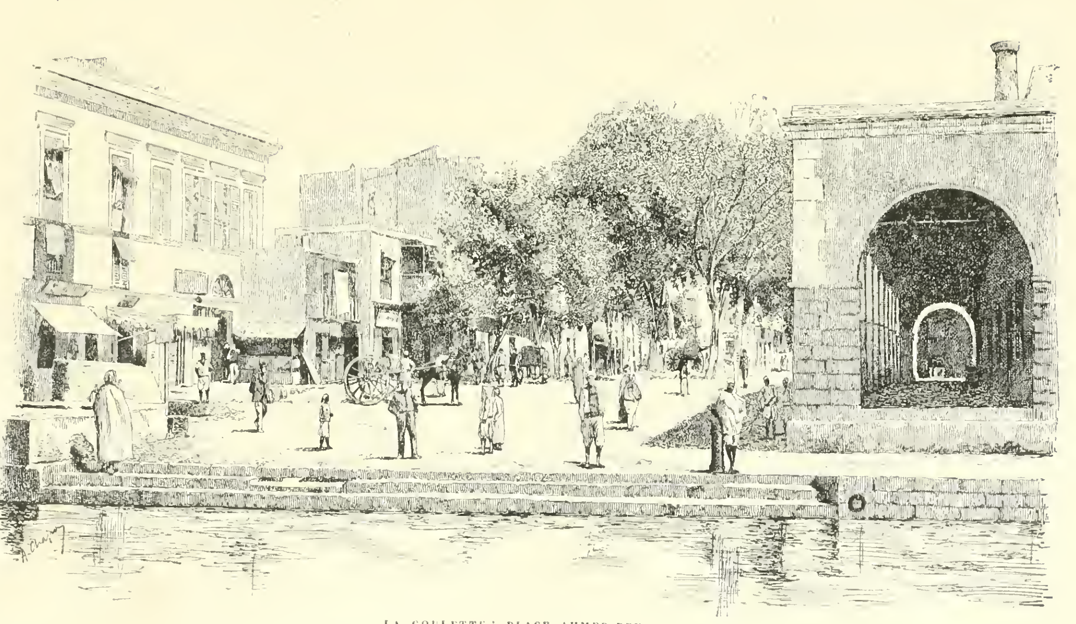
— Les restes de Salammbô, nous dit en souriant l'excellent père qui nous montre ces richesses.

Salammbô! C'est presque, en effet, d'elle seule, c'est de cette incarnation vivante d'une civilisation disparue qu'on rêve involontairement lorsqu'on évoque l'ombre de ceux qui vécurent en ces lieux... La puissance créatrice de l'érudition, de l'imagination, du génie d'un écrivain a, pour peindre Carthage, fait plus que tous les collectionneurs, que tous les voyageurs, que tous les historiens ensemble. Vaste synthèse d'où jaillit une résurrection, son œuvre a rendu la vie à un cadavre dont l'analyse stérile des archéologues ne savait que disséquer, qu'étiqueter les lambeaux, que les enfouir dans des musées plus froids, plus inanimés que des nécropoles.

Plat comme un chaland, un petit bateau à vapeur qui fait le service du lac, va nous transporter en une heure de la Goulette à Tunis...

Vers le nord, gris d'oliviers, ondulent les coteaux du Belvédère et de l'Ariadne; vers le sud, se reflètent dans les eaux les montagnes violettes et chaudes au pied desquelles blanchissent Rhadès et le marabout de Sidi-Fatallah, propice aux musulmanes qui aspirent aux joies de la maternité; vers l'ouest, enfin, entre des rochers roux et des mamelons hémisphériques qui portent de petites forteresses, des dômes verts et des minarets d'albâtre se lèvent sur Tunis la Blanche.

Autour de nous, lavées de bleu clair avec, çà et là, des touches



LA GOULETTE ; PLACE AHMED-BEY.

d'outremer et de turquoise, dorment, — dans les miroitements d'un calme que des risées passagères gauffrent par instants de frissons assombris, — les eaux de la mer en miniature.

Des nuées de canards s'abattent sur des îlots très plats qui semblent y nager comme des taches de verdure brune; des pigeons, des goélands, des cormorans, des grèbes les effleurent au vol; perchés sur un pied, des flamants s'y rangent en longues files de gros points blancs et immobiles... Ceux-ci nous regardent venir, puis, soudain effarouchés, ils déploient, comme des oiseaux blessés, de grandes ailes dont le dessous est teint de sang, et, lourdement, ils s'enlèvent tous ensemble... Et, — traînant en fines rayures noires leurs pattes grêles semblables à des lambeaux de filets auxquels ils auraient échappé, — ils barrent le ciel d'une ligne rose qui s'éloigne, se raccourcit, disparaît dans la lumière.

Sur ces ondes perfides qui ont englouti, cousues dans des sacs de cuir, tant de malheureuses que des maris jaloux prétendaient avoir exilées aux Kerkennah, se poussent de fond les *lanchas* maltaises ou arabes et les sandales qui, pavoisées du pavillon rouge, déploient à la brise le triangle de leur voile latine et le trapèze de leur livarde.

Le chemin qu'elles suivent de préférence est balisé de poteaux que surmontent des croix, des triangles, des carrés ou des cercles. Ces signaux indiquent le chenal que drague dans la vase la Compagnie des Batignolles et qui doit, un jour, amener les navires jusqu'à Tunis, devenu port de mer.

Un petit fort carré couvre de ses vieilles murailles grises l'îlot de Schikly... Les eaux qui s'épaississent prennent la teinte verte et jaune de l'absinthe; elles se moirent de plaques transparentes, irisées comme des feuilles de mica. Nous sommes près de la ville et le lac est le réceptacle de ses *khrandaqs*, — de ses égouts. Il n'est plus, sur la côte, qu'un cloaque nauséabond...

Comment expliquer, dans un pareil voisinage, la salubrité dont, avec raison, s'enorgueillit Tunis? El-Bahira, ne reçoit aucune rivière; l'évaporation y est très active sous l'influence du soleil et,

par suite, l'eau en est si salée que, pour ainsi dire, elle confit, dit-on, les détritus qu'on y jette, qu'elle y empêche ainsi la formation des vibrioniens, la pullulation de toute espèce de bactérie... Il y a une explication plus scientifique à cette anomalie apparente. La plupart des maladies miasmatiques, en effet, — la fièvre typhoïde, en particulier, — viennent plutôt de ce qu'on boit que de ce qu'on respire, et il est plus juste d'attribuer l'immunité dont jouissent les Tunisiens à l'eau du Zaghouan dont ils font presque exclusivement usage et qui, amenée par un aqueduc fermé, leur fournit une boisson à laquelle est inconnu le bacille d'Eberth...

X

TUNIS

AVENUE DE LA MARINE. — RUE DE FRANCE. — MENDIANTS. — JOURNAUX. — BAB-EL-BAHR. — QUARTIERS. — PLACE DE LA BOURSE. — RUES. — ÉCOLES. — QUARTIER ARABE. — FEMMES. — QUARTIER JUIF. — COSTUMES DES JUIVES. — H'LBA. — JUIFS.

Non loin du débarcadère où accostent les bateaux à vapeur de la Goulette, commence l'avenue de la Marine qui va, de l'est à l'ouest, d'El-Bahira à la principale porte du Tunis tunisien.

Bordée, près du lac, de jardins désordonnés, d'entrepôts, de terrains vagues, cette promenade se pare bientôt de maisons qui blanchissent et qui rougeoient gaiement dans la verdure; elle s'étale ensuite en une place, — la place de la Marine, — ornée d'une fontaine municipale et jalonnée de bâtons qui promettent de l'ombre aux générations de l'avenir; elle traverse enfin le quartier Franc.

De vastes maisons, de larges artères... Nous ne sommes plus en Tunisie! Nous avons brusquement été transportés dans une des plus belles, une des plus régulières de nos grandes villes de France... Fort bien, mais, hélas! plus que dans le désert, nous sommes ici brûlés par le soleil qui tombe dans ces rues sans ombre, plus que dans les sables de Tripoli, notre visage y est, de bas en haut, calciné par les flammes qui montent du sol comme d'un accumulateur de calorique... Et, casqué de blanc, vêtu de flanelle, on compatit aux souffrances des soldats qui passent en képi de

drap et en pantalon de coutil. On ne pourrait mieux habiller des malfaiteurs que, pour s'en défaire, on voudrait exposer aux insolations et aux maladies d'entrailles.

La musique joue presque chaque soir sur la place de la Marine. Toute la population européenne s'y réunit alors et quelques turbans mettent seuls leur tache blanche dans sa foule prosaïque, quelques Juives de bon ton s'y traînent seules d'un pas lourd et alangui au milieu des Maltaises et des Italiennes qui jouent de la prunelle et de l'éventail. Et, tandis que les derniers refrains de nos cafés-concerts battent des ailes dans les colonnes de carton d'un alcazar échafaudé à la hâte, des almées dansent dans les établissements du voisinage aux roulements de cette *darbouka* dont la cadence monotone est indispensable à leurs gambades et à leurs contorsions.

Toujours bien étranges, toujours bien étonnants sont ces lieux de plaisir indigènes. Sous les branches rougeâtres des ricins arborescents, sous leurs larges feuilles immobiles, luisantes et comme découpées dans des plaques de métal, sous les petits eucalyptus dont, à la lumière, la verdure se lave de teintes transparentes et légères, se rangent des spectateurs plus curieux à voir que le spectacle lui-même : Juifs en costumes malpropres ; Marocains étonnés, la *djebirah* et le poignard au flanc ; Nègres aux yeux émerillonnés ; gros Maures somnolents dans leur graisse paresseuse.

Indifférents à ce qui arrive sur l'estrade, les uns mangent les bananes, les œufs, les rougets frits que leur a vendus un cuisinier installé à la porte avec son fourneau, ses grils et ses poêles. Pendant des heures entières, les autres demeurent sans parler, sans bouger, comme hypnotisés par la musique. Les danseuses accompagnent leur chorégraphie de chants d'amour ou de guerre et, quoi qu'elles fassent, quoi qu'elles disent, ces hommes restent, en apparence, impassibles et froids. Toute leur vie s'est réfugiée, s'est concentrée dans leurs yeux. De jeunes marchands aux sourires blêmes offrent à chacun des fleurs d'oranger ou de jasmin séparées de leur tige et, en pommes d'arrosoir, piquées sur des fils de fer qu'on a réunis en gros pinceaux très lâches. Avec une nonchalance souveraine, des Arabes en riches bur-

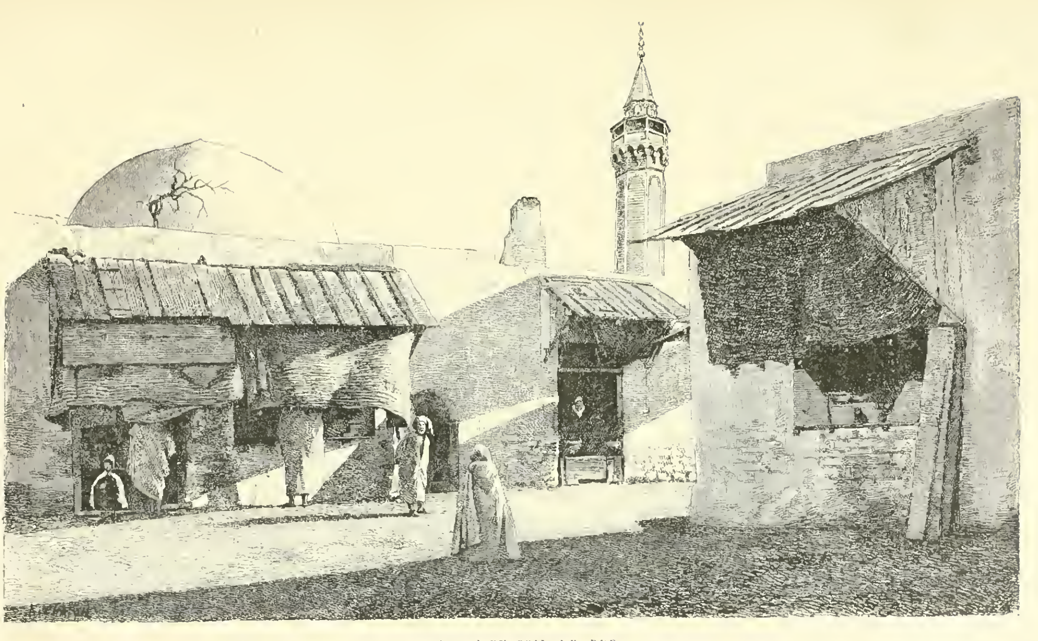
nous agitent leur pavillon de palme et boivent du café ou de la limonade... Et c'est partout avec une sympathie curieuse qu'on regarde ceux-ci. Tout intéresse en eux : la douceur de leur regard, la blancheur étincelante de leurs dents, la politesse timide qui donne comme un charme enfantin à leur mâle visage, le timbre en même temps caressant et âpre de leur voix, leurs gestes délicats comme des gestes de femmes. Voyez avec quelle légèreté gracieuse, le petit doigt soulevé, celui-ci porte sa tasse à ses lèvres! Voyez avec quelle négligence élégante sa main intelligente et fine tient la cigarette parfumée à l'ambre! Son burnous s'entr'ouvre cependant et, sur sa poitrine brillent la médaille militaire et l'étoile de la Légion d'honneur... Quelque officier de spahis, sans doute, quelque brave qui a noblement et vaillamment conquis cette croix dont il rehausse le prestige...

L'avenue de la Marine prend, de suite après la place, le nom de rue de France et n'est plus flanquée que de hautes constructions dont la fierté déplacée ouvre maladroitement au soleil les larges fenêtres qui, de leurs appartements, font des fours crématoires. Là s'élèvent la cathédrale, de grands hôtels à façade banale, la résidence générale pavoisée de nos couleurs, le bâtiment de la poste...

Bien que payé par le gouvernement tunisien, bien que se servant de timbres aux armes du bey, le service qui occupe ce dernier édifice est, depuis 1848, fait par des employés français qui dépendent de Paris. Comme celle de la douane, comme celle des travaux publics, des mines, des finances, des ponts et chaussées et de la marine, la direction en est toute entre nos mains...

Là, s'ouvre enfin l'avenue de la gare française. C'est ainsi que, pour la distinguer de la gare d'où partent les trains de la Goulette, on appelle la tête de ligne du chemin de fer qui gagne le Tell algérien, le seul dont jouisse encore la Tunisie. On ne peut, en effet, compter la voie qui passe à la Marsa, ni le tronçon d'Hammam-el-Lif, ni la petite ligne du Bardo, dont les rails dévorés de rouille sont réservés au bey.

De grands cafés animent la rue de France. Pleins de respect



TUNIS : UN COIN DE RUE.

et de prévenances intéressées pour cette soif chronique qui, comme les accès réguliers d'une fièvre intermittente, fait, plusieurs fois par jour, haleter nos officiers, les cafetiers leur réservent des tables, des portions de galerie, des salles entières. Et, à heure fixe, tirailleurs et zouaves, spahis et chasseurs d'Afrique, ils sont tous là, s'abreuvant d'absinthe rafraîchie à la glace artificielle et, dans le cliquetis des sabres, parlant quelquefois de la Tunisie, le plus souvent du pays regretté.

Dans des couffins d'alfa, de pauvres marchands en burnous viennent humblement leur offrir les produits les plus modestes de l'industrie indigène ; des brocanteurs promènent autour de leurs tables les sabretaches brodées, les tromblons et les sabres au fourreau de métal ; de petits décrotteurs veulent absolument les cirer « à la glace de Paris » ; leurs dents blanches brillant dans un rictus rougeâtre, des Nègres dansent devant eux avec des grâces d'ours de bateleurs.

De nombreux Marocains traversent l'Algérie et viennent vendre leurs services aux Tunisiens qui les emploient comme gardiens. Une longue chemise blanche, un turban de mousseline très lâche et dont un pan cache le rouge de leur *chachia*, les distinguent des autres musulmans. Un poignard courbe que soutient un cordon écarlate jeté en sautoir sur leur épaule fait, sur leur hanche, comme une grosse virgule d'or. Une barbe très noire termine en pointe leur figure maigre et bronzée. Tous les cafés confient à l'un d'eux les fonctions de chasseur... Et, prenant son titre au pied de la lettre, le bon jeune homme passe son temps à chasser les vagabonds qui rôdent autour des bouts de cigare, les jolis petits Maures dont la gourmandise guette les morceaux de sucre... Et il murmure, il se tient à quatre pour ne pas bousculer les Juifs qui, un paquet de chemises sur la tête, harcèlent les buveurs avec les mouchoirs et les chaussettes en boîtes dont ils font le commerce ambulant. Hélas ! Il n'est plus à Fez ni à Mogador ! Ici le Juif est presque un homme comme les autres.

Quelques mendiants timides tendent, de loin, une main décharnée, bien peu nombreux, cependant, grâce, peut-être, aux

œuvres de charité dont Tunis aurait le droit d'être fière et qui, presque toutes, existaient avant le protectorat.

Fondés par le bey Mohammed-es-Sadok, entretenus par des legs pieux, l'hôpital et l'hospice Sadiki, par exemple, ouvrent leurs portes aux indigènes ; dû à Mgr Lavigerie, l'hôpital Saint-Louis reçoit les Européens ; l'hôpital italien est réservé aux indigents venus de la péninsule ; la Société française de bienfaisance, la crèche, les petites Sœurs des pauvres, les filles de Saint-Vincent-de-Paul, les religieuses du Bon-Secours, les dames de charité prodiguent à tous leurs soins et leurs aumônes, sans distinction de nationalité ni de culte.

Mais si les mendiants ne se montrent qu'avec une discrétion louable, il n'en est pas ainsi des petits marchands de journaux français. Ils fourmillent. Et, comme leurs congénères de Ménilmontant, ils allèchent l'acheteur en annonçant à grands cris les scandales et les honteuses polémiques dont on leur a confié la vente.

Les Français depuis longtemps établis dans la Régence n'ont, en effet, vu en nos généraux et en nos administrateurs que des intrus qui devaient les empêcher de faire danser en rond les *boukoufas* et les piastres ; ils n'y ont vu que des indiscrets qui allaient passer au filtre de l'honnêteté, l'eau trouble dans laquelle ils faisaient des pêches si fructueuses. De nouveaux venus qu'on ne s'est pas empressé d'élever aux plus hautes fonctions du protectorat ont joint leurs murmures au concert de leurs gémissements. Des folliculaires faméliques sont arrivés alors qui, pour y mettre leur pot-au-feu, ont soufflé sur les tisons de ces colères sourdes. Et, dans les colonnes des papiers malsains qu'ils déposent le long de la voie publique, ce ne sont que récriminations contre des taxes trop fortes, des employés trop faibles, des fonctionnaires incapables, des inspecteurs concussionnaires, des contrôleurs *arabophiles*, des impôts qui les traînent à la faillite et à la ruine. Ce ne sont que perpétuelles disputes, que querelles d'Allemand cherchées à l'autorité, qu'injures au gouvernement, qu'insultes à la résidence, que plaintes contre la commission mu-

nicipale, qu'invectives virulentes contre nos consuls, que protestations contre certains actes de notre armée elle-même, dont l'honneur n'échappe pas toujours à l'infamie de leurs attaques ; ce ne sont que fureurs contre tout et contre tous.

Cette rage de critique à outrance, cette jalousie à l'encontre de qui remplit une charge publique, ce besoin de renverser ce qui existe pour mettre à sa place une chose dont on ne voudra plus le lendemain, ne sont pas les moindres de nos défauts dits politiques et ce sont les premières ordures que nous avons jetées sur la terre de Tunis. Et, poussées sur ce fumier, des feuilles vénéneuses donnent aux indigènes le triste et dangereux spectacle de nos mécontentements incurables, de nos dissensions continuelles. Quel respect peuvent-ils avoir pour les Français qui doivent contribuer à les gouverner si, par-dessus leurs minarets et leurs dômes, nous leur crions à tue-tête que ces hommes ne sont qu'un ramassis de voleurs et d'incapables ?... La liberté de la presse n'est pas un article d'exportation.

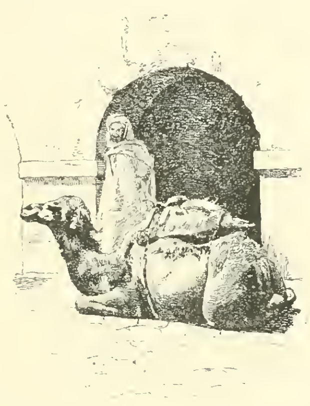

A TUNIS.

Des fiacres, excellents et larges landaus conduits par des Italiens ou par des indigènes ; des voitures maltaises aux panneaux illustrés de fleurs et de figures ; des *baribos*, comme disent les Arabes qui ne peuvent prononcer *omnibus* ; des *tramways* découverts et dont les rideaux rouges sont timbrés du croissant, parcourent la rue de France et la remplissent d'une poudreuse, mais joviale animation.

Et de temps à autre, passent, en grinçant, des tonneaux d'arrosage prolongés par un tuyau de cuir que, au moyen d'une corde, secoue, comme la queue de la Tarasque, un homme qui arrose avec entrain la chaussée, les roues des véhicules, les jambes des promeneurs.

Au bout de l'avenue se dresse Bab-el-Bahr, — la porte de Mer, — seul souvenir des remparts qui, avec leurs bastions, entourent encore le reste de la ville, mais qui ont disparu du côté du quartier franc. Aucun mortier n'en relie les pierres qui viennent de Carthage ; le tympan de sa grande arcade porte une longue inscription arabe ; sa corniche se couronne de créneaux taillés comme les cippes funéraires des Romains ; ses lourds battants, qui ne se ferment plus, sont enfin bardés de lames de fer qui s'imbriquent comme celles d'une armure.

Une foule mouvante et bariolée anime de son mouvement perpétuel le carrefour qui précède cette porte. Vandalisée par de noirs ingénieurs, par des architectes avides qui n'ont pas compris que la moitié des touristes y venaient seulement pour voir ses vieilles rues, Alger s'en va, Alger s'en est allé. C'est ici, maintenant, qu'il faut se hâter de venir, si, dans tout son éclat, on veut voir encore la couleur barbaresque.



TUNIS : A LA PORTE D'UN FONDOUK.

Comme des gens qui sortiraient du bain, des Maures passent, débraillés dans le vaste peignoir de calicot qui cache leur costume. Dans un huit-ressorts reluisant un prince du Bardo ou de la Marsa s'épanouit dans sa *djoubba* de soie écrue brodée de soie jaunâtre, ton sur ton ; négligemment, il joue avec son bouquet, son lorgnon ou son éventail, et il s'arrête pour causer, en un excellent français, avec un de ses jeunes compatriotes vêtu à l'européenne mais coiffé de la *chachia* à écusson d'or que portent les élèves des écoles gouvernementales. Venu de l'intérieur, un *caïd* fait, sans daigner le regarder, déballer à un Juif cauteleux, qui est allé les chercher dans sa boutique, les pièces de velours violet ou cramoisi qu'il destine à ses femmes. Des fonctionnaires se sanglent dans notre costume, mais demeurent fidèles à cette calotte rouge qu'ils

regardent comme l'insigne de leur nationalité. Des chameaux aux mouvements onctueux protestent en cris aigres contre les bousculades qu'ils reçoivent de toute part et, la tête haute, la lèvre tombante, avec un suprême dédain ils promènent sur l'humanité qui s'agite autour d'eux le regard ennuyé de leur gros yeux mi-clos. Des Arabes de la campagne affectent des airs féroces. Des Israélites vont à leurs affaires. Arrivés de Marseille par le dernier paquebot, des commis voyageurs colportent leurs échantillons pernicieux d'amers ou de vermouth. Des cochers hurlent et jurent en trois ou quatre langues. Des Juives déploient leurs accoutrements saugrenus. De petits ânes fatalistes semblent se dire que c'était écrit et, aiguillonnés par de grands diables crasseux, laissent, avec résignation, tomber leurs longues oreilles flasques. Des Bédouins courent, le burnous rejeté sur l'épaule. La tête sous leur chapeau invraisemblable, les pieds dans de larges étriers guillochés; des cavaliers en *djoubba* rouge se renversent sur le haut dossier de leur selle, le fusil en verrouil sur le dos, le sabre sous la cuisse, et, plus fiers que des khalifes, veulent que chacun fasse place à leur mule harnachée comme un pur sang. Laids, mais toujours en joie, des Nègres montrent sur leurs joues les cicatrices dont les ont marqués ceux qui les amenèrent captifs. A l'instigation des consuls de France et d'Angleterre, Achmet-bey a pourtant, depuis 1846, aboli l'esclavage en Tunisie. Pourquoi les prognathes stigmatisés de la sorte sont-ils encore si nombreux?

Tunis a grossièrement la forme d'un ovale très allongé dont le grand axe va du nord au sud. Le quartier Franc est situé à l'est; à l'ouest, sur la hauteur, se dresse la Kasbah, demeure de l'armée et château fort des beys... La ville est divisée en trois quartiers par deux rues qui, parties de la porte de France, se dirigent d'abord directement, l'une vers le nord, l'autre vers le sud, puis se recourbent pour gagner, à travers les maisons, les remparts occidentaux. La première de ces voies est la rue des Maltais, qui change bientôt son nom pour celui de Bab-Souika, la deuxième est la rue Bab-Djezirah.

Chacun de ces quartiers est placé sous l'autorité particulière d'un *cheik*. Le quartier d'Al-Djezirah, au sud de la rue de ce nom, n'est guère habité que par des Arabes pauvres, des maquignons et des bouchers qu'y attire le voisinage du marché aux chevaux et du marché aux moutons. Le quartier septentrional, — Bab-Souika, — semble réservé aux Arabes et aux Nègres. Le quartier central, enfin, — Al-Medina, — appartient aux fonctionnaires musulmans, aux riches, aux notables, aux principales mosquées. C'est comme le cœur de la cité, la *Medina* — la ville, — par excellence.

Européennes ou indigènes, 150 000 personnes peuplent ces diverses fractions de Tunis qui contient ainsi la dixième partie de la population totale de la Régence. Après, en effet, avoir eu 20 000 000 d'habitants sous la domination romaine, cet Etat, grand comme le quart de la France, n'en possède plus aujourd'hui qu'un million et demi... Les Francs sont, à Tunis, au nombre de 30 000 : 5000 Français et 25 000 étrangers de nationalités diverses; les indigènes y sont au nombre de 120 000 : 80 000 musulmans et 40 000 israélites.

Interrompue seulement, comme nous l'avons dit, du côté de l'avenue de France, une double muraille entoure la ville et lui fait comme deux ceintures, tangentes à la Kasbah qui leur sert de fermoir unique. L'enceinte extérieure embrasse la cité entière à l'exception du quartier européen ; l'enceinte intérieure, — qui, construite en terre et facile à renverser, tombe maintenant presque partout sous la pioche des démolisseurs, — se confond avec les maisons qui lui sont adossées et, comme le rempart particulier qui défendait les donjons du moyen âge, elle n'entoure que la Médina.

Au revers de Bab-el-Bahr s'ouvre, vestibule de la ville indigène, la petite place de la Bourse.

Des gens y traitent leurs affaires en plein vent; des Maures y vendent de petits pains ronds et jaunes méthodiquement alignés sur une planche saupoudrée de farine; des confiseurs forains y posent en équilibre sur un pied unique leur éventaire, sur lequel,

pour chasser mouches et guêpes, ils agitent une longue queue de feuilles de palmier; des fruitiers y étalent leurs melons et leur jasmin, leurs choux et leurs tubéreuses; des débitants d'eau fraîche y font tinter leurs tasses de cuivre et y promènent leurs grandes gargoulettes que ferme un bouchon de paille... Et un Barbaresque à mine de forban, les reins ceints d'une corde qui, cent fois, fait le tour de son corps, lave son violon dans une fontaine, achète un bouquet dont il enfonce la queue sous son turban en poils de chameau, chante, crie, mime la danse du ventre, se livre à des excentricités qui, à Paris, causeraient un attroupement à émouvoir la préfecture de police, mais qu'ici personne ne regarde. Accroupis derrière de petites tables basses que chargent des piles de monnaie, des Juifs changent les *bou-mia*, les *bou-khramsin*, les *bou-kouffa* d'or en *boutlasta*, en *nous-franks* ou en *nous-rials* d'argent; les pièces d'argent en *karroubtines* qui valent huit centimes et en *karroubes* qui en valent quatre... Imposée par le protectorat, une monnaie basée sur le système décimal et française, d'un côté, tunisienne de l'autre, a aussi cours en Tunisie.



TUNIS : UN ÉPICIER.

De la place de la Bourse montent vers l'ouest des rues sinueuses et glissantes mais qui, avec leurs boutiques de Juifs francisés, ont encore une certaine physionomie européenne.

Quelques pas de plus, et tout change. Le *roumi* a disparu; nous sommes en pleine ville mahométane... Tracés en français et en arabe sur des plaques bleues, les noms inscrits à tous les carrefours rappellent seuls la présence de notre armée dans la Régence.

Faite d'émanations de musc, de benjoin et de fleurs se mêlant

à on ne sait quelles exhalaisons d'ordures fermentées, à quels relents dont le soleil transforme la fadeur en effluves indéfinissables, l'atmosphère alourdie se sature de ces parfums insinuants, de ces aromes qui pénètrent et engourdissent, de ces senteurs capiteuses et molles qui, comme une griserie énervante, se traînent dans tous les pays maures...

Sillonnées d'un ruisseau que borde, à pic, une marge de pierres cubiques, ces rues, — obscures ou ruisselantes de soleil,



TUNIS : UNE SERVANTE.

pleines d'ombres violettes ou de surprenants effets de jour, — offrent, à chaque pas, des sujets qui, pour donner, sans arrangement, des tableaux pleins de charme exotique, n'ont qu'à être, tels quels, transportés sur la toile...

Des ceps rugueux se tordent et grimpent le long des façades blanches; leurs rameaux s'étendent sur la rue en treilles épaisses ou retombent en panaches de pampres, en girandoles de feuillage, en cascatelles de verdure. Et les insectes bourdonnent autour de leurs lourdes grappes... Des Juives aux longs regards, aux lèvres empourprées, sourient derrière les barreaux bombés de leurs fenêtres sans treillis; fagotées de blanc, d'autres se

dandinent, lentes et lourdes comme des galiotes hollandaises aux hanches rebondies, balancées par la houle... Rangés comme les ustensiles de nos cuisines, des rasoirs, des pinces, des ciseaux s'accrochent aux planches bariolées dont les barbiers tapissent leur boutique... Des Soudaniennes difformes posent de larges couffins sur une épaisse couverture repliée sur leur tête ou, — semblables alors à des champignons fantastiques, à des champignons de féerie, — y retournent de vastes plats de bois hémisphériques dans lesquels elles ont attaché du linge mouillé... De noires servantes de *hammams*, coiffées d'un bandeau noir, circulent, demi-nues, autour de grands fourneaux qui mettent de rouges lueurs dans l'ombre de voûtes enfumées, qui éclairent, dans des coins, des nudités d'ivoire ou des torses d'ébène. D'autres, au contraire, passent qui serrent prétentieusement leur voile sur leur face de gorille, comme si son exhibition pouvait effaroucher la jalousie de leurs sombres époux.

Des maisons s'entr'ouvrent et, dans le poudroiement mystérieux d'une lumière bleuâtre, apparaissent des intérieurs fugitifs. Debout derrière une sorte de pétrin à moitié fermé par un couvercle à claire-voie, des femmes lavent dans des cours. Autour d'elles ruisselle l'eau de savon et elles y font clapoter les semelles de bois de leurs *kobs-kobs*, — comme on appelle les socques dans cette langue arabe qui, sur la trame de sa mâle rudesse, brode si volontiers les oripeaux puérils de l'harmonie imitative... Des marchands d'eau crient et poussent leurs ânons chargés de deux *couffes* coniques que remplissent deux amphores ou deux cruches de fer-blanc... Les cheveux coupés en calotte, les habits déchirés, des enfants courent, piaulent, rasent le sol comme des vols de martinets à la chasse des moucherons... Des jardiniers aux chansons glapissantes suivent leurs petites charrettes, que traînent péniblement des bourriques lamentables... Cravatés du Nicham dont les brillants d'argent scintillent sur leur jabot mal empesé, de vieux messieurs très dignes, — hauts fonctionnaires à haute *chachia*, — ouvrent, pour laisser voir un gilet blanc et une grosse chaîne de montre, leur redingote noire façonnée en tunique... Des ménagères reviennent de la fontaine,

la gargoulette en équilibre sur la paume de leur main levée à la hauteur de l'épaule.

De loin en loin — pleine de poussière, de bruit et de cris, — — s'ouvre le préau ensoleillé d'un *fondouk* que garde un Marocain. Un *fondouk* de ville est une espèce de caravansérail où à l'heure du marché, s'entassent, dans des décombres, Arabes, ânes et chameaux; c'est une hôtellerie où les gens du dehors trouvent, en même temps, leur logement, leurs écuries, leurs boutiques à couscous et leurs cafés... Les commerçants européens se serraient dans des maisons pareilles et dont une porte unique fermait la cour commune, à l'époque où ils avaient encore besoin de se sentir les coudes.

Des murmures cadencés sortent d'une maison blanche.

— *Alif*, *Ba*, *Ta*, *Tsa*, *Djim*, *H'a*, *Dral*, *Rha*, *Zin*... A, b, c...

C'est une école. Les élèves lisent l'alphabet.

Plus loin, ce sont des psalmodies monotones. Des enfants se balancent d'avant en arrière, — une planchette à la main, en guise de livre, — et, tous ensemble, ils débitent quelque chose. Encore une école!

— *Ouahad*, *Zouj*, *Tsaltsa*, *Arba*, *Khramsa*, *Setta*, *S'ba*, *Tsmania*, *Tsaa*, *Ach'ra*... Un, deux, trois, quatre...

On apprend à compter ici. Toujours une école, une école koranique et gratuite.

Ces établissements pullulent à Tunis. Des maisons d'instruction secondaire ouvrent, en outre, leurs portes aux jeunes Tunisiens, — et ils sont nombreux, — qui ne se contentent pas de l'enseignement primaire des *tolba*. Tel est le collège Alaouï qui, fondé en 1884 par Ali-Bey et régenté par des Français, constitue une véritable école normale d'où sortent des instituteurs auxquels on a appris gratuitement l'histoire, la géographie, les mathématiques, notre langue et la leur. Tel est encore le collège Sadiki créé par Kheïr-ed-Din, ministre de Mohammed-es-Sadok, avec les biens confisqués à son prédécesseur, Si-Mustapha-Khasnadar. Celui-ci est dirigé par des Arabes, a des annexes dans diverses villes de la Régence et reçoit des élèves, pension-

naires ou demi-pensionnaires auxquels, en 1881, on apprenait déjà le français. C'est sur cette branche de l'enseignement que, avec raison, on insiste surtout aujourd'hui... Pas plus en Tunisie qu'en Algérie, nous ne demandons aux indigènes une assimilation dont la poursuite chimérique serait une utopie irréalisable; nous ne cherchons qu'à les rapprocher de la France. Gardons-nous, dans ce but, d'apprendre à parler comme eux, mais apprenons-leur à parler comme nous... Les Allemands défendent le français en Alsace.

Ces écoles sont pour les musulmans. Les petits Juifs ont le



TUNIS : UNE MAISON ARABE.

collège anglais de la *London's Jews Society* et l'école israélite allemande; les enfants européens ont l'école des frères, le collège italien, enfin et surtout le collège Saint-Charles que fréquentent même de jeunes indigènes dont la calotte jure agréablement avec la casquette de ses élèves en promenade.

Des pensionnats anglais, allemands, français ou italiens, congréganistes ou laïques, reçoivent les Européennes et les Juives. Quant aux jeunes mahométanes, on les laisse, de parti pris, dans l'ignorance la plus complète. Si les teinturiers tunisiens font de bonnes affaires, ce n'est certes pas en bleuissant les bas de leurs compagnes qui, au surplus, n'en usent guère.

Voici les ruelles désertes du quartier arabe avec leurs petites

portes rouges ou vertes, cintrées en fer à cheval, timbrées de la main protectrice, bardées de clous dont les grosses têtes forment des dessins capricieux, garnies d'anneaux fixés à des armatures taillées en croissants ou repoussées en hémisphères; avec leurs maisons cachottières comme l'existence intime de



TUNIS : PORTEUR D'EAU.

ceux qui les habitent. L'architecture d'un peuple ou d'une époque est la formule de ses croyances, l'expression de ses mœurs, le symbole de ses usages.

Coiffées d'auvents massifs et plafonnés en caissons, de rares ouvertures percent les façades. Et elles sont soigneusement défendues par un grillage de bois aux mailles si serrées

qu'elles ne pourraient donner passage à une main de femme. D'autres sont, en outre, doublées extérieurement d'une cage de fer, plate ou ventrue. D'autres, enfin, sont emprisonnées dans des moucharabys de briques brutes ou blanchies à la chaux, — espèces de balcons fermés, à peine ajourés d'une lucarne par laquelle on peut entrevoir les deux bouts de la rue, quand les moucharabys voisins ne s'y opposent pas.

Triste existence que celle des recluses dont la vie uniforme s'écoule entre ces murailles de cloître! Les soins d'un ménage primitif, le blanchiment de leurs murs, le lavage perpétuel de leurs parquets de faïence occupent à peu près la journée des pauvres dont le plaisir principal semble consister en d'interminables conversations autour du moulin à farine. Voyez-les par cette porte qu'elles ont oublié de clore. Elles sont là une dizaine, accroupies dans un coin de leur cour en un amas papillotant d'étoffes multicolores, en groupe pittoresque et bavard. Le cône de leur meule est posé à plat sur le disque où il écrase le grain ; somnolente, l'une d'elles en tourne la poignée et chevrote une mélopée traînante et nasillarde; lentement, paresseusement, une de ses voisines fait, de temps à autre, couler une poignée de blé dans l'ouverture en entonnoir qui traverse sa pierre; les autres fument, rient, babillent comme un conciliabule de pies. Parler de tout et même de rien, n'est-ce pas, en tous lieux, la plus grande joie de la meilleure moitié de notre espèce ?

Aucune occupation plus ou moins sérieuse ne remplit le temps des riches. Leurs domestiques travaillent pour elles; les Juifs brodent pour elles les vêtements chamarrés; elles ne savent ni lire, ni écrire; elles ne songent ni au ménage, ni à la couture. Qu'elles soient belles! Cest tout ce qu'on leur demande.

— *Zin er-rajel fi a'klhou ou a'klh' el m'ra fi h'oussn ha.* La beauté de l'homme est dans son esprit; l'esprit de la femme est dans sa beauté, dit un proverbe arabe.

Et les combinaisons de leurs atours dorés, les soins méticuleux d'une toilette compliquée, l'emploi des fards et des mouches comblent seuls le vide de leurs journées monotones.

De rares incidents rompent cependant quelquefois l'uniformité de cette vie végétative... C'est la visite d'une voisine qui vient rêver et s'endormir aux vapeurs du tabac parfumé, aux plaintes de la *darbouka*; c'est une représentation à domicile de cet infâme Karagheuz qui, librement, colporte encore ici ses plaisanteries abominables et ses spectacles dévergondés; c'est l'arrivée d'une marchande qui, pendant des heures entières, étale sous leurs yeux charmés ses bijoux, ses costumes brochés et ses coiffures constellées de sultanis; ce sont surtout de sourdes rivalités, des explosions de jalousie subite entre épouses du même seigneur et maître. Il est bien rare, il est vrai, que, usant de la loi religieuse qui en autorise quatre, un riche Tunisien ait plus de trois femmes, — deux blanches et une noire achetée à Tripoli. Mais ce nombre est plus que suffisant pour entretenir au harem des querelles qui en animent la captivité. Les autres habitants n'accusent jamais plus d'une ou de deux compagnes. Agir autrement serait faire aveu d'opulence et cet aveu n'était pas sans danger à l'époque où le gouvernement était toujours disposé à prélever sur ses sujets les impôts les plus imprévus, les taxes les plus arbitraires... Ils ajoutent seulement à la mesquinerie de ce sérail officiel des servantes qu'ils peuvent toujours désavouer et que Mahomet leur permet de prendre en aussi grand nombre qu'il pourront en nourrir. Et la zizanie s'élève entre toutes ces dames aussi bien et peut-être mieux que si la loi avait consacré la présence des dernières dans le logis commun.

Toute sortie n'est pourtant pas interdite aux Tunisiennes. Entre cinq heures et six heures, il n'est pas rare de les voir, énigmes ambulantes, traîner sur le pavé des rues leurs babouches aux quartiers repliés. Deux à deux, trois à trois, elles s'en vont alors, drapées, encapuchonnées dans le *haïk* blanc ou rayé de brun. Les unes serrent leur front dans un foulard de crêpe noir qui descend jusqu'aux sourcils; jusqu'à la racine du nez, elles couvrent leur face d'un lambeau de la même étoffe sinistre étroitement attaché sur la nuque... Et leurs yeux brillent, étrangement vivants, entre ce bandeau et ce masque qui dessinent leurs traits comme un suaire noué sur la figure d'un cadavre. Les

autres, plus réservées encore et toujours suivies d'une domestique, jettent sur leur tête le *hajar,* — large pièce de soie noire bordée de broderies sombres, — qui leur tombe jusqu'aux genoux et qui leur fait comme un poêle de pleureuses funéraires. La partie de cette draperie lugubre qui correspond au visage est percée d'un trou carré que grille une épaisse étamine à travers laquelle elles peuvent voir sans être vues. Et, en hésitant comme si elles marchaient entre des œufs, les coudes aux flancs, les avant-bras tendus pour effacer les plis de cette sorte de fenêtre, elles vont, écartant les bords de leur linceul qui s'étale comme les ailes entr'ouvertes d'une chauve-souris gigantesque... Les visites, le bain en commun, les longues explorations des *souks*, les stations au cimetière, les flâneries dans les rues sont le but ordinaire, le prétexte de ces promenades silencieuses et embarrassées.

Les jours de leurs plus grandes fêtes sont les jours où, croquant à jolies dents des gâteaux de circonstance, elles fiancent la fille, la sœur, la petite parente qui approche de sa dixième année. Ce sont surtout les jours de mariage.

La future épouse a douze ans. Loin du regard indiscret des hommes — qui, d'ailleurs, ne cherchent pas à voir et qui, dans la cour, fument sans penser à elles — les femmes de la famille sont réunies autour de sa petite personne. Et on lui noircit les sourcils, on lui rougit les joues, on lui avive les lèvres, on lui bleuit les paupières, on lui colle des mouches aux coins de la bouche et des yeux, on l'habille, on l'attife, on la pare comme une madone andalouse, on l'assoit sur une estrade comme une idole sur son trône, on jette enfin un voile sur sa tête comme, chez nous, on couvre les statues devant lesquelles vont discourir des ministres en voyage. Le futur est introduit... La toile tombe et, dans la pose hiératique d'une Isis de granit, la future apparaît, muette, les yeux baissés, raide comme un mannequin dans un atelier de peintre. Puis a lieu la cérémonie nuptiale, cérémonie très sommaire, simple engagement mutuel que prennent les futurs en la présence de deux témoins et en l'absence de toute espèce de prêtre. A grand renfort de tambours et de *youyous*, les femmes

conduisent alors la nouvelle mariée à la maison qui va être la sienne, elles reviennent chez sa mère et la fête commence.

Les *zalabias*, — les beignets à l'huile, — précèdent les gâteaux au miel plaqués de feuilles d'or et parfumés d'essences; les *sfenns* de *couscous* frits suivent les gâteaux au miel, puis ce sont des boules de nougat rose, du *raatloukoum* de Stamboul, des fleurs d'oranger cristallisées dans du sucre, des pâtisseries de toutes formes, carrées, ovales, annulaires, coniques, glacées de blanc, mouchetées de feuilles d'or, sablées de rouge et de bleu... Et on s'abreuve de café, de sirop de violettes, de jus d'oranges. Les danses succèdent enfin à cette dînette enfantine, digne festin nuptial d'une grande poupée vivante...

Et, surexcitées par le rhythme monotone d'une musique qui les enivre, elles poussent leurs folies chorégraphiques jusqu'à des défaillances qui les laissent haletantes, brisées, rompues, la figure décomposée par une nuit de fatigues et de veille.

Par une espèce de *souk* où se nichent, dans des soupentes nauséabondes, des bouchers et des épiciers juifs au turban noir ou bleu roulé en une mince corde, nous sommes sortis des rues arabes.

Quel est le souterrain auquel conduit cet escalier délabré?... Des tapis épais s'y étendent entre des colonnes au fût sali de jaune, au chapiteau barbouillé d'azur; des tableaux de clinquant y miroitent aux murailles; des inscriptions hébraïques s'y peignent dans de grossiers cartouches de bois; une large galette symbolique y est clouée à une arcade; des hommes s'y prosternent sur des bancs de maçonnerie tapissés de nattes... C'est une synagogue.

En cafetan couleur de ciel, un très vieux rabbin à barbe de patriarche est juché dans une chaire disloquée et lit quelque chose dans un antique manuscrit. Un autre, très jeune, vient au-devant de nous, l'air inspiré, une flamme mystique dans le velours noir de ses grands yeux maladifs. Une espèce de soutane l'enveloppe et sur ses omoplates passe une large bande de drap gris dont les bouts retombent devant ses épaules comme l'étole de nos offi-

ciants... Avec vénération, il baise puis il ouvre les petites portes peinturlurées d'une petite armoire et, — comme s'il espérait, par cette pieuse profanation, nous ramener à Jéhovah, — il nous montre le rouleau du livre de la loi et nous ne savons quels accessoires de son culte.

Nous sommes, en effet, dans le *hara*, au bas d'Es-Souika; nous sommes dans la partie de la ville où gîtent les Juifs. Ce quartier ressemble à celui des Arabes mais avec plus de mouvement, plus d'animation, plus de bruit. Jeunes filles au front embroussaillé d'or, épouses aux épais bandeaux plus noirs que l'aile des corneilles, vieilles à la rare chevelure grise, les femmes se montrent ici. Elles s'y montrent même trop et on demeure souvent interloqué devant ces tenues extraordinaires, devant ces déshabillés dont, avec une placidité sereine et inconsciente, elles étalent sur leurs portes la coupe et les tissus excentriques. Une courte chemise de mousseline aux larges manches de tulle et une sorte de caleçon, font tous les frais de ces toilettes immodestes. Ce dernier vêtement s'élargit cependant aujourd'hui et les élégantes le remplacent volontiers par une espèce de pantalon de zouave. C'est le dernier cri du jour. Comme en Europe, les modes féminines exercent à Tunis leur gracieuse tyrannie. Le bout des pieds nus, jaunes de henné, s'engage dans des babouches d'enfants; les cheveux s'enroulent en une longue queue qui tombe sur le dos à la mode chinoise et qui se termine par un large triangle de carton recouvert de soie brodée. Cinq rubans de couleur sont, côte à côte, cousus à la base de cet ornement bizarre et flottent sur les reins.

Ce costume — que portent aussi les Mauresques, — est, dit-on, celui dont se paraient les femmes de l'Ancien Testament... Nous ne savons sur quel document antique et authentique repose cette affirmation étonnante, mais on a grand'peine à se figurer l'austère Rébecca ou la chaste Rachel dans ce travesti de bal masqué.

Tunis a trois dimanches. Le vendredi est consacré à Mahomet, mais les Arabes ne se mettent jamais en grands frais et on ne

s'apercevrait guère de leur fête si, sur les mosquées ne flottaient alors des pavillons rouges illustrés de l'anneau de Salomon. Le dimanche appartient au Christ et il remplit les rues du quartier Franc d'Européennes en falbalas et d'Italiens mélomanes. Le samedi, enfin, est à Moïse, et c'est ce jour-là qu'il faut voir les dames d'Israël!

Sur la camisole légère se pose alors le *farmla*, — espèce de gilet largement échancré et dont les manches rudimentaires ne forment que de petits ailerons sur les épaules. Le velours cramoisi, le satin blanc ou le damas broché de ce vêtement, qu'on dirait taillé dans une chasuble, disparaissent si bien sous les galons et sous les arabesques d'or ou d'argent qu'il prend l'air d'une cuirasse; les métaux précieux y sont en une telle profusion qu'il se vend au poids, comme certains bijoux, comme certaines pièces d'orfèvrerie... Sur cette veste radieuse se met, comme une housse, la *soria*, simple blouse de soie légère et de couleur voyante, assez translucide pour laisser entrevoir les richesses qu'elle couvre, assez courte pour en révéler au moins le bord. Le pantalon, alors surchargé de dorures et retenu par une coulisse que ferme une barrette d'or agrémentée de quatre glands de soie, se rétrécit, à partir du genou, pour ne plus former qu'une guêtre encroûtée de broderies. Des mules pailletées, mais toujours trop courtes s'accrochent aux orteils et laissent leurs talons porter à faux. Un turban noir, étroit et plat retient, en même temps, sur leur nuque, une pièce de mousseline flottante et sur la tête, la *kouffia* conique, taillée dans du drap d'or, brodée d'or, cousue d'or... D'énormes bijoux, de grandes perles, de gros diamants, une large chaîne plate et portée en baudrier complètent enfin cet accoutrement fantasque sur lequel tombe le *choussari*, — le grand voile de laine blanche qui en éteint l'éblouissement.

Et, — note dominante de la symphonie de couleurs que font les bigarrures diaprées du monde de Tunis, — elles s'en vont ainsi par la ville, les reins creux, le dos ballonné, la poitrine exubérante.

— Voyez, mesdames et messieurs, je n'ai que vingt ans et je pèse deux cents livres!

Et ce spectacle qui coûterait quinze centimes à Neuilly est ici complètement gratuit.

Si dans leur jeunesse, en effet, on admire chez les Juives l'ovale parfait de leur visage, la blancheur de leur teint mat et velouté, l'arête pure de leur nez légèrement aquilin, la fierté de leur profil busqué, la finesse de leurs mains de race et l'élégance de leur taille, l'époque du mariage marque pour elle la fin de la beauté...



JUIVE EN COSTUME D'INTÉRIEUR.

Trois mois avant cette catastrophe, elles se soumettent à un engraissement méthodique qui les transforme, qui les défigure.

Simple graine de fenugrec qu'on trouve chez tous les épiciers de Tunisie et dont la mercuriale du pays accuse une vente quotidienne de mille à douze cents *rottolo-attaris*, — cinq à six cents kilogrammes, — la *h'lba* est le facteur principal de cet embonpoint qu'une coquetterie dévoyée exagère jusqu'à une difformité repoussante. Cette graine — qui, modérément employée pourrait peut-être rendre quelques services chez nous, — s'apprête de diverses façons. Le plus souvent, on en pile chaque soir deux cuillerées à soupe et on les fait, pendant toute la nuit, macérer dans un demi-litre d'eau ; le matin, à jeun, on boit cette eau et on mange une poignée de raisin sec. Mélangée à du miel et du sucre, la pâte qui reste au fond du pot, forme une sorte de confiture qu'on avale dans la journée... D'autres fois, on fait griller la *h'lba*, on la pulvérise, on la pétrit, à parties égales, avec de l'huile et du miel et on prend, chaque jour, quatre cuillerées à soupe de cette confection horriblement amère... D'autres fois, enfin, on se contente de s'administrer, matin et soir, une cuillerée à soupe de graine jetée telle quelle dans un verre d'eau.

A cela ne se réduit pas le régime à suivre, mais que ne ferait-on pas pour être belle !... On va encore, dans les abattoirs, chercher de ces grosses boules de poils agglutinés qu'on trouve souvent dans l'estomac des veaux et qu'on appelle des égagrophiles et on en mange un morceau tous les jours. Après chaque repas, on se gave, en outre, d'un plat de *couscous* sans sauce, ni viande, et on l'arrose d'autant d'eau que possible. Puis s'efforçant de ne penser



TUNIS : DANS LE QUARTIER JUIF.

à rien, d'oublier surtout son prochain mariage, on partage son temps entre une inaction absolue et le sommeil dans un lieu sombre... Et après un trimestre de ce genre de vie, la plus mince, la plus éthérée des jeunes filles est atteinte d'un éléphantiasis général, d'une adipose incohérente qui en fait une monstruosité semblable à ces *clowns*, qui, les vêtements bourrés de laine, tombent et roulent sur le sable des cirques. Sa face ferait de dépit maigrir la pleine lune ; ses hanches défient les comparaisons les plus paradoxales... L'asperge est devenue une citrouille !

La situation des Juifs à Tunis est encore à peu près ce qu'elle était, il y a une trentaine d'années; leur organisation particulière y fait encore de leur communauté comme un petit État dans le grand.

Ils se partagent en deux clans : les *Tounsis*, — vieux tunisiens, — et les *Gournis* ou Juifs du Grana, — Juifs Livournais descendants de ceux que l'inquisition a chassés d'Europe.

Divisée en corporations de métiers que président des *amins* nommés à l'élection, chacune de ces catégories a son grand rabbin, sa synagogue et son conseil qui, formé de prêtres et de notables, a, jusqu'à la mort exclusivement, le droit de haute et de basse justice. *Tounsis* et *Gournis* relèvent tous ensemble du *caïd* des Juifs, dignitaire qui, toujours pris parmi les premiers, sert d'intermédiaire entre ses coreligionnaires et le bey auprès duquel il remplit, par tradition, les fonctions de receveur général.

Plus que les mahométans, les israélites méritent en Afrique la dénomination d'indigènes ; ils se targuent eux-mêmes d'y être venus, pour la première fois, à l'époque de Psammetichus ou au moins de Ptolémée Soter. Ils sont, avec les Maures numides, avec les Berbères, les plus vieux habitants de la Régence. Quand les Arabes y entrèrent, ils tentèrent en vain de les convertir à l'Islam; fidèles à Moïse ils gardèrent leurs mœurs et leur foi et la haine religieuse que déjà ils inspiraient aux musulmans ne fit que s'envenimer et s'accroître. Elle devint monstrueuse au XIII[e] siècle, lorsque Abdallah-Metamer-Billah, qui régnait alors à Tunis, voulut leur faire expier le mal fait à ses frères en Allah par les croisades dont ils étaient pourtant bien innocents.

Il leur a été, jusqu'à nos jours, défendu de loger hors de leurs *fondouks* situés au-delà des murs. Ils ne pouvaient porter ni le costume des croyants ni celui des chrétiens et ils se souviennent encore des décrets prohibitoires et des vexations de toutes sortes auxquels les mit naguère en butte leur tentative de remplacer par notre chapeau le turban noir qui leur était imposé. Seuls ils payaient le *karadj*, impôt qui était censé exigé de tout non-musulman résidant à Tunis; ils étaient, sur les marchés, soumis à de triples taxes ; ils avaient fondé une caisse commune

dans laquelle les rabbins puisaient pour payer les impôts de tous, mais, pour peu que cet argent se fît attendre, il leur était directement réclamé par les collecteurs du bey qui, à grands coups de bâton, leur en écrivaient la demande et même le reçu sur les épaules ; surchargés de corvées, ils bâtissaient pour les maîtres du pays ; ils leur servaient moins que gratuitement d'hommes de peine ; ils lavaient leurs maisons, ils allaient jeter au lac leurs immondices. Quand la pluie changeait les rues en torrents, les Maures qui ne voulaient pas souiller leurs belles pantoufles, prenaient au collet le premier d'entre eux qui passait, sautaient sur son dos et, jusqu'à leur porte, en faisaient leur monture. C'étaient encore eux qui étranglaient les condamnés et qui traînaient leurs cadavres sur la claie...

Leur sobriété, leur moralité, leur monogamie, leur esprit de famille, leur patriotisme survivant à la perte de la patrie, leurs préceptes religieux, — règles d'hygiène auxquels ils devaient une longévité dont ne jouissaient pas leurs adversaires, — tout donnait cependant à leur race une vitalité qui leur permit de résister aux avanies, aux persécutions. Ils se soutenaient ; ils se créaient des fonds de prévoyance en n'achetant leur viande qu'aux rabbins qui, des bénéfices de ce commerce conforme aux rites mosaïques, alimentaient la caisse commune dont nous avons parlé ; ils se servaient de cet argent pour nourrir leurs pauvres, pour entretenir leurs synagogues et leurs écoles, pour racheter les esclaves de leur foi ; ils s'étaient coalisés, enfin, pour créer cette *hazzaka* qui existe encore, cette taxe bizarre qui les fait copropriétaires des immeubles que les mahométans possèdent dans leur quartier et que, pour cette raison, ils ne peuvent louer qu'à eux seuls. Acquéreurs habituels des prises maritimes que, en détail, ils revendaient très cher à ceux mêmes qui les avaient faites ; adjudicataires de la pêche, des douanes, de certains impôts que, moyennant une redevance, ils prélevaient à leur bénéfice, ils avaient fini par obtenir de la fortune une partie des avantages civils que leur refusait la loi. Grâce à leur habileté, ils parvenaient enfin à se faire employer dans le service lucratif des fonds de l'État, à remplir auprès du bey les fonctions de cais-

siers, de chefs de la dette, de directeurs du *rabba* ou impôt en nature.

Ce n'étaient là, toutefois, que des correctifs encore insuffisants à la misère de leur condition. Cela ne les empêchait pas de ne trouver presque aucune protection auprès de l'autorité qui les utilisait ainsi; cela ne les empêchait pas d'être, à chaque instant, persécutés ou dépouillés; d'être, de temps à autre, massacrés sans raison; d'être, sous prétexte de blasphèmes, brûlés tout vifs, avec des chemises goudronnées.

En 1855, Mohammed-bey abolit pour eux la corvée, la surtaxe du *karadj* et autres impôts exorbitants. Le 20 moharrem 1274 (10 septembre 1857) il promulga enfin le « Pacte fondamental », espèce de constitution qui, au moins en apparence, leur donna toute égalité avec les mahométans.

Plus tard, grâce à notre consul qui les couvrait de son influence protectrice, Mohammed-es-Sadok améliora encore leur situation.

Ils s'habillent à présent comme ils veulent et ils en profitent pour se parer des teintes les plus tendres, pour déployer sur leurs vêtements toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour jeter négligemment sur leurs épaules de riches burnous blancs ou bleus, pour usurper jusqu'au turban vert des *chorfa*. Ils habitent où bon leur semble ; ils nous copient en tout ; ils envoient leurs filles dans nos écoles religieuses où, avouons-le, elles remportent tous les prix ; ils paient toute chose comme les autres... On ne les asssomme même plus!

Le Tunisien les regarde cependant toujours comme des étrangers et la réprobation dont il les poursuit est toujours vivace dans son cœur. S'il s'abaisse jusqu'à donner la main à l'un d'eux, c'est la gauche que, en signe de mépris, il tend à ce *ben-djifa*, — à ce fils de cadavre.

— Un sultan, dit-il, eût, un jour, la bonne idée de faire massacrer tous les mâles de la nation hébraïque. Mais les femmes allèrent, la nuit, pleurer sur leurs tombeaux, et, plus tard elles mettaient au monde les petits israélites de qui descend la génération actuelle...

De là cette appellation à ses yeux infâmante...

Tâchons d'effacer cette haine héréditaire; employons tout notre



TUNIS : BAB-SOUIKA.

pouvoir à obtenir l'assimilation complète des Juifs avec les autres indigènes...

Résultat d'une mesquine rivalité commerciale, d'une répulsion instinctive mais blâmable et que nos aïeux nous ont transmise comme une infirmité, expression d'une envie inavouable, l'antisémitisme est un sentiment gothique en opposition flagrante avec toutes les idées modernes, en contradiction criante avec les trois mots de la devise que la république a inscrits au fronton de nos monuments. Traqués; maltraités; pillés tour à tour par les Romains, par les chrétiens et par les musulmans; habitués à courber la tête sous la réprobation universelle, les Juifs sont, il est vrai, devenus rusés, fourbes et menteurs. Ils ont, pour se venger, pris les armes des faibles. La peur leur a fait cacher les richesses auxquelles ils demandaient des consolations et ils sont devenus rapaces et avares. Et, après de longs siècles d'humiliations et de terreurs, ces défauts qui sont l'œuvre des préjugés, de l'aveugle et stupide fanatisme de nos ancêtres, sont entrés dans leur sang, dans leur nature... Pouvons-nous leur en vouloir ?

Ils ont gardé leur religion; il y a toujours eu entre eux une cohésion admirable ; Jérusalem est demeurée leur capitale morale et leur patriotisme platonique a toujours relié les membres de leur peuple dispersé ; ils se tendent la main à travers les mers et les continents; ils constituent comme une vaste franc-maçonnerie... Ces moyens sont-ils illicites ? Ces voies sont-elles coupables ?

Qu'ils soient donc libres d'adorer Adonaï ou le veau d'or, de s'entr'aider, de travailler, de s'enrichir à leur guise! Que les Juifs de Tunisie soient Tunisiens comme ceux de France sont Français ! Que partout ils soient les égaux de leurs compatriotes !... Mais sachons nous en tenir là. N'exagérons pas notre philanthropie, ne nous appuyons pas sur des considérations d'origine qui se perdent dans la nuit des temps ni sur des spéculations qui n'ont plus rien à faire avec l'organisation des peuples pour avoir deux poids et deux mesures, pour accorder aux indigènes israélites d'Afrique ce que nous refusons aux indigènes

musulmans! Si, — ce qui n'est à souhaiter ni pour elle, ni pour nous, — la Tunisie est jamais française, si, un jour, nous y sommes les maîtres absolus, n'y commettons pas l'injustice que nous avons commise en Algérie et qui, en excitant la jalousie des Arabes, a failli, en 1871, nous faire perdre tout le fruit de nos conquêtes africaines.

XI

TUNIS

SOUKS. — ENCAN. — SOUK DES PARFUMS. — SOUK DES ÉPICIERS. — LES TROIS MARABOUTS. — DJAMA-ZEITOUN. — HABBOUS. — JUSTICE TUNISIENNE. — MOSQUÉES. — LES TUNISIENS. — SOUK DES SELLIERS. — VUE GÉNÉRALE DE TUNIS. — RUE BAB-DJEZIRAH. — BABMENARA.

— Par ici, maintenant! nous dit, pour la douzième fois, le *yaouled* que nous avons pris pour guide et qui nous fait remonter la rue de l'Église.

Depuis que nous avons mis les pieds dans la ville, depuis qu'il s'est, d'office, constitué notre gardien et notre conducteur, tous ses efforts tendent à nous entraîner vers un quartier où il semble avoir à gagner quelque chose. Suivons-le enfin.

Et, vite, se retournant de temps à autre pour s'assurer que nous sommes toujours derrière lui, il marche, il court, comme s'il redoutait de nous voir nous arrêter encore devant quelque cour entr'ouverte, devant quelque mosquée ou quelque synagogue.

Encastrées à l'angle de deux maisons qui se font face, deux colonnettes, peintes, — en mirlitons, — de spirales vertes et rouges, soutiennent un arceau de pierres blanchies et flanquent l'ouverture béante d'une sorte de large corridor d'où s'exhalent de violentes odeurs de cuir, de fleurs et d'essences. Une foule s'y agite, confuse dans l'ombre transparente.



TUNIS : LE SOUK DES PARFUMS.

C'est un *souk*, c'est l'un des passages de cet immense bazar dont l'ensemble remplit tout ce quartier et où se réunissent presque toutes les boutiques de Tunis, où s'exerce tout le petit commerce de la ville, le seul, à peu près, qui soit encore entre les mains des musulmans. Le grand négoce, en effet, appartient aux Italiens, aux Prussiens, à quelques Français et surtout aux Juifs du Grana... Ces derniers sont si efficacement soutenus par leurs frères d'Allemagne! Qu'un de ces consuls teutons qui ne se contentent pas d'être des agents diplomatiques, mais qui jouent encore le rôle d'agents commerciaux, recommande l'un d'eux, qu'il l'appuie de sa garantie morale et il lui sera aussitôt ouvert un crédit presque illimité! Il recevra, à prix réduit et sans avoir à les payer de suite, des marchandises qui, de qualité inférieure, ont cependant aussi bonne apparence que les nôtres et grâce auxquelles il fera à chacun une concurrence victorieuse...

Que, sur un terrain légèrement incliné, on se figure le passage des Panoramas avec la galerie Feydeau, la galerie de la Bourse, la galerie Montmartre, la galerie des Variétés et les couloirs sans nom qui vont de l'une de ces galeries à l'autre; qu'on y ajoute le boulevard Montmartre rétréci et couvert, le passage Jouffroy avec ses enfoncements et ses sinuosités, le passage Verdeau et les rues avoisinantes transformées en corridors; que, se coupant, s'abouchant, montant, descendant, divergeant en tous sens on multiplie dix fois ces passages, ces galeries et ces impasses; qu'on fasse de leur ensemble comme les mailles irrégulières d'un filet embrouillé et on aura, en petit, une idée du labyrinthe compliqué que forment les *souks*, la grande curiosité, le quartier typique de Tunis.

Pas de dalles ici, mais un pavé de galets glissants, polis par le frottement perpétuel des pieds nus et des sandales; pas de toitures vitrées mais, très bas et comme reposant sur le linteau des portes, des tentes en loques, des plafonds de bois crevassés, des voûtes de pierres percées de trous carrés pareils à des bouches de citernes et souvent bouchés par des claies qu'on y hisse et qu'on y applique au moyen d'une poulie et d'une corde.

De chaque côté de ces allées couvertes se rangent, comme les

casiers d'une étagère, de petites boutiques exhaussées au-dessus du sol, de véritables alcôves, des niches arrondies que séparent une simple cloison ou une colonne bariolée.

Une obscurité lumineuse, une vapeur bleuâtre flottent dans ce dédale. Les fentes des planchers, les déchirures des tentes laissent, çà et là, le jour fitrer en minces lames. Par quelques soupiraux ouverts tombent des piliers de soleil que rendent visibles les atomes qu'ils dorent. Et les hommes qui passent sous ces trous reçoivent comme une douche de lumière, apparaissent un instant vivement éclairés et rentrent aussitôt dans l'ombre. Un rayon qui pénètre par une crevasse accroche à une chamarrure des paillettes qui éclatent comme des étincelles électriques; un autre allume une flamme rouge sur un objet de cuir, sur un foulard suspendu à une muraille. Des portions de voûtes se sont effondrées et, de loin en loin, une clarté intense, une chaleur d'incendie inondent les allées qu'elles ne protègent plus; ailleurs règnent, au contraire, une fraîcheur délicieuse, une température de cave.

Des volets qui se relèvent en marquises ou qui se replient contre les murs défendent les magasins pendant la nuit. Aucun vitrage, aucune devanture ne les ferment maintenant, mais, accrochés à tort et à travers, des sabres et des étoffes légères, des cierges et des vêtements brodés les encadrent d'un étalage flottant, rappelant ceux des cabanons qui remplissent le bazar du Temple. Elevé à la hauteur d'un banc, leur seuil est tapissé d'une natte de sparterie et là s'asseoient les acheteurs qui ne pénètrent jamais dans l'échoppe où tout s'empile, où tout se mêle en un fouillis confus. A peine le propriétaire du lieu peut-il s'y faire lui-même une petite place, derrière le tabouret qui lui sert, en même temps, de comptoir, d'établi, de table pour le repas ou pour le café; à peine trouve-t-il à se loger à côté du coffre de cuir vert, qui, constellé de clous à tête dorée, renferme, dans des sébiles de cuivre, ses *karroubes*, ses piastres et ses sequins. Attachée au plafond, une corde se balance sur sa tête, comme celle qu'on met parfois sur le lit des blessés; elle lui sert à se soulever quand sa journée est finie... Et, nu-pieds mais souvent revêtus de riches costumes, des Maures gras et roses, parfumés de benjoin et de musc, vivent

ainsi au milieu de leurs marchandises que l'exiguïté de la boutique leur permet d'atteindre de la main. Au fond du local s'ouvre quelquefois, par une petite porte, une cour minuscule que remplit, éclatante, une lumière venue on ne sait d'où et où s'entassent des couvertures et des poteries, des armes et des caisses resplendissantes de couleurs et de dorures.

Et vous n'avez pas fait un pas dans ce quartier général du bibelot et du brocantage que, criant comme Archimède à la sortie de son bain révélateur, un enfant se précipite sur votre personne.

— *Chouf*! *Chouf*! Regarde! répète-t-il, en vous entraînant vers une boutique.

Celui qui vous accompagnait s'efface respectueusement devant lui, comme devant un maître, et se met derrière vous. Un nouveau *cicerone* surgit qui s'empare de votre droite. Un quatrième survient qui, marchant à reculons comme un thuriféraire, vous précède et vous assourdit de ses offres. D'autres veulent vous arracher à ces gardes du corps... Ils forment le carré autour de vous; ils les repoussent à grands cris et, étourdi, tiraillé, vous n'avez qu'un moyen de vous débarrasser d'eux-mêmes. C'est de vous liver à l'un d'eux.

— Viens! s'écrie celui-ci avec élan.

Et il vous traîne vers un magasin dont le titulaire, — un Mustapha, un Berbouchi, un exploiteur quelconque de votre curiosité, — lui donnera le vingt-cinq pour cent des piastres que vous laisserez chez lui... Ne craignez rien! Il n'y perdra pas; c'est vous qui ferez les frais de ce courtage et il saura en majorer le prix de ce que vous achèterez chez lui, — prix qui sera, d'ailleurs, le triple ou le quadruple de celui auquel il vous le laissera si vous n'êtes pas novice dans les bazars barbaresques.

Ne vous débattez plus!... Vous êtes pris comme une mouche dans une toile d'araignée. Le marchand vous tient; vous lui appartenez, vous êtes sa chose. Les autres vous regardent et ricanent mais aucun ne cherche à lui ravir sa conquête.

— *R'odoua*, *r'odoua*, demain, demain. Je repasserai..., avant de partir, dites-vous en détresse.

Avant de partir! Demain! Mais c'est aujourd'hui, c'est sur l'heure qu'il faut s'exécuter!

— *Tch' abb nechrobou el kaoua?* Veux-tu prendre le café?



TUNIS : DANS LES SOUKS.

— Non. *Alla, Alla!* Merci, merci, mon ami.

Inutile! On ne vous écoute pas.

— *Ya, kouadji, zoudj fenadjel!* Holà, cafetier, deux tasses. *Fissa, fissa!* Vite, vite!

Et, de force, Mustapha vous installe au bord de sa souricière.

Le cafetier voisin, — complice appelé à l'aide, — accourt et, avec un sourire où pointe une moquerie, il dépose devant vous son plateau de cuivre chargé de ses cafetières et de ses coquetiers en filigrane.

— *Marh' aba!* Qu'elle soit la bienvenue! soupirez-vous, si vous connaissez cette formule obligatoire de la politesse arabe.

Et, comme un condamné, vous tirez une cigarette de son étui de papier rouge ou vert.

— *Ya, ouled, j'ib a' afia!* Holà! garçon, apporte du feu! commande votre homme qui a toutes les prévenances.

Sous vos yeux bientôt ahuris, passent cependant, en sarabande, les nattes du M'zab, les étoffes de Brousse, les soieries d'Orient fabriquées à Lyon, les blanches gargoulettes moulées en poissons ou en poules, les poteries jaunes que semble avoir décorées en noir un vague souvenir de l'art étrusque, les vieux yatagans, les longs fusils à la crosse mouchetée de corail, les poignards à la lame damasquinée, les lourds coupe-têtes en forme de faucilles, les *flissas* hideux comme des couteaux de boucher, les petites tables, les étagères, les coffrets, les cadres de bois dur incrusté de nacre, le bric-à-brac ramassé dans tous les coins de l'Islam.

Enervé par les boniments que vous avez subis, ébloui par le feu d'artifice des couleurs qui ont détonné devant vos yeux, vous vous levez, vous vous échappez enfin...

Hélas! Votre guide est chargé d'un tapis et d'un tambour que vous avez achetés sans savoir pourquoi ni comment.

Voici des boutiques qui, par extraordinaire, sont de plain-pied avec la rue. Elles vous semblent curieuses et vous vous arrêtez devant l'une d'elles. Imprudent! L'industriel qui y était blotti se lève, comme ces diables qui jaillissent d'une boîte, poussés par un ressort. Il effectue une sortie bruyante, il fond sur vous, il jette sur votre bras ses doigts recourbés en grappin d'abordage et, comme ses ancêtres remorquaient dans leur port les galères chrétiennes, il vous tire jusqu'au fond de son antre... Et il vous fait si bonne grâce, le scélérat; il vous sourit si doucement que vraiment vous n'avez pas le cœur de vous fâcher.

Vous voilà encore sur la sellette, derrière une table de marqueterie, cette fois, dans une arrière-boutique éclairée par un trou pratiqué dans sa voûte... Un nouveau café fume déjà devant vous. Et c'est une nouvelle débandade de tapis, de costumes en velours brodé d'or, de brûle-parfums, de lanternes, de cuirs gaufrés comme des cuirs de Cordoue, de poteries émaillées comme des vases d'Ispahan. Votre pirate est bon prince...

— *Netlakou*, au revoir, dit-il en vous serrant cordialement la main.

Et il vous rend la liberté. Encore une fois, hélas !... Votre *yaouled* a jeté le tapis sur son épaule, le tambour sous son bras gauche et il a maintenant entre les mains une caisse enjolivée d'arabesques et sous le bras droit le paquet volumineux d'une tenture dont vous serez bien embarrassé... Qu'il vous suive de très près, au moins ! Qu'on voie bien que tout cela est à vous ! Et, peut-être, vous laissera-t-on tranquillement achever votre visite.

Une foule musquée encombre les passages ; des groupes flegmatiques d'hommes debout ou couchés obstruent la circulation avec une indifférence superbe. Ils sont chez eux !

— *Enta krechin bezef !* Tu n'es qu'un grossier personnage ! crie un gros Maure essoufflé.

— *Halouf ! Kelb ! K'baïl !... Iaoudi !* Porc ! Chien ! Kabyle !... Juif ! glapit un Arabe.

— *Barca ! Barca !* Assez ! Assez ! souffle le premier qui suffoque.

Et on murmure autour d'eux. C'est vrai, le Bédouin a monté trop haut ou, si on veut, est descendu trop bas dans la gamme de ses injures.

Passons ! Ce n'est rien, c'est une simple dispute entre ces hommes d'un calme si trompeur.

Adossé à un mur, un vieil aveugle qui a un pain de trop le met bravement aux enchères et crie comme s'il avait à vendre une rareté inestimable.

Harassé de chaleur, un Arabe a déposé sur un banc son turban et sa *chachia* ; sa calotte blanche suit ces premières pièces de sa

coiffure ; un à un, ses vêtements suivent la calotte... Et il finit par se promener avec, pour tout costume, un étroit lambeau de toile sur le dos.

Perchée comme une chouette sur l'escalier d'une mosquée, au fond d'une voûte sombre, une vieille insensée adresse aux passants qui la regardent avec respect un discours dont elle entrecoupe les incohérences de hurlements prolongés et sinistres. Et, appuyé sur sa faucille emmanchée d'une longue hampe que couvrent des fanfreluches, un marabout qui passe interrompt ses psalmodies pour la contempler en hochant la tête.

— Est-elle heureuse ! semble-t-il se dire. *Maboul!* Folle ! Ah ! que son sort est digne d'envie !

Des burnous en paquet sur les épaules et des tapis pliés sur la tête, des Arabes affairés lèvent leurs bras noirs chargés de colliers, de chapelets, de bijoux, de ceintures d'or. Et, criant à pleine gorge, haletants, les yeux enflammés, ils se faufilent à travers la foule.

— *Arba! Arba!* Quatre ! Quatre ! hurlent-ils d'une voix étranglée, d'une voix dont les efforts gonflent les veines de leur cou nerveux et suant...

Leur ton baisse, plaintif comme s'il allait mourir. Ils vont céder leur marchandise à un acheteur qui, de loin, leur a fait un signe... Mais, tout à coup, galvanisés par une surenchère, ils repartent de plus belle.

— *Khramsa ! Khramsa !* Cinq ! Cinq !..

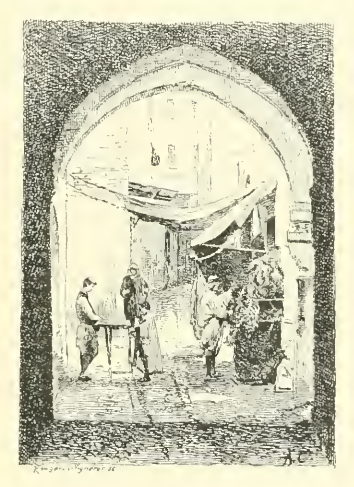
Et ils sont dix, vingt, cinquante qui vont ainsi, beuglant et se démenant, jusqu'à ce qu'ils perdent tout espoir de voir la dernière offre couverte.

Chez les mahométans comme chez les israélites, chaque corps de métier forme ici une corporation placée sous la juridiction d'un *amin*, — d'un prévôt, — et occupe un *souk* particulier...

Un Maure secoue sur notre dos un flacon de porcelaine au long col et y fait, en fine pluie, tomber des gouttelettes d'essence. Ainsi que dans une de ces églises mondaines où l'odeur de l'encens se mêle harmonieusement à l'arome des fleurs, aux

émanations délicates du cuir de Russie et des sachets d'iris, une atmosphère de parfums nous enveloppe et nous pénètre. Et, comme l'ouïe perçoit le son de tel ou de tel instrument dans l'ensemble d'un orchestre, de temps à autre ici, l'odorat distingue les effluves concentrés du jasmin, du géranium ou de l'oranger...

Et on songe aux captives langoureuses des harems ; on voit passer les odalisques au pas traînant, aux gestes lents et mous; on voit les pachas fatigués s'endormir sur les divans, la tête et les membres alourdis... Nous venons d'entrer dans le *souk-el-Attarin*, le *souk* des parfumeurs. Partout, en minces filets bleuâtres, fument les pastilles du sérail; partout se rangent et scintillent côte à côte, dans leur lit de coton, les longs petits flacons de cristal doré et taillés à facettes dans lesquels est emprisonnée l'âme des roses qu'on recueille dans les environs de Tunis.



TUNIS : UNE SORTIE DES SOUKS.

Le *souk-el-Attarin* envoie bientôt, à gauche, une branche qui s'enfonce entre des boutiques bleues et la galerie extérieure de la grande mosquée; à droite, une autre branche, — le *souk-el-Bladjia* où, innombrables, s'ouvrent les ateliers des fabricants de babouches.

Plus loin, s'en détache le *souk-el-chachia* où de grandes et lourdes mécaniques aux grosses vis de bois, à peu près pareilles à des pressoirs à vin, apprêtent les bonnets rouges et en font des cylindres plus ou moins hauts, des pots à fleurs renversés, des calottes hémisphériques, des cônes tronqués aux angles carrés ou arrondis, selon qu'ils sont destinés aux Touareg, aux Arabes, aux Égyptiens, aux Algériens, aux Tunisiens

musulmans ou juifs. Les commerçants de ce passage reçoivent ces objets de Tebourba. Ils leur arrivent à demi fabriqués et ils les peignent eux-mêmes avec des têtes de chardons, les mettent ainsi à la forme, les ornent de glands bleus et en vendent ou en expédient chaque année pour deux ou trois cent mille francs.

Un peu plus loin le *souk* des tissus bifurque avec celui des parfums. On dirait, sans sa voûte sombre, une de nos rues de village tendues de draperies pour le passage d'une procession. Toutes les boutiques s'y pavoisent d'étoffes qu'on mesure et qu'on débite au *pik-arbi* long de cinquante centimètres ou au *pik-turki* long de soixante, selon qu'elles ont été fabriquées à Tunis ou à l'étranger; toutes se tapissent de vestes aux lourdes broderies, de vêtements incrustés d'arabesques d'or, de portières en velours bleu sur lesquelles s'appliquent de fausses portes découpées dans du drap rouge, de gazes aériennes étoilées comme la nuit, de voiles diaphanes, de rideaux lamés d'argent et de soie, de mousselines fleuries, de foulards éclatants et diaprés comme des ailes de papillons brésiliens.

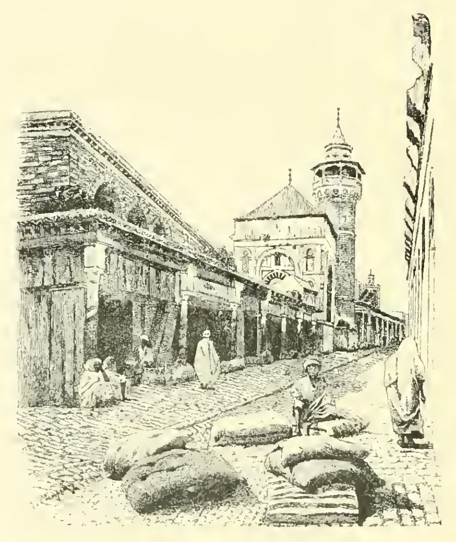
Au *souk-el-Attarin* fait à peu près suite le *souk-el-Belat*, — le *souk* des épiciers, — aux senteurs fortes et bizarres. Ici se trouvent la cire coulée dans des pots de terre jaune; les *couffes* de charbon; la chaux à blanchir les murailles; la semoule en gros grains; le *draho*, — espèce de millet, — dont on fabrique des plats barbares et des nougats extraordinaires; le café en grains ou en poudre; le cumin pour parfumer, pour colorer les ragoûts; les aulx; les oignons; les dattes pressées, écrasées, agglutinées dans de petits sacs en une sorte de fromage qu'on détaille par morceaux; le raisin sec; les noisettes; les amandes; les pistaches; la *kefta* qui ressemble à de la pâte de coing; les graines de courge torréfiées; les fèves grillées; les arachides enfin, — ces *kakawettes* chères aux *yaouleds* de tout âge. Ici se trouvent surtout les épices embrasées sur lesquelles règne ce piment rouge dont la poudre violente constitue le *felfel*... On fait de ce *felfel* une sauce qu'on appelle la *margha* et on arrose de cette *margha* le *couscous* qui en devient un plat inabordable, une pâte infernale dont vous ne pouvez prendre une cuillerée sans que

votre bouche soit en feu, sans que votre front s'emperle de sueur, sans que des milliers d'épingles s'enfoncent dans votre cuir chevelu. Si Dante avait connu ce condiment furibond, il en eût fait servir aux membres d'un de ses cercles de damnés.

Les teinturiers achètent ici le sulfate de cuivre efflorescent, les bois colorants, l'écorce des pins et celle des petits chênes qui servent à tanner les peaux, la racine de lentisque et les calices de grenadier qui les teignent en rouge, l'écorce de grenade et les petites grenades sèches qui les font vertes, jaunes ou brunes... Les coquettes y envoient chercher les boules de savon rouge ou vert ; le *t'vel*, espèce de talc, qui, venu du Maroc, se chauffe, se pulvérise, s'additionne de quelques gouttes de parfum et forme une pommade avec laquelle on se lave la tête dans les *hammams* ; le *zitt*, graine oléagineuse qui ressemble à la pistache et qui fait luire les cheveux ; le *kohl* qui, préparé avec de l'antimoine, donne aux yeux leur éclat sauvage ; le *souak*, écorce de racine de noyer, qui blanchit les dents ; la *h'lba* qui dénature les charmes ; le *rusma* épilatoire ; le *henné* vendu en feuilles concassées ou en une poudre verdâtre qui, — simplement délayée dans de l'eau et, pendant une nuit, appliquée en cataplasme, — donne aux cheveux, aux pieds et aux mains une étrange teinte d'acajou... Les malades s'y procurent ce même *henné* qui leur rend de véritables services contre les dermatoses, les gerçures, les plaies et les eschares; le nitrate d'argent qu'ils appellent un excrément du diable ; les capitules de pyrèthre qu'ils emploient comme vomitif; les têtes de pavot; la graisse et la moelle d'autruche, souveraine, disent-ils, contre les douleurs et les fractures; la poudre de momie égyptienne, médicament qu'on trouve moins ridicule qu'il n'en a l'air, si on tient compte du naphte et des baumes dont sont encore imprégnés ces cadavres millénaires ; le séné, le *thara*, le *thafega*, le *khebel*, le *zathar*, le *bouzouz-doumi*, le *m'rista*, le *nounek'ha*, l'*oukerz-sidna-moussa* et autres simples d'une pharmacopée hermétique, autres ingrédients inconnus de nos thérapeutes...

Puis, plus large, c'est le *souk-Ettrouk*, avec son plafond de bois, ses portes flanquées de petites colonnes, ses étalages de costumes anciens, ses boutiques frémissantes du bourdonnement

des rouets, du ronflement des dévidoirs. Des tailleurs turcs accroupis devant des tables basses y brodent de soie aux couleurs tendres les vastes *djoubba* dans lesquelles, paresseuses, s'endormiront les longues siestes des croyants, ces sages qui s'évadent de la vie dans le sommeil et dans le rêve; ils chamarrent les vestes qui, bardées de dorures, s'arrondiront, comme des corselets de cétoine, sur les larges épaules des Juives; ils taillent les

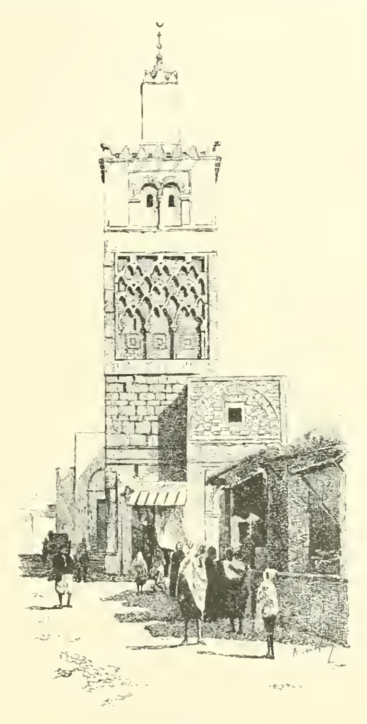


TUNIS : MOSQUÉE DE L'OLIVIER.

vêtements qui, tissés d'or et de lumière, noieront dans leurs plis soyeux les habitantes ennuyées des harems... Abomination! L'un d'eux s'applique, de tout son talent, à tracer dans le dos d'un gilet mauresque, non un croissant, ni un soleil, mais une sorte de long triangle ajouré... La tour Eiffel!...

Jonché de nattes, un corridor étroit aboutit à une cour voûtée où, derrière des grilles, gisent trois longs coffres de bois peint. Des cierges à cinq branches en éventail, — mains aux doigts étendus, — brûlent sur le couvercle de ces caisses... Elles con-

tiennent trois saints, — trois *morabeths*, — le père et ses deux fils. Devant eux, entre des colonnes bariolées, des Maures s'endorment dans une demi-obscurité sépulcrale; d'autres égrènent leur chapelet en ânonnant des prières « au bon, au puissant, au miséricordieux »; d'autres boivent ou jouent aux dames. C'est le café des trois marabouts. Au fond de ce mausolée qu'habitent des vivants et des morts, des figuiers se tordent dans une nouvelle cour d'où un escalier disloqué conduit à un grand carré plein de soleil et de mouches, d'orties et de décombres. Là était la maison des susdits bienheureux, lieu vénéré où nul n'a le droit de rebâtir quelque chose..



TUNIS : UNE MOSQUÉE.

Le *souk-Ettrouk* continue. A droite s'en séparent le *souk-Esser-madjia* et le *souk-el-Ouzar* où se vendent les sacs; à gauche, le *souk-kebalbia* et le *souk-el-Hariria*, pour les costumes de femmes et pour les soieries.

Voici maintenant le *souk-el-kefa*, pour les couvertures, le *souk-el-bey*, pour les meubles et les tissus, le *souk-Bransia* et le *souk-Bernousia* pour les *haïks* et les *burnous*, le *souk-Tkarkia* pour la laine et les foulards lamés, le *souk-sidi-ben-Ziad* et le *soûk-Eliamani* pour les pantoufles de cuir jaune ou rouge.

Plus loin, étroit et sombre mais étincelant d'argent et de dorures c'est le *souk-el-Berka*. Là, il y a cinquante ans à peine, se vendaient

publiquement les esclaves dont le commerce ne se fait plus qu'en secret; là se tiennent aujourd'hui les orfèvres. Blafards comme des plantes poussées à l'ombre, la face souvent bouffie et livide, des israélites y fabriquent les gros bijoux dont se parent les femmes, y transforment cinq *miktals*, — vingt grammes, — d'or en bracelets qui en pèsent cinquante et qu'ils garantissent pur de tout alliage, y spéculent sur les produits de l'industrie des autres, s'y livrent enfin à ces travaux aussi lucratifs que peu fatigants dont leur habileté sournoise a pris la spécialité.

A côté, dans le *souk-Sorra*, se logent les joailliers et les marchands qui centralisent le commerce des diamants et des perles. Dans une sorte de petite chapelle défendue par des grilles, des Juifs y poinçonnent des bijoux et les mettent aux enchères....

Puis, à droite, à gauche, partout ce sont le *souk-Essrairia* où se font les tamis et les tambours, les vans et les *ben-dairs*, — ces tambourins sonores dont les battements surexcitent les pieuses fureurs des *aïssoua*; — le *souk-Kebabdjia*, où s'installent les couteliers; le *souk-Chaharin*, où se vendent les armes; le *souk* des forgerons; le *souk* du cuivre que remplit le tapage assourdissant des chaudronniers; le *souk* des teinturiers où errent des hommes dont les bras nus sont bleus ou rouges, où d'autres, armés d'un pinceau, illustrent d'arabesques des étoffes tendues devant eux; le *souk* des libraires; le *souk-el-houaffia* où sont les bonnetiers; et vingt autres dont, — heureusement pour nos lecteurs, — le nom s'est échappé de notre mémoire.

Ici on mange... Propriétaires d'un bouillon Duval réduit à sa plus simple expression, des bouchers ont, sur le seuil de leur porte, construit un fourneau massif qui l'obstrue aux trois quarts ou, plus simplement, ont allumé devant leur boutique un brasero de chimiste. Un Nègre vient, pour eux, de brosser, à tour de bras, trois têtes de mouton qu'il a savonnées de toutes ses forces et, dans un grand plat de fer, elles font grimacer sur des charbons ardents, leur pauvre museau rôti. Un aide de cuisine active le foyer à l'aide d'un petit pavillon de palmes et, sans conviction, d'un geste fatigué, il chasse les mouches qui tourbillonnent. On trouve encore ici, enfilés à des fibres de dattier ou à des brins de jonc,

des morceaux de viande grillés en brochettes flexibles. Sur une planche que porte, en équilibre, leur main droite élevée à la hauteur de leur tête, des boulangers promènent des galettes huileuses; des marchands d'eau pure dispensent la boisson; des débitants de figues de Barbarie fournissent le dessert; des cafés enfin offrent à chacun l'abri hospitalier de leurs petites galeries aux arcades d'azur et, comme siège, les bancs de pierre qui s'adossent aux murs de leurs boutiques.

Ailleurs, dans la rue des Hachachins, c'est, plein de coiffures et de vêtements d'or, le *souk-Erba*, — le *souk* des revendeurs. En voile blanc, en masque noir et en pantoufles jaunes, certaines femmes viennent ici se procurer à vil prix, les costumes dont elles se pareront. Elles sont là, par douzaines, assises sur des marches d'escaliers et elles palpent de leurs mains brunes les étoffes usées que leur prônent les marchands. C'est leur *souk*... C'est aussi celui d'un ramassis de vagabonds qui s'y pressent en une foule très périlleuse, dit-on, pour la bourse des visiteurs.

Du milieu des tentes, du milieu des voûtes et des planchers qui couvrent ce marché immense, jaillit, pour s'élancer vers le ciel comme une invocation silencieuse au Dieu de Mahomet, le minaret octogone de Sidi-ben-Arous; sur le mouvement et sur le bruit qui le remplissent planent, recueillies et austères, les hautes galeries aux piliers de pierres brutes et les tourelles pointues de la Djama-Zeïtoun.

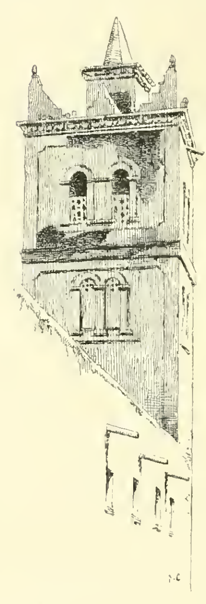
Asile de la prière, du travail intellectuel, de la science, d'une partie de la justice musulmane, ce temple est le premier de Tunis, le premier de la Tunisie après celui de Kaïrouan.

— Ici, les infidèles seront humiliés jusqu'à la fin des siècles, avait dit Allah au khalife Othoman, en lui parlant de cette dernière ville.

Et pour montrer aux Arabes la toute-puissance de notre volonté et de nos armes, nous en avons ouvert les mosquées. C'était assez. Toutes les autres demeurent closes pour nous. Un firman du bey pourrait seul nous y introduire. A quoi bon le solliciter?

A quoi bon froisser les préjugés inoffensifs de ceux qui s'y réunissent? Qu'y trouverions-nous que nous n'ayons déjà trouvé ailleurs?

Les jours de fête, — le vendredi, par exemple, — l'enceinte de la Djama-Zeitoun n'est pas assez grande pour contenir les *khalifas* et les portefaix, les soldats et les généraux qui, au milieu des colonnes enlevées aux ruines de Carthage, viennent s'y prosterner et s'y confondre dans la promiscuité de leur religion égalitaire. Aucune distinction de places! Ni bancs particuliers, ni chaises réservées ici! Tous les croyants se valent devant Dieu.



TUNIS : UN MINARET.

Lorsque les fidèles sont absents, des étudiants s'accroupissent sur les dalles et entourent des *mokkadems* qui, en feuilletant de vieux gros livres puisés dans la bibliothèque commune, leur commentent les commentaires qu'ont inspirés à un commentateur de la loi ceux d'un commentateur de Sidi-Khalil, le prince des commentateurs du Koran.

De cette mosquée dépend, en effet, une *medersa*, — sorte de séminaire ou plutôt d'université religieuse où, sous la direction du *cheik-ul-Islam*, — espèce d'archevêque, de cardinal musulman, — cent vingt maîtres annoncent la bonne nouvelle à six cents élèves *tolba*, — six cents futurs professeurs, — entretenus sur des revenus de *habbous*.

On appelle *habbous* ou *oukafs* des sortes de biens de mainmorte qui sont, en général, le résultat de successions tombées en déshérence ou de legs pieux faits par des particuliers en faveur de congrégations religieuses, de bonnes œuvres, de mosquées, quelquefois même en faveur des villes saintes de la Mecque ou de Médine.

TUNIS : MOSQUÉE DE SIDI-MAHREZ.

Administrés, dans leur ensemble, par la commission de la *djemaia*, ces biens sont inaliénables. Depuis quelque temps, cependant, ils peuvent être cédés mais seulement à *enzel*, c'est-à-dire moyennant une redevance fixe et perpétuelle payée en *m'sakat*, — en espèces, — ou en *m'rassa*, — en nature, — et, dans ce dernier cas, représentant la moitié des produits du bien. L'*enzel* est une sorte de contrat en vertu duquel s'effectue une location définitive qui ne peut être rompue par la *djemaïa* que si les clauses de la convention ne sont pas observées par le locataire. Le rachat de cette redevance, — autrement dit l'achat définitif d'un *habbous*, — ne peut être effectué que si les membres compétents de la justice indigène l'autorisent d'une manière toute spéciale et si l'acheteur paie le bien au double de sa valeur d'estimation. La *djemaïa* doit immédiatement faire le remploi de la somme ainsi versée. Quatre millions d'hectares de terres cultivables, — le tiers des terres de cette nature que possède la Tunisie, — se sont, par la suite des temps, transformés en *habbous* convoités par les Européens qui tentent de tourner la loi pour en devenir les maîtres définitifs.... Espérons que, quoique mal exploités aujourd'hui, ils ne seront pas plus ou moins brutalement confisqués, comme ils l'ont été en Algérie où, avec une désinvolture toute révolutionnaire, nous les avons souvent traités comme des biens de clergé et pour ainsi dire, convertis en biens nationaux.

C'est enfin à la Djama-Zeïtoun que se tient le tribunal de *Chara*, le tribunal religieux.

Secondée par les *cadis* qui remplissent les fonctions de nos juges de paix, la justice indigène comprend cinq tribunaux avec leurs *adouls* et leurs *oukils*, — leurs notaires et leurs avocats.

Le tribunal que nous venons de nommer a la préséance. Présidé par le *cheik-ul-Islam*, il se compose d'une chambre malékite et d'une chambre hanéfite. Avec le Koran pour code, il connaît des successions, des divorces, des affaires de famille. Il est, en même temps, compétent en matière immobilière pour les contestations qui s'élèvent entre Tunisiens et même entre Tunisiens et Euro-

péens, à la condition, dans ce dernier cas, que ses jugements soient revêtus de la sanction de notre tribunal. Il est, pour les Juifs, remplacé par un tribunal rabbinique qui juge d'après la Bible.

Au-dessous du Chara se place le tribunal civil de l'*Ouzara*. Celui-ci s'occupe de l'administration générale de la Régence et comprend trois sections : celle des affaires d'Etat, celle des affaires civiles et celle des affaires pénales.

De l'*Ouzara* relève le tribunal de l'*Orf* qui, présidé par le *cheik-el-Medina*, juge entre les patrons et les ouvriers.

Le quatrième tribunal est celui de la *Driba*, présidé par le *ferik*, le général, — qui avec les fonctionnaires et le commissaire central que nous y avons installés, — est chargé de l'ordre à Tunis. C'est un véritable tribunal de police correctionnelle.

Le cinquième enfin, est celui des *Amins*, espèce de tribunal de commerce, qui rend ses sentences dans le *souk* aux *chachias*.

Les anciens tribunaux consulaires ont, avec les capitations, été abolis en 1884. Les étrangers, considérés en Tunisie comme en terre française, ne relèvent plus judiciairement de leurs consuls mais seulement de nos juges. Nous avons, en effet, dans la Régence des juges de paix et un tribunal dont les magistrats, — payés, comme les contrôleurs, sur les fonds tunisiens, — règlent les contestations qui s'élèvent entre Européens ou, comme le *chara*, celles qui surgissent entre Européens et indigènes. Les juges de paix, dont les fonctions sont souvent dévolues aux vices-consuls que nous maintenons encore sur le littoral, siègent dans les villes secondaires. Le tribunal est un tribunal de première instance qui siège à Tunis et qui relève de la cour d'appel d'Alger. Le bey ne juge presque plus, ne condamne plus lui-même. Il ne lui reste que la prérogative de prononcer les sentences.

Vers le nord de la Djama-Zeïtoun, s'élève une autre mosquée lieu d'asile auquel le pacha lui-même ne peut, quel que soit leur crime, arracher les coupables qui s'y enferment. Abri illusoire! Si les *zaptiès* ne peuvent y entrer, les fuyards ne peuvent en sortir sans tomber dans leurs mains. Et, comme ils ne

trouvent rien à manger sous sa coupole blanche, la faim qui chasse les loups du bois les chasse bientôt eux-mêmes de leur refuge.

Malékites pour les Maures, hanéfites pour les descendants des Turcs et pour le bey, chaféïtes pour les uns, hanélabites pour les autres, Tunis possède une cinquantaine de mosquées. Dans tous ses quartiers pullulent, en outre, les *zaouias*, les *koubbas*, les santons, les tombeaux de marabouts et autres lieux de chapelets, autres lieux de prières.

Les juifs ont ici sept ou huit synagogues, les protestants deux temples, les schismatiques grecs une église. Les catholiques possèdent la cathédrale, sur l'avenue de la Marine, diverses chapelles congréganistes dans le quartier franc, enfin l'église de Sainte-Croix, — la plus ancienne, — à l'angle de la rue de l'Église et de la rue Sidi-Mourdjani. La porte de cette chapelle a, d'ailleurs, tout simplement l'air d'une porte de maison arabe qu'on aurait sanctifiée de quelques pieuses sculptures ; le corridor auquel elle donne accès aboutit à une cour mauresque où, — entre deux colonnes, au fond d'une galerie, — s'enfonce une grotte de Lourdes, toute dépaysée dans ce décor musulman. Et c'est sur un côté de ce *patio* composite que s'ouvre l'église elle-même.

Les chrétiens n'ont pas, comme on le croit, toujours été détestés en Tunisie. Mahomet reconnaît jusqu'à un certain point la valeur de leur religion et pour que l'un d'eux soit admis aux joies égrillardes de son paradis, il suffit que, à l'article de la mort, il prononce du fond du cœur, la phrase sacramentelle : « *Sallat Allah il Allah ou Mohammed raçoul Allah* ». Cette profession de foi rachète l'infidélité de toute sa vie, le lave de toutes ses erreurs. Avis à ceux qui préféreraient la société sémillante des houris toujours jeunes à celle de nos vieilles filles trépassées dans la vertu finale !... Cela ne suffirait pas à un Hébreu par exemple ! Le malheureux aurait beau bredouiller mille fois les paroles sacrées, la porte du *firdous*, — du jardin des délices, — lui demeurerait obstinément close.

Depuis 1651, — depuis le dey el-Hadj-Mohammed-Laz, — les disciples du Christ sont complètement libres ici et ils peuvent en

TUNIS : AU SOUK DES SELLIERS.

toute sécurité se livrer aux pratiques de leur culte, même aux plus extérieures. Les maîtres du pays se sont, comme à Tripoli, toujours montrés pour eux d'une admirable, d'une exemplaire tolérance.

Il est juste de dire que les caractères vont en s'adoucissant à mesure qu'on va de l'ouest à l'est sur la côte septentrionale de l'Afrique. Grâce à une religion qui prohibe le vin, l'ivrognerie, — cette mère hideuse de la folie et de la moitié des crimes dont ailleurs on se souille, — est presque totalement inconnue ici ; grâce au climat et à une sobriété qui diminuent les besoins et qui laissent aux indigènes la faculté d'être paresseux à leur aise, ils peuvent se contenter de peu ; la vie retirée et cachée des riches, l'absence de ces femmes dont le luxe excite les désirs ne font pas passer sous leurs yeux ces spectacles qui, si souvent chez nous, allument les passions, attisent l'envie, arment le bras des criminels. Et, transition entre la férocité marocaine et la mollesse des *fellahs* d'Égypte, les Tunisiens sont les plus doux, les plus accommodants, les plus pacifiques, les plus faciles parmi les disciples de Mahomet.

— Les Algériens sont des hommes, mais les Tunisiens sont des femmes, prétend un dicton africain.

Il est bien rare qu'un véritable crime puisse leur être attribué. Un méfait se commet-il à Tunis ou autour de ses murailles ? Les *zaptiès* entrent en chasse et, quand ils ne reviennent pas bredouilles, ils arrêtent par bandes des vagabonds maltais ou napolitains que, selon l'expression populaire, ils mettent *au chaud*, comme nos gardiens de la paix mettent leurs captifs *au frais*. Des fermes sont-elles rançonnées ? Des meurtres épouvantent-ils la campagne ? Lancés aux trousses des coupables, les spahis de l'*Odjeac* ou les gendarmes maures ramènent, liés par les poings à l'arçon de leur selle, des bandits siciliens ou calabrais que la misère a chassés de leur pays et qui prennent possession de la Tunisie à leur manière. « Sans domicile, sans argent et sans souliers », comme disent les rapports des agents qui ont à s'occuper quelquefois de leurs peccadilles, les *yaouleds* errent cependant volontiers

à l'heure où rôdent les chiens, à l'heure où pleurent les chats; bien volontiers, sous les yeux bienveillants de la police mixte, ils passent la nuit sur le seuil des portes, sur les tables vides des marchands, sous les draps qui protègent les étalages et cependant on n'a peut-être jamais eu une arrestation nocturne à leur reprocher... A peine, de temps à autre, le larcin d'un pantalon ou d'une chemise pêchés par une fenêtre qu'avait négligé de fermer un dormeur trop confiant, à peine quelque melon dérobé à une boutique... Il n'y a là de quoi effrayer personne. Un promeneur attardé est plus en sûreté ici que sur le boulevard de Clichy ou de la Chapelle. Sauf dans le sud, — entre Sfax et Tripoli, où errent des tribus presque aussi insoumises aujourd'hui qu'à l'époque où les beys les menaçaient seuls de leurs colères impuissantes, — l'Européen qui voyage en Tunisie a certainement moins à craindre des Arabes que n'a à redouter des Français le passant égaré sur nos routes. Le Bédouin est maraudeur, *chapardeur*, comme disent nos soldats, voleur, si on veut... Il est bien rarement assassin.

Et le protectorat n'est pour rien dans la sécurité dont on jouit ici; elle découle des mœurs du pays elles-mêmes.

— Quand on construisait le chemin de fer de la Medjerda, nous disait un ancien entrepreneur, j'allais faire les payements sur les chantiers et, seul, à cheval, je partais de Tunis toutes les semaines avec quinze ou vingt mille francs dans ma sacoche. Les Arabes le savaient; les Khroumirs dont je traversais le territoire l'ignoraient d'autant moins que presque tous nos ouvriers étaient pris parmi eux... Pendant un an j'ai accompli ce voyage; on n'a pas fait mine de m'arrêter une seule fois!

— Très longtemps avant l'arrivée de notre armée, nous raconte un autre Français, négociant établi depuis quarante ans sur la côte, j'ai eu bien souvent à faire, toujours à cheval, le trajet de Mehdia à Sousse, à Monastir ou à Kaïrouan. Je partais sans escorte, sans guide, sans vivres. Partout j'étais reçu comme un ami, comme un parent. Je ne pouvais traverser un *douar* sans y prendre part à la *diffa*, — au festin, — qu'on donnait en mon honneur.

— Il ne sera pas dit, s'écriaient *cheiks* et *caïds*, qu'un étranger

aura passé chez nous sans y recevoir le *couscous* de l'hospitalité !

Il n'était souvent pas fameux ce *couscous!* Mais un plat est toujours bon quand c'est le cœur qui l'offre. Et j'acceptais, pour ne pas mortifier ces pauvres gens.

— *Selam alek!* faisaient, en portant la main à leur cœur et à leur bouche, les cavaliers et les bergers que je rencontrais sur ma route.

— *Alekoum selam!*

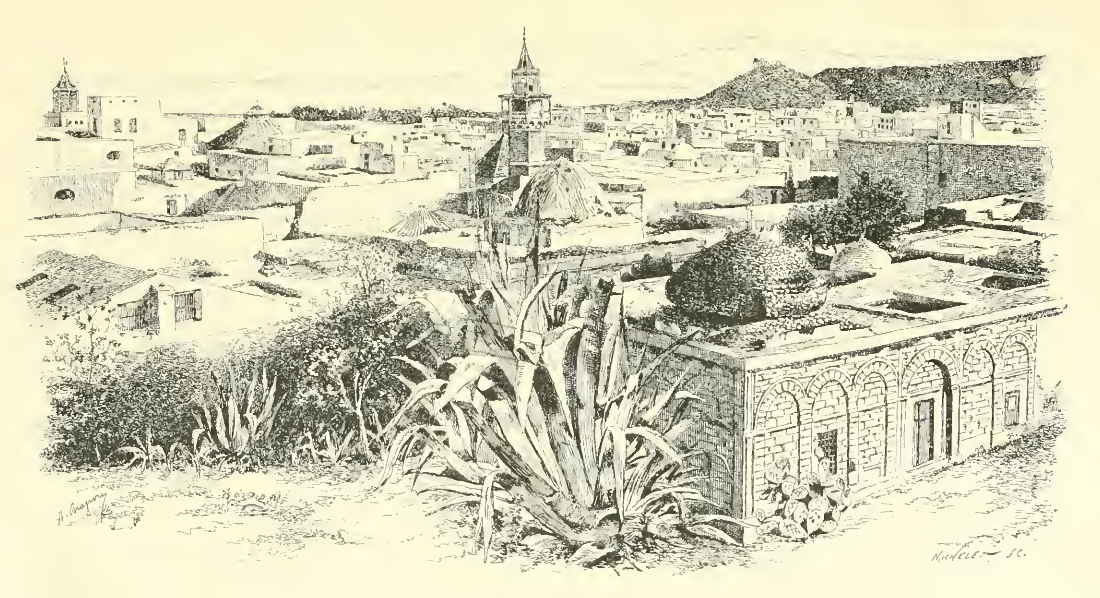
Et je passais en paix. Mon fusil n'a jamais tiré que des perdreaux et des lièvres...

Voyez-vous, ajoutait le brave homme, ne regardons pas les indigènes comme des ennemis mais bien comme des alliés, comme des amis, comme des protégés dans l'acception la plus paternelle du mot ; ne les traitons pas avec la brutalité conquérante dont font stupidement parade les colons d'Algérie qui, volontiers, feraient des Arabes ce que les Américains font des Peaux-Rouges ; acceptons cette familiarité amicale qui est dans leurs coutumes ; n'ayons jamais avec eux de ces discussions religieuses dont ils ont une horreur profonde ; comme Bonaparte eut le bon esprit de le faire en Égypte, respectons ou feignons au moins de respecter leurs mosquées et leurs petits marabouts ; ne touchons pas au voile de leurs femmes ; ne froissons ni leurs croyances ni leurs habitudes et nous trouverons en eux les meilleures gens du monde.

Au delà de la Djama-Zeïtoun, s'étend le *souk-el-Mestaff*, — le *souk* des selliers, avec ses harnachements d'une éblouissante richesse, avec ses fontes et ses *djebirahs* pailletées, avec les fourreaux de cuir rouge qui cachent les dorures somptueuses des selles, qui, quelquefois aussi en dissimulent la misère, comme ces housses menteuses que les ménages pauvres jettent sur leurs meubles fatigués.

Scellé dans le pavé, un cercueil s'y prélasse au beau milieu du passage. Là dort encore un marabout.

Le *souk-el-Mestaff* déborde du quartier commerçant que nous venons de parcourir et envahit la petite place dont les



VUE DE TUNIS.

maisons en ruine s'écroulent entre lui et les remparts. Une porte de ville s'ouvre sur ce délicieux carrefour, à travers les fortifications délabrées, une fontaine où viennent se désaltérer les Arabes qui arrivent de la campagne, où les apprentis selliers viennent remplir leurs boîtes d'eau, y murmure à l'ombre fraîche d'un mûrier centenaire. Autour de son aire où passent des chameaux, où des fabricants de gaufres annoncent leurs friandises d'une voix traînante et nasillarde, où trottinent des ânes en troupes, se rangent des masures branlantes. Couvertes de plantes sèches, ces maisons se réduisent à des boutiques contiguës où l'or des broderies splendides scintille étrangement dans les débris et dans la poussière.

Par les décombres qui roulent sous la pioche des démolisseurs, escaladons ce reste de remparts. Il nous conduit sur une terrasse.

Sous les flamboiements du soleil, sous un ciel inondé d'une lumière radieuse, tout est, autour de nous, d'une blancheur littéralement éblouissante, d'une blancheur qu'on voudrait contempler à travers des verres noircis. Prodigues envers Tunis des épithètes les plus caressantes, les plus flatteuses, les plus hyperboliques, les plus menteuses quelquefois, les poètes arabes l'ont appelée la Glorieuse, la Verdoyante, la Florissante, l'Odorante, la Bien-Gardée, enfin et surtout, la Blanche... Jamais qualification ne fut mieux justifiée que la dernière.

Toute la ville se déroule sous nos yeux. Derrière nous la kasbah festonne ses murailles; élève, très haut, les mâts que l'étendard des beys pavoise les jours de grandes fêtes; arrondit le dôme de sa petite mosquée de Yaya-bou-Zacharia, la plus vieille de Tunis ; ouvre ses cours où nos zouaves se promènent autour des canons de cuivre qui étincellent sur leurs affûts. Au nord bleuissent les croupes de Djebel-Amar. Au sud scintille la Sebkhra-es-Sedjoumi. Devant nous, boursouflés, gondolés de toutes parts, s'échelonnent des toits plats et ondulent des voûtes que percent de petits trous carrés. C'est le dessus des souks. Et des touffes de jusquiame et de belladones brûlées y font çà et là des tâches verdâtres, quand elles ne sont par blanchies à la chaux comme les murailles auxquelles elles tiennent.

Plus loin, hérissée de minarets pointus et faïencés d'émeraude, bossuée de dômes qui ressemblent à de grands oignons verts, s'étend une mer de terrasses. Souvent couvertes, comme celles des *souks*, de voûtes sur lesquelles les maisons empiètent pour se rejoindre, les rues y tracent à peine quelques crevasses d'ombre; quelquefois remplis par la verdure d'un arbre, les ouvertures des cours y bâillent comme des citernes. Plus loin encore, toujours vers l'est, dort le lac El-Bahira, puis blanchit la Goulette, puis enfin resplendit la mer bleue, moirée d'argent par des souffles qui n'arrivent pas jusqu'à nous.

Sortons de la ville. Une large rue noyée de lumière part de la porte des Selliers et se dirige vers le sud.

Des maisons blanches et basses la bordent des deux côtés; quelques misérables boutiques s'y ouvrent de loin en loin; quelques petites mosquées s'y recueillent dans un silence de tombes; des Maures et des Arabes y passent lentement dans la poussière, s'y couchent dans tous les coins où semble tomber un peu d'ombre. A peine un spahis indigène nous rappelle-t-il, de temps à autre, que nous ne sommes pas dans une ville où jamais Européen n'ait mis les pieds. En plein soleil ou dans des échoppes louches, des fripiers entassent un fouillis poudreux d'antiquailles parmi lesquelles, — sabres rouillés ou ustensiles bizarres, tableaux sur verre ou boiseries très anciennes, — un fureteur de vieilleries ferait de précieuses trouvailles, de ces découvertes qui mettent une joie futile mais si vive au cœur de ceux que la collection a frappés de sa douce manie.

Encore un café au bout de cette avenue brûlante... A l'ombre d'un vieil arbre sur des cubes de maçonnerie tapissés de nattes, — comme partout, comme toujours, — des hommes s'y accroupissent, au milieu des basilics dont la tête méticuleusement taillée s'arrondit en une grosse boule verte, à côté des poissons rouges dont le mutisme et la lenteur plaisent à leur nonchalance silencieuse. Et, comme perdus dans des méditations de chartreux, ils laissent leurs regards éteints se reposer sur le cimetière de Ben-Ayeb qui, de l'autre côté de la route, éparpille ses sépulcres

sous les cactus et sous les agaves... Frères, il faut mourir!.. Sous les galeries, d'autres se plongent dans les délices prohibées par le bey de ce *kiff*, — de ce haschich, — qu'ils reçoivent en contrebande de l'Algérie où nous en permettons la vente. Comme on le fait de l'opium dans l'Extrême-Orient, il semble que nous voulons, dans nos possessions africaines, nous faire un allié de ce poison lentement mais sûrement mortel.

Près de ce café, Bab-Menara met dans les remparts son arcade élégante. Et, exception à la règle, les murailles vierges de blan-



TUNIS : UNE RUE.

chissage montrent ici leurs pierres brunes et leurs briques rougeâtres et rompent agréablement la monotonie des blancheurs dans lesquelles on vit en Tunisie. Cette porte donne sur une rue d'un caractère ravissant d'originalité, — la rue des charrons et des forgerons agricoles. C'est, — plus haut, plus large, couvert de planches plus disloquées et plus noires, — comme un passage de *souk* dont chaque boutique est un atelier barbouillé de suie, encombré de ferrailles. Le foyer brûle par terre, au milieu du local et, à côté, sont, à plat, posés sur le sol deux énormes soufflets qu'un homme actionne au moyen de deux tiges de bois qu'il manœuvre comme les aiguilleurs de chemin de fer

manœuvrent les poignées qui font tourner les disques. On fabrique là-dedans les pièges à chacal, les colliers de fer, les faux, les faucilles, les serpettes aux formes menaçantes, on y fait surtout d'étranges machines à dépiquer le blé. Ce sont de longues et larges planches carrées, relevées d'un bout à la manière des traîneaux dont les Canadiens se servent pour glisser sur les pentes de neige. La face inférieure en est hérissée de fragments de silex gros comme des pierres à fusil. On attache un cheval à ces sortes de rapes gigantesques, un homme y monte et, debout comme sur un char antique, il les lance et les fait tourner en rond sur les aires où le blé est étendu.

L'avenue que nous suivons depuis la kasbah tourne vers l'est, devient la rue Bab-Djedid et descend entre la Medina et les petites maisons plates, les modestes minarets, les boutiques dévorées de mouches du quartier de Bab-Djezirah dont elle prend bientôt le nom.

Des Maltais commencent à se mêler aux indigènes; des *tramways* sonnent de l'olifant; des acacias ombragent les trottoirs.

Plus bas des *fondouks* s'ouvrent à côté d'établissements de photographes; des barbiers italiens suspendent leur plat de cuivre contre les bananes d'un fruitier musulman; dans leur devanture vitrée, des modistes étalent des chapeaux parisiens près du nougat blanc et rose, près des blocs de sucre colorés d'un confiseur autochtone; des libraires rangent leurs livres et leurs journaux illustrés en face des balais, des paquets de cordes, des gargoulettes, des régimes de dattes dont un épicier tunisien enguirlande son auvent et tapisse l'envers de ses portes appliquées contre le mur; la foule augmente; des chapeaux et des vestes se mêlent aux turbans et aux burnous... Nous sommes revenus à la porte de France.

XII

LES PALAIS DE TUNIS

CAFÉ. — CORTÈGE DU BEY. — DAR-EL-BEY. — POPULATION TUNISIENNE. — HISTOIRE. — GOUVERNEMENT. — RUE DES MALTAIS. — AQUEDUC. — BARDO. — ARMÉE. — SELAM. — SALLES DU BARDO. — K'SAR-SAID. — ROUTE DE LA MARSA. — LA MARSA. — PALAIS.

Dans le haut de la ville s'étend une petite place plantée d'eucalyptus dépenaillés, de lauriers-roses dépaysés et poudreux. Sur deux de ses côtés s'alignent les galeries des deux grands bâtiments grisâtres et moroses où se loge, avec ses employés et ses bureaux, Mohammed-el-Djellouli, ministre de la plume, garde des sceaux tunisiens. Des cafetiers en occupent les magasins destinés par Khereddin aux marchands qui ne sont pas venus... Ils préfèrent l'ombre des *souks*.

— *Ya, kawadji! Ouad kawa... ou macach sucar!* Eh! cafetier! Un café... et sans sucre!

Hélas! son breuvage est plus écœurant que le plus savant des sirops élaborés dans une officine d'apothicaire! Qui a fait courir le bruit que les Arabes prennent le café... *nature*?... Et vous aurez beau insister :

— *M'tamech soucr'! Bla sokkor! Am'ra!* Sans sucre! Amer!

On vous apportera toujours le brouet nauséeux qui vous poursuit depuis que vous avez mis le pied sur la terre africaine.

— Tiens, *ɔ aouled*, avale cela!

Et le premier négrillon qui passe vous débarrasse de cet émétique noirâtre.

Sur le troisième côté de cette place s'élève la kasbah, restaurée et occupée par nos troupes.

Des fantassins beylickaux montent la garde devant le monument qui se dresse au midi. Sur sa porte, des officiers cachetés du fez, flanqués d'un grand sabre courbe, vêtus de la tunique noire et du pantalon rouge à bande d'or, garnissent des bancs et chevauchent des chaises; sur sa terrasse flotte l'étendard zébré horizontalement de vert, de bleu et de rouge. C'est la *dar-el-bey*, — *ed-dar-el-k'bira*, la grande maison; c'est la résidence officielle du prince qui n'y passe cependant que le *rhamadan*. Le samedi, il vient, en outre, y donner des signatures et y recevoir les ambassadeurs étrangers.

Des soldats français errent au milieu des soldats tunisiens; roulés dans leur burnous, des Arabes se blottissent à l'ombre chétive des arbustes, se couchent dans les feuilles mortes et dans la poussière; la foule grouille devant le palais dont les factionnaires ont grand'peine à dégager les accès.

D'autres officiers arrivent, le hausse-col au menton. Puis, ce sont des capitaines pacifiques, des colonels de garde nationale, des généraux à barbe blanche, avec leur gros bonnet et leur large *nicham*. A leur ceinturon d'or pend un cimeterre à garde de poignard.

— *Ouech alek? Ouech enta?* Comment vas-tu? Comment toi-même?

Et chacun se touche la main, chacun se baise le bout des doigts...

Mais une rumeur gronde sur la place. On se lève, on s'agite, on court. Au tournant de la route qui vient de l'ouest et qui passe devant la *dar-el-k'bira*, deux spahis débouchent, drapés dans les plis de leur manteau bleu.

Les mousquetons battant les dos, les sabres au clair, les écussons d'or brillant sur l'écarlate des *chachias*, un peloton de cavalerie les suit de près... Dans le cliquetis des étriers et des

armes, dans la poussière qui tourbillonne, il arrive avec un bruit d'orage et, au galop, il descend, comme s'il n'y avait personne, à travers la cohue qui se pousse et se culbute.

Il précède un vaste landau à huit ressorts que, — au galop toujours, — traînent, au claquement des fouets, au carillon des grelots, six mules montées à la Daumont par des conducteurs en livrée mauresque bleu de ciel et soutachée d'or. Deux cochers vêtus du même costume s'inclinent sur le siège de cet équipage comme s'ils retenaient un attelage emporté... Sur ses panneaux se peignent les armes beylickales.

Puis ce sont des coupés largement écussonnés du même blason et conduits par des hommes en caban d'azur brodé d'argent... Puis, pêle-mêle, accourt une suite pittoresque : un mameluk dont les deux baudriers jaunes soutiennent, l'un une giberne repoussée, l'autre un mousquet qui, la crosse en l'air, y est accroché par sa batterie ; un secrétaire en redingote militaire ; des Arabes en burnous ; des officiers étoilés. Un nouveau piquet suit cette bruyante cavalcade ; deux autres spahis ferment la marche.

Brusquement, le landau s'arrête devant le palais. Dans la sonorité des corridors, résonnent, sourds et saccadés, les roulements des tambours qui battent aux champs... Soutenu par les princes qui ont sauté hors de leur voiture, un beau vieillard descend lentement de la sienne et le grand cordon du *Nicham* coupe sa poitrine d'une large diagonale rouge et verte.

Les officiers saluent de la main ; les cavaliers saluent du sabre et, dans les acclamations des spectateurs, passent, cent fois répétés, les cris : *El bey! El bey!*

C'est lui, en effet, c'est Ali-bey, pacha-possesseur du royaume de Tunis.

Gros, essoufflé, empêtré dans des bottes de mousquetaire, le premier cocher quitte son siège et distribue des poignées de main aux officiers qui se pressent autour de lui. Il a le grade de colonel!... Pourquoi pas? Nous mettons bien un capitaine de vaisseau à l'arrière de l'embarcation qui porte un roi; nous plaçons bien un ingénieur en chef sur la plate-forme de la locomotive qui traîne un président de république.

Affublés de leur haute selle de cuir rouge, les chevaux des Arabes mordillent les petits arbres auxquels on les a attachés; ceux de l'escorte piaffent, s'impatientent et ruent aux coups de fourreaux de sabre que leur donnent sous le ventre les cavaliers qui, lourdement, rôdent autour d'eux. Et, pendant une heure, c'est, devant la *dar-el-bey* comme devant une ruche, un va-et-vient bourdonnant de plaideurs, de fonctionnaires, de solliciteurs, de soldats et de plaignants qui, au nom de Dieu, vont implorer la justice du bey lui-même...

Le secrétaire de Son Altesse reparaît. Il jette sur le dos de sa mule un double cartable de cuir jaune et rouge disposé en besace et bourré de papiers d'État; il enfourche sa bête et, les jambes écartées sur les actes, sur les secrets du gouvernement, il attend.



A TUNIS.

L'audience est finie. Les tambours battent; les clairons sonnent; les petits fantassins à figure de bronze présentent les armes... Le bey remonte dans son équipage; il repart pour la Marsa.

Le burnous flottant, à grands cris et à toutes jambes, les Arabes qui en perdent les babouches courent aux portières comme emportés par un coup de vent; les cavaliers reprennent le galop; les chevaux des spahis se cabrent et s'élancent... Tout disparaît dans le soleil.

Un large corridor nous conduit à la cour centrale de la *dar-el-bey*. Un vitrage couvre cet espace; une galerie le ceint de ses arcades aux pierres noires et blanches, de ses colonnes encore apportées de Carthage.

— Voici nos chambres, nous dit avec orgueil, un gros capitaine en tunique de toile, notre *cicerone*.

Il tient à bien nous faire sentir que, avec ses camarades, les officiers de service, il est l'un des commensaux du bey et il nous montre d'étroites et modestes pièces que des soupiraux éclairent d'un jour parcimonieux, que meublent très succinctement une chaise et un lit de fer... Engageons-nous dans le labyrinthe du palais.

Surmontées de lucarnes et encadrées de pilastres, de petites portes s'écartent devant nous. Elles sont percées à travers des murailles dont l'épaisseur est égale à la largeur de leurs battants de cèdre, de sorte que ceux-ci disparaissent quand ils sont ouverts ou plutôt qu'ils forment comme des panneaux sur la tranche des murs.

Partout maintenant des salles plafonnées d'arabesques en nids de guêpe; partout, — comme à la mosquée de Sidi-Sahab, à Kaïrouan, comme dans toutes les riches demeures, — des mosaïques de faïence qui couvrent la partie inférieure des murailles. Des entrelacs, des fleurs, des ornements taillés au couteau dans le plâtre, en tapissent la partie supérieure et la revêtent de guipures de stuc, de dentelles aussi légères que celles de Venise, de plumetis qu'on dirait brodés par une main de femme. Partout de petites fenêtres en ogive que ferment des lames de pierre ajourées, doublées de verres de couleur; partout des bas-reliefs antiques et des colonnettes d'onyx ou de marbre; partout, hélas! d'ignobles pendules de fabrication française ou allemande.

Voici la salle à manger. Les parois sont plaquées de marbre noir et blanc; le plafond se lambrisse d'une curieuse mosaïque faite de morceaux de miroir; des fauteuils s'alignent contre une longue table à tapis vert.

Voilà le salon du baise-main. Un trône, — grand fauteuil doré, — s'y prélasse entre des rideaux cramoisis frangés de cannetilles.

Ici c'est la salle d'audience dont, toujours magnifique, la voûte a été fouillée sous Hamouda-pacha, il y a quatre ou cinq siècles.

Là, c'est la chambre du conseil. Le dôme est doublé de lames d'or.

— D'or vrai, affirme le capitaine dont la fierté nationale insiste sur cette richesse byzantine.

Dans la pièce voisine, deux coffres-forts contiennent les insignes du Nicham-Iftikhar, cet ordre que le bey n'accorde plus aux Français que sur la proposition du ministre résident et qui est devenu pour eux une sorte d'ordre colonial, au même titre que la croix d'Annam ou que celle du Cambodge.

Comme toutes les maisons de Tunis, la *dar-el-bey* est couronnée de terrasses... Gardons-nous de nous y aventurer! Tout cela vacille, caduc, sous l'apparente jeunesse de la chaux dont on ne se lasse pas de le maquiller. Ces voûtes plates peuvent s'effondrer, ces planchers peuvent s'entr'ouvrir, ces rebords de murailles peuvent s'écrouler sous nos pieds.

La *dar-el-bey* est le siège de l'administration centrale du pays. Combinaison assez compliquée d'autorité militaire et d'administration coloniale, de protectorat et de gouvernement indigène, cette administration est comme une grande machine musulmane dont les gros rouages sont chrétiens, comme un monument arabe dont la charpente a été remplacée par une armature française.

La population tunisienne se divise en fractions de villes et en villages pour les habitants sédentaires, ou en *douars* pour les nomades. Chacune de ces divisions est placée sous la direction d'un *cheik*, dont la charge correspond à peu près à celle de nos maires. Les fractions de villes se groupent, naturellement, en villes entières administrées par une municipalité qui comprend un président indigène, un vice-président français et un conseil composé de chrétiens, de musulmans et même d'israélites. Les villages et les *douars* se réunissent en tribus.

Villes et tribus ont à leur tête un *khalifa*, — lieutenant de *caïd*, — correspondant à nos sous-préfets et elles se groupent, à leur tour, en soixante-neuf *amals*, *outans* ou caïdats commandés par des *caïds* qu'on pourrait assimiler à des préfets.

Assistés par des *cadis*, les *caïds* font exécuter par les *khalifas* qui les transmettent aux *cheiks* les ordres qu'ils reçoivent directement du premier ministre. Ils exercent la basse justice. Ils centralisent la collection des impôts. Ils ont, à côté d'eux, — chargés de surveiller leurs actes, — des contrôleurs civils

français qui représentent notre résident général, correspondent avec lui et remplissent, en outre, pour nos nationaux, les fonctions de notaires et souvent celles de vice-consuls de France.

Au-dessus des *caïds* et des ministres, au sommet de la hiérarchie, plane enfin le successeur des rois de Thunès, Son Altesse Ali-bey, flanqué de son frère Sidi-Tayeb, bey du camp, c'est-à-dire héritier présomptif... L'hérédité, en effet, ne transmet pas la couronne au fils aîné du prince qui disparaît, mais à l'aîné de sa famille, quel que soit son degré de parenté avec lui.

TUNIS : UN SPAHI DU MAGHZEN.

Autour d'Ali-bey se presse la pléiade de ses parents, des vingt-trois princes qui, comme lui, ont droit au titre de bey; qui habitent les palais de la Marsa, de la Mohammedieh, de la Manouba, de Sidi-bou-Saïd, du Bardo; qui, enfin, émargent au budget et jouissent d'une liste civile.

Quelle fut la population primitive de l'antique Lybie, cette population dont les monuments mégalithiques se retrouvent encore dans ses steppes? On l'ignore. A peine peut-on affirmer qu'elle s'est continuée par les Numides et que ceux-ci ont donné naissance aux Berbères actuels. Les premiers conquérants connus de cette région si souvent conquise furent les Gétules, les hommes de cette tribu d'Afarik dont le nom s'est étendu à tout le continent africain. Plus tard, une colonie phénicienne y fonda un *emporium* qui devint Carthage, — Kairt Ago, la ville de la mer, — et qui ne tarda pas à dominer le pays. Les Romains remplacèrent les Carthaginois. Appelés d'Espagne par les indigènes, les Vandales conduits par Genséric remplacèrent les Romains. Commandés par Bélisaire, les

Grecs remplacèrent les Vandales. Les Arabes remplacèrent enfin les Grecs.

La dynastie des Arlébites, celle des Fatimites, celle des Zirides et celle des Almohaves détinrent successivement le pouvoir, de l'an 800 à l'an 1229.

Les Hafsides régnaient, à leur tour, depuis trois siècles et



TUNIS : UN MUSICIEN.

demi lorsque Baba-Arroudj et Kheïr-Eddin, — les hardis fondateurs du beylick d'Alger, — s'emparèrent de la Tunisie. Ils ne s'y maintinrent pas longtemps. Fatigué de leurs pirateries, Charles-Quint les en chassa bientôt, mais ne conserva pas le pays qui tomba au pouvoir des Osmanlis. Maures et indigènes détestaient cependant *Baba-Tourki*, — compère le Turc, — et, tout en ayant toujours l'air de régir Tunis au nom de la Sublime-Porte, les beys s'affranchirent peu à peu de sa tutelle.

Ali-bey est le représentant actuel de la famille des Hassénides, arbre dynastique dont, — admirable matière à mettre en tragédie, — les racines ont été arrosées de larmes et de sang...

C'était en 1695. Du fruit de ses courses et de ses pillages, la *Cité de la félicité* vivait heureuse sous le gouvernement patriarcal de son vieux bey Ibrahim-ech-Chérif, quand un chébec arriva à la Goulette avec cent chrétiens, pêcheurs de corail, qu'il amenait en esclavage.

Parmi eux était un jeune Corse. Ibrahim le trouva beau et voulut qu'il figurât dans sa part de prise, — la part du lion. Avec le baptême musulman, on imposa à ce marin le nom d'Ali-et-Turki. Il disparut pour quelque temps dans les mystères du sérail, mais, un beau matin, on l'en vit, sans étonnement, ressortir sous le cafetan des *Aghas*. Il prit alors pour femme une indigène qui lui donna deux enfants : Hassen et Mohammed.

En 1705, le sire Ibrahim partit en guerre contre les Algériens, mais il fut pris et Ali-et-Turki en profita pour faire élever son propre fils aîné à la triple dignité de bey, de dey et de pacha... Il poussa la précaution jusqu'à faire poignarder son ancien maître, le jour où celui-ci reconquit la liberté.

Le fils d'un chrétien devint ainsi le prince incontesté des croyants de la Tunisie. Il ne manquait qu'une chose à son bonheur : un héritier. Négresses ni Arabes, Turques ni Mauresques n'avaient pu lui en donner un et, résigné à cette infortune, il avait désigné comme devant lui succéder le jeune Ali, fils de son frère Mohammed, lorsqu'un nouveau chébec vint mettre le désordre dans ces arrangements de famille. Entre autres captives, cette barque portait, en effet, une Génoise de treize ans, déjà belle comme le jour. Et à sa vue, Hassen-ben-Ali sentit le sang paternel, le sang chrétien, battre dans ses artères.

— Reynaud, je l'aime, dit-il à l'esclave toulonnais dont il avait fait son ami intime.

— Oui ? Eh bien, épouse-la ! Une de plus, une de moins...

— Tu as raison...

Et, au bout de deux ans, il avait deux enfants, Mohammed et Ali. Il oublia alors ce qu'il avait déjà fait pour son neveu et il

désigna le premier de ses fils comme devant le remplacer un jour. Le trône avait ainsi deux titulaires en perspective : Ali-ben-Mohammed et Mohammed-ben-Hassen.

Furieux de cette compétition imprévue, le premier trouva que le plus simple et le plus sûr était de régner tout de suite. Il se révolta, s'allia à des Arabes indépendants, s'unit au dey d'Alger et, finalement, eut recours au procédé le plus expéditif... Le poignard avait donné le pouvoir à Hassen, le poignard le lui ôta... Ali-ben-Mohammed devait voir plus tard ce qu'il ferait de son jeune cousin.

Celui-ci ne lui donna pas le temps de voir. Dès qu'il eut vingt ans, il le fit tout simplement étrangler lui-même. Ote-toi de là que je m'y mette !... Il était là depuis trois ans quand son cadet Ali-ben-Hassen voulut goûter à son tour aux délices du divan beylickal.

Et Mohammed-ben-Hassen disparut comme avaient disparu Ali-ben-Mohammed et Hassen-ben-Ali. Il laissait un enfant, Mahmoud-ben-Mohammed, mais ce petit prince était trop innocent encore pour porter ombrage à personne.

Ali-ben-Hassen régna donc et eut deux fils : Hamoud et Othman. Il mourut bientôt et laissa le trône à l'aîné des deux.

Devenu grand, Mahmoud-ben-Mohammed eût été bien aise de s'asseoir à la place qu'avait occupée son père, mais il attendit. Hamoud mourut cependant, on ne sait comme, et son frère Othman ceignit le cimeterre. Mahmoud s'emporta, cette fois. Attendre encore ? Non ! On abusait de sa patience, à la fin... Il en appela au lacet de soie enjolivé de glands d'or et de coulants de corail et Othman alla régner au séjour des célestes houris.

Ceci arrivait en 1814. C'était la fin du drame. A Mahmoud-pacha succéda son fils Hussein-bey ; à Hussein-bey succéda Mustapha-bey, son frère ; à Mustapha-bey succéda Ahmed-pacha, son fils ; à Ahmed-pacha succéda Mohammed-bey, son cousin ; à Mohammed-bey succéda son frère Mohammed-es-Sadok ; à Mohammed-es-Sadok succéda enfin, en 1884, le second frère de Mohammed-bey, Ali, actuellement au pouvoir.

Six ministres assistent le bey : le ministre de l'intérieur, le ministre de la plume, le ministre de la guerre, le ministre des finances, le ministre des travaux publics, enfin le ministre des affaires étrangères. Les deux premiers sont tunisiens. Les quatre autres sont français.

Le ministre de la guerre est, en effet, le général qui commande notre corps d'occupation ; le ministre des finances est notre directeur de l'administration financière ; le ministre des travaux publics est notre directeur des affaires de ce nom, enfin le ministre des affaires étrangères est notre résident général.

Les puissances qui ont à s'adresser au bey doivent passer par



TUNIS : SOUS LES PORTES.

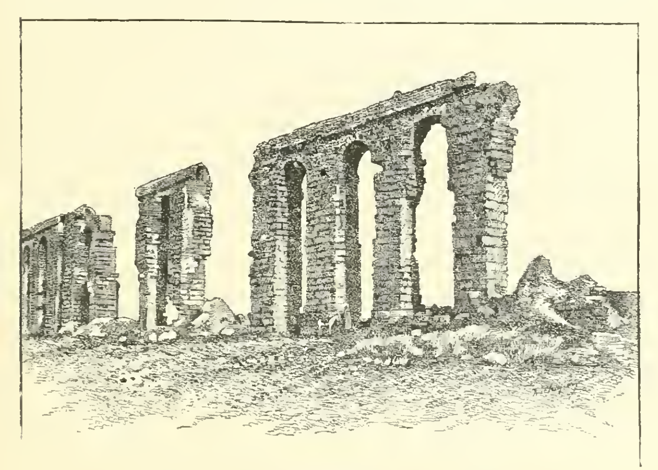
le canal de ce dernier. Véritable vice-roi, il dicte au prince nominal les décrets que celui-ci semble promulguer de lui-même et son autorité se dissimule sous les apparences de simples indications, de simples conseils qu'il sait donner selon les circonstances.

La plupart des ministères ont leur siège à la *dar-el-bey*. Là sont aussi installés le conseil sanitaire de la Régence, les archives, les bureaux de l'agriculture, l'administration centrale de l'armée tunisienne.

Là siège enfin le service des finances dirigé par des Français que secondent des indigènes chargés du secrétariat, de la rédaction, de la comptabilité et du timbre. Le *bit-el-mel*, — le domaine public, — n'existe plus que pour la forme ; la commission financière qui, constituée par des étrangers, nous créa de si

sérieux obstacles au début de l'occupation a été abolie et ce service centralise presque à lui seul toute l'administration des deniers de l'État. Il régit la dette convertie, les douanes organisées comme en France, le domaine, les contributions, les impôts, enfin les monopoles du tabac, du sel, du charbon, des matériaux de construction et des pêcheries.

C'est encore à la *dar-el-bey* qu'un tribunal mixte applique la loi du 1er juillet 1885 et règle les propriétés foncières. Il en établit



TUNIS : RUINES DE L'AQUEDUC DE CARTHAGE.

la délimitation, il les immatricule, il en remplace enfin les titres actuels par des titres réguliers. Et tout cela est extraordinairement difficile chez un peuple où les droits de propriété ne sont établis que sur la notoriété pure et simple ; où les seules pièces qui les constatent quelquefois sont des *adelas*, actes tracés sur de longues bandes de papier qui s'enroulent comme les papyrus antiques et qui, souvent aussi difficiles à déchiffrer que ceux d'Herculanum, ont été rédigés par le roseau fantaisiste de braves hommes de loi fort peu méticuleux.

Prise sur la place de France, une voiture nous emporte par la

rue des Maltais, rue à maisons européennes mais où errent chats et poules, où se pressent Arabes et Maures...

Cette voie qui s'en détache sur la droite, c'est la rue Bab-el-Khadra. La grande mosquée de Sidi-Mahrez y élève sa blanche coupole tigrée, sablée d'hirondelles qui s'y posent comme des mouches sur un fromage. Au bout s'arrondit l'arceau de Bab-el-Khadra, — la porte de la Verdure, — la porte par laquelle passe la *verduresse* de presque tous les légumes qui entrent à Tunis. Au dehors, s'étend un cimetière.

Le dos tourné, accroupies dans leurs costumes éclatants, des femmes prient dans ce champ des morts ; elles s'affaissent sur des *tumuli* que marquent des turbans de marbre, au milieu des buissons desséchés et des broussailles poudreuses. Dans un coin, une misérable *koubba* couvre les restes des derniers Abencerages, de ces princes romantiques qui, pleurant Grenade, vinrent se réfugier à Tunis.

La rue des Maltais devient, plus loin, la rue Bab-Souika. Les maisons chrétiennes, les demeures hybrides des Juifs font place à de petites cases blanches, à des boutiques de hardes et d'outils rouillés, à des échoppes bourrées de loques, à de sombres taudis où forgent des armuriers farouches, à des cours où des maréchaux ferrent des chevaux blancs qui ont la queue et les pattes roses, à des magasins où des bourreliers gonflent de paille les selles énormes qui surchargeront les bêtes de somme.

Étranges et moqueurs à travers ces maçonneries informes, à travers ce bric-à-brac barbare, les *tramways* sifflent, courent et, de leurs petites roues de fer, frôlent les jambes bronzées que laissent à la traîne les Arabes couchés au bord des trottoirs.

Des mendiants en manteaux de Diogène psalmodient sous l'arcade pittoresque de Bab-Saadoun ; étendus sur les nattes de leurs bancs de pierre, des soldats, la *chachia* sur les sourcils, soulèvent une tête nonchalante et nous suivent d'un œil ennuyé...

Les blanches murailles de Tunis sont derrière nous. Des masures à arcades ; des cafés maures qui abritent sous un *bellombra* leurs cloisons de planches branlantes et leurs vérandas de roseaux où pendent des liserons flétris ; une guin-

guette européenne tenue, comme partout, par un vieux chasseur d'Afrique qui, — incapable de rien faire d'utile quand a sonné pour lui la dernière retraite, — n'a pu quitter le pays du *mazagran* et de l'absinthe ; une espèce de caravansérail ; un fort aux grosses tours démantelées ; la *kachlat-et-tobjia*, — la caserne des artilleurs... Et nous sommes dans la campagne qui, entrecoupée de cactus, verte de jardinage, jaune de moissons, s'étend, au sud, jusqu'à la *sebkhra*, au nord jusqu'aux collines d'oliviers grisâtres derrière lesquelles coule la Medjerda.

Toute droite, la route court entre des chardons à tête bleue, des broussailles de genêts et de lentisques, des arbousiers enfarinés, des agaves menaçants, des oliviers sauvages...

Quelque chose se remue, de temps à autre, au bruit de nos chevaux ; on dirait un tas de poussière se bossuant et se soulevant au soleil. C'est un Arabe. Il méprise les coins d'ombre que les buissons offrent à sa tête et, tranquille, il sommeille sous le ciel embrasé.

Les ruines d'un aqueduc profilent devant nous les piliers élancés de leurs hautes arches rougeâtres. Celui que nous avons restauré et qui, de nouveau, conduit aux citernes de Carthage les eaux du Djouggar et celles du Zaghouan a été creusé par Hadrien mais, — sauf près du Zaghouan où il suit des arceaux, — il chemine sous terre. Bâti ou, peut-être seulement restauré par Charles-Quint, celui-ci, presque partout ruiné aujourd'hui, amenait jadis les mêmes eaux à Tunis.

La route passe sous ses arcades... Tout est plat, sec, brûlé autour de nous, mais, au loin, verdoient des vignes et des cactus et des *koubbas* mamelonnent le pays de leurs gros dômes de plâtre.

Des paysans passent à cheval, armés comme s'ils allaient à la conquête de quelque pays mécréant ; la *djebirah* battant leur flanc, des cavaliers galopent ; des officiers du bey caracolent sur leurs harnachements de velours cramoisi. Attelé de trois chevaux de front, un antique carrosse nous dépasse dans un nuage de poussière. Un grand diable noir qui roule des yeux blancs est assis sur le siège, à côté du cocher ; deux janissaires d'escorte

trottent, les cuisses collées aux portières... Et on entrevoit, au passage, des bijoux, des coiffures d'or, de grands yeux noirs qui s'éteignent soudain sous de lourdes paupières bleuâtres, sous des voiles tirés brusquement, sous des stores subitement abaissés. Ce sont les femmes d'un harem en promenade, les épouses de quelque villégiateur dont elles vont égayer la maison de campagne.



TUNIS : UN SOLDAT DU BEY.

Dans la plaine, entre des fossés, entre des murs sans créneaux, mais dont la crête se hérisse de canons, apparaît enfin, — avec sa cour octogone ; avec les fenêtres grillées de ses palais, de ses casernes, de son hôtel des monnaies et de ses prisons ; avec ses bâtisses couronnées de toits plats ou de tuiles rouges, — un vaste château fort dont la moitié tombe en ruine. Devant sa porte s'étend une petite place où, entre des palmiers, de jolis canons étincellent sur leurs affûts à roues... C'est le Bardo où selon l'usage, le bey ne réside plus depuis qu'y est mort son prédécesseur, Mohammed-es-Sadok.

Paresseux, des soldats se lèvent pour nous en interdire l'entrée. Voici l'*amar* ! Et la porte s'ouvre. Oh ! pas n'est besoin d'appartenir au corps diplomatique pour avoir ce laisser-passer ! Une modeste pièce blanche donnée au capitaine qui fait visiter la *dar-el-bey*, et cela suffit.

Une cour ensoleillée brûle entre des murailles incandescentes. Sur le seuil des portes, dans les corridors, partout, gisent des soldats beylickaux. Quelques-uns grognent et saluent le nouvel officier dont l'espoir d'un *bacchich* a bien vite fait notre guide.

L'armée illusoire que, comme fiche de consolation, nous avons laissée au bey et qui forme sa garde, comprend les *ambas*, les *hanéfias* et les *zouaouas*. Les *ambas* ou *ouanebs* correspondent à

nos gendarmes ; les *hanéfias*, auxquels se joignent les irréguliers du Maghzen, constituent la cavalerie ; coiffés de la *chachia* que timbre une grosse étoile de cuivre, vêtus du pantalon de notre ligne et de la veste mauresque, les *zouaouas* forment l'infanterie. Il y a cent ans, déjà, on donnait à ces derniers le nom de zouaves. De là, plutôt que de la tribu kabyle des Zouaouas vient,



ESCALIER DES LIONS AU BARDO.

sans doute, le nom de nos plus anciennes troupes algériennes.

L'état-major de cette armée comprend des *chaouchs*, — sergents ; des *balouk-amins*, — sergents-fourriers ; des *bach-chaouchs*, — sergents-majors ; des *klassi-s'rirs*, — sous-lieutenants ; des *klassi-k'birs*, — lieutenants ; des *m'bachis*, — capitaines ; des *boum-bachis*, — commandants ; des *kaïmacans*, — lieutenants-colonels ; des *émirs-alaï*, — colonels ; enfin, et surtout, des *liouas* et des *fariks*, — généraux de brigade et de division, dignitaires *in partibus* qui, comme les colonels aux États-Unis, foisonnent

dans cette armée d'opéra-comique. Tous ne sont pas soldats, il est vrai.

Jadis, lorsque le bey était content de quelqu'un, civil ou militaire, il le faisait, en un quart d'heure, caporal, capitaine, général. Les fonctionnaires étaient, en outre, assimilés aux officiers et il fallait n'être qu'un employé bien subalterne pour être simple colonel !... Tous avaient les mêmes droits, les mêmes décorations, les mêmes honneurs, le même costume, tous enfin se partageaient le gâteau dont le peuple broyait la farine.

Un serviteur du gouvernement ne peut plus aujourd'hui être élevé au généralat qu'avec la permission de la France.

Notre armée d'occupation comprend elle-même des gendarmes départementaux secondés par des *ambas* qui leur servent d'interprètes ; le 4e régiment de zouaves dont le dépôt est à Tunis ; le 4e régiment de chasseurs d'Afrique dont le dépôt est à la Manouba ; le 4e régiment de tirailleurs dont le dépôt est à Sousse ; le 4e régiment de spahis dont le dépôt est à Sfax ; enfin le 4e bataillon d'infanterie légère d'Afrique dont le dépôt est à Gafsa.

Encadrés dans des sous-officiers et des officiers français ou algériens, les tirailleurs et les spahis, — créés spécialement pour le service de la Tunisie, — se composent surtout de soldats indigènes recrutés par les soins de nos officiers de renseignements. On appelle ainsi des officiers dont les fonctions correspondent à peu près à celles de nos chefs de bureaux arabes d'Algérie. Chargés du recensement approximatif de la population ; du soin de tenir les autorités militaires au courant de tout ce qui intéresse l'ordre public ; de l'exploration et de l'étude du pays, ils effectuent, en outre, et soi-disant pour le gouvernement tunisien, les opérations du tirage au sort. Ils ne font en cela qu'appliquer la loi de conscription que, avant 1881, Mohammed-bey édicta à l'instigation du général Campenon, envoyé en mission auprès de lui. Tirailleurs et spahis comprennent, de plus, une partie des soldats et des officiers que possédait le bey et que nous avons transformés lors de l'installation du protectorat... Et, des *klassi-s'rirs* aux *m'bachis*, les derniers ne se plaignent certes pas du

nouvel état de choses. Une mesure d'huile et quinze ou vingt piastres de soixante centimes qu'on était censé leur donner, constituaient autrefois leur solde mensuelle. Ils sont maintenant payés comme nos officiers et, habitués à vivre de peu, ils se trouvent si riches que des sous-lieutenants achètent des jardins sur leurs économies!... Des jardins où ils iront, sous les palmiers, vivre d'une retraite sûre ! Quel rêve d'or!

Une longue avenue fait suite à la cour dans laquelle nous venons d'entrer. Des constructions plus ou moins sérieuses la bordent d'un côté ; de l'autre ce sont des maisons basses, des boutiques pareilles à celles des *souks*, mais vides et abandonnées à la poussière et aux ordures, des écuries voûtées où cohabitent ânes, chèvres et poules. Au bout s'élève une grande maison dont, treillagées de vert, les fenêtres sont closes comme celles d'un monastère. Dans son large corridor aux parois miroitantes de faïences verdâtres se promènent des soldats et, sur un large banc, s'accroupissent, avachis comme des outres à demi-pleines, deux énormes nègres bouffis, — deux gardiens de sérail. Là demeure Tayeb-bey.

L'avenue des Boutiques fait un coude sur la gauche, passe sous une sorte de tunnel, traverse une autre cour dont les hautes murailles sont percées d'ouvertures qui donnent sur des ruines ou sur le bleu du ciel, s'insinue sous une voûte et aboutit enfin à la cour des Lions.

Au fond de ce nouveau préau, s'alignent, sur une rangée d'arceaux trapus, les colonnes d'une galerie. Un escalier y conduit, bordé de parapets taillés en gradins sur lesquels, — quatre de chaque côté, — s'étirent et bâillent des lions de marbre apportés de Venise.

Et toujours des militaires *lazzaroni* qui se roulent sur les marches, comme si la position sociale la plus enviable pour un homme était la position horizontale.

— Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis et mort que couché, dit la paresse philosophique des Arabes.

J'ignore si ces figurants de mise en scène guerrière partagent

jusqu'au bout cette opinion outrée de la sagesse musulmane, mais, à coup sûr, ils en prisent fort le deuxième terme et ils le mettent en perpétuelle pratique.

Il est trois heures, l'heure du *selam*, — du salut. Le bey n'est pas au Bardo, mais Sa Hautesse hante quand même le désert de cette demeure délaissée. Et, flanqué de trois vieux musiciens, escorté de quelques officiers et de quelques Arabes, un homme très digne monte lentement l'escalier des Lions.

Sur sa *chachia* resplendit un large écusson armorié; des galons d'or courent sur toutes les coutures de son costume écarlate. Il a un visage presque européen, une bonne mine paterne, et cependant on évite de le frôler quand il vient à Tunis; chacun s'écarte de lui s'il entre dans un café ou dans une mosquée... C'est le bourreau. Depuis vingt ans, il exécute les hautes œuvres de la justice beylickale et des centaines de têtes ont roulé sous le cimeterre étincelant suspendu à sa ceinture.

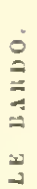
La salle de justice a largement ouvert ses deux battants sculptés. C'est une longue pièce qu'entourent des colonnes et des bancs de marbre garnis de coussins rouges. Au fond, derrière une balustrade, s'élève, très haut, le trône d'or où venait s'asseoir Mohammed-es-Sadok que, — debout et accoudés aux appuis de son siège, — flanquaient ses deux frères, Ali et Tayeb.

Les ministres se rangeaient autour de la salle. Les bras croisés, le bourreau s'adossait à une colonne de marbre. Le coupable était introduit. Un *cadi* lisait l'acte d'accusation pur et simple et le bey écoutait sans parler. Il jugeait en son for intérieur.

Au dernier mot de la lecture, il regardait la porte ou il clignait de l'œil, en coupant l'air d'un geste horizontal de sa main droite.

Dans le premier cas, l'accusé était élargi; dans le second, le bourreau le garrottait et, séance tenante, le conduisait hors du Bardo. Les parents du malheureux l'attendaient. Ils graissaient plus ou moins largement la patte sanglante de l'exécuteur et ils accompagnaient le condamné qui faisait quelques pas sur la place, puis s'agenouillait pour tendre la nuque au glaive de la loi.

La famille avait-elle été généreuse? Sa tête volait d'un seul coup.



LE BARDO.

S'était-elle montrée avare? Pratiquée avec une maladresse voulue, la décollation devenait un hideux, un épouvantable supplice. On le savait, on empruntait, on s'arrangeait pour épargner aux siens les tortures de cette boucherie et les piastres qu'il gagnait de la sorte étaient les petits bénéfices du brave homme qui, tranquillement, s'appuie aujourd'hui à ce chambranle.

Machinalement, de la voix monotone d'un chantre qui débite une antienne mille fois rabâchée, il invoque Dieu et Mahomet pour que, là haut, ils placent à côté des khalifes d'autrefois, au milieu des pieux et des vaillants, le feu bey Mohammed-es-Sadok.... *Allah ier ham' hou !* Qu'Allah lui fasse miséricorde !

Puis il salue et il remercie l'Altesse régnante, Ali, « *bacha-bey*, maître de l'empire d'Afrique, possesseur du royaume de Tunis, *mouchir*, illustre et magnifique seigneur, prince des nations, issu de sang royal, brillant des marques les plus éclatantes et des vertus les plus sublimes... C'est lui qui donne la vie au peuple. Et le peuple est content ! C'est lui qui donne l'argent et le pain aux soldats.... Et les soldats sont contents ! »

Et rien de bizarre, rien de lugubre comme ces louanges prononcées par cet homme de sang devant ce trône vide, devant cette salle déserte que, — vision fantastique, — peuplent l'ombre des ministres muets, le fantôme impitoyable de ces souverains dont un geste tranchait des existences, le spectre tremblant et livide de ceux qu'on menait à la mort.

Le bourreau a fini et sur les petites timbales, sur le grand tambour drapé de rouge, sur la flûte criarde, les trois vieux qui l'ont suivi exécutent une musique de nécromanciens, une musique pareille à celle que les prêtres de jadis devaient exécuter devant le sanctuaire clos de leurs divinités barbares. La salle de justice se referme. Chacun s'en va.

Une quatrième cour range ses arcades blanches et noires derrière la galerie du *selam*. Elle conduit à la salle du divan, semblable à une petite église avec sa voûte de pierres, ses transepts garnis de larges sophas, son abside où, sous un baldaquin frangé d'or, s'élève un trône de velours vert.

A côté c'est le harem que n'habiteront plus les odalisques. Enseveli dans une atmosphère navrante de solitude et d'ennui, il a reçu les collections du musée Alaouï; il ne loge plus que des pierres mortes, que des mosaïques tristes comme des fleurs dans le tombeau d'un herbier, que des corniches dont les larmiers pleurent le grand air et le soleil, que des statues momifiées.

Haute comme une cathédrale, une large salle des pas perdus s'entoure ici d'une galerie de marbre et se plafonne d'arabesques d'une richesse inouïe; une vaste pièce revêtue de faïence et construite sur le plan des chambres tunisiennes, s'y couvre de trois dômes tapissés d'un stuc merveilleusement travaillé; dans ce salon luxueux, sous un plancher pareil à un immense parapluie d'or, les pachas fumaient sur les divans de soie; sous ces deux coupoles rondes, sous cette longue voûte plate et ovale que lambrisse un immense soleil, étincelle la nef grandiose où se donnaient les fêtes, où s'exécutaient les danses que le bey et sa favorite regardaient du haut d'une tribune, que contemplaient, d'une autre, les femmes du sérail.

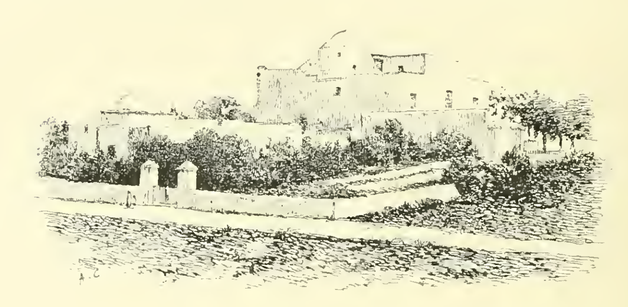
Autour d'une cinquième cour dont les fines arcades s'ornent puérilement de cages dorées et de fleurs de papier dans des suspensions de fil de fer, s'embrouillent des appartements et des corridors aussi compliqués que ceux de la *dar-el-bey*.

La salle d'audience se pare d'un trône de velours bleu que surmonte un gros écusson beylickal; celle des ministres s'enorgueillit de ses potiches, de ses divans à dossier droit, de ses bonshommes naïvement enluminés, de son trône de velours jaune; celle des fêtes est fière de ses portraits en pieds de bey laurés et chamarrés d'or, de ses grands turcs coiffés du fez à aigrette, de ses Louis-Philippe, de ses Napoléon, de ses lithographies qui représentent toutes les batailles de notre premier empire, de ses baromètres à cadran, de son trône de velours rouge adossé à une tenture armoriée, enfin de ses douze pendules posées sur douze consoles... Mais où les possesseurs de ce royaume ont-ils pu concevoir un amour aussi immodéré de l'horlogerie parisienne ? Leurs troupes inoffensives auraient-elles, avec les hordes teutonnes, fait la campagne de France?

Dans le cabinet voisin, des armoires de fer, dont seul le maître a les clefs, gardent les habits, les insignes et les armes de son prédécesseur... Et, de temps à autre, il vient, devant ces reliques, rêver sur la vanité des grandeurs humaines.

Derrière le moucharaby de la pièce consacrée aux conférences, se prélasse, en face du modeste fauteuil où s'asseyait un ministre, le trône azuré d'où le grand justicier pouvait, tout en causant des affaires du pays, voir étrangler les Juifs et voir pendre les Turcs, gens de peu auxquels on refusait les honneurs du sabre.

La salle du baise-main se décore d'un trône de velours cra-



TUNIS : UNE VILLA.

moisi... Il y a, dans ce Bardo, presque autant de trônes que de pendules. Mieux vaut être assis que debout, nous le savons.

Et mieux valait encore être couché qu'assis dans ces pièces intimes où les sièges d'apparat font place à des divans moelleux et profonds, où les accoudoirs des fenêtres closes sont percés de soupiraux grillés qui, pour les distraire, permettaient aux habitantes du logis d'entrevoir obliquement un peu de ce qui se passait au dehors.

Non loin du Bardo, dans un jardin à demi abandonné, roucoulent des tourterelles. Coiffé d'un fronton en accent circonflexe, là s'élève K'sar-Saïd, l'une des maisons de plaisance, l'une des résidences favorites des beys.

— On ne passe pas!....

Mais la sentinelle qui veut ainsi nous arrêter se ravise tout à coup et regarde une horloge... Cinq heures ! Son temps de faction est fini, alors ? Et on n'est pas venu la relever !... Et, haussant l'épaule sur laquelle, la crosse en l'air, il jette son fusil qu'il prend par le canon, le brave militaire s'en va à la caserne... Cela ne le regarde plus. Gardera qui voudra la porte de K'sar-Saïd.

Toujours des revêtements de faïence, des colonnes de marbre, des colonnettes d'onyx, des glaces, des tentures, des pendules sur des gaines dorées.



MAURE.

Voici la pièce principale, la chambre du seigneur de l'endroit. Des miroirs, des mosaïques, des arabesques d'or en décorent les murs et la voûte; des psychés y multiplient les grâces de celles qui l'habitent quelquefois. Des rideaux y ferment les retraits où ces dames viennent procéder à leur toilette ou chercher le repos; des divans, des fauteuils à deux places y enfoncent leurs pieds dans l'épaisseur des tapis; dans deux grandes alcôves dorées, de somptueux baldaquins y surmontent de larges couches tendues de satin chatoyant.

Hélas ! Les pachas n'ont pas toujours été heureux dans ce temple de leurs multiples amours, dans ce K'sar-Saïd, — la *maison du bonheur!* — C'est là que, le 13 mai 1881, le général Bréart fit signer à Mohammed-es-Sadok la reconnaissance de notre protectorat.

Revenons à Tunis. Au cœur du quartier Franc s'élève la petite gare du chemin de fer de la Goulette. Sous le vitrage de sa véranda, les *yaouleds* effrontés, les enfants juifs âpres déjà au gain de la moindre *karroube*, crient, tourbillonnent, piétinent les orteils noirs et nus des marchands de pain qui se tassent aux pieds des murs.

En route !... Un vaste champ dallé de larges pierres et uni au soleil comme le sol d'une église disparue... C'est le cimetière

hébreux. Voilées de leur *choussari* comme d'un suaire, des Juives qui, debout, baissent leur tête pointue y rêvent, immobiles et silencieuses, vivantes statues de cénotaphes.

Les bords d'El-Bahira... Une grande plage sablonneuse que mouchettent, comme les hauts plateaux d'Algérie, les touffes de cendres, régulièrement espacées, de l'*Atriplex halimus*; une marge de fange détrempée, comme celle qui borde la terre ferme en face de Venise; au large, des hommes qui pêchent dans la vase des bas-fonds et qui semblent marcher sur les eaux endormies.

Errante et vague, court, le long de la voie, une route blanchâtre où passent des équipages qui viennent de la Marsa, des troupeaux d'ânons qui trottent dans des nuages de poussière, de petites caravanes qui s'en vont lentement, loqueteuses et grisâtres.

Des paysans promènent leur grossière charrue à travers des piliers d'aqueducs, d'énormes pans de mur, des blocs sans forme, des ruines qui trouent la terre comme les ossements gigantesques de quelque cadavre monstrueux.

Les jardins commencent, gardés par de vieux cactus dont les pieds crevassés se tordent comme les tronçons d'un horrible reptile, — hydres végétaux tirant aux passants les mille langues épineuses et charnues de leurs têtes invisibles. Des palmiers, des oliviers, des vignes, du maïs, du sorgho verdoient entre les fourrés de leurs haies impénétrables.

Partout, des masures lépreuses se cachent à l'ombre de petits pins parasols; des tentes brunes pointent çà et là comme des verrues colossales et, relevés par des arcs-boutants, leurs bords laissent entrevoir tous les détails malpropres des ménages misérables qu'elles abritent. Partout, — comme, chez nous, ces croix de roseau que laissent les rogations, — des cornes de bœuf se fichent sur des hampes plantées en terre et représentent le croissant. Dans tous les jardins se déroulent et grincent les cordages des *d'lous*, ces puits grossiers mais pittoresques dont, sous un toit de palmes, un chameau flegmatique tire, du matin au soir, le large seau de cuir en forme de bourse, — la *guerba*.

Des gamins nous regardent, nus comme au jour de leur naissance; des hommes se drapent dans leur burnous troué, plus fiers que des rois de théâtre dans leur manteau de pourpre; la face découverte, les bras chargés d'anneaux de corne ou de cuivre, la poitrine constellée de broches énormes, des femmes apparaissent qui, de loin, ressemblent, — avec leur robe rouge et le buisson de leur grosse chevelure, — à ces coquelicots dont les enfants retournent et lient les pétales pour en faire de petites poupées dont leurs noires étamines forment la tête hirsute.

Arrêtons-nous à la Marsa... C'est comme une immense et joyeuse oasis de palais et de jardins.

Des dômes et des terrasses escaladent des monticules qui se hérissent d'agaves; des coupoles éclatent de blancheur dans la verdure des bananiers et des palmes; des cyprès profilent leur pointe noire sur le blanc de grands murs crénelés; des dattiers se peignent nettement sur des façades éblouissantes; des drapeaux flottent sur des massifs verdoyants.

Voici la place, avec son café européen, — le café de Carthage; — avec son café juif fanfreluché de couleurs et de dorures; avec, en plein vent, son grand café arabe où, — dans l'ombre glauque qu'y laissent tomber ses bellombras et son toit de planches bleues, — des gens en blanc et en rouge écoutent des guitares tandis qu'un dromadaire fait grincer une vieille noria aux clapotis monotones.

Ruisselante de fraîcheur, de couleurs, de lumière et de vie, une grande rue part de cette place et se dirige vers le sud. Des cafetiers, des maraîchers, des confiseurs encombrent les trottoirs de leurs bancs, de leurs nattes, de leurs tas de melons, de leurs friandises teintes. Des désœuvrés s'y assoient en file, comme s'ils attendaient l'arrivée d'un cortège.

Des Maures, des Arabes passent avec des soldats du bey. Innombrables, des Juifs, en longues *djoubbas* groseille rayées de vermillon et largement brodées de vert, se promènent par groupes. C'est le jour du sabbat. Et leurs femmes qui étalent les

toilettes les plus brillantes, les plus extraordinaires circulent comme des troupeaux de dindes parées de plumes de paon. Voyez-les venir.

Les jambes écartées, elles arrivent, côte à côte, en longues lignes qui occupent toute la largeur de la route. Leurs mains balancent le mouchoir lamé qu'elles tiennent par un coin, à la manière des danseuses et leurs courtes blouses bouffantes font comme des mosaïques de rouge et de bleu, de violet et de vert, de jaune et d'orangé. D'autres s'éloignent et, — sur la rangée onduleuse de leurs hanches que serre le caleçon blanc, — étincellent les triangles pailletés d'or qui se suspendent à la tresse finale de leur chevelure emprisonnée dans des foulards tramés d'argent et de soie.

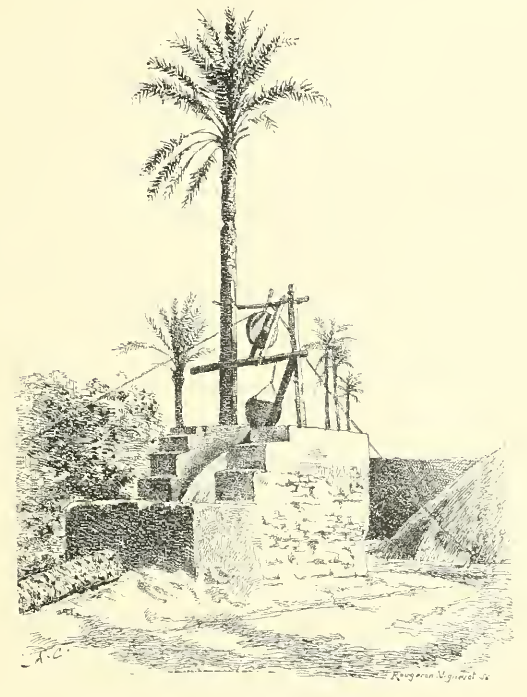
Cette grande maison jaune, avec ses moucharabys verts, avec ses pavillons aux fenêtres treillissées, c'est le palais du bey. Devant sa porte où veillent quatre sentinelles s'étend une large cour d'honneur. Des artilleurs y gardent des canons de bronze et, au fond, s'élève une caserne dont le fronton, rehaussé d'énormes armoiries, se découpe en chapeau de gendarme, comme celui de K'sar-Saïd. L'art italien n'est pas étranger à toutes ces constructions panachées.

Traversez cette cour, — c'est toléré, — mais ne levez pas les yeux vers les moucharabys ou l'un des factionnaires qui, çà et là, se tiennent sur des rondelles de bois, comme des soldats-jouets, viendra vous rappeler au respect des habitudes locales.

Derrière ces grilles, en effet, — sous la garde de douze nègres et au milieu de cinquante servantes de couleur, — vivent les deux femmes du bey et celles de deux de ses fils, Sidi-Hassen et Sidi-Mustapha.

Le clairon sonne. La cour se remplit de soldats qui, en grande tenue ou en vêtements de toile, se rangent aux commandements en français que, d'une voix gutturale, leur jettent des officiers en *tarbouch*. Ils forment le carré ; au milieu d'eux se groupent en cercle les musiciens dont le costume vermillon se rehausse de brandebourgs, de bandes et de galons jaunes.

La grille extérieure s'ouvre. Deux spahis entrent, le fusil sur la cuisse. Ils précèdent des mules qui, harnachées d'argent, traînent un grand panier carré dont le cocher trône sur un siège de carrosse comme nous n'en voyons plus qu'à l'Hippo-



LA MARSA : DANS LES JARDINS.

drome. Quatre officiers dont on n'aperçoit que les grosses *chachias* et les décorations étincelantes se font tout petits sur les bancs latéraux de cette voiture. Au fond, les bras étendus sur le dossier, se prélasse, lourdement secoué par le galop de son attelage, un vieillard majestueux que revêt, comme une toge antique, une large *djoubba* de moire safranée.

Les soldats présentent les armes, les tambours battent, la grosse caisse résonne, le chapeau chinois agite ses grelots et ses queues de cheval... C'est encore Ali-bey.

Mais la nuit va se faire, le ciel s'étoile d'or et un dernier train nous ramène à Tunis.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

F

N

O

P

Q

R

S

T

V

Z

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

1981-92. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.



1081-92. — Corbeil. Imprimerie Crété

